

# La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 9

SEPTEMBRE 1919

PRIX: 15 CENTS



*Les origines de la danse. (Voir intérieur.)*

**UNE SEULE MARQUE**

peut vous donner pleine et entière  
satisfaction c'est celle de

# L'ALLIGATOR

**MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc**

**Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



*Saumontagne Limitée.*

**Bloc Balmoral**

**338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)**

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

**VOULEZ-VOUS RIRE?** Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. R., 1302b Saint-Denis, Montréal.

**Un Buste Bien Dessiné**

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



**Les PILULES  
PERSANES**

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Persee.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer les creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



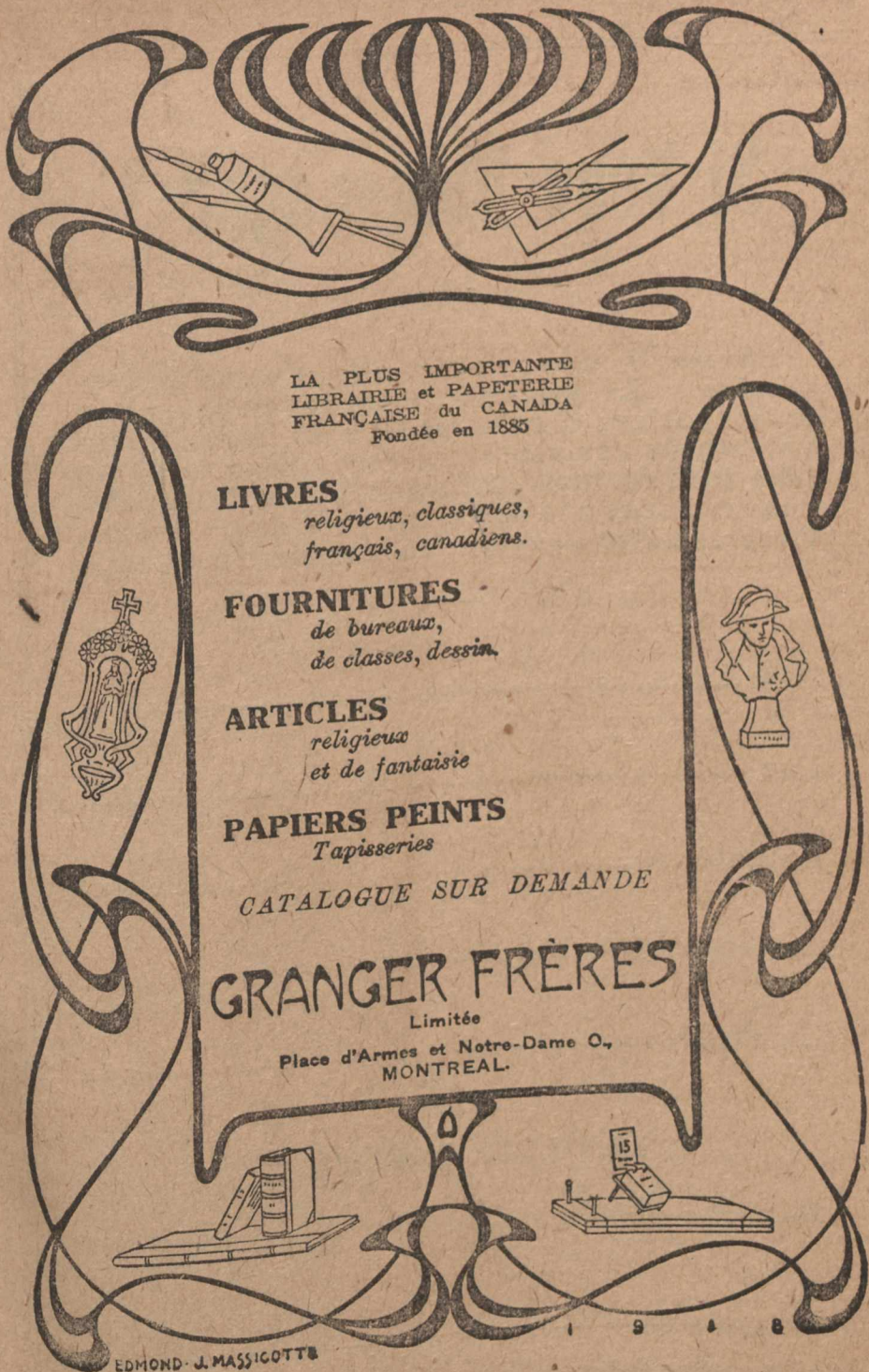
**Mesdames !**

Profitez de notre Réduction  
durant ce mois.

Une visite vous convaincra.

**Ganterie Royale**  
483, Ste-Catherine, Est,

— Tel. Est 3341 —



LA PLUS IMPORTANTE  
LIBRAIRIE et PAPETERIE  
FRANÇAISE du CANADA  
Fondée en 1885

**LIVRES**  
*religieux, classiques,  
français, canadiens.*

**FOURNITURES**  
*de bureaux,  
de classes, dessin.*

**ARTICLES**  
*religieux  
et de fantaisie*

**PAPIERS PEINTS**  
*Tapisseries*

CATALOGUE SUR DEMANDE

**GRANGER FRÈRES**

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,  
MONTREAL.

EDMOND J. MASSIGOTTE

# Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne Adresse .....

Localité .....

—

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

# La Revue Populaire

Vol. 12, No 9

Montréal, Septembre 1919

<b>ABONNEMENT</b>		<b>Paraît tous les mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,</b> Éditeurs-Propriétaires, 131 rue Cadieux, MONTREAL.
Canada et États-Unis:	Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts		
Montréal et Étranger:	Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20	La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.	
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.			

## Autres paroles sur un thème ancien

SEPTEMBRE! C'est la fin d'une saison idéale, mais trop courte, et il faut se hâter de profiter des fêtes champêtres, des promenades en canot, des soirées de danse dans les clubs nautiques. Il faut se hâter de vous admirer, jeunesses élégantes et gaies, reines, des flirts, énigmes vivantes.

Quel homme pourra jamais vous comprendre, ô femmes!

Je connais un tout petit bout de femme adorable, au sourire de bébé et qui parle avec une voix caverneuse et tragique.

J'en sais une autre qui a des talons de quatre pouces, les pieds d'une Chinoise, jupe fourreau, des oreilles magnifiques dissimulées sous une luxuriante toison, et qui, cependant est tellement indispensable à ses patrons qu'elle ne peut s'absenter à la campagne, même en septembre, ni se marier, encore moins penser à mourir. Brrr!

Je connais aussi une longue jeune fille, avec de longs cheveux et de longs pieds, de longs bras, de grandes lunettes et des toilettes trop amples. Elle est pâle, lauréate et diplômée sur toutes les coutures.

Mais elle est bête comme ses immenses pieds.

Je connais une femme plus mûre, à figure de plum-pudding.

Elle est fagottée comme un canchamar et n'a jamais eu une intrigue d'amour.

Pourtant, elle chante comme un ange, fait des vers plus beaux que ceux de M. Lozeau.

J'ai aussi connu une jeune artiste, jadis acclamée, mais n'ayant jamais eu de chez soi. Elle ne savait pas faire bouillir un oeuf, ni tourner la clef d'un poêle à gaz.

Elle s'est pourtant mariée et elle fut heureuse. Elle eut même des enfants.

Son mari l'aima beaucoup parce qu'elle sut vite lui faire de bons petits plats, lui reprendre ses bras et tenir sa maison propre.

J'ai également ouï-dire d'une ravissante figure de madone que tous les hommes eussent désiré pour femme.....

Qui, cependant, après trois ans de ménage, ne sait pas poser un bouton, repasser un mouchoir, faire une omelette.

Mais, elle sait lire des romans, aller aux vues, dans les magasins, dépenser des sommes folles, piller son mari après le bureau, le faire attendre pendant sa toilette et l'attraper s'il retarde de cinq minutes.

Comment un homme ordinaire peut-il comprendre une femme, lorsque le ciel lui-même, la nature, la civilisation et la mode ont conspiré pour en faire un tout paradoxal, léger, vaporeux, inconséquent, indéchiffrable et exquis? Cruelle énigme.

GUSTAVE COMTE.



*Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)*



JUPITER OLYMPIEN

## VOTRE HOROSCOPE POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes  
aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Popu-  
laire")

CLÉF EXPLICATIVE—(a) Influences as-  
trales combinées.—(b) Ce que sont les per-  
sonnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce  
qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne  
sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de  
faire.



LE TEMPLE de JUPITER

### SEPTEMBRE

1. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Per-  
sonnes dévouées, généreuses, affectueu-  
ses et romanesques, mais manquent de  
force de résistance; aiment la littéra-  
ture; manquent de méthode et sont par-  
fois changeante et capricieuses; les fem-  
mes aiment la toilette, souvent même  
l'extravagance; ont une aptitude pour  
l'harmonie et les vers; (c) Doivent s'ef-  
forcer d'étudier leurs défauts, recher-  
cher davantage la vie de famille, avoir  
plus de confiance en elles-mêmes, se  
montrer plus généreuses en action qu'en  
paroles et plus constantes dans leurs  
affections; (d) N'atteignent pas le suc-  
cès à moins d'éviter les querelles et les  
discussions; si elles mangent pendant  
qu'elles sont en colère, leurs vivres ne  
digèrent pas; ne sont pas assez indé-  
pendantes; ne sont pas avares de leurs  
deniers mais le sont de leurs louanges;  
(e) Ne doivent pas se mêler des affai-  
res des autres, éviter de toujours cher-  
cher des défauts chez autrui; éviter l'a-  
bus des alcools et des remèdes; éviter de  
ne se fier qu'aux apparences extérieu-  
res et de trop croire aux pressenti-  
ments; de ne pas se laisser aller à leur  
indolence native.

2. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes  
sachant garder un secret et se mêler de  
leurs affaires; cependant pétulantes et

dominatrices; ont la voix cuivrée et re-  
tentissante; sont parfois trop soupçon-  
neuses et susceptibles, bien que géné-  
reuses jusqu'à la prodigalité; mangent  
beaucoup et de préférence des viandes  
saignantes; aiment les voyages et les  
louanges; (c) Doivent apprendre que  
l'argent et la naissance ne valent pas  
un ami véritable; doivent cultiver leurs  
aptitudes vers l'éloquence et les arts;  
chercher à être francs sans brutalité;  
porter un plus grand soin à la conser-  
vation de leur vie; les femmes doivent  
porter une pierre de jaspé rose ou une  
opale; doivent rechercher le calme et  
la paix; (d) Ne sont pas économes, ni  
simples dans leur mise ou leurs attitu-  
des; n'atteignent pas au succès avant  
d'avoir acquis l'entier contrôle sur elles-  
mêmes; ne sont pas heureuses dans la  
solitude et ont besoin de s'entourer d'a-  
mis; (e) Doivent éviter les conversa-  
tions bruyantes, les emportements; évi-  
ter de fréquenter les endroits trop en-  
combrés; cependant ne doivent pas se  
cloîtrer dans leur logis à cause de l'in-  
fluence voisine de Saturne; doivent évi-  
ter trop de précipitation dans leur en-  
treprises; éviter les impatiences; les  
femmes doivent éviter en autant qu'el-  
les le peuvent de travailler pour les au-  
tres; éviter aussi les mariages trop hâ-  
tifs.

3. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b)

Personnes agiles, vives de corps, petites de taille, mais lestes et gracieuses; aiment les positions de confiance; fort rusées et perspicaces; beaucoup deviennent grammairiens, philosophes, chimistes; sont trop minutieux et cherchent malgré elles à ennuyer les autres; les femmes sont fascinatrices et aiment les voyages au loin; (c) Doivent avoir des idéals élevés, doivent dominer leur penchant à la critique; doivent être prudentes dans leur alimentation à cause de trop de délicatesse d'estomac; ne doivent pas se donner trop de mal pour plaire à cause de leur originalité naturelle; doivent épouser des personnes nées en mars, mai et août; (d) Ne sont pas toujours très franches ni exemptes de peines imaginaires; ne s'attachent pas aux endroits et aux personnes trop longtemps; n'aiment pas la solitude et les histoires romanesques ou fantastiques; (e) Doivent éviter de s'accaparer tous les auditeurs dans les réunions; éviter les indiscretions et les commérages; éviter les jugements téméraires et éviter de toujours se vanter.

4. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes aimant le plaisir, le confort et le calme; ont une grande confiance en elles-mêmes, ont même de la présomption; galantes et portées vers l'amour exagéré; ont des dons naturels précieux et ne doivent pas oublier que ces dons demandent d'être cultivés; (c) Doivent rechercher des qualités chez autrui, mais ne pas se laisser abuser par les apparences; doivent soutenir et aider leur famille; les hommes et les femmes doivent s'entraîner de bonne heure aux affaires car sont susceptibles de faire fortune; ne doivent pas remettre au lendemain; (d) Ne sont pas toujours prompts à reconnaître le vrai mérite; ne sont pas à l'abri des courtisans et des faux amis; ne surveillent pas assez leurs mouvements d'enthousiasme; ne sont

pas heureuses dans l'isolement; (e) Doivent éviter de se fier uniquement aux apparences; éviter de se laisser porter à l'amour sensuel; doivent éviter les excès d'orgueil et de colère et ne doivent pas se lancer dans les entreprises sans un entraînement préalable sérieux.

5. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Personnes très attirantes, mais les femmes ont souvent la beauté fatale; les hommes sont parfois trop recherchés dans leur toilette; aiment les festins et les fêtes brillantes; recherchent parfois trop les mariages d'argent; aiment à dépenser mais pour leur bénéfice personnel; aiment la grande vie et sont parfois prêtes à des compromissions pour ne pas déchoir; (c) Doivent se convaincre que la critique injuste est parfois plus cruelle qu'un soufflet, et ne doivent pas s'y exposer dans leur désir de briller; doivent s'entraîner à plus de franchise et de générosité; ne doivent pas abuser de leurs charmes naturels; doivent rechercher l'originalité et l'individualité; (d) Ne sont pas aussi indépendantes qu'elles devraient l'être; ne sont pas faciles à impressionner avec des récits de misères; ont peu de sympathie pour la pauvreté, la médiocrité et les infortunes; ne sont pas portées de bonne heure vers le mariage, mais aiment les intrigues amoureuses; (e) Doivent éviter de céder trop facilement à une première impulsion; éviter de croire les beaux parleurs; éviter le luxe excessif, de blesser les autres par un trop grand étalage de leurs actions ou de leurs succès en amour.
6. — (a) Saturne et Mars. (b) Types d'un caractère souvent révolté et indépendant; incrédules mais superstitieux; sont aptes au mathématiques et aux sciences sérieuses; sont laborieux, patients, tenaces dans leurs opinions, et parfois fort peu sensibles à l'amour; sont sobres, enclins à l'avarice, parfois



ombrageux mais destinés aux succès final; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers la musique, la littérature, les beaux arts ou les sciences; doivent se montrer plus généreux et ne pas toujours douter de tout et de tous; peuvent se marier tôt parce que sont dévoués pour les leurs; (d) Ne sont pas d'un caractère indépendant; n'ont pas les idées larges; ne sont ni doux ni calmes; ont souvent leurs nerfs et ne jouissent pas toujours d'une bonne santé; sont surtout portés aux rhumatismes; (e) Doivent éviter de consulter les médecins pour le moindre bobo; doivent éviter les paris, les jeux de hasard, parce que leur étoile est rarement favorable; doivent éviter de se montrer trop susceptible en cherchant toujours "la petite bête"; doivent éviter la solitude et les endroits sombres; doivent aussi éviter les complots.

7. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes ambitieuses et ferventes de la splendeur; ont le goût fort développé en matière d'art; aiment les intérieurs luxueux; sont éloquentes et fiers, et parfois brouillonnes; ne sont pas appelés à avoir beaucoup d'amis mais sont bien récompensés par ceux qui savent découvrir leur nature généreuse; recherchent les beaux mariages; (c) Doivent se persuader que l'argent et la noblesse ou la naissance ne sont pas tout dans la vie; doivent surtout rechercher la vie de famille et les oeuvres charitables; peuvent cultiver les arts où de réels succès les attendent. Les grands virtuoses sont généralement nés sous l'influence d'Apollon et de Mars, et lorsque l'influence de Saturne s'en mêle c'est l'acharnement à réussir; (d) Ne sont pas assez humbles ou modestes; ne sont pas simples en religion ou dans les manifestations publiques; ne sont pas assez au-dessus des préjugés et de tout ce qui brille; ne sont pas exempts de su-

perstition; (e) Doivent éviter de se croire infaillibles et supérieurs au reste des mortels; doivent fuir les louanges excessives des flatteurs; doivent éviter de se décourager ou se chagriner lorsque le succès ne vient pas assez vite.

8. — (a) Lune, Saturne et Mars. (b) Personnes peu attirées vers la vie de famille; se marient ordinairement de bonne heure avec des personnes plus âgées qu'elles; sont peu constantes, capricieuses, construisent des châteaux en Espagne, et s'imaginent souvent que tout leur est arrivé; les femmes ont souvent le caractère langoureux et ne sont pas toujours fort particulières dans leur mise et leur intérieur; (c) Doivent se montrer plus persévérantes dans leurs entreprises, moins craintives, plus courageuses; doivent rechercher la franchise, fuir les faux amis et les beaux parleurs; doivent faire preuve de plus d'originalité et d'individualité; (d) Ne sont pas vives, ni coléreuses, ni boudeuses; ne savent pas toujours discerner le vrai du faux, ni tirer le meilleur parti possible d'une situation compliquée; n'ont pas mauvais coeur et aiment souvent à donner de bons conseils et même à rendre service; (e) Doivent éviter l'inertie et la paresse qu'elles peuvent combattre par exercice physique et les longues marches; éviter de se croire toujours malades; éviter de se montrer trop confiants en amour.
9. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes larges d'idées, mêmes exagérées, mais souvent d'un caractère violent, entêté et batailleur; parlent haut; portées aux plaisirs exagérés en amour; hardies auprès d'un autre sexe; ont un coeur excellent et ont des élans de générosité sans bornes; ne craignent pas le danger et sacrifieraient leur vie pour des personnes chères; (c) Doivent rechercher la tranquillité; les fréquentations de personnes sages ou plus âgées; doi-

vent s'entraîner au calme et à la modération; doivent épouser surtout des types nés sous l'influence de Mercure, Apollon ou Saturne; peuvent se marier de bonne heure; (d) N'ont pas assez de contrôle sur elles-mêmes et sont promptes ou emportées pour reconnaître du premier coup le vrai mérite; ne sont pas rancunières, ni égoïstes; n'aiment pas les faux fuyants et les mensonges; ne sont pas insensibles aux misères d'autrui; (e) Doivent éviter les liqueurs alcooliques, les assemblées politiques contradictoires et les tournois très excitants; doivent aussi éviter les jeux de cartes ou de hasard parce que se montant trop facilement; doivent éviter les situations les plaçant devant des spectacles sanglants ou trop échauffants.

10. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Personnes souvent de taille mignonne mais d'un joli physique; vives de corps et d'esprit, ayant une intuition remarquable et un grand sens des affaires; s'occupent de recherches métaphysiques, de sciences et d'arts; peu scrupuleuses sur les moyens de parvenir, mais d'une grande générosité; les femmes et les hommes aiment les déplacements et les voyages; jouissent d'une bonne santé et sont plaisants en société; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers les entreprises sérieuses et s'y adonner de bonne heure; les femmes doivent porter toutes les teintes foncées et des perles ainsi que du jaspe; doivent épouser principalement des personnes nées en mars, mai ou août; février et novembre sont leurs mois de chance; (d) Ne sont pas toujours franches envers leurs amis; ne sont pas tenaces en face d'une difficulté et se fient trop à leur rapidité à concevoir; ne fréquentent pas assez les personnes de même âge qu'elles; (e) Doivent éviter d'abuser de leur prestige et de leurs charmes personnel; éviter de courtiser des personnes d'une

jeunesse problématique; éviter de ne rechercher que des mariages d'argent; éviter de blesser les gens par des propos pointus; éviter surtout les bavardages et les médisances; éviter de languir dans les positions subalternes et ne pas craindre de s'affirmer.

11. — (a) Jupiter, Saturne et Mars. (b) Personnes ne se trouvant heureuses qu'en tourées d'amis brillants et de joyeuse société; ambitieuses mais aptes aux affaires; aiment trop à dominer et à commander; aiment à tésauriser mais savent dépenser à propos leur argent; aiment les pompes, les cérémonies et les processions; plusieurs ont la manie de faire des discours; recherchent les positions de confiance; protègent leurs amis et sont souvent fidèles et sincères en amour; (c) Doivent s'efforcer de trouver des qualités chez les autres; doivent dominer leur tendance à la critique et ne pas toujours dire des choses désagréables à leurs connaissances sous prétexte de leur rendre service; (d) Ne sont pas toujours aptes à découvrir le vrai mérite là où il se trouve, aiment à se faire attendre et ne sont pas toujours ponctuels dans leurs rendez-vous; les femmes aiment à se faire admirer et ne peuvent pas arriver à temps au théâtre; n'ont pas assez de contrôle sur elles-mêmes; (e) Doivent éviter de se mêler trop souvent des affaires des autres; doivent éviter de ne se fier qu'aux apparences extérieures; éviter d'éclabousser leurs voisins de leur luxe; éviter d'entreprendre une chose sérieuse avant d'avoir acquis l'expérience voulue.

12. — (a) Vénus, Saturne et Mars. (b) Personnes aimant beaucoup la toilette; donnent le ton à la mode; sont bonnes, douces, parfois naïves, mais recherchant surtout l'amour par égoïsme; mangent peu et de préférence des mets épicés; (c) Doivent soigner leur chevelure, leur

teint et prendre garde aux déclarations d'amis de passage; doivent cultiver leur goût pour les fleurs et les parfums; doivent laisser parler leur cœur lorsqu'il y a une bonne oeuvre à faire; (d) Ne sont pas toujours d'affaires ou perspicaces, mais comme elles ont bon cœur, elles savent se créer un bel entourage d'amis; ne sont pas heureuses dans la solitude; ne se marient pas tard; (e) Doivent éviter de trop chercher les illusions de ne se fier qu'à tout ce qui reluit; éviter les applaudissements des flatteurs et éviter les lectures dangereuses et trop de rêverie.

12. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes souvent tristes, ombrageuses et neurasthéniques; tourmentées par le désir de savoir; aimant trop la solitude et portant ordinairement des vêtements sombres; orgueilleuses, jalouses et parfois révolées; d'une santé souvent chancelante; (c) Doivent rechercher les endroits fréquentés, préférer les lectures et la musique gaie, s'efforcer de croire en la sincérité des autres et ne pas repousser l'affection qu'on leur offre; doivent prendre garde aux rhumatismes prématurés; (d) Ne sont pas méchantes et souvent prêtes à se dévouer, mais ne savent pas être gaies en société; ne sont pas dépensières et amies du luxe; ne sont pas des époux légers; (e) Doivent éviter de se laisser emporter par leurs penchants à la jalousie et à la révolte; éviter les sociétés secrètes et les conspirations; éviter de croire aux légendes et superstitions.

13. — (a) Apollon Saturne et Mars. (b) Personnes plutôt grandes et maigres, mais d'une rare beauté, au teint peu coloré; enclines à la critique; tenaces dans leurs entreprises, même têtues; leur ambition ne connaît pas de barrières; ont un amour inné pour la publicité; méprisent le vil argent; aiment les gaudrioles et les lectures légères;

ne sont pas toujours constantes ni exactes, manquent parfois leur train, mais connaissent le moyen de se consoler d'un tel contretemps; ont le goût de l'exotisme et ont de grands succès auprès de personnes d'origine étrangère; (c) Doivent choisir le samedi comme chance, doivent tout entreprendre ce jour-là surtout; doivent se lancer tôt dans la sollicitation; doivent soigner leur chevelure et s'entraîner à la constance en amour; (d) Ne sont pas étroites d'idées, ni fanatiques, mais ne sont pas exemptes d'un fort penchant vers le spiritisme bien que posant à l'incrédulité et au scepticisme; ne sont pas timides auprès des personnes d'un autre sexe, et sans faire d'abus, ne sont pas des prohibitionnistes à outrance; ne sont pas fanatiques au point de vue des bijoux; (e) Doivent éviter de trop faire voir leur inaptitude à apprécier les mots d'esprit; éviter de blesser les autres par leurs critiques trop tranchantes; éviter de faire croire à une passion violente lorsqu'il ne s'agit que d'un caprice passager; éviter les rencontres trop fréquentes dans les cinémas et les parcs; éviter d'essayer de faire croire aux autres des récits extraordinaires mais non sans intérêt.

15. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes ayant bon cœur mais souvent réfractaires à l'effort; nonchalantes, lymphatiques et souvent en proie au spleen; ont du goût pour les arts et ont parfois la marotte des grandeurs et de l'aristocratie; sont inconstantes, aiment les voyages et les déplacements; les femmes aiment trop la toilette et les compliments flatteurs; (c) Doivent s'efforcer de connaître leurs propres défauts avant de chercher à exiger la perfection chez les autres; doivent se persuader que l'argent et les amis de haut ton ne valent pas le dévouement et l'amitié sincères; doivent s'entraîner à la

franchise et à la constance; en amour les femmes doivent se montrer moins crédules et moins faciles à se laisser persuader; (d) Personnes peu querelleuses attendu que les discussions nécessitent un effort parfois assez considérable; pas également gaies, ont des sautes subites de caractère; ne sont pas assez indépendantes et se laissent parfois entraîner à l'imitation trop servile; ne sont pas cependant rancunières ni médisantes; (e) Doivent éviter de se mêler des affaires des autres; éviter les commérages et l'abus des liqueurs fortes ce qui aurait pour effet de paralyser une énergie par trop limitée déjà, par tempérament.

16. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes peu communicatives, aimant à garder jalousement le secret de leurs propres affaires; beaucoup d'ordre, de méthode, pouvant la plupart du temps atteindre le succès à cause d'une grande volonté de parvenir; en société, personnes plutôt taciturnes, mais pas des empêcheurs de danser en rond; aiment trop la solitude; les femmes sont souvent jalouses et vindicatives; aiment trop les couleurs sombres; (c) Doivent cultiver leur originalité de production se se rappeler que dans la vie, les créateurs seuls sont appelés au succès, non les copistes; doivent se lancer de bonne heure dans les affaires et peuvent même se marier de bonne heure, car ces personnes sont portés à la constance; les femmes font d'excellentes mères de famille et elles doivent se montrer soigneuse dans leur intérieur; (d) A cause de leur caractère soupçonneux, ces personnes ne sont pas souvent promptes à découvrir le vrai mérite chez les autres; ne se laissent pas bernier par des histoires fabriquées de toutes pièces, et savent trouver la vérité par une intuition naturelle; ne sont pas avares de leur argent mais plutôt de leurs éloges;

ne se laissent pas dominer souvent par la grande passion en amour; (e) Doivent éviter de toujours dire des choses désagréables à autrui "toujours dans son propre intérêt"; les hommes nés ce jour doivent éviter de languir dans des positions subalternes; doivent éviter trop de solitude dans les endroits sombres et manquant d'air.

17. — (a) Mercure, Saturne et Mars. (b) Les enfants nés à cette date ont fort jeunes des goûts bien tranchés et un pouvoir magnétique incontestable; ils manifestent de bonne heure leurs aptitudes; de taille plutôt petite et de santé parfois délicate, les personnes sous l'influence de Mercure, surtout si cette influence est appuyée par celle de Saturne, sont très vives de corps et d'esprit; en classe ces élèves obtiennent facilement les premières places; dans leurs entreprises sérieuses elles obtiennent facilement la confiance des autres; elles ont l'amour de la famille et peuvent se marier tôt; les femmes sont fatales; (c) Doivent s'habituer à se fier à leur propre jugement et suivre la plupart du temps leur premier mouvement; doivent s'appliquer à trouver chez les autres les qualités, au lieu des défauts; doivent dominer une tendance trop prononcée à la critique et aux commérages; (d) Ne sont pas assez patientes ni assez justes pour les personnes qui n'ont pas une conception aussi rapide que la leur; ne sont pas heureuses dans la solitude et ne sont pas toujours sincères, surtout en affaires; ne sont pas exemptes de rapacité et d'envie; (e) Ces personnes doivent, lorsqu'elles le peuvent éviter de travailler longtemps pour les autres; doivent éviter de vivre trop renfermées et l'été doivent songer à se reposer à la campagne à cause de leur dépense trop grande d'énergie et d'activité; doivent étudier beaucoup et vite et s'entraîner au sens pratique; les

femmes doivent éviter d'abuser du flirt et du pouvoir de leur charme; elles doivent surveiller leur langue qu'elles ont souvent *trop longue*.

18. — (a) Jupiter, Saturne et Mars. (b) Personnes appelées à gouverner les autres et à occuper les positions de confiance; les hommes et les femmes ont le goût de la splendeur, de la domination et du confort; sont souvent vaniteux mais ont le cœur généreux; aiment les beaux intérieurs et les voyages avec tout le confort nécessaire; savent rendre la vie agréable aux autres et sont souvent heureuses en ménage; jouissent la plupart du temps d'une réelle force ou endurance physique; (c) Doivent surveiller leur alimentation, rechercher l'individualité et l'originalité, agrandir sans cesse le cercle de leurs connaissances; chercher à semer l'amour et le bonheur autour d'elles; (d) Ne sont pas souvent assez modestes ni assez prudentes au sujet de leur argent; ne sont pas assez en garde contre les flatteurs et ne sont pas toujours assez perspicaces dans les affaires de cœur; ne sont pas heureuses à moins d'être entourées d'un cercle considérable d'admirateurs; (e) Doivent éviter les abus de gourmandise, dans le boire et le manger; l'amour trop prononcé des toilettes recherchées et des bijoux; éviter de ne se fier qu'aux apparences extérieures pour juger les autres; surtout éviter de se décourager trop vite si le succès ne répond pas du premier coup à leur effort.

19. — (a) Vénus, Saturne et Mars. (b) L'influence voisine de Saturne fait souvent de ces types de Vénus, des amoureux farouches incapables de contrôler une jalousie qui les rend malheureux aussi bien que les autres; ces personnes se plaisent dans la belle société et ne recherchent la solitude qu'à deux; sont parfois aptes à conduire de front plus d'une intrigue amoureuse; pour-

tant les femmes qui se marient par amour savent être constantes et bonnes mères de famille; (c) Ces personnes doivent acquérir une plus grande promptitude de développement, mais elles doivent modérer leur désir immodéré du confort et du bien être dans toutes les choses de la vie; ne doivent pas se laisser uniquement influencer par la beauté des formes; doivent s'entraîner à la constance et à la franchise; (d) Ne sont pas assez froides et assez calmes pour se dominer dans les phases critiques de la vie; ne sont pas assez prudentes au sujet de leur santé et souvent le désir de paraître les font s'exposer au danger et aux intempéries des saisons; ne recherchent pas uniquement les mariages d'argent; (e) Doivent éviter l'abus de la fréquentation des endroits de plaisir; les femmes doivent éviter de succomber trop facilement à leurs penchants amoureux; doivent éviter de ne rechercher que leur satisfaction personnelle en amour.

20. — (a) Saturne et Mars. (b) Les personnes nées sous l'influence directe de Saturne sont ordinairement brunes de teint et il vaut mieux pour elles, ordinairement, que l'influence voisine de Mars ne se fasse pas trop sentir; car, avec leur caractère soupçonneux, parfois bilieux, s'il fallait ajouter le sang bouillant, agressif des types de Mars, nous aurions des types absolument insupportables, querelleurs, batailleurs et violents au possible; mais les Saturniens, uniquement, sont des travailleurs, des constants, capables de réussir excepté dans les jeux de hasard, et capables de fonder de solides foyers; ils ne mais mêlés avec d'autres types plus démonstratifs, ils deviennent parfaitement sociaux; (c) Ils doivent avant tout prendre garde à leur santé et à leur digestion; ils doivent aussi s'entraîner à une largeur de vue qu'ils n'ont

pas de naissance, et ils peuvent même sans danger s'arrêter à des détails de luxe et de toilette, car ils sont ni gaspilleurs ni dépensiers par tempérament; (d) Ces personnes ne sont pas d'ordinaire assez sûres d'elles-mêmes et c'est ce qui retarde nombre de leurs entreprises; elles manquent de confiance, non seulement en elles-mêmes, mais aussi dans les autres; ne sont pas toujours assez indépendantes ni exemptes de superstitions; ne sont pas assez férues de la bonne compagnie et de la bonne chair; (e) Doivent éviter surtout l'isolement et l'obstination lorsqu'elles s'aperçoivent que la guigne les poursuit inexorablement; doivent éviter tout ce qui peut leur occasionner des rhumatismes et éviter les accidents principalement aux jambes; doivent éviter de se marier avec des personnes trop âgées parce qu'il faut de la jeunesse et de la fraîcheur dans leur existence.

21. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Types souvent trop enthousiastes et destinés à nombre de désillusions; ne vivent souvent que pour le beau sous toutes ses formes, et sont déçus lorsque leur idéal est impossible à réaliser par suite d'empêchements d'ordre matériel; en amour, seraient des types parfaits s'ils n'avaient pas un penchant exagéré pour la flatterie et la compagnie des personnes trop superficielles; de très grands artistes sont nés sous cette influence combinée d'Apollon et de Mars; les femmes aiment trop la toilette et la parure; (c) Ces personnes devraient s'habituer à accepter les critiques de leurs amis, lorsque ces critiques sont faites de bonne foi; elles devraient s'appliquer à tirer le meilleur parti possible des conseils désintéressés; doivent se persuader que l'argent et les belles relations ne sont pas tout dans la vie, et qu'une amitié sincère vaut beaucoup mieux; (d) Ces types ne sont pas sou-

vent des types créateurs, bien qu'admirablement organisés; c'est qu'ils attendent trop l'approbation des autres; les femmes ne sont pas exactes ni ponctuelles parce que se sachant belles, elles perdent trop de temps à leur toilette; la plupart ne peuvent facilement se passer de louanges; (e) Chez les enfants il faut éviter de trop les laisser agir à leur guise, car ils ont peu de goût pour l'étude; il faut aussi éviter de les contrarier dans leurs penchants artistiques, puisque c'est chez ces types bien accusés qu'on a rencontré plus de célébrités; cependant il importe d'éviter de faire trop de compliments à ceux qui réussissent de bonne heure, de crainte de les gonfler d'orgueil au point de paralyser tout effort personnel futur.

22. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) A cause de l'influence immédiate de Mars, les personnes nées à cette date sont d'un type moins nonchalant et lymphatique que les types ordinaires de la lune, combinés avec Saturne; c'est que le caractère trop bouillant et actif de Mars se trouve heureusement tempéré ou modéré par le caractère rêveur des types de la lune; cependant ces personnes sont portées à des excès de rêverie et aux distractions; (c) Elles doivent se mettre en garde contre les châteaux en Espagne, les chimères; doivent envisager les réalités telles qu'elles sont, surtout ne pas toujours compter que le temps finira par arranger toutes choses; (d) Types plutôt calmes et froids en amour, mais ayant bon cœur pourvu qu'on n'exige pas d'eux un trop grand effort; manquant de contrôle ou d'empire sur eux-mêmes; manquent aussi d'énergie et de volonté; (e) Doivent éviter avant tout les mauvaises compagnies et les endroits où l'on ne songe qu'au plaisir; éviter de croire à tous les propos flatteurs qu'on leur adresse sur un ton paraissant fort con-

vaincu; doivent éviter les solitudes et les siestes trop prolongées et rechercher surtout les exercices du corps; doivent éviter de dépenser follement leur argent.

23. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes d'un caractère trop prompt et souvent emporté; ont cependant des mouvements de grande générosité, mais impossibles en discussion; enthousiastes, bouillantes; aiment les amours ardenttes et les aventures; se marient parfois jeunes et sans assez de réflexion; querelleurs et grognons mais en général bons chefs de famille; (c) Doivent avoir d'abord un plus grand souci des conséquences, de leur santé et de leur vie; doivent rechercher surtout la compagnie calme et reposante; doivent s'accorder assez souvent quelques instants de solitude et de réflexion; doivent surtout consulter plus leur esprit et jugement que leur cœur, lorsqu'il s'agit de prendre une décision importante; (d) Ne savent pas profiter des occasions qui leur sont offertes avant d'avoir acquis un contrôle véritable sur elles-mêmes; ne sont pas sobres par tempérament, loin de là, mais le deviennent lorsque stimulés par une ambition légitime; (e) Doivent éviter les liqueurs fermentées et les endroits trop tapageurs; doivent aussi éviter les jeux de hasard et doivent épouser des types nés sous une influence moins belliqueuse.

24. — (a) Mercure, Mars, et Saturne. (b) Personnes de taille petite mais bien faite; conservent longtemps un caractère enfantin et sont généralement plus jeunes que leur âge; sont fort impressionnables et fort magnétiques; sont très mobiles et pénétrantes, et certaines femmes sont fatales; faites pour diriger les autres, mais pas toujours assez scrupuleuses en affaires; (c) Doivent prendre garde aux accidents, surtout aux fractures parce qu'elles ont les os

minces; doivent étudier toutes choses avec persévérance parce qu'elles ont la certitude de réussir; doivent se montrer doux et aimables et ne pas abuser de la critique; doivent craindre la calomnie et la médisance; (d) Ne sont pas robustes de constitution; ne sont pas toujours loyales en amour et en affaires; ne sont pas avares ni ennemies du plaisir; sont rarement tristes en société et sont recherchées pour leurs belles manières; (e) Doivent éviter de froisser les autres par leurs paroles ou leurs actions; doivent éviter d'afficher une indépendance frisant le j'm'enfichisme; doivent éviter d'accorder trop de foi aux sciences occultes; doivent éviter de ne rechercher que les mariages d'argent.

25. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes de constitution solide et de taille moyenne mais plutôt grandes; se développent de bonne heure; aiment le confortable et le plaisir jusqu'à l'abus du boire et du manger; sont heureux lorsque bien mariés; types généreux et de manières affables, aimant cependant un peu trop à dominer et à vouloir écraser les autres de leur supériorité; (c) Doivent savoir se rendre charitable, aider leur famille à parvenir; doivent se convaincre que la fortune et les beaux habits ne font pas uniquement le bonheur; doivent user d'une grande franchise et se montrer galants mais sans exagération; (d) Ne sont pas toujours assez prompts à découvrir les mérites chez les autres; ne sont pas égoïstes ni insensibles aux louanges; les hommes et les femmes ne doivent attendre le succès que lorsqu'ils sont parvenus à se contrôler entièrement; (e) Doivent éviter de faire trop d'envieux par l'étalage de richesses; éviter de vivre toujours dans les nuages, sans daigner regarder les petites misères ambiantes; doivent éviter l'abus des drogues et des médicaments.

26. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b)

Les femmes nées à cette date sont ordinairement belles et élégantes; elles aiment le plaisir et sont portées naturellement vers l'amour et les fêtes; types dont la première pensée est toujours bonne; aiment beaucoup les parfums et les fleurs; types aimant les applaudissements et les succès dans les arts; aiment les parures suggestives; (c) Doivent se montrer confiantes dans la vie, bienveillantes; doivent se méfier des flatteurs; doivent porter des toilettes de teintes pâles; du jaspe, des opales ou perles d'eau; doivent épouser des personnes nées en mars, mai ou août; (d) N'ont pas toujours le caractère suffisant pour mener à bonne fin d'importantes entreprises; manquent de résistance et d'énergie; ne font pas souvent pleurer ni rêver, bien que fréquemment admirées pour leur beauté; ne sont pas indépendantes et ne sont pas heureuses dans la solitude; (e) Doivent éviter l'abus de leurs charmes; éviter les flirts trop prolongés; éviter de ne se fier qu'aux apparences; éviter surtout de se marier trop vite en prenant pour de l'amour ce qui n'en est que le fantôme.

27. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes d'un caractère mélancolique à la démarche indécise; souvent soupçonneuses et coléreuses; aimant trop la solitude; mais studieuses, persévérantes dans leurs entreprises et dans les choses de l'amour; aiment les sciences concrètes; plusieurs types d'inventeurs sont des saturniens; (c) Doivent chercher à éviter la solitude et les endroits sombres; doivent fréquenter les réunions de plaisir; doivent avoir plus confiance dans les autres et en elles-mêmes; doivent persévérer dans leurs entreprises parce que le succès les attend tôt ou tard; (d) Ne sont pas disposées à s'en laisser imposer; ne sauraient avoir une vie heureuse si elles ne combattent pas leurs

penchants à la révolte; ne sont pas assez communicatives et ne prennent pas assez soin de leur mise ou de leur intérieur; (e) Doivent éviter les imprudences hygiéniques parce que prédisposées aux maladies; doivent éviter aussi trop de rigidité ou entêtement dans leurs opinions; doivent aussi éviter de se croire continuellement malades.

28. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes d'une beauté généralement régulière; ayant une expression à la fois douce et sévère; ont de l'ordre, de la méthode et aiment le beau et les belles manifestations; ont des succès à l'école, dans les beaux arts, au théâtre; (c) Doivent s'efforcer d'être bons, d'humeur égale; doivent cultiver l'étude des langues étrangères puisqu'elles ont de rares aptitudes pour l'étude; doivent épouser des personnes de même âge et caractère qu'elles; doivent s'appliquer à aimer leur foyer et la vie de famille; (d) Personnes ayant en horreur le terre à terre et le prosaïsme; ne sont pas mercantiles et parviennent à une aisance suffisante, sans rechercher les énormes fortunes; ne sont pas vindicatives mais ne pardonnent pas le mensonge, la trahison ou les sentiments bas; (e) Doivent éviter de se montrer trop confiantes; éviter les excès dans la toilette et les festins; éviter de fréquenter des personnes aux goûts tapageurs.

29. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes à l'imagination trop vive et souvent inaptes à réaliser la dixième partie de leurs rêves; nonchalantes, sans défense et parfois manquant de soin dans les détails intimes de leur toilette; ont cependant bon cœur, mais répugnent à l'effort; de bons conseils mais paresseuses devant l'action; ont le goût des voyages au loin, principalement sur mer, voire en aéroplane; (c) Doivent s'entraîner au travail, à la persévérance; doivent avoir plus de confiance en



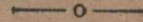
elles-mêmes; ne pas craindre l'effort lorsqu'il s'agit de la conservation de leurs amitiés; (d) Manquent d'indépendance et de vivacité de conception; ne sont pas égoïstes avec leur argent et ne sont pas assez sensibles aux louanges; ne sont pas appelées aux succès précoces, mais pourraient se faire un bel avenir avec plus d'entraînement à l'énergie et à la constance; (e) Eviter de contruire trop de châteaux en Espagne; éviter de s'alarmer constamment sur leur état de santé; éviter les haltes trop nombreuses dans les voyages à pieds; éviter d'épouser des types nés sous la même influence.

30. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes au caractère impétueux, au caractère bouillant, à la volonté ferme et dure; sont généreuses et magnanimes; méprisent le danger et sont d'un rare sang-froid; trop promptes mais pas rancunières; portées aux abus, dans le boire, le manger et l'amour; (c) Doivent rechercher la compagnie de personnes calmes, ne pas fuir certain mysticisme et les méditations; doivent réfléchir avant de parler ou d'agir; doivent apprendre de bonne heure à maîtriser leur caractère; doivent rechercher en amour, des personnes douces et bienveillantes; (d) Ne sont pas patientes ni fort portées vers la littérature; ne sont pas égoïstes; n'ont pas assez de contrôle ou d'empire sur elles-mêmes; ne sont pas souvent heureuses aux cartes ou dans les jeux de hasard; ne sont pas assez prudentes dans leurs aventures amoureuses; (e) Doivent éviter les professions ou occupations qui font couler le sang; la boucherie, la chirurgie, le métier des armes; éviter les discussions trop animées et les endroits de plaisir où l'on ingurgite des liqueurs fortes; éviter de céder à un premier emballement en amour.

### *Personnes célèbres nées en Septembre.*

La reine Elizabeth de Belgique; madame Russel Sage, Edouard VII le pacificateur.

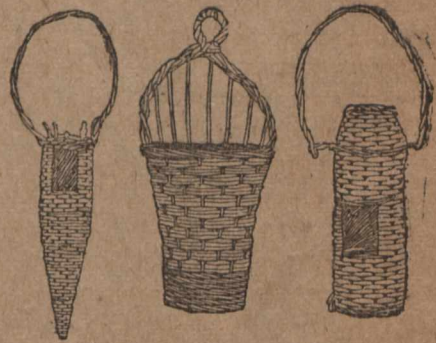
*L'Horoscope pour tous les jours du mois d'Octobre, dans le prochain numéro de la "Revue Populaire".*



## TROIS PANIERS ARTISTIQUES

Nos dessins représentent trois jolis paniers pouvant s'accrocher à un mur.

Les deux plus petits, dont un ressemble étrangement à une lanterne, sont destinés à recevoir des fleurs. Des récipients spéciaux placés à cet usage se trouvent à l'intérieur pour recevoir l'eau.



Le plus grand panier a été dessiné pour recevoir des fleurs en pot ou de la verdure.

Ces formes de paniers sont très originales et présentent un très joli coup d'oeil.

C'est une nouveauté de cette année et nul doute qu'elle jouira d'une grande vogue.

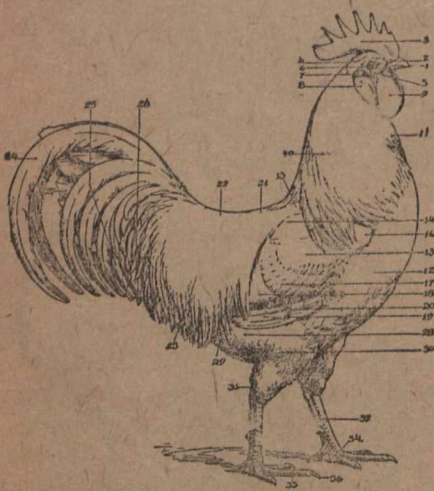
On peut varier les modèles à l'infini, et enjoliver nos résidences.



## ANATOMIE PRATIQUE D'UNE VOLAILLE

Innombrables sont ceux qui mangent des volailles avec appétit, mais rares sont ceux qui peuvent désigner par leur nom véritable les divers parties de ce bipède.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant, avec la gravure explicative ci-contre la nomenclature des diverses parties d'une volaille. Cette nomenclature est basée sur l'*American Standard of Perfection*, dernière édition. Nous avons aussi jugé utile de donner les versions anglaise et française, et cela sera, sans aucun doute, de nature à plaire à plusieurs de ceux qui aiment à se renseigner :



1. — Bec (beak).
2. — Narines (nostrils).
3. — Crête (comb).
4. — Couronne de la tête (crown of the head).
5. — Face (face).
6. — Oeil (eye).
7. — Oreille (ear).
8. — Oreillon (ear lobe).
9. — Barbillion (Wattle).
10. — Camail (hackle).
11. — Plastron (front of the hackle).
12. — Poitrine (breast).
13. — Epaules (cape).

14. — Epaules (shoulder).
15. — Petites tectrices (wing-bow).
16. — Moyennes tectrices (wing-front).
17. — Remiges secondes (wing primary coverts).
18. — Remiges secondaires (Secondaries, wing-bar).
19. — Remiges primaires (primaries flights).
20. — Plumes du couvert du vol (primary coverts).
21. — Dos (back).
22. — Selle (saddle).
23. — Lancettes (saddle feathers).
24. — Grandes faucilles (sickles).
25. — Petites faucilles (smaller sickles).
26. — Petites rectrices (tail coverts).
27. — Rectrices (main tail feathers).
28. — Plumes du corps (body feathers).
29. — Bouffant (Fluff).
30. — Cuisse (thigh).
31. — Jambe (hack).
32. — Tarses (shank).
33. — Eperon (spur).
34. — Pieds (ball of the foot).
35. — Doigts (toe).
36. — Ongles (toe nail).

## DANS QUEBEC

En 1918, Québec est montée (la province) au premier rang, pour le nombre de vaches laitières avec 1,163,865 vaches et cela en dépit de l'élan donné à l'industrie laitière dans les autres provinces.

\* \* \*

La province de Québec, qui avait négligé, depuis longtemps, l'élevage du mouton, semble vouloir se reprendre. En 1918, elle se place au deuxième rang avec 959,070 moutons, soit seulement 13,271 moutons de moins que la province d'Ontario qui occupe la première place dans le Dominion.



## PAGES CANADIENNES



### L'encombrement dans les professions aujourd'hui et il y a quarante ans.

Il est curieux de constater combien certaines situations économiques changent peu, même après 40 ans. Ainsi, dès 1879, M. le sénateur L. O. David jetait le cri d'alarme au sujet de l'encombrement des professions libérales, chez les Canadiens-français. Il écrivait, entre autres choses, dans le numéro du 7 août de "l'Opinion publique" de 1879:

"Le barreau commence à s'alarmer de l'encombrement qui le menace. Comme en 1864, on se rue de tous côtés dans une profession qui renferme plus d'illusions que d'avantages réels. Il arrivera ce qui est arrivé à cette époque: l'encombrement abaissera le niveau de la profession, engendra le malaise, la misère même. On luttera, on aura recours aux expédients pour vivre, on se découragera et on finira par s'en aller; on verra des jeunes gens de talent accepter les positions les plus humbles, se résigner à tout faire plutôt que de rester avocats sans cause.

"Avant que le mal soit trop grand, nous croyons devoir élever la voix, comme nous l'avons fait en 1870 et 1871, pour signaler encore une fois le danger qui menace le barreau et ceux qui y entrent maintenant en aussi

grand nombre. En 1870, nous avons entrepris une croisade pour démontrer le besoin que nous avons d'éducation pratique, afin que notre jeunesse pût prendre une place honorable et avantageuse dans le commerce et l'industrie. Toute la presse nous aida dans cette croisade, et l'instruction pratique fit en peu de temps de grands progrès. On avait beaucoup de peine auparavant à trouver des Canadiens-français connaissant la télégraphie, la sténographie, la tenue des livres, le génie civil; aujourd'hui, il y en a des centaines. Les jeunes gens, au lieu de se ruer dans les professions, purent alors se faire d'excellentes positions dans le commerce et l'industrie, et montrer que là comme dans les professions, ils étaient capables de tenir tête à la jeunesse anglaise du moment qu'ils avaient l'instruction nécessaire. Malheureusement, la crise financière étant arrivée, les emplois étant devenus plus difficiles à avoir, les jeunes gens, ne sachant de quel côté tourner la tête, se sont jetés dans les professions, dans le barreau surtout."

On est un peu plus difficile aujourd'hui qu'il y a quarante ans, au sujet de l'instruction pratique, et dans les

milieux pédagogiques on agite fortement la question de modifier du tout au tout les programmes d'enseignement nécessaires et un peu moins d'importance au grec et au latin superflus. Et M. le sénateur David continuait :

"Il ne reste réellement qu'une seule issue, un seul débouché aux flots pressée de cette jeunesse intéressante ; c'est la plus ancienne, la plus humble, mais c'est toujours la meilleure.

"Est-il besoin de dire que nous voulons parler de l'agriculture ?

"Cultiver, coloniser, tel doit être plus que jamais le programme, le but de ceux qui s'intressent au bonheur de leurs compatriotes, à l'avenir de leur pays.

"Aux parents donc qui dépensent tant d'argent pour faire de leurs enfants des avocats, des médecins ou des notaires, nous dirons : faites-en donc plutôt des cultivateurs, des colons ; achetez-leur des terres et procurez-leur les connaissances et moyens nécessaires pour les défricher et cultiver. C'est le plus grand bien que vous pourriez leur faire, le meilleur moyen de leur assurer une existence utile et heureuse.

"On parle souvent des labeurs et des misères du colon, du laboureur ; qu'ils nous permettent de leur dire que ce n'est rien comparé aux souffrances et aux humiliations de l'homme instruit obligé de faire bonne figure quand la gêne est à son foyer, la misère à la porte de sa maison.

"S'ils savaient combien il y a d'hommes de profession, de députés, de ministres même qui voudraient s'être livrés à l'agriculture et à la colonisation, qui échangeraient avec empressement leurs bureaux et leurs fauteuils pour de bonnes terres à moitié défrichées même ! Sans doute, quand

un enfant montre des aptitudes spéciales, des talents remarquables, et que les parents peuvent, sans nuire à leurs autres enfants, le faire instruire, ils font bien ; mais nous n'hésitons pas à dire que partout au sein de la famille, dans les écoles et les collèges, on doit tourner les esprits des enfants vers la culture de la terre, vers la colonisation. C'est le devoir des pères de famille, des instituteurs, de tous ceux qui ont la direction de la jeunesse, de même que c'est le devoir des gouvernements de tout faire pour aider ce mouvement patriotique."

Tout ce qui précède est encore vrai, avec cette différence que nous avons aujourd'hui ce que nous n'avions pas, il y a 40 ans : des collèges d'agriculture, des écoles des hautes études et des écoles techniques. Aujourd'hui, le colon, le cultivateur ou l'artisan qui se plaint de ne pas réussir n'a pas de raisons de se plaindre puisqu'il a à sa porte tous les moyens de s'instruire et de devenir expert dans son métier ou sa profession.

### La plus vieille chapelle du Canada

Les touristes canadiens et américains qui font chaque année le magnifique voyage du Saguenay, ne se doutent probablement pas, en visitant Tadoussac, son magnifique manoir et sa vieille chapelle, que cet endroit, uniquement de villégiature de nos jours, fut jadis le berceau du commerce du Canada. Voici à ce sujet ce que M. Thomas D. King écrivait il y a quarante ans dans le "Canadian Illustrated News", après avoir rappelé que Tadoussac fut le berceau du commerce et de la civilisation dans tout le Canada :

"Cartier y aborda en 1535 ; en 1610 Champlain y trouva des navires de pé-

cheurs basques et bretons; en 1622, il devint un poste régulier de commerce, en 1636, le Père LeJeune y jeta les premières semences de la foi; en 1642 le Père Jean Dequer continue la mission du Père LeJeune, et les sauvages lui construisent une cabane dont une partie lui sert de chapelle; en 1647, les Jésuites y apportent une cloche, présent, dit-on, de Louis XIV. C'est encore la même cloche qui se fait entendre aujourd'hui, comme il y a deux siècles et demi, du haut de la chapelle de Sainte-Croix. Les Jésuites gardèrent cette mission jusqu'en 1782 et le dernier missionnaire, le Père J. B. de la Brosse, y construisit le confessionnal qu'on voit aujourd'hui dans la sacristie de la chapelle. En 1747, sous l'épiscopat de Mgr de Pontbriand, le père Coquart commença la construction de la nouvelle chapelle, qui était achevée en 1749."

Et "L'Opinion publique" qui publiait ces notes, en septembre 1879, ajoutait:

"Cette pauvre chapelle, de 30 pieds de long sur 25 de large, est aujourd'hui dans un bien triste état. Elle a besoin de réparations, et M. King, qui est protestant, dit que tout le monde devrait se faire un devoir de contribuer à la conservation de cette belle relique historique. Il demande qu'on fasse une souscription pour restaurer la chapelle et le cimetière, et élever sur ce promontoire si plein de souvenirs et tant de fois béni par la religion, une grande croix. Nous espérons que les catholiques seront touchés de cet appel éloquent d'un protestant en faveur d'une oeuvre si catholique et si nationale."

Aujourd'hui, les réparations demandées ont été effectuées, et la vieille chapelle de près de trois siècles d'existence constitue l'une des principales

attractions, pour les touristes qui font le voyage au Saguenay.

### Les mystères du golfe

Tout le monde sait aujourd'hui que certains phénomènes lumineux, dans les régions maritimes, sont provoqués par des dégagements plus considérables de phosphore s'enflammant plus facilement en certaines saisons, sous l'effet de conditions climatiques spéciales.

On voit fréquemment de ces lueurs, dans le golfe St-Laurent, et sur nos grands lacs.

Mais, il y a quarante ans, alors qu'on n'était pas encore revenu de certaines superstitions inexplicables, on attribuait une cause des plus mystérieuses à ces phénomènes. L'article ci-dessous, cueilli dans un journal de Montréal de 1879, nous ferait plutôt sourire aujourd'hui:

"Les lumières mystérieuses dans le golfe St-Laurent et le bas du fleuve, pronostics certains d'un automne tempétueux et accompagné de sinistres, ont été extraordinairement brillantes cette année. La lumière, au large du cap Marie de Cascapédiac, a brillé à peu près chaque soir depuis le 15 mai. Dans la Baie-des-Chaleurs, des centaines de gens des villages de New-Randon, Grande-Anse, Caraquette et Salmon Beach, ont vu chaque nuit la lumière de la Pointe-Mizzenette.

"L'"habitant" dit que ce sont des signes surnaturels qui présagent des scènes de naufrage et de meurtre, ou avertissent les navigateurs de l'arrivée de grandes tempêtes, pendant que les colons anglais pensent que ce sont des farfadets de l'Océan.

"Quoi qu'il en soit, c'est un fait établi par l'expérience d'un siècle que, lorsqu'elles brillent d'un grand

éclat pendant les nuits d'été, l'automne d'ordinaire se signale par de grandes tempêtes. On croirait, en apercevant du rivage ces lumières mystérieuses, voir un navire en feu. En arrière, le firmament est brillant, et au-dessus, la lumière, par la réflexion, argente les nuages. Sur l'espace d'un mille, une nimbe de vapeurs comme du phosphore enveloppe la mer. Le feu lui-même se compose de flammes bleues et jaunes, tantôt dansant bien haut au-dessus de l'eau, tantôt vacillant, pâlisant et se mourant pour ressusciter de nouveau avec un éclat plus brillant. A l'approche d'un navire il s'agite et s'éloigne, et c'est en vain que l'audacieux visiteur cherche à l'atteindre. Dès le point du jour, il s'évanouit comme une vapeur, et ne reparait qu'avec le crépuscule. Ces lumières brillent davantage lorsqu'il y a une forte rosée, et sont parfaitement visibles du rivage même depuis minuit jusqu'à deux heures du matin. Elles paraissent venir de la mer vers le rivage; à l'aube, elles disparaissent peu à peu et finissent par se perdre dans la brume du matin."

## FAUX POIDS ET FAUSSES MESURES

Les marchands malhonnêtes qui ne donnent pas la mesure exacte peuvent faire des profits énormes comme nous allons le prouver tout à l'heure.

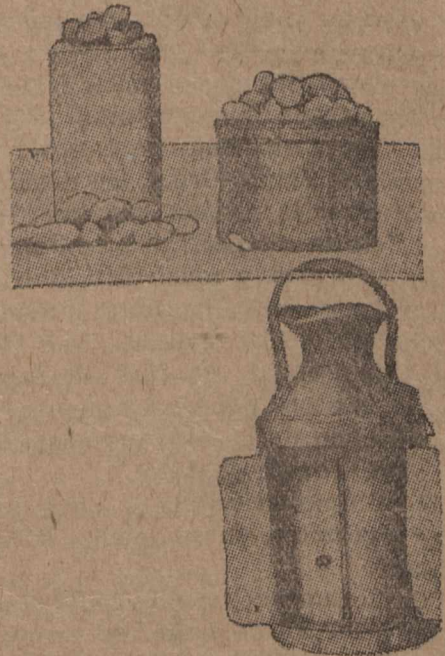
Le bureau des statistiques des Etats-Unis prétend que les consommateurs américains perdent chaque année pour au-delà de huit millions de dollars par le fait qu'ils ne reçoivent pas le poids exact des marchandises qu'ils achètent.

Le marchand honnête tout comme l'acheteur souffre de cette situation qui fait un tort considérable au commerce.

Les méthodes pour voler le public ache-

teur sont nombreuses et parmi les moyens les plus usités on trouve les fausses balances et les mesures truquées. Notre illustration fait voir quelques-unes de ces mesures.

Les deux mesures pour les pommes de terre ont les mêmes dimensions mais le diamètre intérieur de l'une est tellement



étroit que les pommes de terre ne peuvent trouver place à l'intérieur. Voyez, au côté, la quantité qui n'a pu entrer dans la mesure.

L'acheteur qui achète cinq gallons de gazoline ne voit que le bidon de cinq gallons, il ne voit pas le bidon intérieur de trois gallons.

La balance romaine, qui est interdite actuellement dans le commerce, a eu autrefois de beaux jours, c'était une des balances les plus facile à truquer.

Heureusement que le gouvernement a nommé des agents et des inspecteurs chargés de vérifier à certaines époques de l'année les balances publiques, en sorte que le public se fait un peu moins filouter par les marchands malhonnêtes.



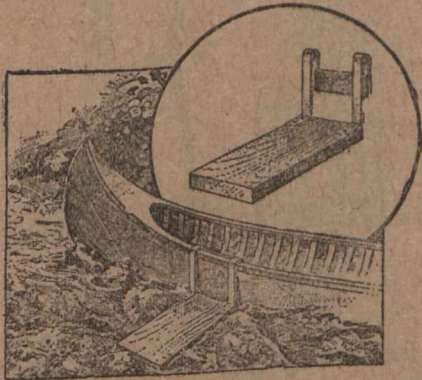
## PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

### COMMENT DONNER DE LA STABILITE A UN CANOT

La pêche à la ligne est très dangereuse en canot, car il ne nous est pas permis de risquer un seul mouvement sans courir le risque de le faire chavirer.

Il y a cependant un moyen de donner la stabilité à votre embarcation; deux flotteurs placés sur les côtés du canot le rendront aussi solide qu'un chaloupe "Verchères".

Chaque flotteur consiste en une pièce de bois mesurant 36 pouces de long, 16 pouces de large et 2 pouces d'épaisseur.

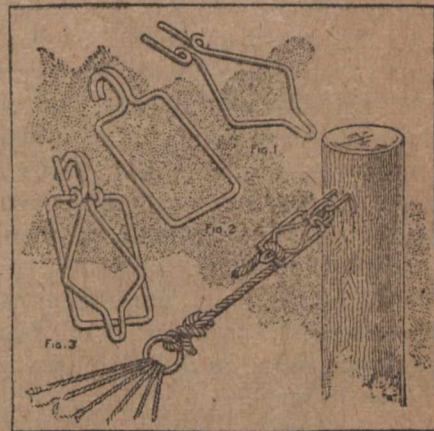


Deux pièces de fer ou d'acier sont visées après chaque flotteur; ces pièces doivent être recourbées de manière à se placer facilement aux côtés du canot. Si l'on veut que le canot reste immobile il n'y a qu'à mettre les flotteurs et quelque soit les mouvements que l'on fasse le canot resta absolument stable.

### UN CROCHET QUE L'ON PEUT FABRIQUER SOI-MEME

M. C. A. Black, jr., de Hightstown, N.-J., vient d'inventer un crochet fait avec de la broche et que tous nous pouvons fabriquer avec facilité.

Vous prenez un fil d'acier solide, connu sous le nom de "numéro 3" (un quart de pouce de diamètre).



A l'aide d'un outil vous donnez à votre fil les formes de la figure 1 et 2 de notre vignette. Vous joignez les deux morceaux comme dans la figure 3, et vous avez un crochet absolument solide capable de résister à une forte pression.

Notre vignette vous fait voir le crochet servant à tenir un hamac. La section en forme de losange s'appuyant sur la section carrée; plus la corde tire, plus les deux sections se tiennent solidement reliées.

**NOUVEAUX ENDUITS ECONOMIQUES ET DURABLES**

Comme tout indique que la construction doit reprendre, cette saison, avec une activité inusitée, et comme, d'autre part, les mois d'été sont pour plusieurs le temps des grands ménages et des réparages, nous croyons qu'il n'est pas déplacé de donner aux lecteurs de la "Revue Populaire" quelques recettes pour enduits aussi économiques que durables.

**Enduit à l'hydrate de chaux**

Voici un moyen simple de recouvrir les murs d'un enduit qui prend, dans un temps assez court, toute la dureté et l'imperméabilité du marbre.

Ce procédé repose sur un examen attentif des effets de l'acide carbonique sur l'hydrate de chaux. Pour exécuter ces peintures-marbres, l'auteur emploie la chaux seule, bien divisée par un procédé quelconque posée à l'état de lait, par couches successives. On obtient ainsi une couche compacte qui acquiert en quelques jours, par son contact avec l'air, une dureté que l'ongle ne peut l'entamer et, au bout de quelques mois, la dureté, l'imperméabilité du marbre.

Le travail pour la confection des enduits ou peintures unies est instantané pour ainsi dire, car le brillant et le poli s'obtiennent tout de suite, mais ne sont définitifs qu'au bout de quelques mois.

**Enduit hydrofuge**

Un bon enduit pour murs de rez-de-chaussée est le suivant:

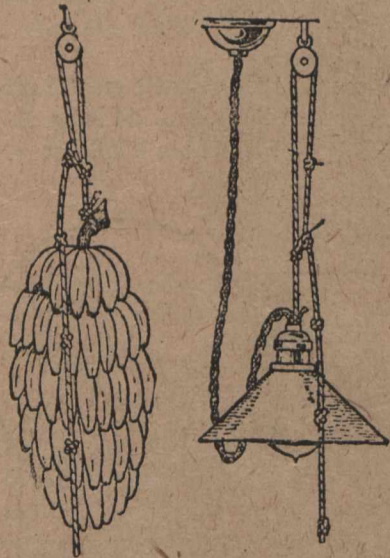
Goudron . . . . .	parties	50
-------------------	---------	----

Résine . . . . .	30
Rouge d'Angleterre . . . . .	6
Brique pilée . . . . .	12

Faire bouillir ce mélange et bien remuer. Ajouter alors ¼ d'huile de térébenthine jusqu'à ce que la masse soit bien fluide et ensuite passer cet enduit sur les murs.

**A L'AIDE D'UNE SIMPLE CORDE**

Il est facile de maintenir un objet quelconque suspendu à une hauteur voulue à un plafond. Pour ceci on n'a qu'à faire des noeuds dans la corde destinée à tenir l'objet désiré et à les joindre à l'aide d'une boucle également fait de corde, qui pren-



dra deux noeuds ensemble et maintiendra l'objet à la hauteur voulue.

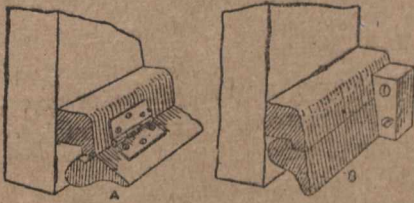
Un coup d'oeil sur notre gravure vous donnera une bonne idée de la manière de procéder.

Ce principe peut s'adapter pour la suspension d'une lumière électrique, d'un régime de bananes et différents autres objets.



## FERMETURE PARFAITE DES PORTES

Rares sont les portes qui ferment bien, c'est-à-dire qui ne laissent pas d'interstice entre leur traverse et le plancher.



Nos gravures *A* et *B* montrent le moyen d'assurer une fermeture parfaite.

La porte est munie à sa partie inférieure de deux pièces de bois, l'une fixe, l'autre mobile, réunies par une charnière (voir *A*). Quand on ferme la porte, la pièce mobile venant buter contre la cale représentée figure *B*, trouve un point d'appui sur le plancher et se rabat de manière à ne former qu'une seule pièce avec la partie fixe. La partie mobile s'appuyant sur le plancher il n'y a pas de jour sous la porte et cette dernière se trouve être dans l'impossibilité absolue de jouer dans le sens de la hauteur.

## AVEC UN VIEUX PARAPLUIE



Un parapluie qui a vu des meilleurs jours peut encore servir à quelque chose.

Au lieu de le jeter lorsqu'il devient hors d'usage, enlevez le tissu et nettoyez bien les

broches de manière à ce qu'il ne reste aucune tache de rouille.

Peinturez-les à l'émail, de préférence l'é-

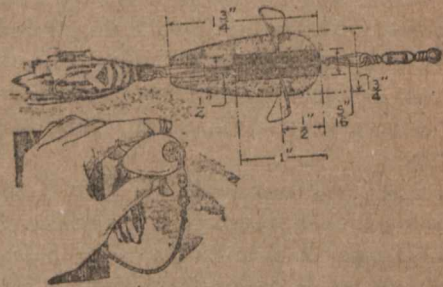
mail blanc; ceci pour éviter qu'il se rouille de nouveau.

Le parapluie ainsi transformé peut servir comme séchoir pour les petits morceaux; les mouchoirs, serviettes, bas, chemisettes, faux-cols, etc.

On peut l'accrocher à un arbre à l'extérieur de la maison ou au plafond d'une chambre.

## UN APPAT LUMINEUX POUR LA PECHE

Prenez un morceau de bois ayant approximativement la forme d'un oeuf, de un pouce et trois quarts de long et de trois quarts de pouce de large dans sa plus grande largeur.



Choisissez de préférence un bois léger, du pin blanc ou du cèdre.

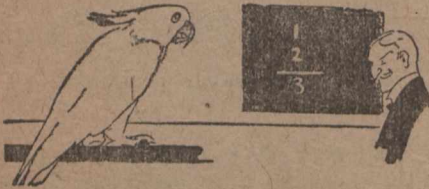
Dans la plus grande largeur percez un trou de cinq-seizièmes de pouce par un pouce de profondeur.

Passez un fil de fer à travers pour accrocher l'hameçon d'un côté et la corde de la ligne de l'autre.

De chaque côté placez deux petites pièces de fer tel que le montre la vignette ci-contre de manière à ce que le tout tourne bien dans l'eau. Peinturez votre bois avec une peinture brillante; deux couches de peinture suffiront pour donner le brillant.

## L'ÉDUCATION DES OISEAUX EST AFFAIRE DE PATIENCE

Nous avons tous vu des oiseaux instruits, soit au parc Sohmer, avant sa destruction, soit dans les théâtres de vaudeville; mais, nous sommes-nous jamais demandés comment il fallait s'y prendre pour instruire un oiseau?



Or, s'il est facile de faire répéter: "Coco veut du chocolat", à un perroquet et même des polissonneries, ou de faire imiter la voix humaine à un corbeau, il n'en reste pas moins vrai que les oiseaux, en général, ont la tête excessivement "dure" et qu'il faut une patience vraiment extraordinaire pour entreprendre l'éducation d'une bête à plumes.

M. Philip Birmingham, de New-York, a passé sa vie à instruire des oiseaux. Il est déjà venu à Montréal avec sa ménagerie ailée, et il déclarait un jour à l'un de nos représentants.

"J'ai exercé ma patience, dit-il, sur toutes sortes d'animaux, et j'ai constaté que s'il était relativement facile d'instruire chiens, chats, chevaux, singes, éléphants et même les poissons, c'était une toute autre affaire lorsqu'il s'agissait des oiseaux. Et si j'ai préféré instruire des oiseaux, particulièrement des perroquets, c'est que ces derniers vivent entre 60 et 125 ans, et qu'une fois qu'on les a instruits, c'est pour longtemps. Mais il faut s'armer de patience.

"Pour instruire un oiseau, il ne faut pas ménager les bons soins et les attentions de tous les instants; il ne faut pas craindre

les répétitions multipliées. Cela m'a pris sept ans pour montrer un seul tour à l'un de mes oiseaux. N'oubliez pas que l'oiseau fait tout automatiquement, par la force de l'habitude, et qu'il n'a pas la centième partie de l'instinct d'un chien, par exemple.

"On m'a raconté une histoire bien amusante qui se passait en Espagne, au temps des révolutions, alors que la monarchie et la république semblaient jouer à cache-cache. Un brave citoyen avait habitué son perroquet à crier: "Vive le roi!" Vint la république. Ce fut tout une affaire que de montrer au perroquet à crier: "Vive la république!". Il y parvint, à force de patience. Et comme il venait de réussir, la forme du gouvernement changea de nouveau, — soit qu'il n'eut pas de mémoire, soit qu'il fut trop conservateur ou qu'il n'entendit rien à la politique, ne voulut jamais apprendre de nouveau à crier: "Vive le roi!" Son maître, de désespoir, et pour ne pas être accusé de trahison, dut tordre le cou à son vieux camarade d'oiseau-parleur.



"Je vous le répète, le perroquet ne raisonne pas, il n'a que le talent de l'imitation et il faut lui faire répéter des centaines de fois ce qu'on veut lui mettre dans la tête. Il en est ainsi des autres oiseaux.

"J'ai toujours choisi mes sujets à l'état sauvage, et il m'a fallu souvent des années de patience avant de pouvoir seulement toucher à mes oiseaux sans qu'ils s'ef-

farouchassent. J'ai un perroquet qui m'a pris 28 ans de travail opiniâtre pour en faire le "savant" qu'il est actuellement. Il a peut-être 50 ans aujourd'hui, mais il est encore relativement jeune, et il n'oubliera jamais ce qu'il fait aujourd'hui machinalement. Si je le perdais, je ne saurais le remplacer.

Quant au perroquet calculateur, il n'exista pas. Celui que j'ai ne sait pas compter, vous pensez bien. Seulement, je sais compter pour lui. Cela m'a pris huit ans pour lui apprendre à ne sonner la cloche qu'au signal donnée, et à la sonner autant de fois que je le juge nécessaire. Aujourd'hui, il ne se trompe que fort rarement. De même pour les oiseaux danseurs. Ils ne connaissent pas la musique et n'ont pas la moindre idée de la mesure. Le tout est de les habituer à lever une patte, puis l'autre, en cadence, au signal de la baguette de celui qui les a instruits. Mais cette éducation-là est excessivement longue et pénible. Ces oiseaux-là coûtent cher, mais quand on a réussi avec eux, c'est pour la vie. C'est la seule et principale consolation".

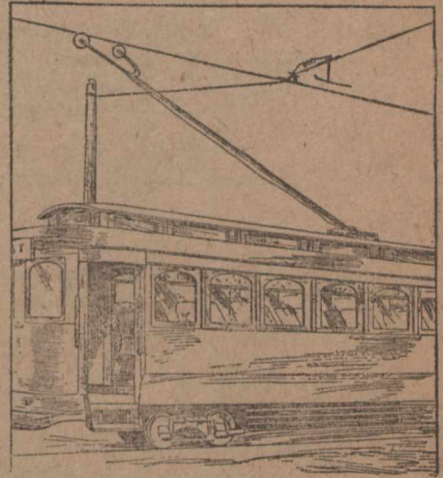
— o —

## INDICATEUR DE RUE POUR TRAMWAY

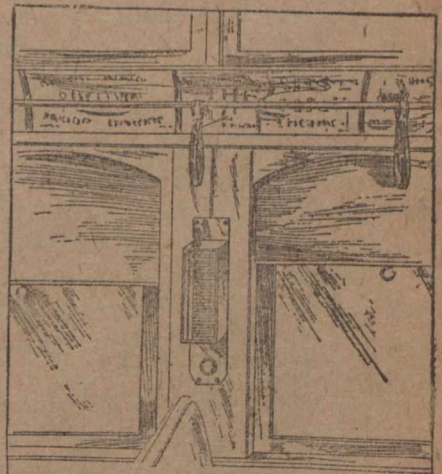
Plusieurs procédés différents ont été inventés en différents temps pour indiquer aux passagers des tramways les différentes rues que le tramway traverse. Le procédé que nous mettons aujourd'hui sous vos yeux est différent de tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Cet indicateur est placé à l'avant ou à l'arrière de la voiture. L'aiguille indicatrice des rues est actionné à l'électricité et change à chaque rue. Tout ce que l'on demande du conducteur est de changer le tableau lorsque son circuit est rendu à sa fin.

Le changement automatique de l'aiguil-

le indicatrice est rendu facile par le moyen d'un petit trolley tenu au trolley principal, tel qu'illustré. A chaque interstice des



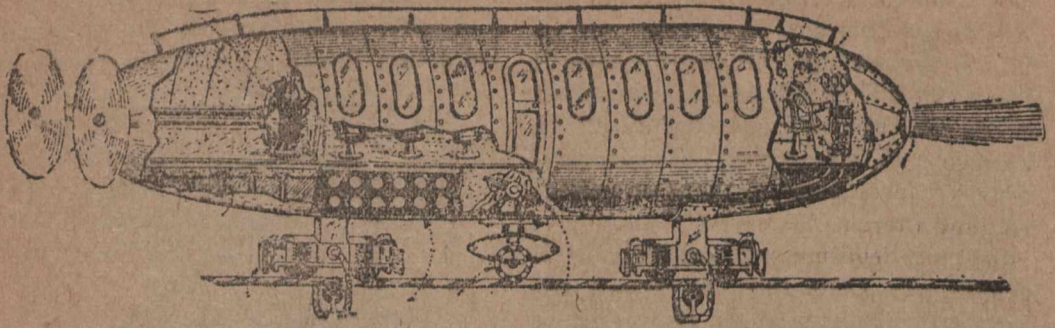
rues traversées se trouve un fil électrique sur lequel le petit trolley vient s'engager et le courant produit par ce contact fait baisser l'aiguille d'un cran.



Ce procédé est ingénieux et très utile dans les grandes villes.

— o —

Pour une femme le mot "peut-être" est une façon délicate de dire "oui". Pour un homme, le même mot est une façon adoucie de dire "non".



## LE MONO-CABLE AERIEN DE L'AVENIR

D'après un ingénieur américain, M. H. Winfield-Secor, le train électrique à grande vitesse de l'avenir sera, sans doute, radicalement différent du système des trains de chemin de fer d'aujourd'hui. Pour bien des régions, spécialement celles qui sont montagneuses, le mono-câble-rail fonctionnant électriquement (*mono-flyer*) doit se montrer comme très avantageux. Ce véhicule, en effet, peut marcher à des vitesses de 200 milles et plus à l'heure sur un simple rail ou câble, grâce aux merveilleuses qualités stabilisatrices du gyroscope, appareil de dimensions restreintes, capable de maintenir un wagon de 100 pieds en équilibre sur un mono-rail ou câble.

Le système mono-rail n'est pas une nouveauté impraticable, il a fonctionné, il y a plusieurs années déjà, avec l'ingénieur anglais Brennan.

La méthode de propulsion du wagon aérien sur mono-câble se fait par moteurs aériens à haute vitesse. Cette conception, au premier abord, semble irréalisable. Cependant, sa possibilité est démontrée par les gigantesques triplans Caproni ainsi que les grands avions de bombardement anglais, dont certains n'ont pas moins de quatre propulseurs, avec une capacité de transport de 15 à 20 voyageurs. Les propulseurs du mono-câble transporteur (*mo-*

*no-flyer*) sont actionnés par des moteurs électriques contrôlés par le pilote, en avant du wagon.

Comment est fourni le courant à ce wagon?

Il y a trois méthodes possibles: la première est d'employer une installation de force électrique à gazoline; dans ce système, un moteur à pétrole actionne une dynamo et le courant qu'elle produit est fourni effectif. On peut utiliser du courant soit direct, soit alternatif.

Un troisième moyen de fournir du courant au mono-câble (*mono-flyer*) est le système Tesla, à un seul fil, (*one-wire*), de haute tension, haute fréquence, le docteur Tesla décrit un moteur à un seul fil (*one-wire*) qu'il a construit et essayé avec succès. Cette méthode de distribution de l'électricité est idéalement applicable au présent mode de locomotion. Les fuites en couronne entre des conducteurs chargés à ce point sont énormes; elles ne sauraient être appréciées par ceux qui n'ont jamais vu une pareille décharge.

Cette couronne est comme une effluve silencieuse et remplit l'espace d'air entre deux conducteurs chargés l'électricités contraires, séparés de 6 à 8 pieds, la charge en potentiel allant jusqu'à 150,000 volts. Un certain nombre de lignes de transmis-

sion à longue distance d'aujourd'hui utilisent des voltages de cet ordre. Or, le mono-flyer (mono-câble aérien) projeté roulerait paisiblement entre deux câbles chargés à 200,000 volts. A 60 cycles de fréquence, il y aurait quelques feux d'artifice; le courant à 60 cycles tue. Le même courant alternatif à 200,000 volts, s'il oscille à un demi-million de cycles par seconde, serait sans inconvénient. D'ailleurs, les voyageurs dans le wagon d'acier seraient protégés de tout choc, les courants, même en cas de court-circuit, passeraient à travers le cadre d'acier.

Le moteur de propulsion est monté dans la caisse du gyro-rotateur de 24 pouces de diamètre. Le moteur est un moteur d'induction à cage d'écureuil. Le gyro est équipé d'une pompe à vide actionnée par moteur; on maintient ainsi le vide dans la chambre du gyro et l'on évite des pertes considérables dues au vent de la roue massive à haute vitesse. La précession de ces gyroscopes est assurée automatiquement par un engrenage spécial.

— o —

## L'ACTION DES COULEURS SUR LES PLANTES

Le docteur Miramont de Laroquette vient de faire, à Alger, des expériences relativement à l'action des couleurs sur la croissance des plantes et des fleurs, et son rapport a été publié par le journal *La Nature*, de Paris. Pour ses expériences, il a fait construire des petites serres différemment garnies de verres bleus, verts, jaunes, rouges et blancs, dans lesquelles il a cultivé les espèces les plus variées de plantes et de fleurs. Les expériences ont démontré que les fleurs et plantes cultivées sous l'action de la lumière colorée poussaient plus fragiles que sous l'action de la couleur blanche, et que leurs tiges étaient plus minces et pâles. De toutes les cou-



*La tige est plus mince et pâle.*

leurs c'est le jaune qui les affecte le moins; le bleu et le rouge ont un effet à peu près égal, tandis que le vert tue les tiges en peu de temps.

Sous l'effet de la lumière bleue, la crois-

sance est à peine un peu plus rapide que sous l'effet de la lumière blanche. Cela au début, puis les tiges et pétales croissent ensuite de façon anormale. Avec la couleur verte, la croissance est excessivement rapide, mais elle cesse subitement et la plante s'étiole et meurt. Avec le jaune et le rouge, la croissance commence de manière excessive et continue de même. La végétation semble plus luxuriante, mais les tiges et feuilles sont trop minces. La raci-



*Tiges de géraniums, après deux mois.*



*Etat de l'avoine après six semaines.*

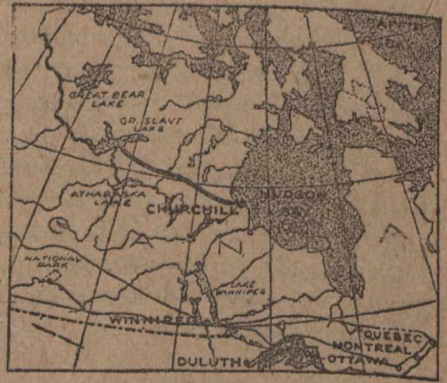
ne se développe en raison directe de la vitalité de la plante. Le vert empêche de fleurir, par conséquent, il n'y a pas de graines de semence. Le blanc seul fait des tiges moins hautes mais bien plus naturelles et résistantes, surtout plus riches en graines de première qualité. Conclusion, si vous cultivez des plantes d'intérieur et si vous voulez les conserver prenez garde à la couleur des verres de vos fenêtres.

— o —

Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.

## NOUVELLE LIGNE DE CHEMIN DE FER POUR LE NORD

Le commerce de la fourrure ainsi que la quantité de mines de toutes sortes que l'on a trouvées dans le nord du Canada, a suggéré à un groupe de capitalistes l'idée de présenter à la chambre une pétition demandant l'autorisation de construire un chemin de fer allant de l'Est à l'Ouest de la Baie d'Hudson au Grand Lac des Esclaves.



Ce chemin de fer sera situé à environ 700 milles de la ligne quarante-deuxième. Il sera à quatre cents milles plus au nord que le Grand Tronc Pacifique.

Ce chemin est appelé à ne donner du service que pendant le printemps, l'été et l'automne, mais avec la quantité de mines inexplorées et la chasse des animaux à fourrures, il peut rapporter des bénéfices appréciables à ses possesseurs.

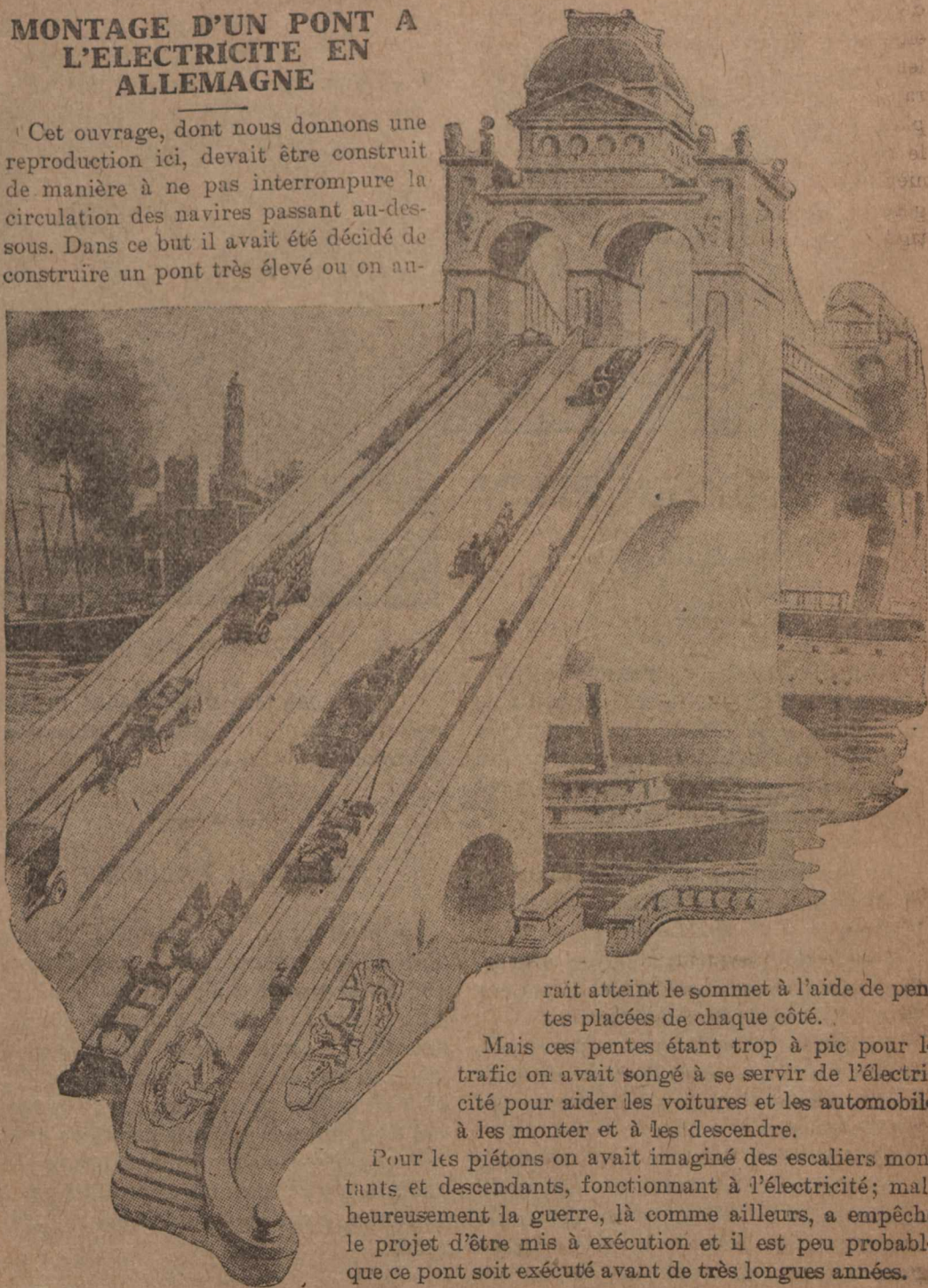
On doit commencer bientôt la construction de ce chemin de fer qui ouvrira à la civilisation des régions encore inexplorées.

— o —

L'amour d'un célibataire est une goutte céleste mise dans la calice de la vie matrimoniale pour nous donner le courage de la supporter.

## MONTAGE D'UN PONT A L'ELECTRICITE EN ALLEMAGNE

Cet ouvrage, dont nous donnons une reproduction ici, devait être construit de manière à ne pas interrompre la circulation des navires passant au-dessous. Dans ce but il avait été décidé de construire un pont très élevé ou on au-



rait atteint le sommet à l'aide de pentes placées de chaque côté.

Mais ces pentes étant trop à pic pour le trafic on avait songé à se servir de l'électricité pour aider les voitures et les automobile à les monter et à les descendre.

Pour les piétons on avait imaginé des escaliers montants et descendants, fonctionnant à l'électricité; malheureusement la guerre, là comme ailleurs, a empêché le projet d'être mis à exécution et il est peu probable que ce pont soit exécuté avant de très longues années.



## LES JEUX EN PLEIN AIR

Afin de prendre de l'exercice, plusieurs grands financiers américains ont remis à la mode un vieux jeu français que nos ancêtres ont connu et qui se joue avec des baguettes et des cercles que l'on lance.

Ce jeu procure un très bon exercice et demande une certaine habileté au joueur.

Il est peu dispendieux; il ne consiste qu'en quatre cercles de 7 pouces de diamètre et de 8 baguettes.

Ce jeu se joue à quatre joueurs; deux de chaque côté. Il s'agit de lancer le cercle à l'autre adversaire du côté opposé.

L'adversaire est supposé attraper le cercle au vol à l'aide de ses deux baguettes, s'il l'attrape avec une seule baguette, l'on compte un point pour l'adversaire qui vient de lancer le

cercle. La partie se compose de 24 points.

Ce jeu est très divertissant et les enfants comme les grandes personnes y trouveront du plaisir.

## UN METAL PRECIEUX

La production totale de radium aux Etats-Unis, jusqu'à date, est d'environ 55 grammes. La première production remonte à 1913, alors qu'elle atteignit 2.1 grammes; en 1918, la production fut de 1.6 grammes. M. Ch. H. Viol estime que la Standard Chemical Coy. devrait pouvoir produire avec le temps, au moins 500 grammes de radium. Le radium ne se produit pas à la tonne, c'est pourquoi il est si précieux.



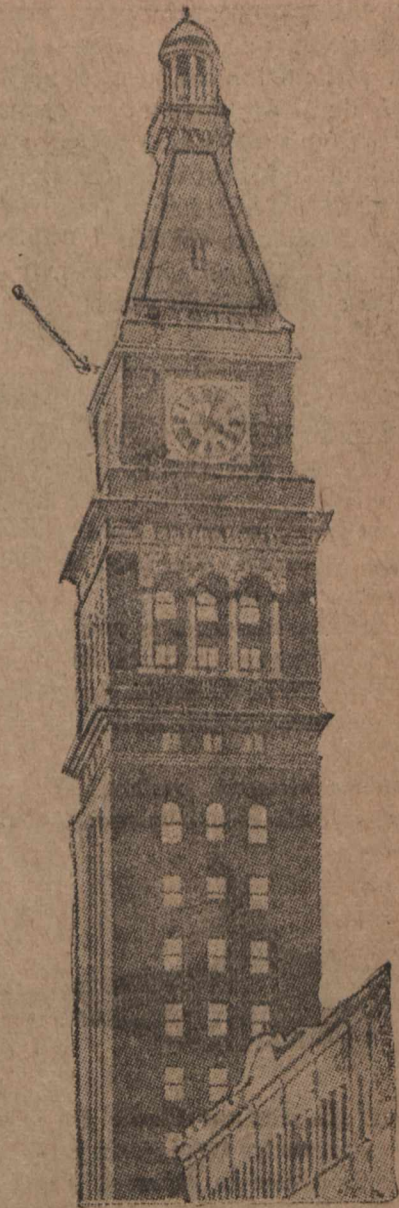
## SUSPENDUE PENDANT 46 HEURES A PLUS DE 300 PIEDS DANS LE VIDE

Il arrive parfois des aventures qui font se figer le sang dans les veines et qu'on ne saurait se rémémorer sans éprouver un inévitable frisson d'épiderme, aventures parfois peu compliquées mais pires que des cauchemars. Une jeune fille de la haute société de Denver, Colorado, disparut dernièrement de chez ses parents pendant 46 heures, et l'on s'inquiéta fort sur son sort.

Or, voici ce qui lui était arrivé pendant ce temps-là. Au cours de ses emplettes, elle était montée au 20ème étage d'un grand magasin à rayons, et elle était allée sur le balcon de la tour que nous illustrons ci-contre, afin de contempler le panorama qui s'offrait à ses yeux. Un des gants qu'elle venait d'acheter tomba dans le vide, et en se penchant pour le suivre des yeux, elle fut prise de vertige et se sentit glisser pardessus la balustrade, sans pouvoir se retenir. Elle appela, mais personne ne se trouvait près d'elle, et tout droit au-dessous, c'était le vide affreux, à 300 pieds du sol... Le coeur lui manqua, puis elle tomba en fermant les yeux.

Seulement, 30 pieds au-dessous environ, se trouvait une étroite corniche débordante et creusée vers le mur. La jeune fille y tomba, s'infligeant de douloureuses contusions, et son corps balança quelques instants de nouveau vers le vide. Cependant, comme elle n'avait pas complètement perdu connaissance, elle parvint à se coller près du mur, et à éviter l'immense chute mortelle.

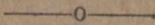
Mais elle n'était encore que momentanément sauvée, car elle avait beau appeler, personne n'entendait sa



voix, à cette hauteur. En rampant, elle parvint à faire le tour de la corniche, découvrit une porte, indiquée par une flèche, sur la vignette, et y frappa en vain. Personne ne vint ouvrir. Elle resta là près de deux jours et deux nuits, sans manger ni boire, et presque sans bouger, par crainte du vertige, exposée au froid et à la pluie.

Enfin, ce ne fut qu'au bout de 46 mortelles heures, qu'un ouvrier ayant affaire sur cette corniche, ouvrit la porte et put porter secours à la jeune fille à demi évanouie et poussant de faibles gémissements.

La famille fut toute heureuse de revoir vivante l'héroïne de cette aventure qui déclara qu'elle n'oublierait jamais les trances terribles par lesquelles elle venait de passer.

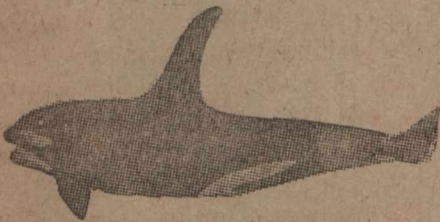


### LE POISSON LE PLUS VORACE

L'American Museum of Natural History possède un modèle du "loup de mer" le plus vorace qui existe.

Ce poisson ressemble à une petite baleine ou à un gros dauphin. Sa longueur varie entre 20 et 30 pieds. Sa gueule est prolongée en avant avec de fortes et larges dents.

Commercialement parlant l'*Orca* ou *loup de mer* n'a aucune valeur; sa chair ne



contient que très peu d'huile. On le trouve dans toutes les mers, mais principalement dans la mer du Japon où il pullule.

M. Roy C. Andrews du Musée de New-York nous donne sur ce poisson des détails très intéressants.

L'*Orca* mange tout ce qui nage. Il possède un estomac de 21 pieds; on a trouvé chez l'un d'eux 13 marsouins et 14 phoques non encore digérés. Ce poisson se trouve en certaine quantité dans les parages de Terre-Neuve à l'époque des icebergs.

### AUTOMOBILE MONTEE SUR RAILS

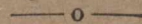
Un club des environs de Chicago vient d'inaugurer un service d'automobile sur rails. Ce club situé à environ deux milles et demi de la station du chemin de fer le plus près, avait besoin pour transporter ses membres arrivant de la gare, d'un système de tramway. Le club construisit donc un petit tramway qui allait jusqu'à la gare prendre les voyageurs. Le voyage coûtait au club environ \$3.50 l'aller et retour. Au



jour de grande affluence, le tramway payait ses frais mais il n'en était pas de même des jours de semaines où quelques membres seulement se rendaient au club.

On décida donc de construire une automobile sur rails pour faire le trajet. Le prix d'un voyage avec cette automobile est exactement de 10 sous pour l'aller et le retour. On voit immédiatement l'économie qui en est résultée.

Cette automobile peut prendre près de 15 voyageurs à la fois et fait plus de vitesse que le tramway.



200,000 hommes représentant 46 Etats ont offert leurs services pour aller se battre en France, sous le commandement de Roosevelt, avant l'entrée des Etats-Unis dans le conflit européens.



# EST - CE DE L'OR ?

Par

**CLAIRE DE NESTE**

## I

Il y avait, ce soir de la mi-carême, réunion nombreuse chez la baronne Guerry, l'une des mondaines les plus *select* de la petite ville de Sauvelane, en Gascogne. La haute société bourgeoise de la sous-préfecture : rentiers, fonctionnaires, magistrats — sans oublier M. le sous-préfet — s'y étaient donné rendez-vous.

Il était à peine dix heures; mais, comme en toutes choses la vie de province avance de beaucoup sur celle de Paris, la fête battait son plein. Peu d'invités manquaient dans le vaste salon, dont le lustre, à tulipes d'un bleu de rêve, versait sa lumière moelleuse sur les hautes plantes vertes, sur les gros bouquets de mimosas et de roses, arrivés de Nice par l'express du matin et dont le parfum alourdissait encore l'atmosphère surchauffée.

Non loin d'une riche table Louis XVI, en marqueterie, un groupe de dames d'âge mûr, les mères ou les parentes des jeunes filles invitées, causaient avec animation, bien que sur ce ton discret des personnes de bonne compagnie.

— Qui donc est cette jeune fille en lilas, près du piano? demanda l'une d'elles, Mme Lagre, une étrangère à Sauvelane depuis quelques jours seulement.

— La fille de notre nouveau conducteur des Ponts et Chaussées, Mlle Bonnat, répondit une deuxième.

— Très commun, le père, fit Mme Sidonie Daguens, une massive blonde, voquant autour de la cinquantaine.

— Mauvais genre, la fille, ajouta avec dédain Mme Berthe Carbaud, une petite et sèche personne, outrageusement brune, la femme de M. le juge d'instruction.

— Oui, ma bonne Cécile, ajouta-t-elle, s'adressant à Mme Lagre, imaginez-vous une jeune fille qui va seule, comme un garçon, à bicyclette, et que l'on trouve roulant sur sa machine par tous les chemins. La semaine dernière M. Gaulé l'a rencontrée du côté du Burg.

— Moi, je ne permettrai jamais à mes filles de la fréquenter.

— Ni moi!

— Ni moi, certes!

Un court silence suivit.

— Elle n'est pas mal, reprit la dame étrangère.

— Vous trouvez! exclama Mme Carbaud... Oui... un peu d'éclat aux lumières peut-être... la figure faite... deux doigts de poudre.

— Evidemment.

— On m'a assuré, sussurra la grosse madame Daguens, que cette énorme masse de cheveux est postiche.

— Ce n'est un secret pour personne... Vous le comprenez... tant de cheveux... c'est invraisemblable.

— Aujourd'hui que l'on se coiffe si simplement... et pour une jeune fille...

— C'est d'un ridicule!

— D'un mauvais goût!...

Et les bienveillantes personnes continuèrent sur ce ton leur aimable causerie.

Elles avaient pour la plupart une ou plusieurs filles à marier, et Anne-Marie Bonnat au sujet de laquelle s'exerçait leur verve hostile, leur portait ombrage, par son charme sinon par sa beauté.

De taille élancée, Anne-Marie avait en toute sa personne une souplesse, une grâce très féminine de gestes et d'aptitude, un charme un peu timide et languissant du regard, de la voix, qui devait être très prenant pour les jeunes hommes. Avec leur expérience de la vie, les mères le devinaient. Au reste, ses traits, quoique irréguliers, étaient d'une singularité charmante, les yeux bruns, légèrement relevés vers les tempes, la bouche menue à la courbure très marquée. La chevelure brune, simplement tordue, formait un lourd chignon, qui tombait un peu sur la nuque. Puis le teint, naturel, quoi qu'on en eût dit, était, malgré la teinte sombre des yeux et de la chevelure, d'une délicatesse exquise; il faisait songer aux pétales d'un camélia blanc, à peine rosé.

En ce moment, la jeune fille était toute au plaisir de cette soirée, la première joie mondaine qu'elle eût goûtée encore.

A peine y avait-il six mois qu'elle était sortie du collège de jeunes filles de Montauban. Son père, M. Bonnat, conducteur

des Ponts et Chaussées à Savelane de Gascogne étant veuf, avait jugé bon de l'y laisser le plus longtemps possible.

La première partie de la soirée était consacrée aux vers et à la musique. Séverine Carbaud, la fille du juge d'instruction, une grande châtaine, aux yeux verts, avait chanté d'abord de sa belle voix de contreatto, l'air du Sommeil de la *Muette*; puis Rose Daguens, une petite rousse, miraudière, avait dit une chansonnette, avec plus d'afféterie que de bon goût; d'autres jeunes filles jouèrent divers morceaux de piano à deux et à quatre mains, avec plus d'agilité que de sens artistique.

Enfin la maîtresse de la maison, la baronne de Guerry, priaît Anne-Marie de chanter ou de jouer quelque chose mais la jeune fille s'excusait le plus simplement du monde.

Une rumeur discrète se fit dans le salon puis un silence. La baronne elle-même vivement sollicitée par quelques jeunes gens allait dire des vers. Et quels vers! les siens, ni plus ni moins, car elle était un peu poète, "à ses heures", comme elle le disait avec modestie.

Les dames qui, tout à l'heure, s'occupaient si charitablement d'Anne-Marie, se turent peu à peu. Dans un angle de la vas pièce, M. Bonnat, le conducteur des Ponts et Chaussées, énorme dans son gilet blanc, M. Carbaud, le juge d'instruction, droit et sec, la lèvre rasée. M. Daguens, une silhouette inoubliable, nez énergique, tête aux grands traits, soutenue par une haute cravate 1830, M. Gisel, le receveur de l'enregistrement, étaient prêts à commencer un wisth. Ils jetèrent les cartes sur le tapis, et se mirent en devoir d'écouter religieusement.

La baronne Guerry commença. Elle dit le titre d'abord:

*Le Simoun. — Ode du Lion*

Elle était grande et droite avec cet embonpoint que donne l'âge. Son visage, savamment maquillé, eût paru jeune sans la dépression des joues, que les habiles mixtures n'avaient pu combler; ses cheveux, d'un blond fauve le jour, étaient noirs aux lumières; ses manches courtes laissaient voir des bras qui avaient dû être fort beaux; mais le corsage remontait le long du cou, trop maigre pour se laisser voir. Quant à sa voix, elle était ferme à force de volonté, mais grêle et sans couleur.

Elle débitait sur un ton monotone les strophes égales, vers de huit et de quatre pieds entremêlés. Cela était banal comme image, plus banal encore comme idées. Des sourires d'approbation, de muets signes de tête, exprimaient néanmoins l'admiration des auditeurs. On voulait lui plaire, lui sachant gré, les jeunes femmes, les jeunes filles surtout, de cette soirée qu'elle leur donnait. On reçoit si peu dans les petites villes de province, et la vie y est si vide d'ordinaire!

La baronne Guerry, — c'est ainsi qu'on la nommait, — était l'ancienne rédactrice en chef d'un journal de modes, la *Première Saison*, qui dure encore à Paris, et s'appelait tout simplement de son nom de jeune fille: "Clarisse Durret". Elle était née dans un magasin de quincaillerie d'Auch, et avait épousé un journaliste de quatrième ordre, qui portait le nom tout aussi plébéien de Prosper Leroux. Baronne Guerry était son pseudonyme de journaliste, pseudonyme sonnant bien, et que la société bourgeoise de la petite ville aimait à lui garder, comme si elle en eût reçu elle-même quelque lustre.

D'une intelligence ne dépassant pas une honorable moyenne, mais ayant une haute idée de sa personne, elle avait été fort répandue dans le monde littéraire, et y avait conquis sa petite place, plus par son assurance et son savoir-faire que par son mérite réel.

L'âge étant venu, et avec lui quelque

lassitude de sa vie mouvementée elle s'était retirée, possédant une jolie aisance, dans la petite ville d'où était originaire son mari, mort d'ailleurs depuis longtemps.

Cependant, bien qu'elle fût venue chercher le repos à Sauvelane, elle n'avait pas tardé à y trouver bien longues les journées, elle que la vie mondaine avait déshabituée de ces menus travaux d'aiguille qui tiennent une si large place dans la vie des femmes.

Elle donnait ainsi plusieurs soirées durant l'hiver, et même jusque dans les premiers jours de l'été.

Tandis qu'elle récitait son *Ode au Lion*, la tête légèrement renversée, l'éventail fermé, soulignant parfois un vers, Anna-Marie écoutait avec attention. Le docteur Léo Dagueno, ce grand jeune homme qui causait avec elle tout à l'heure, se tenait debout tout auprès.

Il paraissait bien moins attentif aux vers qui se disaient qu'à sa jeune compagne. Il savait qu'elle était fort critiquée, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, qu'on lui reprochait, comme un crime, d'aller et de venir seule, en toute liberté, rompant ainsi avec l'usage universellement respecté.

Les promenades à bicyclette étaient surtout jugées inconvenantes. Léo souvent entendait sa mère, sa soeur, sa fiancée ou leurs amies dire ces choses, les répéter. Il en était agacé plus d'une fois, car la jeune fille, qu'il connaissait seulement de vue, lui plaisait infiniment.

Anne-Marie releva un peu la tête pour lui faire une brève question au sujet des vers; il se pencha pour lui répondre, et ils demeurèrent quelques instants en une attitude de gracieux abandon, échangeant parfois un mot, un sourire.

De l'autre côté du salon, quelqu'un les observait: Séverine Carbaud, la fiancée du jeune médecin. Celui-ci s'était souvent trouvé trouvé ce soir auprès de Mlle

Bonnat, et son visage avait reflété le plaisir qu'il en avait ressenti. Séverine l'avait vu et maintenant les petits coups nerveux de son éventail sur sa jupe décelaient son mécontentement.

Depuis longtemps, au reste, elle avait contre la fille du conducteur une sourde rancune. Les jeunes gens de son monde s'accordaient à la trouver sinon jolie, tout au moins fort séduisante. C'était assez ; et elle avait pour ce soir même comploté avec son excellente amie, Rose, la soeur de son fiancé, une petite méchanceté, qu'elle espérait bien mettre à exécution tout à l'heure.

La baronne Guerry venait de terminer son *Ode au Lion*. Il était à peine onze heures. On n'avait pas encore dansé.

En attendant le bal, on se disposa à jouer aux petits jeux dans un coin du salon, et l'on s'assit en cercle.

Séverine et Rose refusèrent d'y prendre part, et se mirent à circuler autour des joueurs.

Or, tandis que le "Secrétaire" absorbait l'attention de tout le monde, elles s'arrêtèrent tour à tour derrière Anne-Marie, et de leurs doigts, légèrement, sans que personne s'en aperçut, effleurèrent ses cheveux.

Quelques instants plus tard, la valse emportait les danseurs à travers le salon. Soudain Anne-Marie, qui valsait avec Léo, s'arrêta et porta les mains à son front ; ses cheveux malgré ses efforts, pour les retenir, tombaient de tous côtés. Mais la valse finissait on l'entourait. Séverine et Rose des premières. Elles comptaient tenir leur vengeance, car elle ne doutaient pas que le bruit ne fût vrai, qu'une partie de la chevelure de la jeune fille ne fût postiche ; elle était trop abondante pour cela.

— Un petit accident, disait Rose, minaudière.

— Facile à réparer, ajoutait Séverine.

Les jeunes gens se tenaient à l'écart,

amusés et curieux.

— Chère mademoiselle, conduisait Séverine, je vais vous aider.

— Permettez, disait Rose, se dressant sur les orteils.

Mais Mlle Bonnat, remarquant leurs sourires contraints, et se souvenant qu'elle avait cru sentir des doigts lui frôler les cheveux, pendant le jeu du "Sociétaire", devina à demi.

— Merci, dit-elle sèchement, je n'ai besoin de personne.

Relevant la tête d'un air de défi, elle secoua sa magnifique chevelure, la déploya légèrement des deux mains, et elle en fut enveloppée toute entière comme d'un manteau à trame fluide et soyeuse. Aucune trace d'artifices.

Séverine et Rose dissimulaient à grand peine leur dépit.

— Vous avez, mademoiselle un coiffeur qui n'est pas sérieux.

— Le mieux est d'en changer, disait Rose.

Anne-Marie appelait à son aide son amie, Amélie Louvet, la fille du percepteur de Sauvelane.

Toutes deux accompagnées de la femme de chambre de la baronne, passaient dans un cabinet de toilette où la jeune fille se recoifferait.

— Mais oui, disait Amélie Louvet, ce sont Séverine et Rose qui t'ont joué ce méchant tour. Je me demandais ce qu'elles avaient à rôder autour de toi pendant les petits jeux. Elles ont enlevé tes épingles, sauf quelques-unes, qui ont maintenu ton chignon jusqu'au milieu de la valse.

... Mais, reprenait Amélie, tu n'étais que plus jolie avec tes cheveux défaits. Et l'on te regardait, je t'assure !

Anie-Marie n'en éprouvait pas moins un vif déplaisir. Avoir été vue ainsi dans le désordre de sa chevelure dénouée la tourmentait comme un affront reçu.

Pendant Amélie reculait de deux pas

pour mieux juger de la coiffure qu'elle venait d'édifier.

— Tiens! Te voilà à croquer. Rentrons!

Et comme son amie ne se pressait pas.

— Allons, viens-tu?

— Je préférerais revenir.

— Ah! mais non, par exemple, s'écria Amélie, elles seraient trop contentes. — Au reste, ajouta-t-elle, si on ose dire quelque chose je suis là.

Et elle entraîna son amie.

Mlle Louvet, une jolie personne aussi, en la fraîcheur épanouie de ses vingt ans était toute différente d'Anne-Marie. De taille moyenne, le buste long, elle avait un front élevé, des yeux bleu-clair, dont le regard avait cette expression de fermeté habituelle à ceux qui savent précisément ce qu'ils veulent et qui le veulent bien. Toute sa personne au reste avait quelque chose de déterminé, de résolu, qui faisait contraste avec cette souplesse, cet allongement bien féminins, le plus grande charme d'Anne-Marie.

Le bal avait commencé, Mlle Bonnat avait un véritable succès. Léo la fit danser plusieurs fois, sous le regard dépité de Séverine que décidément il délaissait ce soir.

Entre une valse et une gavotte, Anne-Marie et Amélie se rapprochèrent du buffet, où se trouvaient déjà Séverine, Rose, leurs danseurs et plusieurs autres couples, en train de causer gaiement, en buvant du champagne. Séverine, debout, dans la pleine lumière des bougies, était grande, autant que Mlle Bonnat. Elle avait la taille mince, mais non sans roideur dans son corset étroitement serré, les épaules presque horizontales, les bras musculeux, le nez lourd, le front entêté, les yeux très grands, vers et pleins de lumière, le teint mât et une abondante chevelure châtain-clair. Elle n'était pas jolie, mais sa physionomie n'avait rien de banal. Sa personne, un peu hautaine, avait de la distinction, sinon de la grâce.

En ce moment, elle riait d'un bon rire qui sonnait plus clair que de coutume. Léo était revenu auprès d'elle, et elle l'enveloppait de son regard tendre, comme si, l'ayant reconquis elle eût voulu le garder jalousement. Lui était grand aussi, encore plus grand qu'elle, large d'épaules et solidement musclé.

Rose Daguens, en ce moment, minaudait avec M. de Labère, le sous-préfet de Sauvelane célibataire endurci, que les plus zélées marieuses de la petite ville avaient vainement tenté depuis deux ans qu'il était là, de convertir au mariage.

Léo disait d'aimables choses de sa voix de basse veloutée, qui était comme une caresse pour l'oreille. Son visage avait une expression aimable et sérieuse; aussi, malgré l'irrégularité des traits, nez fortement busqué à la Henri IV, bouche trop grande sous la longue et forte moustache fauve, malgré le teint roux, comme celui de sa soeur, il était fort agréable.

On causait cyclisme. A peine quelques jeunes femmes de la bourgeoisie Sauvelanaise se permettaient-elles, depuis quelques mois, de pédaler, toujours accompagnées au reste de leur mari, leur frère ou un parent. Encore cette hardiesse leur attirait-elle de nombreuses critiques. Anne-Marie prêtait l'oreille vivement intéressée, car elle aussi allait à bicyclette comme on l'a vu, et seule, le plus souvent, ce qui était pire.

— Pour une jeune femme, passe encore, disait Séverine, l'air scandalisé, mais pour une jeune fille... c'est d'une inconvenance!

— Préjugé, mademoiselle, répondait M. de Labère, simple préjugé, qui tend à disparaître.

— C'est d'un laid! ajoutait Rose.

— Permettez-moi d'être d'un autre avis, disait Jules Verteil, le cavalier d'Anne-Marie; rien de plus gracieux qu'une jeune femme grande svelte, bien droite sur sa sellette.

Il semblait désigner mademoiselle Bonnat qui était auprès de lui, et le remerciait d'un sourire.

— Evidemment, continuait Séverine, moqueuse. A notre place, messieurs, vous eussiez été charmés l'autre jour : Rose et moi nous vîmes une de ces gracieuses personnes. La robe, bien tendue, semblait une outre gonflée par le vent. Quant à la grâce du geste... des épaules arrondies... le buste penché en avant...

Anne-Marie devint toute pâle. C'était elle qui visait Séverine. L'avant-veille en effet, étant à bicyclette, elle l'avait rencontrée avec sa mère, ainsi que madame et mademoiselle Daguens, sur la grande route, non loin de Sauvelane. Mais elle ne trouva pas un mot pour se défendre. Amélie vint à son aide.

— Oui, dit la fille du percepteur, cette gracieuse cycliste m'a dit avoir enveloppé un instant dans la poussière de ses roues rapides quatre pesantes tardigrades, les deux filles et leurs austères mamans qui la voyant venir, s'étaient rangées avec prudence, la considérant d'un oeil très vaguement spirituel.

La riposte était cinglante. Anne-Marie en tressaillit d'aise. Son amie la vengeait bien.

Séverine avait blêmi. Elle allait répliquer quand M. de Labère, voyant la querelle s'envenimer reprit :

— Le piano vous appelle depuis un instant, mesdemoiselles, une valse, voulez-vous ?

Mais Séverine ne se tenait pas pour battue.

— Oh ! dit-elle, en prenant le bras de Léo, cela va paraître bien insipide à ces demoiselles. De telles personnes, qui vont ainsi seules, par les chemins, ont sûrement de plus piquantes distractions.

— Oh ! sûrement, reprenait Rose, de sa voix flûtée.

Un peu plus tard, M. Bonnat, Anne-Marie, Amélie et sa mère, Mme Louvet,

qui avait seule accompagné sa fille, son mari étant retenu à la maison par un gros rhume, rentraient chez eux.

Il était environ deux heures du matin. La rue Thiers qu'ils suivaient, et qui est l'une des grandes artères de Sauvelane, était muette dans les vagues lueurs épanchées par ses trois becs de gaz. Les maisons se taisaient, immobiles sous le capuchon noir de leurs toits, comme de bonnes vieilles endormies au sermon du soir.

M. Bonnat faisait sonner la chaussée sous son haut talon, et respirait largement.

— Ouf ! il fait bon prendre le grand air de la nuit. Ces lumières ! ces fleurs ! de champagne ! tout cela vous tourne plus ou moins la tête. Et ces diables d'échecs pour finir !

L'effort était héroïque, en effet, pour le brave conducteur, habitué au plein air des routes, où ses poumons se dilataient à l'aise de respirer six heures durant l'atmosphère étouffée d'un bal, et de veiller jusqu'à une heure invraisemblable, deux heures du matin ! lui que les dix coups de l'horloge chaque soir trouvaient rarement debout.

Ses yeux étaient lourds, et il songeait avec complaisance à ce moment tout proche de béatitude extrême où il étendrait dans son lit moelleux sa courte mais énorme personne.

— Soirée charmante ! réussie à merveille, disait Mme Louvet, songeant que sa fille était bien jolie aux lumières ; dans sa délicieuse robe bleue, recouverte de tulle blanc, et ne doutant pas qu'elle n'eût produit quelque heureuse impression, peut-être durable, qui sait ?

— Oui ! dit Amélie, charmante ? réussie ? Vous trouvez cela, vous !

Et, avec verve, aidée du reste par son amie, dont le ressentiment se traduisait avec véhémence elle racontait à M. Bonnat ce qui s'était passé : le complot évidemment ourdi par Séverine et Rose ; Anne-Marie décoiffée, mais grâce à Dieu plus



jolie ainsi; plus les allusions blessantes à propos des promenades à bicyclette.

Le conducteur s'était redressé de toute sa petite taille. Il s'arrêtait, et levant ses bras courts vers le ciel:

— C'est indigne! Ah! ça ne se passera pas ainsi! On leur fera voir... Insulter ma fille!

Il fallait entendre avec quelle implification de la voix il accentuait ces mots "ma fille!" Un empereur ne dit pas avec plus de solennité: "Sa Majesté l'Impératrice."

Mais ces espèces de pimbêches avaient un père, un frère. Il irait leur demander compte. Deux témoins le lendemain un bon coup d'épée! ça le connaissait. A l'entendre, il avait été plusieurs fois sur le terrain, et donnait à penser, avec des airs navrés du plus haut comique, qu'une fois il avait pourfendu son homme.

— Oui, un grand diable comme ça, ajoutait-il, en levant son bras court aussi haut qu'il le pouvait, au-dessus de sa tête, ce qui ne parvenait pas encore à faire la taille d'un grand diable.

Les jeunes filles eurent quelque peine à lui faire comprendre qu'il n'y avait pas eu d'éclat mais seulement des mots mordants rendus d'ailleurs en partie par Mlle Louvet, qui avait bravement défendu son amie.

M. Bonnat souffrait cruellement dans son amour-propre. Ces gens-là, des magistrats, de gros propriétaires, de riches commerçants, le dédaignaient sans doute, lui, modeste fonctionnaire. Et ils croyaient pouvoir se moquer impunément de sa fille! Ah! il était tout autant qu'eux; il le leur ferait voir un jour ou l'autre.

— Mais tout cela c'est de la jalousie, disait Mme Louvet. Ne voyez-vous pas que ces enfants sont autrement jolies qu'elles toutes?

— Ces enfants! pensait-il en lui-même, ces enfants!...

Oui, Anne-Marie sans doute, car sa fil-

le seule avait de la grâce, de la beauté.

Sa fille! Il avait pour elle une admiration sans bornes. Souvent il la regardait de la tête aux pieds, s'arrêtant à chacune de ses perfections, sa lèvre orgueilleuse et un peu bourrue d'ordinaire, distendue par un sourire satisfait. Mais il s'extasiait surtout devant ce qu'elle avait, elle, et qui lui manquait à lui, devant cette taille élevée — elle le dépassait de trois doigts au moins — devant ce buste élancé et souple, auprès duquel, par contraste, s'arrondissait davantage son considérable abdomen, et s'étendaient plus larges ses larges épaules.

Il n'aurait pas fallu prétendre qu'il existât au monde une femme plus parfaite qu'Anne-Marie. Cela non précisément par une excessive tendresse paternelle mais par orgueil. Sa fille c'était lui encore, une émanation de lui-même.

Cependant Mme Louvet, esprit froid et positif comme sa fille, réfléchissait.

— Mais, dit-elle soudain, il y a autre chose encore, mon cher M. Bonnat. Vous ne voyez pas que ces gens-là vous en veulent au fond? Ce sont les amis de Garraud ses partisans. Léo Daguens, vous le savez, est un autre lui-même.

Ces paroles frappèrent M. Bonnat, le jetèrent dans un abîme de réflexions. Il avait été nommé à Sauvelane, poste qu'il avait convoité longtemps, par l'influence du sénateur du département, Prosper Dubois. Avec l'assurance qui faisait le fond de sa nature, il ne s'était pas fait faute de lui témoigner sa reconnaissance en travaillant ouvertement pour lui aux dernières élections du Conseil général. Le sénateur avait été évincé par un nouveau venu, un jeune homme ardent et rancunier, Pierre Garraud, qui, après la victoire avait agi en vue d'obtenir le changement de M. Bonnat. Il n'y avait pas réussi; le sénateur, prévenu à temps, avait défendu son agent dévoué avec énergie.

Les sympathies des familles Daguens

et Garraud ainsi d'ailleurs que celles de la plupart des magistrats saúvelanais, étaient pour le nouvel élu.

Et l'irritation de M. Bonnat ne faisait que grandir. Ah! ce Garraud! comme il le détestait. Et avec lui, et tout autant que lui, ces Garraud, ces Daguens, ces Bièvre, et la plupart de ces gens qui étaient les amis secrets ou déclarés de son adversaire, chez lesquels il devinait outre l'antipathie, il ne savait quel mépris, quel dédain tout au moins, plus cruel encore pour son amour-propre.

Quant à Anne-Marie elle songeait, et tout aussi tristement.

Elle avait déjà, avant cette soirée, deviné la secrète malveillance des jeunes filles de la bourgeoisie saúvelanaise. Aucune n'avait répondu à ses avances et, comme un accord tacite, on l'avait tenue en une sorte d'ostracisme. La cause qu'elle avait vainement cherché à découvrir, l'une des causes tout au moins, elle le devinait ce soir, c'étaient ses allures indépendantes, c'était la liberté avec laquelle elle allait et venait sans être accompagnée. Elle était ainsi, non par un esprit frondeur, mais naturellement; depuis de longues années elle avait perdu sa mère; et il n'y avait auprès d'elle chez M. Bonnat qu'une vieille gouvernante, paysanne et bourruée, dont la société ne pouvait guère lui convenir et qui d'ailleurs était absorbé par les grosses besognes du ménage.

Anne-Marie en outre était trop inexpérimentée pour se douter que sa façon de vivre lui pût attirer des ennuis et pour sa voir que, en vue de notre propre tranquillité nous sommes obligés parfois de faire des concessions à l'opinion, aux préjugés mêmes ridicules, du milieu où nous devons vivre.

## II

Quelques tisons fumaient encore dans la cheminée du bureau; en les remuant,

du bout des pincettes, M. Bonnat raviva un brasier à demi enseveli sous la cendre, et dont la bonne chaleur, s'exhalant plus ardente, l'enveloppa d'un exquis bien-être.

Comme le temps était frais, il alla fermer la large baie vitrée qui éclairait la pièce, et par où l'on apercevait les maronniers, au feuillage naissant, dont est plantée la Grande Place de Sauvelane, à l'un des angles de laquelle le conducteur des Ponts et Chaussées avait son appartement.

Puis il regagna le voltaire en tapisserie qui ne quittait pas le coin du feu, et où il aimait à s'étendre, soit pour sa sieste quotidienne, soit pour les longues songeries auxquelles il se livrait volontiers entre le labeur monotone d'un compte-rendu de prestations et la vérification d'une feuille d'attachements. Il retira à demi les pieds des pantoufles, enfonça la *grecque* sur ses oreilles et se mit en devoir de mûrir profondément les incidents de la soirée de la veille.

Cet affront que l'on avait fait à sa fille ne devait certes pas l'étonner. Il savait avec quelle froideur elle avait été accueillie par la *Société* de la petite ville. Cette froideur ne pouvait être du dédain. Anne-Marie était une jeune fille accomplie: elle savait le dessin, la musique, plusieurs langues. Non, c'était de la jalousie plutôt comme l'avait dit si justement madame Louvet. Elle leur portait ombrage, à tous, par son charme, sa distinction, sa beauté surtout.

D'Anne-Marie et des maussades réflexions que lui avait inspirées le souvenir de la soirée de la baronne, M. Bonnat ne tarda pas, par une pente toute naturelle, à songer à lui-même, à sa propre personne, qu'il aimait tant et qu'il choyait si bien.

Certes, la vie n'était pas gaié pour lui non plus en cette maussade petite ville de Sauvelane: parcourir indéfiniment, dans la boue ou la poussière, les mêmes chaussées, que l'on ne voit pas, entre les mêmes files d'arbres, que l'on ne voit

pas davantage, avoir affaire à un ennuyeux public, maires, conseillers municipaux ou généraux, souvent peu commodes, M. Bonnat il faut le dire tout petit qu'il était, les regardait de bas en haut avec une suprême impertinence et les rabrouait même parfois, ce qui lui avait valu une carrière fort agitée.

— Ah, non! soupirait-il en ce moment même enfonçant un peu plus sa "grecque" sur ses oreilles, et rentrant ses doigts dans les larges manches de son veston, non, je n'étais pas fait pour cette vie là!

Il avait eu en sa jeunesse de hautes aspirations: il avait tenté d'abord l'école navale, puis Polytechnique, suivi ensuite quelque temps, à Paris, des cours de langues orientales, possédé du fiévreux désir de s'en aller au loin. Il ne s'était résigné à entrer dans la modeste carrière des Ponts qu'après des échecs successifs, échecs qu'il attribuait non certes à l'insuffisance de ses facultés, mais à une toute particulière malveillance du sort.

— Mon cher, disait-il parfois à son ami, le commandant Louvet, j'étais né pour être marin.

Ou bien j'ai fait fausse route. J'aurais eu toutes les qualités d'un bon explorateur.

Lui, qui redoutait le moindre courant d'air, que tout effort mettait en nage et hors d'haleine, s'étonnait sincèrement de n'être pas allé au pôle ou de n'avoir découvert les sources du Nil. Mais il faisait comme tant d'autres que leurs aspirations démesurées n'ont pas portés bien haut, et qui se consolent de la part mesquine que la vie leur a faite par le rêve indéfini.

Et tout en se chauffant, par les longs jours d'hiver, ou en prenant le bon air, en été, sous les marronniers ombreux de la place, il faisait sans fin des rêves de voyages. Il ne s'agissait pas de l'Espagne ni de la Suisse, — autant vaudrait ne pas quitter le coin du feu, — mais de la Suède, de l'Ecosse, de Jérusalem, des deux

Amériques. Cela ce sont des voyages qui en valent la peine! Mais pour cela il faut, ce qui hélas, est nécessaire à tant de choses en ce monde, de beaux billets bleus et roses, et M. Bonnat n'en avait pas de reste.

Sa femme, une excellente ménagère, était morte voilà dix ans; avec elle s'en étaient allés l'ordre et l'économie. Française, la vieille gouvernante, administrait tant bien que mal. Il avait laissé Anne-Marie au Collège jusqu'à dix-huit ans, n'étant pas pressé de troubler la tranquillité de ses petites habitudes, étant d'un égoïsme raffiné, attaché à ses moindres aises.

Une chose aurait dû fort le préoccuper à cette heure: l'avenir d'Anne-Marie. Il n'avait pas de dot à lui donner. Mais, bah! elle était assez belle pour s'en passer. Et, tout extasié ses perfections, il attendait avec patience les prétendants, qui, il n'en doutait point, ne tarderaient pas à se présenter, et en nombre.

Et puis la fortune ne viendrait-elle pas un jour ou l'autre frapper à sa porte? Pour lui faciliter l'entrée de son logis, il prenait de temps à autre un billet à l'une des nombreuses loteries qui distribuent de gros lots, consultait ensuite le tirage, non sans un fort battement de coeur, qu'il n'était pas loin de prendre pour un pressentiment secret de la destinée.

Jusqu'ici ç'avait été tout en fait de spéculations, et ce n'était guère, on le voit; la fortune n'était pas venue, et il y avait chance pour qu'elle s'obstinât encore longtemps.

En ce moment, son esprit ayant peu à peu repris sa songerie accoutumée, il se remémorait le voyage au Brésil d'Agassiz, qu'il lisait depuis deux ou trois jours, et, tout en se grillant les tibias au bon feu de la cheminée, il se voyait là-bas, dans les forêts vierges, encombrées de lianes.

— Ah! un jour ou l'autre moi aussi...

On frappa à la porte.

— Entrez! cria-t-il, ennuyé d'être araché à ses chères rêveries.

Et il retourna vers la porte sa face bourruée, où ses rudes sourcils gris semblaient deux farouches taureaux, cornes à cornes, au-dessus des petites prunelles noires,

— Bonjour, mon conducteur, dit le nouveau venu, sans toucher son béret, mais en esquissant de la main un salut militaire.

— Ah! c'est vous, Gernac. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Peu de chose, mon conducteur.

Cette réponse, faite d'une voix brève, militaire, en quelque sorte.

Bernac était, en effet, un ancien soldat, un rude gaillard, qui avait fait les campagnes de Crimée, du Mexique et d'Italie. Légèrement blessé à l'épaule, pendant la bataille de Solférino, il avait obtenu, dès son retour, un emploi de cantonnier dans la subdivision de Sauvelane.

De taille moyenne, large d'épaules, mais trapu et tout en muscles, il se tenait très droit, malgré le travail journalier qui le courbait de longues heures sur la route, les bras le long du corps, comme s'il était encore dans le rang. Le visage tanné comme un cuir, était barré par une forte moustache grise, coupée carrément, et qu'accompagnait l'impériale, également grise. Le regard était résolu sous le front où empiétait beaucoup une rude chevelure en brosse aussi drue qu'à vingt ans. Toute sa personne d'ailleurs respirait l'honnêteté, mais aussi l'obstination.

M. Bonnat n'avait pas de subordonné plus dévoué.

— Bernac, vous partirez ce soir à minuit, lui aurait-il dit, pour Auch ou pour Agen.

— Oui, mon conducteur, aurait-il répondu. Et il fût parti tout simplement, sans demander de raison, ainsi qu'il l'eût fait au régiment.

A peine Bernac eût-il parlé à son chef

de quelques avaries survenues sur la route, par suite d'un orage.

— Allons! c'est tout? dit M. Bonnat d'un ton qui congédiait.

— Pardon, mon conducteur, je voulais vous parler... vous faire voir... une chose...

— Qu'est-ce que c'est?

Bernac ayant glissé sa main sous sa blouse, en retire une de ces petites saches de toile bleue qui concurremment avec le traditionnel bas de laine, servent aux paysans à serrer leurs écus.

— Voyons!

Bernac versa sur la haute table à dessiner, au milieu du bureau, une partie de la sacoche, qui rendit sur la planche un son semi métallique.

M. Bonnat s'approchait mettant son pince-nez. Dès qu'il eût vu, ses yeux noirs s'arrondirent, la bouche, par sympathie s'arrondit de même, entr'ouverte d'étonnement. Le tout constituait la plus belle grimace admirable qu'on puisse rêver.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il enfin.

Cela c'était, à travers une matière friable, noire, savonneuse au toucher, et toute parsemée d'une sorte de poussière métallique, des cailloux réguliers, de diverses grosseurs, ronds ou ovales et aplatis, depuis les plus grands comme de gros écus jusqu'aux plus petits, aussi menus que des pièces de cinquante centimes. Quelques-uns, cassés, montraient à l'intérieur la même matière noire, quoique plus dense. L'extérieur était formé d'une croûte métallique jaunâtre, composée elle-même d'une multitude de petits cristaux juxtaposés.

— Et où avez-vous trouvé?...

— Voici, mon conducteur.

Et Bernac raconta qu'allant porter une commission à un casseur de pierres, sur la route d'Auch en Espagne, il avait passé à travers les champs pour raccourcir. En un endroit isolé, au fond d'une ravine bornée de prairies rapides, et couronnée des

deux côtés par des bois, il avait franchi le lit du ruisseau, à sec pendant la belle saison, et qu'un récent orage avait affouillé.

Comme il s'était accroché la blouse à une ronce, et qu'il la dégagait avec précautions, il avait vu quelque chose briller à travers les ronces, quelque chose qui, tout d'un coup, lui avait fait l'effet d'un louis d'or.

remontant le lit du ruisseau, il avait vu partout à profusion, dans cette terre noire ces sortes de cailloux, en avait ramassé une bonne poignée et l'avait portée à "son épouse", Mariette, qui les ayant soigneusement lavés, essuyés et considérés, avait décidé que la première chose à faire c'était de les montrer à M. le conducteur.

M. Bonnat, tout en tournant et retournant entre ses doigts grassouillets et



*Relevant la tête d'un air de défi elle secoua sa magnifique chevelure.*

"Ah ça! s'était-il dit, quel est le particulier qui vient perdre sa monnaie par ici?"

Il avait ramassé un de ces cailloux, puis d'autres, en quantité.

Intéressé, curieux, il avait écarté les broussailles avec son bâton; et, sur une longueur de soixante pas à peu près, en

blancs, aux ongles roses, les cailloux brillants, réfléchissait. Il les soupesait avec attention.

— C'est lourd, disait-il, avec une satisfaction visible.

— N'est-ce pas, mon conducteur, que ça pèse comme de l'or? A moi, ajouta-t-il, en touchant du doigt son front obstiné, on

ne me tirera pas de là que ça ne soit quelque chose.

Oui, mais ce quelque chose? Les connaissances minéralogiques, très ordinaires, de l'excellent conducteur, remontant à ses examens, c'est-à-dire à quelque trente ans, étaient totalement évanouies, et d'ailleurs eussent été sensiblement insuffisantes en cette occurrence.

Evidemment! c'était quelque chose: du plomb, du cuivre, de l'argent, de l'or; peut-être un alliage de deux ou trois de ces métaux. En tout cas la couleur était là, le jaune révélateur! Et quoi d'étonnant? on n'était pas loin des Pyrénées si riches en mines! Justement le cantonnement de Bernac, ainsi que le lieu où avait été trouvé le gisement, — il donnait déjà ce nom à la trouvaille, — était situé à une vingtaine de kilomètres au midi de Sauvelane, dans l'un de ces deux chaînes de collines élevées, contreforts des montagnes, qui bordent l'étroite vallée où coule le Gers, encore près de sa source.

M. Bonnat, dont toute la carrière s'était écoulée dans le centre de la France, en des pays de plaine, n'avait aucune notion de la manière dont le minerai se comporte dans les entrailles de la terre; il avait bien entendu parler vaguement de puits profonds, de galeries souterraines, mais il fallait bien tout d'abord que quelques fragments apparussent à la surface du sol.

Au reste, les Pyrénées renferment des mines nombreuses. Un de ses amis avait quitté l'administration, une vingtaine d'années plus tôt, pour exploiter dans la haute montagne, au-dessus de Cauterets, un gisement de plomb argentifère et y avait réalisé une grosse fortune. Puis certaines rivières ne roulent-elle pas des pépites d'or? l'Ariège, par exemple, qui tire son nom du précieux métal?

Ces pensées ouvraient devant le bon conducteur de radieuses perspectives. Si la fortune allait choisir cette porte pour entrer dans ma modeste, trop modeste ex-

istence? Il arrive des choses si extraordinaires dans la vie. C'est cela qui serait beau, monsieur Bonnat!

Mais il songea soudain, avec terreur, que cette mine, — car sûrement c'en était une, — un autre que Barnac pouvait la découvrir. Et alors? Adieu le rêve blouissant qui avait déjà étendu devant ses yeux ses ailes radieuses.

— Quelqu'un vous a-t-il vu, Barnac, quand vous ramassiez ces pierres?

— Non, mon conducteur.

— Vous en êtes bien sûr?

Bernac réfléchit. Non, il n'avait pas été vu; l'endroit est désert, loin de toute route, et même de tout chemin. La maison la plus proche c'est le moulin de M. Garraud, mais il est derrière un pli de terrain, et de là on ne pouvait l'avoir aperçu.

Le moulin de M. Garraud! Brrroou! ces mots firent tressaillir le conducteur.

— Ah! par exemple, c'est celui-la qui ne devrait pas avoir vent de la chose.

— Et vous n'en avez parlé à personne au moins? Le secret, Bernac, ajouta-t-il, en se dressant sur ses talons et avançant son abdomen majestueux, le secret est l'âme de la réussite dans les affaires.

— Non, mon conducteur, c'est-à-dire... ajouta-t-il, visiblement embarrassé et confus...

— Ah! diable de bavard.

— C'est-à-dire... à Mlle Louvet seulement. J'étais allé me faire payer mon mandat... vous concevez... mon conducteur...

— Je conçois, oui... que vous n'êtes pas un homme sérieux.

— Oh! voilà comme ça c'est fait. Je ne sais pas... le sac m'est tombé... s'est versé... et alors vous comprenez...

— Alors, vous avez tout dit?

Bernac baissa la tête.

— Oh! oh! et à une femme encore! A une femme! Autant valait charger le garde champêtre, chez vous, à la sortie de la messe...

Le conducteur avait une très mauvaise

opinion des femmes, en général, Anne-Marie exceptée, bien entendu; il aimait à dire que dix réunies ne valent pas un homme. Quant à leur discrétion... Oh! leur discrétion!... toutes des pies.

— Enfin, ce qui est fait est fait, soupira-t-il. Maintenant que ce soit fini, m'entendez-vous?

— Vous pouvez y compter, mon conducteur.

M. Bonnat recommanda à son subordonné de rentrer promptement afin d'attacher, si cela était nécessaire, la langue à Mariette.

Puis il irait sur les lieux avec une bonne pioche et un bon pic; mais quand on ne pourrait l'apercevoir, la nuit, de préférence. Il fallait bien y voir un peu cependant. Donc, il attendrait que la lune fut levée. Il se rendrait un compte aussi exact que possible de l'étendue du gisement et de la profondeur, afin qu'on pût savoir s'il s'agissait d'un peu de minerai roulé accidentellement par les eaux ou d'une véritable mine.

Bernac fut vivement impressionné par toutes ces recommandations, par le sérieux avec lequel son chef avait accueilli sa confiance, et, en s'en allant, il se répétait: "A coup sûr, c'est quelque chose".

Quant à M. Bonnat, ayant réintégré son fauteuil, il attisa le feu de nouveau, et, jeté au milieu d'innombrables perspectives, qui lui troublaient maintenant pas mal la cervelle il se répétait aussi: "Qu'est-ce que c'est, voyons, du plomb? de l'argent? de l'or? Au fait, pourquoi ne serait-ce pas de l'or?"

Au préalable, il avait enfermé le sac aux cailloux dans le placard des vieux imprimés, et en avait soigneusement mis la clef dans la poche de son pantalon. Ah! ce n'était pas lui qui allait mettre sa fille au courant. Une femme? vous n'y pensez pas? Et cependant Anne-Marie!...

— Pourvu que cette bavarde d'Amélie

n'aille pas lui dire... Bast! elle n'y pensera plus.

Et sur cette réflexion rassurante, il commença de calculer mentalement le nombre de mètres cubes que pouvait bien renfermer le gisement, la proportion de minerai...

Un sommeil charmant le surprit en cette douce occupation, et dans le noir de son rêve se dessinaient, écrits en lettres énormes, et comme tissés avec des rayons de soleil ces mots ensorceleurs: "Est-ce de l'or?"

### III

— Eh bien, Aristide, dit Mme Louvet, de sa voix qui sonnait comme un clairon et martelait si désagréablement les oreilles, vous n'êtes pas décidé encore à aller trouver M. Bonnat, à tâcher de savoir de quoi il s'agit?

— Vous êtes bien pressée, répondit, avec flegme, le commandant.

Et il continua à bourrer tranquillement sa pipe, donna plusieurs coups du plat de l'ongle sur le tabac, l'alluma avec une braise du foyer saisie au bout des pinçettes, et étendit ses jambes vers le feu. C'est ainsi qu'il se préparait à subir la petite admonestation conjugale qu'il sentait venir.

— Oh! vous, vous ne l'êtes pas pressé, vous ne l'avez jamais été.

Le commandant, pour toute réponse, se contenta de lancer vers le plafond la fumée qu'il venait d'aspirer.

— Voyons, aristide, poursuivait Mme Louvet, d'un ton de prière cette fois, il faudrait bien savoir pourtant si c'est quelque chose de sérieux.

— Bah! je ne sais pas seulement ce que vous m'avez radoté l'autre jour avec votre histoire de mine, de cailloux d'or!... je ne sais quel conte de bonne femme vous m'avez fait.

Mme Louvet bouillait en dedans mais elle se contint.

— Mon cher Aristide, raisonnons un peu, si vous voulez, Bernac, vous le savez a trouvé dans le lit d'un ruisseau un amas... un gisement...

— Bon! les mots techniques qui apparaissent!

— Une quantité, si vous aimez mieux, de cailloux métalliques, mêlés à une substance noire, où se trouvent également des parcelles du même métal jaunâtre, blanchâtre, comme vous voudrez, d'un métal enfin. Pourquoi ne serait-ce pas là une mine...? Vous saurez mon cher, que dans la nature l'or se trouve souvent dans la pyrite du fer, substance qui, très probablement, n'est autre que la poussière noire à laquelle est mêlé le métal en question. En outre, il se présente ordinairement sous forme de petits cristaux juxtaposés, assez semblables à des écailles et il est le plus souvent roulé par un cours d'eau; or, comme je vous l'ai dit, c'est dans le fond d'un ruisseaulet...

Oh! là! là! la! la! s'écria le commandant, en éclatant de rire, une mine d'or! Excusez du peu! le Transvaal!

— Ah! mon cher, il n'y a pas tant de quoi rire, reprit Mme Louvet vexée, vous, qui vous piquez d'être fort en histoire, vous devez savoir que jadis il y avait des mines d'or dans les Pyrénées; que les Romains, notamment en exploitèrent plusieurs.

— Bon; dit le commandant, je reconnais là l'esprit fureteur de notre charmante fille. Ce n'est pas vous...

— Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

— Qui avez trouvé tout cela, sûrement. Depuis huit jours, Amélie aura potassé tous les bouquins de la maison jusqu'au Larousse inclusivement.

— Eh bien; après? Elle n'aurait fait que son devoir. Si votre esprit avait été un peu plus actif, un peu plus remuant, si vous aviez eu quelque ambition enfin...

— Eh bien? Quoi? Qu'est-ce que j'aurais fait? dit le commandant, s'animant tout à coup.

— Enfin, ne parlons pas du passé. Voyons, quelles connaissances avez-vous en minéralogie? pour prétendre... pour nier... que savez-vous? Et quand même ce que je suppose serait chose improbable, avez-vous le droit, voyons, de négliger une chance de fortune, si minime soit-elle? S'il ne s'agissait que de vous passe encore! mais nous avons une fille, Aristide! une fille à marier!... Elle a 21 ans, 22 ans dans trois mois. Et je voudrais savoir avec quoi vous allez la doter.

— Ah! pour le coup, à qui la faute?

— Peut-être bien que c'est à moi!

— Eh bien, non, j'en conviens, c'est la mienne; si je n'avais pas épousé une femme...

— Sans fortune, n'est-ce pas? Aristide, vous êtes méchant, mais vous êtes plus injuste encore. Quelle autre femme, dites, aurait fait ce que j'ai fait pour vous? Voyons, franchement, votre quatrième gallon l'auriez-vous eu? et cette excellente perception, dont les cinq à six mille francs s'ajoutent si utilement à votre retraite, l'auriez-vous obtenue? dites, si vous n'aviez eu une femme active, intelligente, qui, tandis que vous fumiez philosophiquement votre pipe, dans votre coin, a agi, quémandé pour vous?

— Je ne dis pas...

Il y avait beaucoup de vrai dans ce que disait Mme Louvet. Le commandant, lieutenant à cette époque, l'avait épousée bien qu'elle n'eût pas la moitié de la dot réglementaire. Et cependant Mlle Léonie Gauthier n'était pas une jolie femme, loin de là. Très brune, la lèvre inférieure forte, avançant sur l'autre; et sa voix éclatante, un peu nasillarde, achevait de la rendre antipathique. Le lieutenant Louvet au contraire était un grand jeune homme blond, de très gracieuse figure, la coquette des dames. Comment s'était accom-



pli le miracle? Ce qu'il y a de plus probable c'est que le lieutenant, insouciant et indécis, subit l'ascendant de mademoiselle Gauthier, de son caractère tout opposé au sien, ferme et résolu; et l'on peut dire qu'elle le conquiert à force de persistance et de volonté.

Dans leur ménage, comme chez beaucoup d'officiers, la solde avait à peine suffi. Il y avait quatre ans que le commandant était à la retraite et deux qu'il avait obtenu la perception de Sauvelane. Les quelques économies que Madame Louvet essayait maintenant de réaliser suffiraient tout au plus à acheter un trousseau à Amélie.

— Enfin! reprit Madame Louvet, il ne s'agit pas de récriminer, n'est-ce pas? Un fait est bien certain, c'est que vous n'avez pas un sou de dot pour Amélie et que je ne vois pas du tout comment vous la marierez.

— Mais si, moi je le vois fort bien.

— Comment! vous n'y pensez pas, Aristide!

— Blaise? vous voulez parler de Blaise?

— Pourquoi pas? Il en est fort épris.

— Je vous crois!

— Et c'est un excellent garçon.

— Oui, cela me fait bien quelque chose.

— Il n'est pas mal.

— Vous n'êtes pas difficile. Avec ses yeux! et son air de vouloir vous avaler! Et de sa jambe? Vous n'en parlez pas?

— Ça, c'est vrai, un peu boiteux, j'en conviens. Dame! on ne peut pas tout avoir!

— Vous n'êtes pas exigeant pour votre fille. Eh bien, moi je le suis davantage.

— Mais elle l'aime.

— Elle l'aime? Permettez-moi de vous dire, mon ami, que vous n'y voyez pas plus loin que le bout de votre nez. D'ailleurs ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyez-vous votre fille, votre Amélie, élevée à St-Denis, ayant été dans le monde, aimant comme de juste les fêtes, les bals, le plaisir,

ayant l'orgueil d'être quelqu'un enfin, orgueil fort légitime, et même louable, mariée à un petit employé, passant sa jeunesse dans quelque trou de campagne avec un mari qui aura pour ses débuts quelque deux mille francs d'appointements, pas même deux cents francs par mois! — Oh! c'est beau! — Encore, en supposant que votre Blaise soit nommé. Je sais bien qu'on lui a promis une perception, mais de la dernière classe. Il assure, c'est vrai, qu'il pourra en avoir une meilleure quand cela lui plaira, et qu'il ne demeure votre très humble serviteur que pour les beaux yeux de votre fille; mais je crois fort qu'il se vante. Enfin, admettons qu'il puisse faire un en-cas, un pis-aller, cela je vous le concède, mais il est de mon devoir, il est de *notre* devoir, Aristide, affirma-t-elle énergiquement, de faire notre possible pour procurer à Amélie un parti plus assorti à sa beauté, à son intelligence, à son éducation!

— Mais, dites-moi, reprit le commandant avec un ironique sourire, qu'un cantonnier, un certain Bernac, ait trouvé au cours de ses tournées administratives, une mine d'or si vous y tenez, — je veux que ce soit une mine d'or, — eh bien! je vous le demande, en quoi cela peut-il bien m'intéresser?... vous intéresser?

— Nous intéresser?... Ah! vrai? s'écria Mme Louvet, avec une expression de dédain qui plissait sa grosse lèvre, et ne la rendait ni plus belle, ni plus agréable. Vrai! je vous croyais plus intelligent.

Le commandant la regarda, tout ahuri.

— Vous ne comprenez donc pas, poursuivait-elle, que ce garçon, ce Bernac, ne va pas exploiter la mine tout seul, qu'il est incapable de combiner, d'arranger, de faire les démarches nécessaires...; qu'il a tout de suite porté sa trouvaille à son chef; M. Bonnat, lequel agira lui, se rendra compte, s'emparera de la chose? C'est assez simple pourtant, il me semble. Cepen-

dant aussi bien qu'à M. Bonnat, et même avant, il vous a fait part de sa trouvaille, ou à Amélie, — ce qui est la même chose, — Or, l'exploitation d'une mine appartient à celui qui en obtient la concession, art. 56 du Code...

— Ha! ha! s'écria le commandant en éclatant de rire, on a potassé Dalloz aussi, ma parole! il ne manquait plus que cela.

— Eh bien! Quand cela serait? Je vous ai montré assez, je suppose, que dans la vie, il est préférable de pécher par excès d'activité que par indolence!

Après ce coup droit, Mme Louvet se calma quelque peu.

— De la sorte, reprit le commandant, qu'il ne s'agit de rien moins que de souffler la chose à cet excellent Bonnat?

— Je ne vous ai pas dit cela; mais vous pouvez tout au moins vous rendre compte voir de quoi il s'agit, aller le trouver enfin, lui faire savoir que vous êtes au courant, que c'est à vous tout d'abord que Bernac s'est adressé, quelle cas échéant vous auriez des droits autant que lui, que vous n'êtes pas prêt à les céder absolument, ces droits... Enfin, on peut s'entendre.

— Enfin, le cas échéant, comme vous dites, on partagerait; ce n'est pas trop mal pensé! Le fait est que ce cher Bonnat, ça ne tombera pas beaucoup plus mal chez lui que chez nous. Je pense que la dot qu'il va donner à son Anne-Marie se chiffrera par zéro comme celle de notre fille, et il n'a pas, comme nous, un en-cas, un pis-aller — comme il vous plaît de le dire, — un pis-aller fort acceptable, après tout.

— Quant à lui, ce cher homme, reprit le commandant, nous le voyons prendre le prochain paquebot pour la Chine... Vous savez bien que s'il n'a pas fait le tour du monde ce n'est pas de sa faute. Enfin, l'on verra.

— Comment! l'on verra? Et quand?... je vous prie.

— Mais bientôt, prochainement... un de ces jours...

— Un de ces jours? Ah! c'est toujours bien vous! Je vous reconnais bien là! Arriver après la fête, n'est-il pas vrai? Voilà ce qui vous serait advenu toute votre vie si vous n'aviez eu une femme...

— Comme vous?...

— Comme moi! précisément. C'est tout de suite que vous allez y aller.

— Oh! oh! tout de suite... tout de suite.

— Oui, le plus tôt n'est que le mieux; on agit d'abord, on réfléchit ensuite.

— Monsieur Bonnat n'y sera pas maintenant.

— Au contraire, il fait toujours sa sieste après déjeuner.

— Je ne puis décidément, voyons, aller le déranger.

— Il l'aura achevée; il déjeune à midi; à midi trois quarts il sort de table. Il est une heure il ne dort guère plus de trente à quarante minutes, le temps d'aller chez lui...

— Ces diables de femmes! dit le commandant, se levant à regret.

Il éteignit sa pipe; la débourra et la mit dans la poche de son veston.

— Bah! dit-il, ayant encore une velléité de résistance, il sera sorti.

— Allez y vite, vous le trouverez. Tenez voilà votre chapeau... Elle le lui posa sur la tête... Voici votre canne... Elle la lui mit à la main.

— Et maintenant, allez... Elle le poussa par les épaules.

Le commandant Louvet s'achemina de son pas tranquille vers le bureau où, au coin de son feu, M. Bonnat, la grecque sur les oreilles, ses pieds gras douillettement enfoncés dans les pantoufles, s'éveillait du songe, où avait rayonné, écrit en lettres énormes, la phrase étincelante: "Est-ce de l'or?"

#### IV

Anne-Marie avait pris, pour y travailler, un porte journaux, en drap vert, qu'elle avait dessein d'offrir à son père, à l'oc-

casation de sa fête, la saint Jérôme, et était venue s'installer auprès de la fenêtre de sa chambre, ouvrant au premier étage sur la grande place de Sauvelane.

Autour de la place, un double rang de marronniers, dont, à travers les feuillages d'un vert encore clair, les hampes montraient à demi leurs fleurs, captives encore dans leurs gaines de velours gris, et qui, avant peu de jours, feraient place à une couronne de roses, semblables à celles qui ceignaient le front des convives aux banquets antiques.

A l'autre extrémité, à peine aperçu dans les feuilles se dressait le kiosque, où le dimanche, jouait la fanfare de la ville, tandis que la petite société sauvelanaise, allait, venait sous les arbres, beaucoup plus occupée à regarder toilettes, tournures, visages, etc., qu'à écouter les flots d'harmonie versés par les cuivres municipaux.

A gauche, le tribunal une miniature de temple grec, aux colonnes doriques, posées sur une dizaine de degrés et surmontées d'un large fronton. Des hommes d'affaires : avoués, avocats de la petite ville, plaideurs de la campagne pour la plupart, formaient des groupes devant l'édifice. Des enfants, en attendant l'heure de la classe, qui sonnerait bientôt à l'horloge du vieux clocher, dont le toit — un éteignoir d'ardoises — s'apercevait au-dessus des maisons, étaient engagés en de bruyantes parties de boules ou de quilles, sous les arceaux bas qui longent les deux côtés de la place.

Au milieu, un maigre jet d'eau tombant de vasque en vasque dans un bassin circulaire, et qui, secoué par la brise d'avril, parfumé de l'odeur âpre des jeunes bourgeois, avait, dans la gaieté de cette belle journée, je ne sais quelle plainte mélancolique.

Bien que plusieurs jours se fussent écoulés déjà, les incidents divers de la soirée de la baronne occupaient encore l'esprit

d'Anne-Marie. Une pensée surtout lui revenait obstinément. Léo Daguens, qui avait été fort aimable et avait beaucoup dansé avec elle, était le seul qui n'eût pris aucune part au débat.

Les autres, le sous-préfet, Jules Corteil, avaient discrètement soutenu sa cause; lui n'avait pas eu un seul mot pour la défendre, rien que des sourires, qui maintenant lui semblaient avoir été ironiques et approbateurs des insinuations perfides de Séverine et de Rose. Il lui restait de cela une irritation sourde contre lui, et surtout, sans qu'elle sût pourquoi, une tristesse.

Elle pensait aussi que le jeune médecin était le fiancé de Mlle Carbaud. Elle avait entendu parler de leur mariage, sinon comme d'une chose très prochaine, du moins arrêtée entre deux familles depuis plusieurs années. Ils étaient assortis, d'un physique agréable, et riches l'un et l'autre. Elle se répétait ces choses à elle-même; et elle avait beau se dire ensuite, secouant son front blanc comme pour en chasser la pensée importune: "Qu'est-ce que cela peut me faire, après tout?" Son mécontentement persistait et son souci.

Elle était sortie peu ces derniers jours, et plus du tout à bidoclette. Plutôt timide que frondeuse, avide de sympathie, elle souffrit particulièrement de l'hostilité qu'elle sentait autour d'elle et, d'instinct elle faisait ce qu'elle croyait nécessaire pour l'éviter. De cette demi claustration lui venait un surcroît d'ennui.

De façon générale, au reste, les journées lui paraissaient bien vides. Comme jeune fille, elle ne voyait qu'Amélie, et celle-ci, toujours remuante, affairée, fort occupée, ou de ses toilettes, ou de son intérieur, ne lui donnait que peu de temps.

Quant à son père, ils n'avaient pas d'idées communes; ils ne se comprenaient point. C'était un des traits caractéristiques du conducteur de ne pas entrer dans la pensée d'autrui, non par incapacité ou

paresse, mais plutôt par un instinctif dédain, par un égoïsme profond qui le faisait s'absorber en soi. Anne-Marie ne se rendait pas compte de cette tendance, mais quand, se promenant avec lui sur quelque-une des avenues de Sauvelane, elle essayait de lui conter une chose ou l'autre, quelque'un des menus incidents de sa vie par exemple, il l'écoutait à peine, la traitait en petite fille négligeable, si bien que la causerie cessait bientôt. Et elle s'ennuyait fort auprès de ce petit homme taciturne, dont elle voyait se profiler à ses côtés la face rouge et le ventre important.

Depuis quelques instants, sa lassitude a grandi encore, et ses doigts distraits oublient de piquer l'aiguille dans le drap vert du porte-journaux. En bas, au bureau, elle entend les gros souliers ferrés des cantonniers venus pour porter divers renseignements et la voix rageuse parfois de son père, enfoncé dans le plat labeur de sa comptabilité.

Comme on doit être bien au-dehors par cette tiède journée, dans le calme réveil des sèves printanières, jusque-là endormies au coeur des plantes. Un moineau piaillé, attardé dans l'un des marronniers de la place; les autres sont partis vers plus d'espace et vers plus de ciel. Cette eau qui tombe de vasque en vasque dans le bassin de la fontaine, elle se plaint de ne pouvoir, comme ses soeurs libres, dévaler, tantôt avec des colères de petites cascades, tantôt avec des murmures énamourés, le long des chemins rapides, parfumés des bouquets d'aubépine, qui, parmi l'émeraude clair des jeunes feuilles, semblent de blanches fleurs d'orangers attendant pour la parer au passage quelque fiancée pure.

Un souffle large soulève la poitrine de la jeune fille. C'est un appel à l'espace, au soleil, au mouvement, que lui apporte cette brise, dont les remous balancent millement avec un frou-frou, léger, les feuilles naissantes.

Brusquement Anne-Marie a laissé son

ouvrage et est allé revêtir son costume de bicyclette. Après tout, se dit-elle, quel mal y a-t-il. Non! vraiment, ce serait trop bête!

Très droite sur sa sellette, le corsage de drap gris clair suivant fidèlement les contours harmonieux du buste, ses beaux cheveux bruns débordant le feutre clair du chapeau, la jeune fille est tout ce qu'on peut rêver de gracieux.

M. Bonnat a quitté sa comptabilité et est venu sur sa porte. En une attitude admirable, la main en abat-jour, il la suit des yeux jusqu'au fond de la rue Thiers, partie de la grande route d'Auch en Espagne.

Devant le Tribunal, au bas des degrés, trois jeunes gens s'arrêtent pour la regarder aussi.

— Tiens! mademoiselle Bonnat, fit l'un d'eux.

— Où doit-elle aller?

— Où voulez-vous qu'elle aille, fit avec un énigmatique sourire Pierre Garraud, le conseiller général, grand garçon à la forte barbe noire.

— Hein? fit Léo Daguens.

— Dame, une jeune fille seule...

— Eh bien! ensuite?...

— Ce qu'il y a de sûr c'est qu'on le trouve par bien des chemins, cette jolie personne-là.

— Pardon, mon cher, répliqua le jeune médecin, mais je crois que ton animosité contre le père t'égaré sur le compte de la fille.

— Moi? Ah! ça... est-ce que j'ai dit quelque chose, par hasard?

— Sans doute... mais...

— Oh! oh! quelle chaleur pour la défense d'une jolie femme. Voilà qui est suspect. Tu ne crains pas que j'aie dit à mademoiselle Carbaud?...

Daguens haussa légèrement les épaules. Rien ne me choque, poursuivit-il, comme ces insinuations, ces allusions... que rien ne justifie... et ce que je pense je ne peux

m'empêcher de le dire, tu le sais bien.

Garraud eut un sourire significatif. Depuis longtemps il connaissait la franchise, parfois un peu brusque de son ami.

— Au reste, reprenait Daguens, je ne pense pas, comme tant d'autres, qu'une jeune fille n'a pas le droit de sortir seule, d'aller, de venir tout comme nous. Et alors même qu'elle se promènera à pied ou à cheval, à bicyclette ou autrement sans être accompagnée, je ne vois pas qu'elle perde quelque chose de sa dignité, ni de son charme, tout au contraire.

— Oh! oh! fit Garraud, riant, voilà notre docteur partisan convaincu de l'émancipation féminine.

La causerie continua, enjouée.

Puis les trois amis se séparèrent.

Daguens se dirigea vers sa maison, une vieille mais riche demeure avec terrasse à l'angle de la place opposé à celui où habitait M. Bonnat. Devant la porte, il hésita un instant, regarda le ciel, qui s'était voilé, comme dans les jours trop chauds, d'une gaze légère. Puis il rentra mais pour ressortir au bout d'une demi-heure, sur sa bicyclette, par la porte cochère.

Quelques instants plus tard, le jeune homme roulait à une allure modérée sur la grande route d'Auch en Espagne, que tout à l'heure avait prise Anne-Marie.

## V

Léo Daguens n'avait plus eu l'occasion de parler avec Mlle Bonnat depuis la soirée de la baronne; il l'avait rencontrée dans la rue, mais au gracieux salut qu'il lui avait adressé, elle avait répondu à peine. Et il s'était pris à regretter l'adorable visage de jeune fille qui, tout un soir, au moins jusqu'à la grande querelle avec Séverine, sa fiancée, lui avait souri avec tant de grâce et d'abandon.

A personne plus qu'à lui ne paraissaient injustes les critiques que l'on adressait à Anne-Marie et les insinuations de Séveri-

ne et de Rose. Mais ces insinuations, celles qui les avaient formulées chez M<sup>lle</sup> Guerry étaient sa fiancée et sa soeur. ne pouvait guère, à cause de cela, les dé-savourer publiquement. Toutefois, maintenant qu'il devinait dans la froideur d'Anne-Marie un blâme à son silence, de la rancune peut-être, il regrettait de ne l'avoir point fait. Ce regret l'obsédait, et avec d'autant plus de force que sa vie était peu remplie dans la monotone petite ville.

Il appartenait à l'une des meilleures et des plus riches familles de la bourgeoisie Sauvelanaise. Il avait fait sa médecine à Paris. Mais bien qu'il fût rentré depuis six mois déjà, il n'avait pas encore exercé sa profession, les trois docteurs déjà établis à Sauvelane suffisant et au-delà aux besoins de la clientèle. Daguens avait le dessein de s'installer ailleurs, mais seulement quand une bonne occasion se présenterait. En attendant, il s'occupait quelque peu des fermes que sa famille possédait aux environs; mais son père, actif et robuste, malgré l'âge, autoritaire d'ailleurs, lui laissait peu à faire de ce côté.

Le jeune médecin avait pris le même chemin qu'Anne-Marie, non certes dans l'intention de l'aborder; une telle démarche eût été indiscreète et mal accueillie sans doute. Mais il allait vers elle, inconsciemment entraîné, comme si la voir se trouver sur son passage, eût été un commencement d'excuse, de réconciliation.

Cependant Anne-Marie avait quelque temps roulé sur la grande route dans la bonne tiédeur du soleil et sous les ramures lourdes des marronniers, bruissantes de mille chansons d'oiseaux, lorsqu'une bonne voix de paysanne l'appela.

C'était la meunière du moulin de Savarys, non loin de la route.

— Venez donc vous reposer, mademoiselle.

La jeune fille hésita quelques secondes puis tentée par l'odeur des lilas du jardin, dont les grappes embaumaient, par le vi-

sage épanoui de la meunière, elle poussa la porte.

Il était joli, ce jardin, en pente douce, entre le ruisseau de l'Alarie et le canal du moulin. Il était rempli du suave parfum de toutes les fleurs d'avril: lilas, tulipes, mugnets, sans parler des roses, dont un pied grim pant tapissait toute la façade de la maison, laissant retomber sur la vieille porte, aux ais pourris, sa mante verte, étoilée de belles fleurs blanches.

— Déjà des roses, des tulipes, des anémones! s'écria Anne-Marie.

— Prenez, mademoiselle, prenez.

La journée était ravissante, le ciel tendu d'une vapeur légère, comme d'un *velum* de gaze blanche; et dans l'air cet arôme confus de vie, de jeunesse, de sèves printanières qui nous remue l'âme si fort et si étrangement à chaque renouveau que nous nous en croyons émus pour la première fois.

Meniquette était une robuste paysanne, de figure rieuse, et dont les yeux brillants encore pour ces cinquante-cinq ans, disaient assez la joyeuse commère qu'elle avait été jadis.

Désirant faire nommer un de ses fils cantonnier sur la route, — le moulin ne marchait guère depuis l'établissement de la minoterie à vapeur de Sauvelane, — elle avait songé en femme habile qu'elle était, à arriver à M. Bonnat par sa fille.

Celle-ci l'avait bien accueillie, avait fait de son mieux, et, depuis trois mois, la nomination du jeune homme était chose faite.

La meunière lui en gardait de la reconnaissance. Elle lui apportait parfois les jours de marché, des bouquets, des fruits et ne manquait jamais de l'appeler quand elle passait sur la route pour lui offrir de la galette et un bol de lait qu'elle trayait à l'instant même.

Quand la jeune fille eut cueilli un gros bouquet:

— Entrez, mademoiselle, venez vous reposer un peu.

Anne-Marie ne se fit pas prier, et quelques instants plus tard, assise auprès de la grosse table carrée de la cuisine, elle émiettait, sans façon, dans le grand bol écumeux que Meniquette venait de lui servir, une savoureuse tranche de pain de ménage.

— Jeanne, Guillaume, venez donc dire bonjour à mademoiselle.

Jeanne, une brunette bien éveillée de quatre ans, Guillaume, un bel homme de sept et demi, et qui allait à l'école, arrivaient effrontés et rieurs. La jeune fille les faisait jaser, et s'amusait fort de leur réparties enfantines, leurs mots mi-français, mi-patois.

Comme Guillaume racontait en son langage pittoresque sa dernière escapade de l'école, et que Meniquette se tenait à quelques pas du groupe, la face réjouie, la porte s'ouvrit et Anne-Marie ne fut pas peu surprise de voir apparaître Léo Daguens en personne.

En passant devant le moulin, il s'était souvenu que son père devait y envoyer le lendemain pour une commission, et il s'était dit qu'il pouvait bien la faire lui-même. Peut-être aussi cette excellente pensée lui fut-elle suggérée par la vue d'une mignonne bicyclette appuyée à la porte du jardin.

Le premier mouvement d'Anne-Marie fut de se lever pour partir. La vue du jeune homme lui avait rendu présente à nouveau l'humiliation subie chez la baronne. Mais partir? Elle n'avait aucune raison pour cela, à peine venait-elle de commencer son pain, et le lait écumeux tout chaud, fumant dans le bol de faïence à grosses fleurs roses.

Pendant Meniquette engageait Léo à s'asseoir, et lui offrait une chaise auprès de la table, en face d'Anne-Marie; mais celui-ci ayant répondu froidement au gracieux salut qu'on lui adressait, et baissant

la tête sur son bol, s'étant mise à rompre vivement dans le lait un peu plus de son pain, le jeune médecin ne s'asit point.

Il dit pourquoi il était venu: le meunier devait faire, le jeudi suivant, un charrois pour M. Daguens père.

Or pendant il ne se hâtait pas de partir. Il continuait à causer avec la meunière, qui, un poing sur la hanche, robuste, un bon rire sur sa face vieux rose, regardait tour à tour les deux jeunes gens.

— C'est ce que je disais tout à l'heure à Mademoiselle, Monsieur Léo, je lui disais que lorsque les lilas sortent il faut que la jeunesse sorte aussi, que lorsque l'on est jeune il ne faut pas être de méchante humeur, et que ça n'est déjà pas si drôle d'être vieux comme moi.

Elle ne doutait pas malgré l'attitude d'Anne-Marie, que les deux jeunes gens ne se fussent donné rendez-vous chez elle.

— Attendez, fit-elle tout à coup, je vais vous chercher une galette pour Mlle Rose. Asseyez-vous donc, monsieur, en attendant.

Léo, enchanté d'avoir une bonne raison s'empessa de s'asseoir.

En même temps, elle envoyait Guillaume à l'école, Jeanne chasser les poules du jardin, pensant faire plaisir aux jeunes gens en les laissant en tête à tête.

Mais Anne-Marie se levait. Léo l'avait suivie pensait-elle. Il était avec des amis devant le tribunal quand elle était partie. Pourquoi pas d'ailleurs? On peut se permettre bien des choses avec une jeune fille qui va seule et à bicyclette! Séverine l'avait insinué, lui était du même avis sans doute.

— Mademoiselle! fit Léo, je vous chasse?... Je ne veux pas... puisque je vous suis à ce point importun...

Il se levait.

Anne-Marie ne protestait point. Elle secouait les miettes de pain demeurées sur sa robe, et ne se pressait nullement de partir.

Lui non plus au reste.

— Il eût été tout au moins aussi simple Monsieur, dit-elle enfin, avec amertume, de prendre un autre chemin.

— De prendre un autre chemin? fit Léo qui ne comprenait pas.

— De ne pas me suivre, murmura d'une voix à peine distincte, la jeune fille.

— Je vous ai suivie? s'écria le jeune homme stupéfait. Mais... mademoiselle, je vous jure... En effet, reprit-il au bout d'un instant, vivement froissé à son tour, je vous ai suivie! Il n'est pas permis à un jeune homme de porter à une bonne femme de meunière une commission que son père lui a donnée. Non, ce n'est pas pour cela qu'il se dérange, c'est trop banal, c'est pour suivre mademoiselle...

— Assez, monsieur; je n'ai rien à vous ni aux vôtres, sinon que vous me laissiez en paix. Je fais ce qu'il me convient de faire, je sors quand j'en ai envie; je rentre de même, à pied si cela me convient, à bicyclette si cela me va mieux.

— Mais, Mademoiselle...

— L'autre soir, chez Mme Guerry on a été pour moi d'une malveillance...

— Moi, Mademoiselle?

Si ce n'est pas vous, c'est votre soeur, c'est l'amie de votre soeur...

Ainsi, pensait Daguens, ce qu'il avait craint était vrai, plus vrai encore qu'il ne l'avait supposée; la jeune fille le regardait comme solidaire de Séverine et de Rose, et elle était plus irritée encore contre lui qu'il ne l'avait cru. En cela elle se montrait, il est vrai, d'une susceptibilité exagérée; mais il n'avait pas le courage de lui en vouloir: elle était bien trop séduisante avec la légère flambée rose qui colorait son visage délicat; avec la flamme irritée qui dardait dans ses yeux sans en alétrer la tendresse loyale. Il souhaitait passionnément dissiper le malentendu, mais comment faire sans blâmer sa soeur et sa fiancée? Comment les blâmer sans dire en même temps à la jeune fille l'ad-

miration passionnée qu'elle lui inspirait maintenant? Or d'un tel aveu Léo sentait confusément l'imprudencé. Et d'ailleurs dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, elle ne pouvait regarder cet aveu que comme une offense nouvelle.

Comme il était en cette hésitation, Méniquette rentrait, souriante, à pas menus, portant avec précaution, outre la galette aux pommes, une nouvelle écuelle de lait.

Elle ne fut pas sans remarquer l'attitude hostile des deux jeunes gens.

"Bon!" se dit-elle, voilà nos amoureux fâchés. Bast! pensa-t-elle ensuite, avec philosophie, brouille de galants ne dure guère.

Et, accorte, elle posa l'écuelle sur la table.

— Mademoiselle, un peu plus de celui-ci tout chaud.

Mais Anne-Marie remerciait, et, ayant à peine dit bonjour à Méniquette, elle sortit.

Elle monta sur sa bicyclette, et reprit la grande route, mais dans la direction opposée à Sauvelane. Rentrer en ville, revoir son père, des indifférents, lui semblait chose odieuse.

A quelques cinq cents pas, elle prit un chemin de traverse encaissé entre deux talus de terre rousse, couronné de haies d'aubépine en fleurs et où la solitude promettait d'être complète.

Elle ne tarda pas à descendre, appuya sa bicyclette au talus et s'assit sur la racine d'un châtaignier planté au sommet. De là, on ne voyait rien que le dôme à peine feuillu de l'arbre, et au travers le ciel, toujours ouaté de gris. Les parfums de l'aubépine, des mille fleurs sans nom, des fossés et des prés, des verdure naissantes alourdissaient l'air.

Un revirement total s'était fait dans l'esprit de la jeune fille. Elle devinait combien complète était son erreur; non, jamais le jeune médecin n'avait eu l'intention de l'offenser; il ne l'avait pas suivie

davantage. Sa surprise, quand elle le lui avait reproché, avait été visiblement sincère. L'irritation qu'elle lui avait montrée était injuste et ridicule. Que lui avait-il fait en somme? rien. Au contraire, il avait été fort aimable pour elle chez Mme Guerry, et l'avait beaucoup fait danser. Alors?

Puis, il allait se marier, il allait épouser Mlle Carbaud, riche comme lui, et dont le père était magistrat, alors qu'elle, Anne-Marie, était la fille d'un humble et pauvre fonctionnaire. Il ne tarderait pas à conter leur rencontre à sa fiancée et ensemble, sans doute, ils riraient de sa sottise.

En outre, et bien qu'il se fût un instant laissé aller à quelques mots un peu vifs, bien justifiés d'ailleurs par son attitude hostile à elle, Anne Marie n'avait pu s'empêcher de le trouver attirant avec sa physionomie expressive, son regard loyal et bon, la velouté de sa voix profonde, qui même dans les reproches, avait un charme enveloppant.

C'est en vain que les petites violettes sur le revers des talus embaumaient maintenant, que le brise disait d'une voix haute, dans la cime du châtaignier un chant de joie, le chant de tous les êtres qu'éveille pour l'amour le soleil d'avril, la jeune fille était insensible à tout, hormis à son propre chagrin.

## VI

— A ta place, Séverine, je mettrais le rose crevette; la teinte sera mieux fondue.

Séverine prit, sans mot dire, pour enfiler son aiguille un brin de la soie que sa mère lui désignait.

La mère et la fille continuèrent de travailler à leur tapisserie, une bande aux couleurs harmonieusement fondues, où des chimères vieil or étaient enchainées par des entrelacs de fleurs.

Mme Carbaud, une petite femme brune



grisonnante, relevait au moindre bruit, vers le plafond son nez effilé, un peu court, accompagné de deux yeux trop brillants qui accentuaient encore l'expression nautaine et dure de sa physionomie.

Trois heures sonnèrent à la pendule de bois découpé et le coucou chanta.

— Trois heures seulement! dit la jeune fille avec un soupir.

Elle étouffa un bâillement et laissa tomber son ouvrage.

— Vrai! dit-elle tout à coup, c'est trop fort! Vous en conviendrez; quinze jours aujourd'hui qu'on ne l'a pas vu; oui, quinze jours, depuis la soirée de la baronne. Je sais que ce n'était pas un fiancé bien empressé, mais jamais je ne me fusse attendue à pareille chose.

— J'espère, dit la mère, que tu ne t'es pas plainte à Rose.

— Ah non! par exemple, répondit Séverine, relevant fièrement la tête.

— A la bonne heure. Au reste Sidonie est toujours la même pour moi. C'est un simple caprice de Léo, cela lui passera.

— Cela lui passera... cela lui passera.

— Et quand cela ne lui passerait pas, après tout? reprit Mme Carbaud, avec aigreur, je ne te comprends pas vraiment; tu trouveras à te consoler de la perte de ce beau monsieur, j'espère. Ce n'est pas un parti si rare. Cela me faisait plaisir nous faisait plaisir à tous évidemment. C'est Sidonie et moi qui avons eu l'idée d'unir nos enfants. Mais enfin... une jeune fille comme toi! tu n'es ni laide, ni difforme je suppose, et une dot comme la tienne... cela ne court pas les rues.

Séverine poussa un soupir, qui disait assez que toutes ces considérations ne la touchaient guère.

— Vous n'avez rien dit à mon père, au moins! reprit-elle, au bout d'un instant.

— Non, pas encore.

— Ne lui dites rien, je vous en prie, s'il pouvait se douter!... ce serait fini, voyez-vous.

M. Carbaud, en effet, était trop entiché des mérites de sa fille pour pardonner à qui que ce fût de lui laisser voir de la froideur. C'était au reste un magistrat intègre mais obstiné, quoique intelligent. Il avait été attiré à Sauvelane par sa femme, qui y possédait de vastes propriétés. Elle avait aussi une amie d'enfance, Mme Sidonie Daguens, la mère de Léo.

Le projet de mariage formé par les deux mères n'avait rencontré d'opposition d'aucun côté; les jeunes gens étaient d'âge assortis; vingt-sept et vingt quatre ans, de fortune à peu près égale, de situation sociale pareille, appartenant l'un et l'autre à de vieilles familles bourgeoises. Séverine aimait Léo; quant à lui il y avait fort à présumer que ses sentiments étaient à l'unisson de ceux de la jeune fille, car, bien qu'il ne lui eût jamais montré de passion exaltée, ce qui du reste ne semblait pas être dans son tempérament, il faisait son devoir de fiancé courtois.

Dès qu'il serait installé, ce qui ne tarderait pas sans doute, son père lui réservant une jolie dot pour acheter une clientèle, le mariage aurait lieu.

Séverine qui depuis un instant regardait à travers la vitre, dans la rue, tressaillit.

— Léo! exclama-t-elle.

Le jeune médecin en effet était là; il causait avec Me Gaulé, l'un des notaires de la petite ville.

— Assurément il va venir et te porter ses excuses.

— Je l'espère bien.

— Et tu vas le recevoir comme il le mérite!

— Vous pouvez y compter.

Toutefois le contentement brillait dans les yeux de la jeune fille. Elle redressa sa taille, et ses lèvres s'épanouirent sous un sourire, comme une fleur mûre qu'a touchée un rayon trop ardent. Elle se remit à travailler à sa bande de tapisserie. La sonnerie électrique retentit bientôt dans l'an-

tichambre, et elle sentit son coeur qui l'étouffait.

Léo revenait donc chez sa fiancée.

Oui, Léo revenait, mais ce n'était pas, comme le pensait Séverine, dans une humble attitude de coupable qui vient solliciter son pardon. Il arrivait fort irrité; et ce qu'il fallait faire, ce qu'il fallait dire, il n'en savait rien lui-même.

Les paroles dures et même injustes d'Anne ne l'avaient pas éloigné d'elle depuis leur rencontre au moulin, son souvenir le hantait, il revoyait en sa pensée le profil de la jeune fille si fin, ses beaux yeux, qui voulaient sans doute être terribles, mais qui révélaient bien plus de douleur que de méchanceté.

Et maintenant qu'il voyait le malentendu grandir entre eux, qu'elle semblait s'éloigner de lui davantage, logiquement son irritation grandissait contre celles qui en étaient la cause, Rose et Séverine. Pour la première, il avait déjà témoigné son mécontentement; pour celle-ci, il sentait confusément le besoin d'une réparation analogue.

Le jeune médecin s'était assis à quelque distance des dames Carbaud, et les regardait continuer leur tapisserie, la mère, les lèvres pincées, la fille, les sourcils froncés volontairement, mais dont la joie se trahissait malgré elle dans le brillant du regard, dans le sourire des lèvres; elle avait eu tant peur qu'il ne revint plus!

Il disait quelques banalités, parlait du changement probable du Procureur de la République, du procès que venait de perdre Me Gaulé contre un de ses parents. De son absence il n'en était pas question. "Et c'est tout ce qu'il trouve à dire pour s'excuser! voilà qui est fort" pensait Mme Carbaud dont le mustisme recouvrait une indignation croissante.

"C'est tout ce qu'il a à me dire?" pensait aussi Séverine avec tristesse.

Mais au lieu de lui faire des reproches, ou même de lui montrer de la froideur, elle

répondait de bonne grâce. Il était là celui qu'elle aimait! Et de ce bonheur, qu'elle goûtait bien moins alors qu'il lui venait d'une manière régulière et comme une chose qui ne pouvait manquer, elle jouissait avec une extraordinaire intensité maintenant qu'elle en avait été privée quinze longs jours, et qu'elle avait tremblé un instant de le perdre pour jamais.

Cependant Madame Carbaud éclata tout à coup.

— Eh bien, Monsieur, c'est tout ce que vous trouvez de nouveau à dire depuis le temps qu'on ne vous a vu?

Elle le tutoyait d'ordinaire.

Il frissonna.

Cette petite femme sèche lui en imposait, sans doute parce que depuis son enfance elle le traitait en petit garçon que l'on gourmande.

"Ah! mon Dieu!" s'était dit Séverine effrayée de ce qui allait suivre.

— Oui! continua-t-elle, d'une voix humble et tendre, qui contrastait singulièrement avec l'air arrogant qui lui était coutumier, oui, mon cher Léo ma mère et moi aussi je l'avoue, nous avons été bien surprise de votre longue absence, et nous serions heureuses que vous nous en disiez un peu la raison.

La raison! Evidemment c'était l'irritation qu'il n'avait cessé de ressentir contre elle. Mais cela lui paraissait autrement difficile à dire qu'il ne l'eût pensé.

Quelques minutes de silence suivirent bien longues pour les trois acteurs de cette simple scène.

— Séverine, dit enfin Léo, je ne suis pas homme à me contraindre, vous le savez; si je ne suis pas venu durant cette quinzaine, c'est que...

— C'est qu'apparemment, dit la jeune fille, dont le mauvais caractère reprenait le dessus, la chose vous paraissait dépourvue de charme.

— Peut-être, répliqua Léo, avec une brutale franchise..."

— Ah! ah! dit madame Carbaud, suffoquée, on n'est pas plus impertinent.

— M. de la Palisse ne parlait pas mieux que vous, ajouta Séverine, les lèvres tremblantes de dépit.

— Séverine, répliqua Léo, durement, je vous engage à mettre une sourdine à vos paroles ironiques; et, d'une façon générale, à vous défier d'un certain penchant à l'aigreur qu'à votre caractère, et qui, parfois vous entraîne à des écarts fort regrettables.

— Trêve de conseils! Monsieur, dit sèchement Mme Carbaud.

Mais Léo voulait dire toute sa pensée: il ne lâcherait pas la bonne occasion offerte.

— Oui, fort regrettables. Et, pour ne vous citer qu'un exemple, vous vous êtes laissé aller l'autre soir, chez la baronne Guerry, à des paroles méchantes, à une hostilité absolument injustifiée contre une personne...

Séverine éclata d'un rire forcé.

— Ha! ha! je m'en doutais! j'en étais sûre! la jolie Anne-Marie! Est-ce que cette coureuse de grandes routes et sa bicyclette, vous intéresseraient, mon cher Léo.

Le jeune homme demeura quelques instants interdit. Ces paroles avaient été un trait de lumière enveloppé de ténèbres.

— Eh bien, quand même? dit-il enfin, d'un air de défi.

— Assez! Monsieur, assez! dit Mme Carbaud, hors d'elle-même; Séverine n'a que trop souffert vos insolences. Vous êtes libre... allez.

— Léo, je vous en prie, disait Séverine en se levant pour essayer de le retenir.

Mais il avait pris son chapeau, et il s'en allait, pressé d'échapper à une scène pénible où Mme Carbaud tenterait sans doute de le ressaisir.

Léo sortit. Au dehors, le ciel de mai, d'un bleu sombre, s'arrondissait en fragment de coupole sur la large rue endormie de la petite ville, où quelques arbres, dé-

passant les murs des petits jardins qui séparent plusieurs vieilles maisons, mettaient leur verdure fraîche et le parfum un peu amer de leur sève débordante.

Plus loin, devant la perception, Anne-Marie, prête à quitter Mlle Louvet, une grande ombrelle rose sur l'épaule, apparaissait, en sa simple robe de toile égrue, dans tout l'éclat de sa radieuse jeunesse et avec un sourire le meilleur, celui où se reflétait son âme, à la fois loyale et tendre. Léo le vit ce sourire. Certes, il n'était pas pour lui; cependant il en eut le cœur tout réjoui, comme d'une fleur rare et suave qui ne nous est point destinée, et que néanmoins nous respirons avec délices au passage.

En face de la perception, sous la galerie de bois vermoulu d'une vieille maison deux hirondelles, en une prodigieuse activité, bâtissaient en hâte, avec des cris de joie, de petits vols circulaires, des coups de becs rapides, leur nid agile de paille et de terre.

“L'amour! il n'y a rien tel au monde” se disait Léo, en s'en allant d'un pas léger.

Je ne sais quelle joie débordante l'enivrait. L'image de celle qui, en ce moment même, le pleurait, là-bas, était évanouie comme le fantôme morose d'un mauvais rêve.

Aimer! être aimé! se répétait-il encore, tout est là.

Et une autre image l'accompagnait, lui souriait aussi nettement qu'en cette soirée de la baronne, celle de la jolie Anne-Marie, que, malgré ses paroles, injustes, il adorait maintenant.

Quand il était passé devant les deux jeunes filles, Anne-Marie était devenue toute rouge, au souvenir sans doute de leur rencontre au moulin.

Le perspicace oeil bleu d'Amélie le vit. “Tiens! tiens!” se dit-elle.

Et elle se promit bien de tirer profit de ce qu'elle devinait à moitié.

## VII

— Toujours mignonne! toujours jolie à croquer! chère belle!

C'était la baronne Guerry qui, avec ces mots aimables et un bon baiser, accueillait Anne-Marie.

La jeune fille venait, comme cela lui arrivait souvent, passer une bonne partie de l'après-midi chez la vieille dame.

Tantôt, ainsi qu'aujourd'hui, elle apportait son ouvrage, tantôt elle lisait à haute voix quelque livre récemment paru. La baronne se piquait d'être au courant de toutes les nouveautés littéraires et de faire goûter comme il convient à sa jeune amie leurs beautés diverses.

Elle s'était prise pour Mlle Bonnat d'une véritable affection. Elle l'eût voulue non seulement la plus jolie, mais encore la plus élégante, la plus coquette des jeunes filles de la petite ville. Elle lui donnait mille petits conseils de toilette, de bonne grâce, de tenue, dont Anne-Marie profitait avec un tact tout féminin, et qui, en quelques mois l'avaient faite bien plus que jolie, mille fois séduisante. De son côté, Mlle Bonnat avait une grande douceur, elle dont la vie était à peu près vide d'attachements, à se sentir choyée avec cette grâce câline qu'avait la baronne.

Comme Mme Guerry lisait — cette fois elle-même, — de sa voix, fanée ainsi que le reste de sa personne, le dernier roman publié par Jean Rameau, Amélie entra un rouleau de musique à la main. Elle aussi venait de temps à autre faire sa cour à la vieille dame, non par affection, certes; mais beaucoup de jeunes gens, qu'elle invitait à ses soirées, venaient chez elle la remercier ou prendre ses conseils pour des vers, du chant ou de la musique. Puis elle aimait à faire des mariages, on le savait. Amélie, douée d'un esprit pratique très développé, n'avait point tardé à se dire qu'elle était bonne à cultiver.

— Vous voilà, Amélie, que vous êtes donc aimable! lui dit la baronne, en lui tendant la main.

Vous apportez quelque chose de nouveau?

— Oui, madame, une romance; — *Pensées d'automne*, de Massenet, que l'on vient de m'envoyer. Elle fait fureur en ce moment, paraît-il.

— Voyons un peu; chantez-nous cela, nous allons vous écouter en travaillant.

Etant allée chercher un écran à main, qu'elle avait commencé de broder voilà bientôt un an, et où elle ne faisait pas quatre points tous les mois, elle se mit en devoir de reprendre une feuille commencée.

Amélie s'assit devant le piano à queue qui occupait un coin du vaste salon, et elle commença la romance, si belle, si profondément mélancolique. La voix était grêle, le souffle court; puis la chanteuse n'était point sentimentale, et son chant n'avait que peu d'expression.

Tandis qu'elle était au milieu de sa romance, la porte du salon s'ouvrit, et le docteur Daguens vint saluer la baronne.

Lui! encore! Marie-Anne eût donné beaucoup pour n'être point là. Toute la ridicule scène du moulin lui revenait à l'esprit.

Mlle Louvet, en ayant été priée par le jeune médecin, continuait de chanter. Il s'était assis à quelque distance du piano et semblait écouter attentivement.

Anne-Marie, horriblement gênée, tortillait entre ses doigts longs les soies de l'écran. Elle était ravissante en son élégante robe de percale rose, dégageant bien le cou rond, sur la blancheur duquel s'élevait un simple velours noir. Son visage au repos, yeux baissés, lèvres mi-closes, était adorable de grâce et d'ingénuité. Le souffle alanguissant de mai, soulevant les rideaux et apportant le parfum des roses et des chèvre-feuilles du parc, semblait une émanation de la jeune fille elle-même, Léo en

était enivré. S'il se fut trouvé seul avec elle sans doute n'eût-il pas résisté à sa tentation de lui dire la folie d'amour qui le possédait. Du moins quand la chanteuse eut achevé sa romance, l'élégant causeur qu'il était, plein de finesse et d'esprit, brilla plus encore que de coutume.

Il chanta à son tour, de vieilles choses, toujours jolies : le Pressoir, l'Alleluia d'Amour, d'une belle voix de basse chantante, qui faisait frissonner Anne-Marie, qui l'enveloppait toute en son charme.

C'eût été le moment de partir, de se dérober, mais Léo, sur la prière de la baronne, commençait un duo avec Amélie. La fille du percepteur était heureuse. Au reste point timide et d'un esprit vif ayant la répartie prompte, et saisissant, avec une merveilleuse perspicacité les finesses les plus voilées de la conversation, elle avait beaucoup causé déjà.

Et Anne-Marie, les voyait tous les deux se sourire; parfois entre deux mesures échanger un mot gracieux à voix basse.

Leurs doigts se frôlaient sur le cahier à musique, ou encore Léo sans y songer seulement, avait pour sa compagne mille petites attentions d'homme bien élevé.

Quand il fut parti :

— Quel charmant jeune homme, dit la baronne.

Et, comme les jeunes filles ne répondaient pas, son geuse l'une et l'autre.

— Vous n'êtes pas de mon avis?

— Oh! si, Madame, dit Amélie.

— Pas autant que cela, dit à son tour Mlle Bonnat, avec un dépit mal dissimulé.

— Chère amie, je te trouve bien difficile, riposta Amélie avec chaleur.

La baronne sourit malicieusement, en observant du coin de l'oeil l'air préoccupé des deux jeunes filles.

De retour chez elle, Anne-Marie regarda longtemps, d'un oeil plein de rêve, les marronniers de la place, qui projetaient les disques de leur ombre épaisse sur le

sol. Cette voix de Léo lui était restée dans l'oreille, de même cette phrase du duo qu'il avait chanté: O Magali, ma bien-aimée.

Et elle le revoyait auprès d'Amélie; leurs voix se mêlaient comme si leurs coeurs eussent vraiment battu à l'unisson, comme si leurs paroles n'étaient point feintes.

Un soupçon lui vint: Léo était arrivé aussitôt après Mlle Louvet; n'était-ce point pour elle? On n'entendait plus parler de son mariage avec Séverine. Et comme Amélie avait laissé voir à quel point il lui plaisait!

Quant à elle, Anne-Marie, il ne lui avait pas adressé directement la parole; et c'était bien naturel, n'est-ce pas? après la mauvaise humeur qu'elle avait montrée au moulin. Mais qu'est-ce que cela me fait? rien, absolument rien, dit-elle, et tout haut, comme pour faire qu'il en fût bien ainsi.

Alors qu'Anne-Marie était triste Mlle Louvet exultait. Elle était arrivée chez elle un bout de mélodie aux lèvres, une phrase du duo qu'elle avait chantée avec Léo Daguens. Un espoir confus lui réchauffait le coeur. Elle avait été surprise de trouver le jeune médecin si aimable, si empressé, et déjà un projet s'ébauchait en son esprit.

"Pourquoi pas?" se disait-elle, en souriant. Elle était jolie; elle le savait. Dieu que ce serait beau, se répétait-elle. Outre qu'il était jeune, riche et docteur-médecin, il pourrait tant par sa fortune que par la situation de sa famille, aspirer à jouer un rôle politique dans le département. Un de ses oncles avait été sénateur une dizaine d'années plus tôt. Pourquoi pas lui un jour? Il fallait qu'elle se fit aimer, il le fallait absolument. La possibilité lui en était apparue par cette délicieuse après-midi de mai, tout embaumée de roses et de chèvrefeuilles, toute vibrante de la chaude voix de Léo. Puis peut-être avant longtemps serait-elle riche elle aussi, et cela rendrait tout facile.

Ce rêve de mine prenait corps décidément. Le commandant avait fait comprendre à M. Bonnat que le cantonnier lui avait, à lui le premier, parlé de sa découverte, et qu'ainsi il entendait avoir sa part du gâteau. Il avait été convenu que le cas échéant, on formerait une société à trois : M. Bonnat, M. Louvet et Bernac.

Le cantonnier n'avait pu encore fouiller le terrain, la lune s'étant cachée obstinément durant les nuits où elle aurait dû se montrer. Et le jour la besogne eût risqué de ne point demeurer secrète.

Mais le conducteur avait soigneusement pesé et cubé les cailloux, puis calculé leur poids spécifique. Or, il trouva douze d'abord, ensuite quatorze, puis onze. Était-ce différence dans la matière ou erreur de calcul ? Toujours un fait ressortait comme certain dans son esprit, c'est que la matière était lourde, donc précieuse.

En effet, malgré la présence de matières étrangères, sable, terre, le poids spécifique était supérieur à celui du cuivre et même du plomb.

Hé ! hé ! M. Bonnat, pourquoi ne serait-ce pas de l'or ?

Et son enthousiasme, le conducteur le témoignait à M. Louvet, qui en riait un peu, étant de son naturel sceptique en même temps que bon enfant, mais en transmettant l'écho à Amélie, que cet espoir de

prouver qu'il ne lui était pas indifférent, Amélie, malgré le sérieux de son caractère, s'était laissé dire par Blaise qu'il l'aimait, et, si elle ne lui avait pas fait un aveu semblable, du moins lui avait elle laissé espérer qu'elle consentirait à l'épouser aussitôt nommé perceuteur.

Blaise avait des protecteurs à Paris ; mais combien d'appelés ! et combien peu d'élus !

Maintenant qu'elle évitait de se trouver seule avec lui, qu'elle n'avait plus aucune de ses grâces habituelles, il écrivait lettre sur lettre à ses amis ; il allait trouver les deux députés du département, qui se trouvaient en vacances. Il voulait à tout prix obtenir une solution, sentant que celle qu'il aimait, d'un amour tendre et passionné, lui échappait un peu plus chaque jour.

Le soir de cette après-midi où Amélie avait vu Léo Daguens chez la baronne, et où un espoir nouveau était né en elle, Blaise était revenu chez le commandant sous prétexte de prendre un livre oublié au bureau, en réalité pour tâcher de faire parler la jeune fille, de mettre fin au doute qui le tourmentait.

Le ciel de neuf heures couvrait de son velum noir, piqué d'étoiles, le petit parterre, rempli des chauds arômes endormis du jour, et où Amélie repassait en son esprit les divers incidents de la journée.

En apercevant Blaise dans le pénombre elle réprima à peine un mouvement de mauvaise humeur. Il tombait bien, vraiment, au milieu des pensées qui l'agitaient !

— Une belle nuit ! il fait bon ! dit le jeune homme.

Celui qui était malheureux, par contre, et sans connaître la cause de son malheur, c'était Blaise Tercier, le fiancé d'Amélie, le commis perceuteur. Il avait remarqué un changement notable dans les manières de la jeune fille à son égard. Autrefois elle se montrait aimable avec lui et même un peu coquette. Si elle ne se laissait pas trop dire de choses tendres, du moins elle le taquinait gentiment, avec un mélange de bonne grâce et de malice, suffisant à

Son visage pâle, trop grand pour son corps frêle, était éclairé par les lueurs nocturnes. La poésie de ses grands yeux, très beaux, aurait dû suffire à faire oublier son corps chétif et sa difformité. Amélie y était pour le moment insensible. Elle ne voyait dans Blaise qu'un fâcheux, dont la

## VIII

tendresse sans doute allait l'importuner encore.

— Une bonne nouvelle à vous annoncer ce soir, Amélie.

— Vraiment?

Oui, il venait de recevoir une lettre de M. Dubois, le sénateur. Une perception, celle de Virelaude, serait vacante dans trois mois; son protecteur avait obtenu des promesses formelles, la nomination était pour ainsi dire chose faite.

— Si je suis heureux, Amélie! ajoutait Blaise de sa voix tendre, où dormait quelque tristesse, — ce n'est pas pour la perception, vous le savez bien, mais c'est l'espoir de tous mes jours, de toutes mes heures depuis que je vous connais, qui va enfin se réaliser.

La jeune fille fronça les sourcils à cette allusion trop claire à leur prochain mariage. Dans trois mois! Déjà! Que c'était ennuyeux! Elle dissimula son impression toutefois, ne voulant pas fâcher le jeune homme. Elle le réservait, comme avait dit Mme Louvet au commandant, pour "en cas".

Elle le faisait donc parler de Virelaude, la perception en vue. Un trou dans la montagne au-dessus de Luchon, loin de tout chemin de fer, un village.

Ah! pensait-elle, aller s'enterrer là!

Un poste de début au reste, à peine deux mille francs d'appointements, la misère...

Comme s'il eût deviné ses pensées:

— En commençant il faut bien prendre ce que l'on trouve; l'essentiel est de mettre le pied à l'étrier. Nous n'y resterons pas longtemps, je vous le promets.

— Alors, continua-t-il, d'une voix caressante, c'est entendu, n'est-ce pas? aussitôt la nomination arrivée..., chère Amélie.

Il voulut lui prendre la main; elle la retira.

— Mon Dieu! dit-elle avec humeur, pourquoi vouloir me faire répéter ce qui a été dit déjà tant de fois?

— C'est que j'ai tant besoin, moi, de vous entendre redire votre chère promesse pour y bien croire.

— Mais si vous saviez comme c'est ennuyeux pour moi! Vous avez toujours l'air de douter...

— C'est que vous ne m'aimez pas comme je vous aime, Amélie, dit Blaise, avec tristesse. Tenez, depuis quelques jours surtout je remarque...

— Ah! bon, interrompit Amélie, avec vivacité, toujours vos reproches! Si vous croyez vous rendre aimable.

Blaise était désolé de l'avoir fâchée. Quand il lui plairait, après tout, il ne la voulait point presser; qu'elle lui renouvelât seulement la promesse qu'elle lui avait faite, voilà deux ans déjà, dans ce même jardin par un soir de mai tout pareil, et où, comme ce soir, l'amour semblait se respirer dans l'air parfumé sous les rayons d'étoiles qui, semblables à des flèches d'or, se croisaient dans l'immensité.

Amélie esquiva toute promesse formelle, mais elle eut de paroles aimables qui parurent douces à Blaise, sans toutefois le rassurer entièrement.

## IX

Quelques jours après qu'Amélie et Anne-Marie eurent rencontré le jeune médecin chez la baronne, celle-ci, de concert avec Mme Siriac, la jeune femme très mondaine d'un avoué au tribunal, organisa une *garden-party*, à laquelle prirent part nombre des invités de la soirée de la mi-carême.

Certains s'abstinrent toutefois, notamment Séverine et Rose; mais Anne-Marie et Amélie étaient de la fête, Léo aussi avait accepté avec empressement. Il s'était chargé d'apporter, avec son ami Verteil, dans une charrette anglaise appartenant à son père, les jeux divers, croquet, tennis, et les multiples éléments d'un lunch, aussi délicat qu'abondant.

Le lien du rendez-vous était le "Pratel", petit bois de chênes, mi-sauvage, mi-cultivé, à peine quinze cents pas à peine de la ville, et où le dimanche les flâneurs venaient en nombre, mais qui les jours de semaine était désert.

Les environs de Sauvelane au reste sont charmants; jolie plutôt que beaux, nature aimable et fraîche. Deux chaînes de coteaux, aux pentes molles, contreforts des Pyrénées, enserrent la vallée étroite. Le Gers, tumultueux encore, avec des coins apaisés, — miroirs tranquilles comme des lacs sous les aulnes et les longs peupliers, — coule au bas de l'une des pentes, emplissant le val de son chant passionné. La grande route d'Auch en Espagne, ombragée d'ormeaux centeanires, la longe à quelque distance. A droite, à gauche, de petits chemins, s'enfonçant entre des champs de blé et des prairies, mènent parfois à des coins adorables, bosquets de chênes où des eaux claires coulent parmi les ruisseaux.

Parfois dans la verdure, un toit de tuiles neuves s'épanouit comme un coquelicot jeté sur une peluche verte.

L'après-midi ensoleillée parut à tous délicieuse. De deux heures à sept, où le soleil commença à décliner, et l'ombre fraîche à glacer de sa grisaille les verts si frais des coteaux, le temps parut s'enfuir à tire d'ailes.

Le croquet eut la préférence; les parties succédèrent aux parties.

Léo et Amélie furent heureux; ils gagnèrent, gagnèrent encore. La jeune fille, souple, adroite, était arrivée, sans que personne pût remarquer son manège, à accaparer beaucoup le jeune médecin. Elle était ravie. Décidément il semblait entrer dans la voie où elle voulait tout doucement le mener. Il était aimable, empressé même. Elle ne se doutait guère de la vérité; elle ne soupçonnait pas que s'il était ainsi c'était surtout parce qu'il était piqué au vif par la froideur d'Anne-Marie.

La fille du conducteur en effet, soit qu'elle se crût sûre de ne pas être aimée, soit qu'elle craignit de laisser voir le trouble que lui causait la présence de Léo, demeurait en une réserve caautive. Et l'on eût fort étonné Amélie si on lui avait dit que ces deux êtres, qui semblaient si parfaitement indifférents, sinon hostiles, étaient attirés l'un vers l'autre puissamment.

Ces garden-parties se renouvelèrent deux fois dans le petit bois; puis, la chaleur étant devenue plus forte, la route pour s'y rendre parut longue et elles eurent lieu chez la baronne, dont la villa, sise à l'entrée de la ville et très confortable, était entourée d'un vaste parc.

Ce furent des heures inoubliables pour Anne-Marie. Elle aimait Léo. Le temps où il était auprès d'elle, elle vivait, lui semblait-il d'une vie si intense, si délicieuse, que le reste de ses moments en était oublié, s'effaçait. Elle ne pouvait l'apercevoir, même de loin, dans la rue, sans tressaillir. Elle se surprenait de longs moments front tendu, bras morts, à épier son passage ou sa sortie de chez lui, de l'autre côté de la place.

Mais une pensée amère lui gâtait toute sa joie, cette joie sans égale d'aimer pour la première fois. Il aimait Amélie sans doute, ou peut-être, bien qu'il flirtât avec Mlle Louvet, Séverine, sa fiancée. Que se passait-il dans son coeur? Qu'advierait-il de son projet de mariage avec Mlle Carbaud? Elle l'ignorait; mais il lui apparaissait clairement qu'il ne songeait à elle en aucune façon, qu'il ne l'aimerait jamais.

Elle prit une résolution: elle éviterait de voir le jeune médecin quelque joie qu'elle eût de sa présence, ou plutôt à cause de cette joie même, car elle voulait à tout prix guérir de cette tendresse qui lui apparaissait sans issue possible.

Un jour, après le déjeuner, Amélie arriva chez le conducteur; elle venait chercher son amie pour un tennis organisé dans le parc de la baronne, et auquel, comme de



coutume, devait prendre part Léo Da-guens.

Amélie était radieuse; et la joie lui allait bien; son teint en avait un éclat inaccoutumé.

— Eh bien! nous ne sommes pas prêtes encore? s'écria-t-elle, voyant qu'Anne-Marie n'était pas habillée. Voulez-vous bien vous dépêcher, mademoiselle la parresseuse!

— Je ne sors pas d'aujourd'hui, fit Mlle Bonnat d'un air contraint.

— Tu ne sors pas? ah! par exemple.

Elle la regarda un instant de son oeil scrutateur.

Anne-Marie se troubla. Sentant qu'il fallait à tout prix dissimuler:

— J'ai une forte migraine, dit-elle, portant la main à son front.

— Raison de plus, le grand air et la distraction te feront dubien.

— Non, vraiment, non, impossible.

Amélie fut obligée de partir seule.

Combien Anne-Marie se trouva malheureuse ensuite. Malgré elle, elle la regrettait amèrement cette après-midi de gaieté et de lumière, où elle aurait du moins vu Léo, où elle l'aurait eu auprès d'elle!

Qu'allait-elle faire de ces longues heures qui allaient couler, mornes et désolées, jusqu'au soir?

Au dehors, le calme d'une petite sous-préfecture, sans industrie et presque sans commerce, le roulement d'un char à bancs de village, d'un omnibus portant de la gare quelque commis-voyageur, deux bonnes arrêtées sous les marronniers, de l'autre côté de la place; devant le tribunal quelques groupes, hommes d'affaires, plaideurs sans doute.

Le temps est tiède, le ciel couvert, les arbres humides d'une récente ondée. Si du moins le nuage pouvait crever en grosse averse! Ah! comme elle ferait du bien la pluie retentissante aux nerfs endoloris de la jeune fille! Puis cela troublerait la

fête là-bas, dans le parc charmant, si feuillu, où il y a tant de chansons, tant de battements d'ailes.

Mais non le voile gris s'allège, bientôt le bleu pâle, si doux, transparait; des fumées blanches traînent, là-haut, confusement aperçues à travers les ramures, et la brise se lève, ravissant à leurs hampes roses, leurs effluves parfumées.

M. Bonnat entra en se frottant les mains. Les pieds gras débordant des mules, la grecque crânement posée au sommet de la tête, sa ronde personne avait l'air d'exulter.

— Eh bien, qu'est-ce donc que nous faisons-là, fillette? Nous restons à la maison par ce beau temps? Est-ce que ce clair soleil ne vous donne pas envie d'aller, de courir aussi loin que la terre ou l'onde vous voudraient porter?

Et son imagination se donnant libre carrière, il se voyait encore une fois parcourir les continents et les mers.

Oui, il méditait quelque chose; ah! quelque chose d'exceptionnel, d'absolument imprévu, une affaire superbe; s'il parvenait à la réaliser, on serait contente.

Et il rappelait à Anne-Marie les rêves qu'ils faisaient à deux pendant les vacances quand elle avait treize ans, et que l'étude de la géographie lui inspirait, à elle aussi, la passion des voyages. Oui, on verrait l'Italie, l'Afrique, la Chine même. Hé! pourquoi pas?

Puis il y aurait une belle dot au bout et un bon mari au retour. Mon Dieu! quand on est jolie comme cette petite-là on peut se passer d'argent; mais enfin cela ne fait pas de mal tout de même.

La jeune fille ne fit aucune question, sachant son père rêveur et imaginatif. Elle était d'ailleurs trop absorbée par ses pensées d'amour. Que lui importaient Rome et Venise, la Chine et le Nil, dont elle avait aussi rêvé jadis, puisque sa joie et sa peine étaient ici, où les hasards de la vie l'avaient amenée?

Et qu'allait-on lui parler d'un mari qui ne serait pas Léo ?

Si M. Bonnat était ravi ce n'était pas sans raison. Bernac avait enfin trouvé une nuit de lune faite à souhait, Muni d'une pioche et d'un pic, il s'était rendu au gisement, avait écarté les broussailles.

Cette terre noire, savonneuse, mêlée de pépites et de cailloux métalliques, s'étendait l'espace d'au moins deux cents pas le long du ruisseau desséché.

Il avait creusé jusqu'à un mètre et demi de profondeur sur plusieurs points, jusqu'à deux sur un autre, sans trouver le fond de la couche, et il avait remonté des cailloux aussi gros que des oeufs, composés de cristaux brillants, jaunes comme de l'or.

Et l'excellent conducteur avait calculé approximativement — le nombre de mètres cubes qui pouvait renfermer le gisement, la proportion de minerai, sa valeur aux cas divers où ce serait du cuivre, de l'argent, de l'or. Il était arrivé à des chiffres fantastiques, devant lesquels sa cervelle de paisible fonctionnaire avait été prise de vertige.

## X

«Chère mignonne,

«On ne vous voit plus. Auriez-vous oublié votre vieille amie ? Vous seriez aimable de venir passer quelques heures avec elle cette après-midi. Vous porteriez secours à des méchants yeux pour achever l'écran qui vous a tant plu, et qu'ils se refusent à parfaire. Ainsi vous seriez — ce que vous êtes toujours au reste — bonne et aimable, en même temps que jolie. Donc a tantôt, n'est-ce pas, chère mignonne.

Baronne Guerry.»

Anne-Marie tressaillit d'aise en lisant ces quelques mots sur une carte-correspondance, teintée d'ocre pâle, et fleurant l'opopanax.

Certes elle tenait à la promesse qu'elle

s'était faite à elle-même : depuis quinze jours elle n'était plus retournée chez la baronne, et n'avait pas revu Léo. Mais, morne et découragée, les jours lui semblaient d'une insupportable longueur. Elle ne pouvait que se rendre à l'appel de sa vieille amie. Elle arriva chez elle, tout heureuse qu'une circonstance étrangère à sa volonté l'eût affranchie de sa résolution. Et certes, la joie lui allait bien ; jamais elle n'avait été aussi jolie ; Mme Guerry le remarqua en elle-même, et cela amena sur ses lèvres un sourire, mêlée de tendresse et de malice.

Elle s'installèrent toutes les deux dans le parc. Il eût été dommage de ne pas jouir, tout en travaillant de ce jour exquis de juin.

Le parc était à demi-sauvage, et non moins charmant pour cela ; un ancien petit bois de chênes transformé, quelques arbres centenaires laissés ici là, et, à la place de ceux qu'on avait abattus, des arbres d'agrément : cèdes, pins, magnolias aux énormes fleurs blanches ; puis des pelouses, des massifs, héliotropes, bégonias, géraniums. De l'eau en abondance : une large prise avait été faite au Lys, petit affluent du Gers, et se répandait en vingt rigoles à travers le parc, apportant sa fraîcheur et les mille chansons suaves ou fortes de ses eaux.

— Comme on est bien ici ! dit la jeune fille, enveloppée de la poésie du jour, du lieu, de l'heure. Et elle demeura le coeur gonflé, l'âme rêveuse, malgré l'activité des doigts.

Toutes les deux s'étaient mises à broder avec ardeur.

Tandis qu'elles travaillaient depuis quelques instants déjà, la femme de chambre vint prévenir la baronne qu'on la demandait au salon, une dame étrangère, de passage à Sauvelane.

— Pardon, chère mignonne, je reviens à l'instant.

Comme Anne-Marie était seule depuis

cinq minutes à peine, elle entendit crier le sable de l'allée qui menait à la grande route.

Elle leva la tête.

Léo! Dieu, quel trouble et quelle joie! de la joie surtout. Oui, une joie si complète qu'elle emportatout autre sentiment, et que la jeune fille oublia et sa résolution de ne plus le voir, et sa jalousie et ses craintes. Il était là, avec son bon sourire et la caresse de ses yeux bruns.

Anne-Marie lui ayant indiqué, d'un geste vague, une chaise de jardin, il s'empressa de s'asseoir.

Il ne tardait pas à demander à la jeune fille si elle était remise, si sa migraine de l'autre jour l'avait bientôt quittée. Et comme elle interrogeait du regard, ne se souvenant plus qu'elle avait prétexté une indisposition pour ne pas accompagner Amélie chez la baronne.

— Celle qui vous a empêchée de venir avec votre amie, et qui a été cause que cette journée, dont je m'étais promis de plaisir, a été si vite pour moi.

Anne-Marie devint toute rouge. Elle reprit l'écran, mais ses doigts ne furent plus capables de piquer l'aiguille dans l'étoffe. Elle regarda autour d'elle comme pour chercher quelqu'un qui vint mettre fin à son embarras, délicieux cependant.

— Et je ne vous ai plus vue, poursuivait Léo. Pourquoi? dites, pourquoi? Je suis venu chez Mme Guerry presque chaque jour. J'ai eu beau regarder du côté de votre porte, de vos fenêtres, rien. Où donc étiez-vous?

Anne-Marie croyait rêver. Mais alors ce n'était pas Amélie qui occupait sa pensée.

Et Séverine? Oui, Séverine? Il était bien son fiancé? L'était-il encore? ou bien mentait-il, cet enjôleur, qu'il eût été si bon de croire, et voulait-il flirter avec elle comme il le faisait avec Amélie, avec d'autres sans doute?

Ces pensées se pressaient en tumulte dans l'esprit de la jeune fille, et elle était

angoissée toute, car celui qui lui parlait ainsi, elle l'aimait follement à cette heure.

Il poursuivait, disant des choses très douces, très prenantes, combien il avait été désolé du malentendu qui les divisait, de sa froideur, et qu'il n'avait de bonheur qu'auprès d'elle.

Anne-Marie demeurait ballotée entre le besoin ardent de croire et le doute amer.

Pourquoi, dit-elle enfin avec tristesse, me dites-vous ces choses?... Je ne peux pas vous croire. Vous allez vous marier... Vous êtes fiancé... Et alors?...

— Je ne le suis plus! s'écria Léo.

— Oh!

Elle eut un sourire incrédule.

— Non, reprit-elle résolument, je ne dois plus vous entendre.

Elle se levait

— Je vous en supplie! Ecoutez-moi!

Doucement, il l'obligeait à se rasseoir. Et, en des paroles pressées, vibrantes, il laissait déborder son coeur. Son mariage? Un projet entre les deux familles. Mais Séverine ne lui avait jamais inspiré qu'une banale sympathie. Indigné de sa méchanceté chez la baronne, il avait passé longtemps sans aller chez elle; et quand il l'avait revue, il ne lui avait pas caché son sentiment. Maintenant tout était fini entre eux. C'était Anne-Marie, qui l'avait irrésistiblement et délicieusement conquis par son charme, par sa grâce souveraine; c'était elle et elle seule qui occupait sa pensée depuis cette soirée de la mi-carême où il lui avait parlé pour la première fois.

Les paroles du jeune homme avaient un irrésistible accent de vérité. Anne Marie ne doutait plus. Ainsi ses craintes d'auparavant étaient vaines: il n'aimait ni Amélie ni Séverine et ce rêve, ce rêve d'amour qu'elle avait à peine osé faire recevoir une entière réalisation.

— Laissez-moi vous aimer, poursuivait Léo, rien que cela, vous aimer, et je serai si heureux! Vous douteriez encore?... di-

tes... Que dois-je faire pour que vous me croyiez... dites... je vous en supplie!...

Il avait pris sa main, toute fiévreuse, toute tremblante.

— Rien, dit-elle enfin, la voix légère comme un souffle, je vous crois!

Ils demeurèrent un instant muets de bonheur.

Le parc était rempli de l'adorable lumière du sous-bois, atténuée et douce que versait le soleil, invisible derrière un cèdre épais. Dans une éclaircie, entre deux chênes, un grand pan de ciel, éclatant d'une lumière blanche, semblable à de l'argent en fusion, dans les ramures quelques cris d'oiseaux, heureux eux aussi dans la paix de l'amour partagé. Les parfums alanguis des fleurs à l'ombre s'exhalaient dans l'air tiède et assoupi. Pas un bruit, sinon le roulement d'une voiture, au loin, dans le soleil et la poussière de la grande route.

Léo et Anne-Marie ébauchaient déjà des projets d'avenir; la vie leur semblait s'ouvrir devant eux, radieuse et pure comme ce coin de ciel, qui étendait entre les arbres son lac de branches lumière, et leurs cœurs, un instant agités, battaient maintenant l'un près de l'autre en un même rythme de paix et de félicité.

La baronne reparut enfin au détour de l'allée. Anne-Marie tressaillit et voulut se lever.

— Inutile, dit Léo avec un sourire, et en rendant plus étroitement prisonnière la main de son amie.

— Elle sait?

— Mais oui. Me le pardonnez-vous?

Alors c'était Mme Guerry, qui, de concert avec Léo l'avait fait venir et s'était éloignée ensuite pour leur laisser liberté entière?

— Est-ce que vous m'en voulez, chère mignonne? disait la baronne à son tour.

— Ah! madame...

Un bon baiser qu'elle posa sur la vieille joue fardée fut sa réponse.

## XI

M. Bonnat partit vers les cinq heures de l'après-midi pour la visite qu'il se proposait de faire au fameux gisement, dont les étincelantes paillettes demeuraient en lumineux amas dans sa cervelle.

Il avait pris à Sauvelane une voiture, attelée de deux bons chevaux; mais l'avait gardée seulement jusqu'à l'endroit où il avait quitté la grande route d'Auch en Espagne.

Elle se fût difficilement engagée dans les chemins de traverse qui mènent chez le cantonnier Bernac. Au reste plus défiant qu'un Harpagon, à qui il paraît que tous les yeux sont tournés vers le lieu où est caché son trésor... Il ne se souciait nullement de faire connaître le but de son voyage.

Pour y parvenir, un mauvais chemin raviné par les eaux, bosselé de cailloux, où les pieds douilleux de l'infortuné conducteur se blessaient de façon lamentable, et tourné à cette heure vers le plein soleil couchant, brûlant encore, M. Bonnat soufflait. Les chauds rayons lui revêtaient les épaules d'une lourde chape de feu, et à travers la manille de son chapeau, à larges bords, lui surchauffaient terriblement le crâne. Il s'arrêtait par instants pour éponger la sueur qui coulait à grosses gouttes de son front; ses jambes étaient molles, sa tête lourde, comme coiffée d'une calotte de plomb; et il regardait, la lèvre bourrue, le regard chargé d'inquiétude, le sommet de la côte, après laquelle il y aurait d'autres pentes encore.

Un pays désert, au reste, des lambeaux de bois, des terrains en friche, à peine quelques bouts de prairies. On eût pu se croire bien loin de tout lieu habité. Cette constatation il la faisait avec une satisfaction réelle; une mine ne pouvait se mieux nichier.

En arrivant chez Bernac, il se laissa tomber sur une chaise, exténué, presque

sans parole. Le cantonnier était allé à sa rencontre, mais l'avait manqué en route; Mariette, sa femme, une active et robuste ménagère, frisant les cinquante-te-cinq ans, offrit au malheureux conducteur, pour tout rafraîchissement, un verre d'horrible *piquette*.

Ah! l'on n'était pas riche chez le cantonnier; neuf enfants, et pour toutes ressources les maigres appointement du père, cinquante-cinq francs par mois, augmentés de quelques sous que gagnaient la fille aînée, Juliette, couturière dans le village, et deux des garçons, en pêchant dans le vers des truites et du poisson blanc, qu'ils allaient vendre ensuite dans les hôtels de Sauvelane, faisant leurs vingt kilomètres, pieds nus pour ne pas user leurs souliers.

Tout en faisant une significative grimace à chaque gorgée de *piquette*, M. Bonnat regardait Mariette avec satisfaction, toujours en mouvement, de tout son corps musculeux, et comme disloqué à force de travail, n'ayant pas interrompu sa besogne, la parole rude et sèche, l'air hérissé. Ce n'était pas cette femme-là qui allait faire des commérages; le secret de la mine serait bien gardé.

Cependant Juliette rentrait de la journée. Elle se rappela qu'il restait au fond de l'armoire quelques bouteilles de bon vin, et alla en chercher une. Dès lors M. Bonnat la considéra avec bienveillance. Au reste elle était agréable à voir: vingt ans à peine, maigre et très brune, mais avec une certaine grâce câline, qui ne manquait pas de charme.

Bernac lui-même ne tarda pas à rentrer. Il avait été convenu que l'on se rendrait au gisement vers les onze heures du soir, alors que la lune éclairerait en plein. Mais aussitôt après le dîner, un méchant dîner s'il en fût, composé de pommes de terre frites et d'un poulet, qui courait encore dans la basse-cour un quart d'heure avant d'entrer dans la poêle, M. Bonnat, la tête vide de pensées, s'était endormi profondé-

ment sur sa chaise. Il ne tarda pas à gagner le lit, que ses hôtes lui avaient préparé dans l'unique chambre de la maison, après avoir recommandé qu'on l'éveillât vers les trois heures du matin.

Le lendemain, le conducteur se leva, frais et dispos, un peu plus tard qu'à l'heure convenue, car depuis longtemps les coqs claironnaient d'une voix sonore la venue du jour.

Tout le monde était depuis longtemps debout chez le cantonnier. Juliette, coquette et bien attifée, en sa pauvre robe de percale, avec son tour de cou drapé en velours noir, rangeait la maison.

Bastien, le fils cadet de Bernac, un jeune garçon de dix-huit à dix-neuf ans, maigre et chétif, avec deux prunelles farouches dans le visage hâve et tâché de roux, préparait sa ligne à pêcher.

Avant de partir, — il n'était pas encore jour — le cantonnier décrocha son fusil, suspendu dans la cheminée, et le passa en bandoulière.

Le conducteur le regardait.

Des fois on peut rencontrer quelque petit oiseau, répondit Bernac à la muette interrogation de son chef. Et puis, vous savez? continua-t-il, ça fait respecter.

— Hein?...

— Oui, je n'aimerais pas à rencontrer quelqu'un par là où nous allons. Je ne veux le bien de personne, moi, mais ça ne serait pas juste... Est-ce moi qui ai trouvé ça? alors ça m'appartient.

— Ça vous appartient?

— Ça nous appartient sensément, et il ne faudrait pas qu'un particulier... y vienne fourrer les pattes!

— Vous exagérez, Bernac, vous exagérez, disait M. Bonnat, un peu gêné par cette exaltation.

— Non, mon conducteur, reprenait Bernac avec énergie, je ne veux pas ce qui est aux autres, mais pour ce qui est à moi, je sais faire bonne garde.

M. Bonnat d'ailleurs ne tarda pas à se

rasséréner dans la quiétude douce du matin exquis. L'air était suave à ses poumons; ses jambes avaient la souplesse de la vingtième année, et il portait avec légèreté son majestueux embonpoint.

Chemin faisant, Bernac racontait à son conducteur ses projets d'avenir, les rêves merveilleux dont il basait la réalisation sur la fortune que la mine devait recéler. Ah! il y avait assez longtemps comme ça que l'on trimait, malheur de malheur! la misère, quoi! S'exécuter toute la vie, lui sur la route, la femme et la fille en journée chez les autres; dix sous par jour et tout ça pour crever de faim, ou il ne s'en manquait guère.

— Onze bouches, hein! mon conducteur, et qui sont toujours ouvertes toutes grandes comme des becs de jeunes merles. Et puis quels plaisirs? Je vous le demande? à peine si l'on peut avoir une blouse propre le dimanche, et de vieux souliers achetés à la friperie.

Au catéchisme, on se moquait des "drôles" parce qu'ils avaient à leurs culottes des pièces de toutes les couleurs. Puis l'on serait malade un jour, et l'on s'en irait dans le trou noir après cette jolie vie là. Et les filles? et les garçons? ils recommanderaient... Ah! nom d'un sort! ce n'était pas la peine de les avoir mis au monde!

Ils arrivèrent au sommet d'un coteau, à l'est de la maison de Bernac. De là se voyaient une suite d'ondulations pressées les unes contre les autres, et au fond desquelles coulaient en temps de pluie ou d'orage de petits ruisseaux. Partout des bois, des landes, des ajoncs, et quelques morceaux de prairies dans les endroits les plus fertiles. Dans le lointain, couronnant les coteaux, comme un peu d'azur et de nuages lumineux plus denses, quelques cimes des Pyrénées. Pas de chemins, le silence et la solitude; rien que quelques chants d'oiseaux nouvellement éveillés dans les feuilles.

De ce sommet on apercevait cependant,

près du ruisseau qu'on appelle la Seyche, et sur le canal qui en dérive, un toit de tuiles noires et moussues, à demi caché par quelques chênes.

— Qu'est-ce que cette maison? demanda M. Bonnat, vaguement inquiet.

— Le moulin de M. Garraud.

De M. Garraud! Ah! diable, diable! voilà un voisin dont on se passerait.

Mais le cantonnier expliquait qu'il n'y avait rien à craindre; le meunier et ses garçons ne venaient jamais du côté de la mine, qui se trouvait là, derrière ce tertre, loin de tout chemin.

— Et le propriétaire du sol?

— Un nommé Latapie, un gaillard qui ne se promène pas tous les jours dans ce coin, parmi les ajoncs et les bruyères; il a d'autres chiens à fouetter, je vous en réponds: tristes affaires! des dettes partout!

— Et vous croyez qu'il serait content d'en tirer quelques sous de son terrain?

— Pour sûr, et il n'en demanderait pas lourd.

— Il faudra voir Bernac. A qui les terres qui touchent à cette parcelle?

— Au moulin de M. Garraud.

— Ah diable! diable! Un mauvais garnement Bernac, ce Garraud. S'il n'avait dépendu que de lui il y aurait quelques lunes déjà que M. Bonnat ne serait plus votre chef.

— Mon conducteur, à qui le dites-vous?

On le détestait aux alentours. Avare et brutal, il ne pouvait garder longtemps ni meunier, ni domestiques. Et ses frasques donc! Toutes les femmes qui avaient la sottise de l'écouter...

— Ah! il ne faudrait pas qu'il vint rôder du côté de chez nous, le gaillard; Juliotte est sage, mon Dieu, je suis tranquille; mais enfin, n'importe! Je ne lui conseillerais pas d'essayer de lui en conter quand je ne suis par là.

Lorsqu'ils eurent franchi un nouveau ravin et atteint le sommet du coteau, Ber-

nac s'arrêta; et, montrant de la main le fond d'un ruisseau desséché et couvert de ronces :

— C'est là, mon conducteur.

Le coeur de M. Bonnat se mit à battre à grands coups. Il souleva son chapeau pour essuyer la sueur que la course ou l'émotion, plutôt, faisait perler sur son front.

C'était donc là! là! Toutefois, il éprouvait quelque désappointement: le cadre lui paraissait mesquin pour la grande chose.

Mais lorsque, étant descendus, ils eurent promené autour d'eux un regard circulaire pour s'assurer que du haut des pentes voisines nul par aventure ne les voyait et que Bernac eût coupé un peu de ronces qui encombraient le fond du ravin, M. Bonnat fut pris comme d'un éblouissement. Sur la terre noirâtre et savonneuse, devant lui, à droite, à gauche, partout, les cailloux métalliques brillaient!

Il en ramassa plusieurs parmi les plus beaux, et, les ayant lavés dans un peu d'eau restée en un creux de ruisseau, en ce moment à sec, ils étincelèrent comme de vraies pièces d'or. Et il en avait! il y en avait encore! M. Bonnat, tout à l'ardeur de ses recherches, et sans souci de gêner son pantalon gris clair si soigneusement brossé au départ, s'était agenouillé par terre, et, les manches retroussées au-dessus des coudes, où, dans le blanc des chairs se creusait une aimable fossette, de ses deux mains fines, aux ongles roses bien polis, il se mit à fouiller avec ardeur, sa face un peu bougonne d'ordinaire, rouge maintenant de satisfaction.

Il fit creuser un grand trou à la bêche par Bernac. Au fond de ce trou d'aurtes cailloux étincelèrent encore. Puis un autre trente pas plus loin; partout la substance noire, savoureuse, et partout le radieux métal!

Puis, ayant fait soigneusement replacer les broussailles et des ronces sur la terre, nivelée de nouveau afin de dissimuler tou-

te trace de recherches, il fit creuser encore en dehors du lit du ruisseau, sous des bouquets d'ajoncs. D'abord une mince couche de terre jaune, puis la même substance noire, onctueuse au toucher, apparut, mélangée de paillettes métalliques, et renfermant les mêmes cailloux plats ou polis, recouverts de cristaux d'un métal jaunâtre. Une autre fouille un peu plus loin lui donna le même résultat. Ainsi les collines elles-mêmes étaient de cette substance.

Et par cette nuit de lune où Bernac avait fouillé, il avait été jusqu'à deux mètres de profondeur, et partout il avait rencontré le même sol.

Des perspectives infinies s'ouvraient devant l'excellent fonctionnaire. Il essaya de calculer mentalement: deux cents pas de long, cent cinquante de large, deux mètres de profondeur... mais il se perdit en ses opérations. Il ouvrit alors son calepin, prit quelques notes, et se promit de reprendre ses chiffres à tête reposée, dans le silence de son cabinet.

Il n'avait pas dit une parole, ni fait un geste qui n'ussent révélé ses sentiments intimes — il était digne et grave toujours — mais le cantonnier avait deviné à la stupeur admirative de sa physionomie.

— Hein? mon conducteur, qu'est-ce que je vous disais?

— Oui! oui! en effet!...

— Qu'est-ce qu'il faut en penser?

— Renversant! mon ami extraordinaire! absolument extraordinaire!

Puis, comme ils s'en retournaient, il l'arrêta, son abdomen majestueux plus renflé encore que de coutume, et, lui posant familièrement la main sur l'épaule:

— Si ce que j'espère se réalise, vous ne traînez pas longtemps sur la grande route, mon brave. Surtout, ajouta-t-il, en posant son doigt court sur ses lèvres, *Motus!* le silence!

— N'ayez crainte, mon conducteur.

Au reste, ajouta-t-il, en serrant comme un ami son fusil contre son sein, si quel-

que particulier s'avisait de toucher à ce qui ne lui appartient pas!...

M. Bonnat se sentit un peu gêné. Il n'aimait pas ces paroles belliqueuses de son cantonnier, et encore moins ce regard farouche sous les sourcils rapprochés, dont il les accompagnait.

Tous deux rentrèrent à la maison, où le conducteur devait déjeuner avant de se rendre sur la route, exactement à la borne 40 k. 7 où la même voiture qui l'avait amené la veille au soir le devait reprendre.

Le soleil s'était levé pour une journée chaude et lourde; le bleu violent du ciel, au-dessus des futaies fraîches, était parsemé de quelques petits nuages très denses, d'un gris noir, qui, sans doute, s'assembleraient tout à l'heure en lourdes nues orangeuses; et les rayons brûlants de ce soleil d'été chauffaient les épaules et le crâne à travers la coiffure; mais ni l'un ni l'autre des deux hommes ne s'en apercevaient. M. Bonnat était tout à ses pensées; il allait en automate, faisant et refaisant sans cesse les mêmes calculs fabuleux, supputant le nombre de mètres cubes, la quantité de minerai par mètre, les frais d'exploitation, la valeur du métal cuivre, argent ou or. Ce devait être de l'or, pensait-il, quelque étrange que fût la chose, tout ce qu'il avait lu dans les traités de minéralogie qu'il avait pu se procurer et sur la manière dont ce dernier métal se comporte dans le gisement ressemblait précisément à ce qu'il venait d'avoir sous les yeux: cailloux, paillettes, pépites, cours d'eau. Puis la douleur était là, la belle couleur jaune, et la pyrite de fer dans laquelle on rencontre le précieux métal était évidemment en quantité dans cette terre noire, ou plutôt était cette terre elle-même.

Ensuite son esprit entraînait dans un autre ordre d'idées:

Comment s'assurer la propriété du gisement? Oui, comment se l'assurer à lui-

même, l'assurer à Bernac, au commandant? Il ne voulait plus exclure ce dernier; M. Louvet avait sans doute quelques économies, tout au moins de bons appointements; il faudrait quelques frais pour l'exploitation, si aisée fût-elle. Et d'ailleurs il était au courant de la chose. Le mieux serait donc de former une société à trois. Mais après, comment faire? quelles démarches? le cas était si nouveau pour lui que le bonhomme, habitué seulement au travail régulier et machinal de son administration, demeurait tout démonté. Il avait si peu le sens pratique de la vie! son esprit se perdait d'ordinaire en ses rêveries de voyage, en ses chimères de mouvement, dont sa pensée vagabonde s'enchantait dans la paresse douillette de son corps pesant.

Toutefois il s'était fait prêter un Dalloz et avait compulsé tout ce qui a trait à la législation minière. Il y avait lu:

"Qu'on ne peut faire de recherches de mines sans l'autorisation du propriétaire du sol;

"Qu'on doit adresser une demande en concession à M. le Préfet, lequel ordonne une enquête, fait afficher dans la commune où se trouve le gisement pendant trois mois etc., etc.

Ces dispositions l'avaient fait frémir, et maintenant encore le jetaient en un abîme de perplexités. Une fois le secret divulgué comment la défendre, la mine? La première chose à faire c'était donc d'acheter le terrain; après on élèverait des clôtures, des murs... — de huit pieds de haut s'il le fallait — et l'on empêcherait qui que ce fût d'y mettre le nez. Ensuite on verrait. Ensuite!... il y avait M. Garraud, si proche avec son moulin! N'était-ce pas une fatalité? Malheur! s'il pouvait se douter! jalousie, méchanceté, convoitise, il aurait cent raisons pour tâcher de lui ravir sa trouvaille. Et il était influent: le secrétaire-général était son ami; à Paris, il avait aussi des relations dans le monde politi-



que. M. Bonnat recommanda à Bernac de lui envoyer le propriétaire Latapie, sans retard et sans lui laisser soupçonner pour quoi bien entendu.

Puis, revenant à son idée de tenir la chose secrète :

— Et Juliette ne sait rien ? vous en êtes sûr ?

— Parfaitement, mon conducteur. Il ne manquerait plus que ça ! elle va coudre, et quand les doigts marchent... vous comprenez, la langue aime à se dégourdir de même.

Le cantonnier était tout à ses rêves lui aussi ; il quittait sa mesure, donnait sa démission, achetait, non loin de la grande route, une belle métairie, qui serait prochainement à vendre devant le Tribunal, et ils s'y installaient, Mariette et lui. Les garçons on les mettait au collège de Sauvelane ; on en faisait des messieurs ; tiens ! pourquoi pas ? ils n'étaient pas plus bêtes que les autres sans doute ; les filles à la pension. Juliette se mariait avec quelque riche propriétaire, ou même avec un employé, si elle le préférait. Quant à eux deux, ils vivaient tranquilles libérés à tout jamais de l'écrasante besogne quotidienne et du souci du lendemain, et des menaces de la misère, elle faisant son ménage, lui plantant une vigne, soignant le jardin, mais à sa fantaisie et juste pour ne point s'ennuyer à ne rien faire.

Ah ! l'espoir encore indécis et flottant, mais radieux, qui se levait ce matin-là pour les deux hommes du fond de ce ravin sauvage, dans la paix de la solitude où l'on n'entendait que les sifflets des merles énamourés, insouciantes, eux, de toutes choses si ce n'est de l'été accompli et des nids désertés !

Comme M. Bonnat s'en retournait seul vers la grande route, à couvert cette fois sur le bord du chemin, dont le taillis de chênes et d'acacias lui versait quelque fraîcheur, il aperçut, à quarante pas environ au-devant de lui, vers le fond de la côte

deux silhouettes d'homme, l'une de haute stature, l'autre petite et frêle.

M. Bonnat tressaillit ; il les reconnaissait : c'étaient Pierre Garaud et Bastien, le fils de Bernac. Les deux jeunes gens semblaient engagés en une vive discussion.

Le conseiller général bientôt, prenait l'autre par l'oreille et le secouait vivement.

Bastien finissait par se dégager, mais, ayant eu sans doute quelque nouvelle parole insultante, il recevait deux maîtresses gifles. Après quoi il prenait la fuite.

En s'en allant, il se retournait et envoyait des gestes de menaces à son adversaire.

M. Bonnat ne se souciait nullement d'intervenir et encore moins d'être aperçu de Pierre Garaud.

Il se jeta donc dans le taillis voisin et s'efforça de gagner la grande route. Il y parvint non sans s'être rudement meurtri les pieds aux cailloux qui parsemaient le bois, avoir trébuché à des racines et s'être même lourdement étalé deux fois à terre.

### XIII

Anne-Marie s'éveilla ce matin le cœur léger, comme lorsque l'on a dormi longtemps en des rêves heureux. Et ces rêves l'avaient été tous, occupés de Léo, emplis de Léo. Il ne quittait pas plus sa pensée pendant le sommeil que pendant la veille ; et la nuit heureuse n'était que la suite du jour heureux, avec je ne sais quoi d'imprécis, de plus flottant, et ainsi d'infiniment plus suave, qui pare les beaux songes, et en fait parfois des haltes délicieuses dans la réalité morne.

A peine eût-elle repris connaissance d'elle-même et de ce qui l'entourait, — sa chambre de jeune fille tendue de cretonne fleurie de bleu — qu'elle joignit ses deux bras nus au-dessus de sa tête, dont les cheveux noirs tranchaient sur la blancheur de l'oreiller.

— Aimée! murmura-t-elle.

Et elle demeura un instant, le sourire aux lèvres, immobile, comme pour ne point effaroucher cette minute exquise du réveil, ou elle retrouvait la notion parfaite de son bonheur.

“Aimée!” se répéta-t-elle, comme pour se bien affirmer ce qui était si vrai. Ce mot résumait toutes ses pensées de cette semaine, depuis l’aveu de Léo chez la baronne. Elle était aimée, elle aimait; elle ne songeait point à autre autre. Les soucis viendraient peut-être un jour et les peines mais elle n’en avait pour l’heure aucun soupçon.

Elle commença de s’habiller avec paresse, entr’ouvrit les volets. Ah! le joli jour! Comment ne l’eussent-ils pas été tous maintenant? C’était en outre la fête patronale à Sauvelane. Et l’on allait se voir, se rencontrer, oui, jusqu’au soir: c’était un long bonheur qui commençait.

Le frais matin reposait, calme, mais s’éveillait déjà sous les marronniers, dont les hampes roses avaient fait place aux grappes de fruits d’un vert pâle. Le soleil enveloppait d’une gaze blonde le Palais de Justice, sa colonnade, ses degrés.

Et l’eau qui tombait dans le bassin de la fontaine avait un chantonnement nombreux, comme si une multitude de petites voix eussent dit chacune le contentement des coeurs.

A l’entrée de la place, des poteaux de bois s’élevaient, couronnés d’une planche où étaient peintes, en grosses lettres, ces mots:

Fête de saint Jean.

Partout des mâts, surmontés de drapeaux tricolores, claquaient dans la brise déjà tiède, au-dessus de la verdure robuste des marronniers. Sous les arbres, des tentes de coutil, roues de fortune, femmes géantes, lutteurs, commençaient à s’animer, tandis que le manège des chevaux de bois s’attardait, immobile sous ses voiles grises. A l’une des extrémités de la place,

on s’occupait à monter l’estrade des musiciens: un char à boeufs du pays, tout simplement, voilé par des branchages de chêne et des faisceaux de drapeaux; en avant, la salle de bal, c’est-à-dire une aire recouverte de sciure de bois et entourée d’une palissade en battis, léger, où à partir de cinq heures et jusqu’au lendemain, les couples tournoieraient sans relâche, emportés par le rythme musical.

Anne-Marie mit une délicieuse robe vert d’eau, en voile, légère et souple, et d’où sa beauté émergeait, radieuse.

Comme elle achevait de piquer à son corsage une frêle branche de jasmin, on frappa à la porte.

C’était M. Bonnat.

— Eh bien! Est-on prête?

L’excellent conducteur, rasé de frais, pomponné, ganté, son gilet clair à fleuretttes bien tendu, entraît, le visage rayonnant.

Anne-Marie lui sautait au cou et le serrait bien fort; sans savoir pourquoi sans doute, parce qu’elle était heureuse, uniquement.

Mais il reculait, tout effaré de cette étreinte, qui menaçait d’endommager sa personne précieuse.

— Gui! petite, tu as failli m’étouffer... tu as chiffonné ma cravate...

Anne-Marie rit de bon coeur, et l’on partit.

Ce fut une première flânerie, qui dura tout le matin dans les rues de la petite ville, animées déjà, et sous les marronniers, où la fête commençait. De même dans l’après-midi, malgré le soleil de juin qui dardait dans le ciel bleu, chauffait à blanc la ville, ses rues poudreuses, des toits de tuile, mais ne parvenait pas à dissiper la fraîcheur sous les arbres. Et l’on se vit, et l’on se rencontra, Anne-Marie se promenant avec les dames Louvet et Châtillon, Léo avec ses amis. Et c’était une joie pour elle de penser que parmi tout de jeunes fil-

les jolies et parées, il ne songeait qu'à elle, il ne voyait qu'elle, elle seule.

La journée s'en alla comme un rêve très doux.

Vers cinq heures la foule était compacte sous les marronniers : petites ouvrières en costumes frais et voyants, paysans et paysannes des alentours, bras dessus, bras dessous, par chaînes formées de jeunes filles et de jeunes gens, tous également émerveillés du bruit, du mouvement, de la foule. Puis le bal, les cuivres, les clarinettes qui faisaient rage. Têtes nues, ou en foulard de couleurs vives, les jeunes femmes sautaient sans souci de la mesure, mais avec l'évident dessein de s'en donner à cœur-joie.

Vers les neuf heures, quand la nuit fut venue tout à fait, Anne-Marie demanda à retourner sous les marronniers. M. Bonnat finit par consentir à l'accompagner ; mais ce ne fut pas sans de multiples soupirs et sans avoir fait remarquer combien grand, combien héroïque était le sacrifice qu'il faisait lui, à qui la rumeur d'un simple marché donnait la migraine.

A peine le conducteur et sa fille eurent-ils fait quelques tours qu'ils aperçurent un groupe de dames. C'était Mme Louvet et Amélie, Mme Châtillon, la femme du contrôleur des contributions directes, et enfin, la baronne Guerry, M. Bonnat tressaillit d'aise ; une pensée subite l'avait illuminé ; confier Anne-Marie à ces dames, et gagner son grand lit, si moelleux, dans la chambre du fond de la cour, où le bruit de la fête ne serait plus qu'un murmure endormeur.

Il rama de ses bras courts à travers la foule, déjà épaisse, afin d'arriver au plus tôt.

Berthe, l'une des filles de Mme Châtillon, une brunette de douze ans, crânement juchée sur l'un des lions du manège, et se tenant d'une seule main, en voyait à sa mère et aux autres dames des baisers du bout de ses doigts menus.

Mlle Bonnat fut bien accueillie, et l'on convint qu'après la fête on l'accompagnerait jusqu'à sa porte.

— As-tu le passe-partout, fillette ?

— Oui, père.

— Ne te presse pas ; tu peux rester autant que cela te fera plaisir.

Et M. Bonnat s'empressa de se retirer. Il avait disparu depuis quelques minutes à peine quand Léo vint saluer la baronne et ses amies.

Berthe étant descendue des chevaux de bois, on décida de se promener ensemble à travers la fête.

Mme Guerry invita gracieusement le jeune médecin à être de la partie. Amélie avec une adroite discrétion s'était rapprochée de Léo. Aimable, enjouée elle lui parlait avec entrain, cherchant à attirer son attention. Elle était bien jolie, ce soir, dans le voile floconneux de sa robe crème, elle le savait, et elle avait conscience aussi du charme capiteux qu'exhalait la fraîcheur épanouie de ses vingt ans.

Mais le jeune homme sans paraître la voir, s'était incliné devant Anne-Marie, qui se tenait un peu à l'écart, toute timide en son sourire heureux, et lui offrait le bras. Mlle Louvet devint toute pâle de dépit.

On s'en alla à travers la fête ; elle battait son plein à cette heure.

C'était dans la lumière des lanternes vénitienes multicolores, des globes rouges bleus, blancs, semblables à des fleurs qui eussent porté en dedans leur clarté. C'était parmi la foule tantôt un visage égayé, entrevu, un mot joyeux, saisi au passage, un geste d'adieu, envoyé de loin.

Cependant Mme Châtillon n'était venue à la fête que par complaisance pour Berthe. Joueuse fervente, elle réunissait souvent chez elle le soir, quelques personnes pour une manille, un wisth. Cette fête de la saint Jean lui aurait paru manquée si elle n'avait pu faire sa partie habituelle. Aussi son unique préoccupation, de-

puis un moment, était-elle de trouver dans la foule quelqu'un de ses partenaires accoutumés, qu'elle entraînerait chez elle, et qui, avec son mari et la baronne, complèteraient le jeu.

Enfin, apercevant devant une roue de fortune l'honnête et placide figure de M. Ronjoie, le receveur buraliste, elle alla droit à lui. Quelques instants après les quatre dames, le receveur, Léo et Anne-Marie quittaient la fête et se rendaient ensemble chez Mme Châtillon.

Pour y arriver, ils durent traverser une vaste place, bordée en partie de jardins incultes, et où, le mercredi, se tenait le marché aux légumes. Elle était déserte à cette heure. La lune, qui venait de se lever, semblait surgir du massif sombre d'un jardin, l'inondait de sa blanche lumière.

Léo et Anne-Marie avaient pris les devants. Tandis qu'ils la parcouraient, séparés de leurs compagnons, encore dans la rue voisine, un groupe, composé de trois femmes et de deux jeunes gens, coupait l'un des angles. Le groupe, en les apercevant, s'arrêta quelques minutes pour les mieux considérer.

— Tiens!... fit l'une des femmes, une belle fille en costume d'ouvrière.

— Qui ça peut-il être ces particuliers-là? interrogeait l'un des jeunes gens.

— Tu es drôle, toi, des amoureux, pardi qui ça serait autrement?

— Oui! mais je crois que je les connais, dit la jeune fille.

— Notre docteur, dit soudain l'une des deux autres femmes, qui n'était autre que la femme de chambre de Mme Daguens.

— Et la fille du conducteur! exclama la cuisinière des Carbaud. C'est notre demoiselle qui en ferait une tête si elle voyait ceci...

— Ça ne marche donc pas, le mariage chez vous? interrogea la première.

— Oh! pour ce qui est du mariage... on en sait long, dit la cuisinière. Il s'est passé des choses... Je ne vous dis que ça.

Elles se donnaient l'une et l'autre l'air entendu, ayant, avec leur flair toujours en éveil de domestique curieux des affaires de leurs maîtres, deviné à demi le refroidissement survenu entre les deux fiancés.

Le groupe poursuivit sa route, commentant la rencontre imprévue.

Bientôt un whist était organisé dans le salon du contrôleur. La pièce ouvrait de plein pied sur une terrasse ornée de plantes vertes et de fleurs: orangers, caoutchoucs, marguerites. Un rosier grimpant étendait la guirlande parfumée de ses branches fleuries le long de la balustrade. Anne-Marie et Léo étaient venus s'asseoir tout contre, sur un banc.

De là on dominait la place et une grande partie de la ville.

La lune, large et ronde, sur le bleu noir et peu élevée au-dessus de la maison, les laissait dans l'ombre, mais éclairait en plein, au fond d'une rue voisine et ténébreuse, la vieille église de Sauvelane, qui, vêtue, semblait-il, de surnaturelle lumière, s'enlevait en une blancheur de rêve, et paraissait flotter immatérielle, entre terre et ciel.

L'air exquis de la nuit les enveloppait, parfumé des roses et des autres fleurs de la terrasse, imprécises dans l'ombre, — un de ces airs légers qui ne se font sentir ni aux fronts ni aux poitrines.

Et ce fut pour eux une heure inoubliable, une de ces premières heures d'amour si enivrantes, que l'on oublie en leurs profondes délices que la vie de chaque jour est là, tout proche, qui nous guette au sortir du songe, avec ses amertumes, avec ses réalités, ou moroses ou cruelles.

Léo cependant ne tarda pas, après cette soirée de la Saint-Jean, à envisager de près, et de façon positive, la situation nouvelle que lui faisait son amour pour Anne-Marie. Il voulait fermement l'épouser. Il avait en l'honnêteté de la jeune fille, une foi qu'aucun soupçon n'effleurait; d'autre part, son sentiment était si profond qu'il

ne doutait pas un instant de sa durée indéfinie. Mais les difficultés et les obstacles lui paraissaient maintenant redoutables, presque invincibles.

Ses parents avaient fort à cœur son mariage avec Séverine; ils y comptaient absolument, et depuis des années. Et Mlle Bonnat n'avait pas de fortune. De plus, M. et Mme Daguens, ainsi que Rose, dont l'avis pesait, dans les conseils de la famille partageaient la défiance que les allures indépendantes de la jeune fille inspiraient à la bourgeoisie de Sauvelane.

Toutefois pour arriver au mariage qu'il souhaitait il fallait qu'il apprît aux siens sa rupture avec Mlle Carbaud et sa résolution bien arrêtée de se marier selon son cœur. Mais cela comment le faire admettre par M. Daguens? Comment le lui dire seulement? Il lui en imposait tant à son fils, comme d'ailleurs à la plupart de ceux qui lui étaient sujets, cet homme, grand maigre, solidement musclé, et très droit, malgré ses soixante-douze ans. Il ne lui avait jamais donné une gifle étant enfant, et pourtant un mot courroucé de sa voix métallique le faisait tressaillir. Il représentait invinciblement pour lui, et cela depuis qu'il se souvenait l'ordre, la raison. Quand Léo n'avait pas travaillé au lycée, ou qu'il était entré dans quelque mutinerie de potache, le regard de ses yeux bleus, qui, du fond de l'arcade sourcilière pénétraient comme des flèches, le pli sévère de ses lèvres, rasées selon l'usage d'autrefois, tout jusqu'à la majesté du grand nez osseux, lui eût donné l'envie de rentrer sous terre. Aussi Léo ne s'était-il jamais permis de discuter, à peine de hasarder parfois un avis.

Du jour où il avait été jeune homme, il avait souffert de cette contrainte, mais le joug était pris depuis l'enfance; il ne songeait même pas à s'en affranchir. Leurs désirs ni leurs vœux d'ailleurs n'avaient encore jamais eu l'occasion de se contrarier. Quand il s'était agi du choix

d'une profession ils avaient vu de même, et de même pour le projet de mariage.

M. Daguens, sorti de l'École des Arts et Métiers d'Aix, sans un sou vaillant, avait dirigé, comme contre-maître, une grande briqueterie à vapeur, située à quelque kilomètre de Sauvelane, et avait fini par en devenir l'unique propriétaire.

Pendant trente années, il avait travaillé sans relâche, créant, organisant, couché tard, levé tôt, ne sortant que pour ses affaires, ne sachant rien en dehors de son usine. Son but, son unique but, avait été de parvenir à faire ses deux enfants, à son fils et à sa fille, une situation brillante. Il y avait réussi. Las enfin, et voyant d'ailleurs son industrie décliner par suite de l'établissement d'une usine rivale, il s'était retiré des affaires une dizaine d'années auparavant, avec une belle fortune.

Un matin, quelques jours après la Saint-Jean, M. Daguens père fit prier, par la femme de chambre, son fils de venir le trouver dans son cabinet de travail.

— Que peut-il me vouloir? pensa le jeune médecin. D'habitude quand son père le faisait appeler ainsi, c'était pour l'entretenir de quelque affaire sérieuse, car ils étaient souvent ensemble, soit à table, soit en allant à leurs propriétés, et, bien qu'il y eût peu d'intimité entre eux, ils causaient beaucoup, soit des intérêts de la famille, soit des divers événements de la petite ville.

Quand Léo entra, M. Daguens, assis devant son bureau, et occupé sans doute à régler quelque compte, ne se retourna point; il continua silencieusement son travail. Tout auprès, Mme Daguens, brodait un mouchoir, dont elle approchait beaucoup ses yeux de myope, évitait visiblement de regarder son fils.

Elle était d'une quinzaine d'années moins âgée que son mari. C'était une femme de taille moyenne, avec des bandeaux plats, aux rares cheveux blonds et

des yeux bleus, des yeux saillants qui donnaient à sa physionomie une expression un peu revêche et défiante; bien menteuse, certes, car c'était une personne excellente, qui adorait ses enfants, et qui, si elle n'en eût été empêchée par son mari, eût satisfait tous leurs caprices. D'esprit assez borné d'ailleurs, et en qui M. Daguens avait trouvé précisément la compagne docile et effacée qui convenait à son tempérament autoritaire.

— Vous m'avez fait demander, mon père, dit Léo.

— Parfaitement... Assieds-toi.

Bien que surpris de ce singulier accueil, le jeune homme s'assit. M. Daguens se retourna tout d'une pièce, boutonna lentement son veston, geste qui lui était familier quand il voulait aborder une question grave. Et du haut de son visage, enhaussé encore, semblait-il, par la cravate noire à plusieurs tours, qui s'enroulait autour du col et soutenait son long cou, il regarda son fils attentivement, comme pour deviner à l'avance à quelle résistance il allait se heurter.

— Léo, dit-il sévèrement, j'ai de graves reproches à vous faire.

Il ne le tutoyait pas, comme il en avait coutume, ce qui était chez lui la marque d'une irritation profonde.

Léo avait eu un geste vague de protestation.

— Je le répète, vous vous conduisez depuis quelque temps, vous vous êtes conduit, dimanche soir, entre autres; avec une légèreté impardonnable.

Léo comprit tout de suite: Sûrement il avait été vu avec Anne-Marie le soir de la Saint-Jean; on avait su qu'il la rencontrait souvent chez Mme Guerry, et quelque bonne âme, sa soeur peut-être, en avait informé ses parents.

Toutefois, aimant mieux voir venir:

— Vous plairait-il de préciser, mon père? Je ne vois pas.

— Pardon, vous voyez très bien... et

vous savez parfaitement à quelles circonstances je fais allusion; mais puisque vous tenez à ce que je m'explique... on vous a vu en de sentimentales promenades aux environs de Sauvelane avec une jeune fille...

Cette fois l'étonnement de Léo fut sincère.

De sentimentales promenades? On ne pouvait vraiment qualifier ainsi si les garden-parties qui avaient eu lieu dans le petit bois de Partel, où Anne-Marie s'était trouvée, mais avec tant d'autres personnes! Ce qu'il ignorait, c'est que Rose sachant qu'Anne-Marie continuait à sortir seule à bicyclette, et devinant le goût que son frère avait pour elle, avait regardé comme probable qu'ils se rencontreraient à la campagne, et l'avait dit aux siens comme une chose véritable.

— Une jeune fille, poursuivait M. Daguens, qui ne vous est assortie ni par le rang, ni par la fortune; et qui d'ailleurs, par le seul fait qu'elle consent à se rencontrer sur les grands chemins avec un jeune homme, prouve le peu...

— Mon père...

— Oui, le peu qu'elle vaut. Vous ne n'empêchez pas d'achever ma pensée. Mais ceci n'est rien encore; dimanche, le soir de la Saint-Jean, vous vous êtes affiché avec elle de la plus ridicule façon la promenant à votre bras, toute la soirée, disparaissant avec elle loin de la foule importune...

— Mon père, voulez-vous me permettre?...

Monsieur Daguens parut ne pas l'entendre.

— Cela... mon Dieu! je vous le pardonnerais, aisément... un jeune homme rencontre une jeune fille... qui consent à l'écouter... dame!... Mais vous êtes dans une situation particulière, vous; vous oubliez que vous n'êtes plus libre, que vous êtes le fiancé de Séverine, que, d'un moment à l'autre, elle, ou les siens, peuvent

apprendre votre inqualifiable conduite, en être légitimement outragés, et que cela enfin... que cela voyens, peut faire rompre votre mariage. Y avez-vous songé?

Il ne venait pas en effet un instant à l'esprit du père que Léo eût le dessein de ne point épouser Séverine; il avait une foi trop profonde dans son bon sens et dans sa raison. Le jeune homme avait trouvé dans Mlle Bonnat une jeune fille légère, il lui avait fait la cour; c'était une simple aventure, voilà. Seulement il connaissait trop la rigidité de principes de la famille Carbaud et sa fierté pour n'être pas effrayé des conséquences qui se produiraient au cas où elle viendrait à tout savoir.

— Ce n'est pas tout, dit doucement Mme Daguens, dites-lui donc...

— Non, ce n'est pas tout en effet. Il ya trois semaines environ vous êtes allé chez les dames Carbaud, — après être demeuré invisible quinze jours s'il vous plaît — et vous leur avez fait une scène ridicule, accablant votre fiancée de sots reproches, toujours à cause de cette même personne, à qui décidément vous avez l'air de tenir, vous conduisant enfin de sa déplorable façon que vous avez obtenu d'être mis à la porte.

— Ah! Léo, quel chagrin, cela m'a fait! s'écria Mme Daguens. Je ne le sais que depuis hier au soir. Je n'en ai pas dormi de la nuit!

— Comme vous le pensez bien, reprit le père, votre mère est allée chez les dames Carbaud dès ce matin, pour tâcher de réparer votre sottisé. Eh, mon Dieu, peut-être...

— Oui, mon Léo, mais à une condition c'est que la journée ne se passera pas sans que tu ailles leur présenter tes excuses. Encore, remarque que je ne répons de rien. Enfin, j'ai cru comprendre... on m'a laissé espérer... qu'on te recevrait. J'ai promis que tu serais là à trois heures au plus tard.

— Vous avez promis, j'en suis désolé, ma mère.

— Comment donc? fit vivement le père.

— Je n'irai pas... Je ne peux pas aller chez Mmes Carbaud.

— Tu n'iras pas! s'écria Mme Daguens, en laissant tomber son ouvrage de stupeur.

— Vous n'irez pas? fit M. Daguens, contenant à peine sa colère. Et la raison s'il vous plaît?

— La raison? répéta Léo emporté par les émotions diverses qui l'agitaient depuis tantôt une heure, c'est que je n'aime pas Séverine, c'est que je ne l'aime plus ou que je ne l'ai jamais aimée. Et, malgré qu'il m'en coûte infiniment de vous affliger, ma mère, je ne puis... je ne l'épouserai jamais!

Un moment de silence suivit, pendant lequel on entendit la pendule sonner onze heures. Du dehors, par la fenêtre ouverte, montait la rumeur gaie des élèves de l'école communade, qui se dispersaient avec des bonds de jeunes poulains lâchés; un temps couvert, un peu frais; dans les marronniers de la place des volées de moineaux piaillaient à étourdir.

Mme Sidonie Daguens avait poussé un "oh!!!" d'indignation, et regardait son fils de ses pleins yeux de myope, comme si vraiment elle ne le reconnaissait pas.

Quant à M. Daguens il réfléchissait profondément. Ainsi donc c'était plus sérieux qu'il ne l'avait pensé. Si Léo se montrait tout à coup, et sans raison apparente, rebelle à ses désirs, à ceux de sa mère; si, après avoir été résolu pendant plusieurs années à épouser Séverine, il déclarait maintenant, d'une façon formelle, qu'il ne l'épouserait jamais, et cela sans donner de motif, sinon qu'il ne l'aimait pas, c'est qu'évidemment son coeur était pris, et sérieusement. Ce que M. Daguens avait regardé comme une légèreté sans importance, était sans doute une passion violente une de ces passions qui jettent par-

fois hors de la voie droite les plus raisonnables.

Et, tout à coup il se souvenait de sa propre jeunesse. Une chose semblable avait failli lui arriver à lui-même. Vers ses vingt-cinq ans, il s'était épris d'une jeune fille, Paule Drouet, la soeur d'un avoué de Sauvelane, jolie et spirituelle, mais sans un centime de dot. Or, il souhaitait ardemment, à cette époque devenir l'un des associés de la briqueterie, et un apport de fonds assez considérable lui était demandé. Des amis s'entremirent en ce moment pour lui faire épouser Mlle Sidonie Mègues, jeune personne médiocre, point belle, et pour qui il ne ressentit d'abord que de l'éloignement. Mais elle apportait en dot une centaine de mille francs, c'est-à-dire un peu plus qu'il ne lui fallait pour devenir l'un des associés de l'usine.

Il avait hésité quelque temps, car, bien que calculateur et positif déjà, il avait à ce moment son heure de jeunesse. Enfin, ayant considéré que Paule était non seulement pauvre mais frivole, et qu'elle n'avait aucune des qualités qui font la bonne femme de ménage, qualités dont au contraire était abondamment pourvue Mlle Sidonie, la raison l'emporta sur le coeur et Paule fut délaissée.

Elle mourut deux années après, de chagrin, disait-on de toutes parts — M. Daguens était fort séduisant à cette époque. — Lui voulut croire qu'une maladie de poitrine l'avait enlevée, et fit taire assez aisément ses remords.

Il ne tarda pas à concevoir pour sa femme l'estime que méritaient sa douceur, sa bonté et ses autres qualités solides; enfin un tranquille amour conjugal qui lui suffisait, absorbé qu'il était par les affaires.

Sa fortune s'accroissait de jour en jour il se trouva parfaitement heureux.

Souvent depuis, songeant à cet épisode de sa jeunesse, il s'était demandé avec étonnement, quelle avait été un instant son aberration, et il se félicitait de la fer-

me résolution qu'il avait su prendre. "Je serais dans la misère, s'était-il dit plus d'une fois."

Eh bien, Léo lui aussi était épris d'une jeune fille sans fortune, jolie et, sans doute, fort adroite, qui avait su l'enjôler; mais il reviendrait à la raison, comme l'avait fait son père. Pour cela, il fallait lui ouvrir les yeux, le désillusionner sur le compte de celle qu'il aimait.

— Mais enfin! reprit-il, avec un calme qui ne surprit point Léo, — celui-ci savait combien son père était capable de se dominer, — mais enfin! si tu renonces ainsi à un projet dont la réalisation est, comme tu le sais, notre voeu le plus cher, qui réunit toutes les conditions d'une union heureuse: âge, fortune, situation, et qui jusqu'à ce jour avait paru t'agréer ce n'est pas j'imagine, sans quelque raison... sans quelque raison... raisonnable.

Pourrait-on savoir?

— Je crois vous l'avoir dit, mon père, je n'aime pas Séverine.

— Ah! ah! reprit-il M. Daguens, se croisant les bras, et éclatant de rire, — un rire singulier que le sien, qui s'entendait seulement, qui ne se voyait pas, n'épanouissait en rien son visage revêché. — Vous ne l'aimez pas! Et cette belle découverte depuis quand, s'il vous plaît, l'avez-vous faite? Ne serait-ce pas depuis certaine nuit passée à la belle étoile, certaine nuit de la Saint-Jean?

— Me permettez-vous enfin de m'expliquer, répéta encore Léo, à bout de patience.

Il parvint cette fois à défendre son amie C'était vrai qu'on avait pu le voir avec elle à la fête de la Saint-Jean. Le soir aussi ils avaient été ensemble chez Mme Châtillon, mais leurs amis les accompagnaient. Qu'y avait-il à cela de reprehensible?

On avait contre Mlle Bonnat d'injustes préventions, mais c'était une honnête jeu-





Puisque Léo l'aimait, elle ne demandait plus rien au monde.

ne fille, digne de l'estime et du respect de tous.

Le père écoutait à peine ces choses : elles ne faisaient sur lui aucune impression. Aussi il ne se donnait même pas la peine de les discuter. Mais Léo, voulant l'explication nette, entière, déclarait que sa résolution d'épouser Anne-Marie était inébranlable.

Cette fois M. et Mme Daguens demeurèrent un instant sans paroles. Jusqu'ici quelque doute leur était resté ; ils avaient gardé quelque espoir.

Changeant alors de tactique le père fit appel à la raison de son fils :

— Non... c'est à une passion insensée, folle, que tu sacrifierais les aspirations légitimes de ta famille, ton bonheur, celui d'une jeune fille qui t'aime, qui compte sur toi, dont la vie serait brisée par ton abandon, ton propre avenir enfin.

Tu n'es pas assez riche, sache-le bien, pour épouser une fille sans dot. Qu'est-ce que je te laisserai pour subvenir aux nécessités de la vie telle que les moeurs l'ont faite à notre époque ? pour satisfaire même les quelques habitudes de bien-être que nous t'avions données ? Et quand il te faudrait à ton tour élever une famille, établir tes enfants, je voudrais bien voir ce que tu ferais, et si tu ne regretterais pas alors amèrement l'aveuglement de ta jeunesse.

Encore si ton choix se portait sur une jeune fille pauvre mais bonne ménagère, habituée au travail de l'intérieur et à une sage retenue ! Mais une demoiselle élevée à la diable, qui court sans cesse par monts et par vaux, sur sa bicyclette, et passe la nuit avec un jeune homme, sans forme de procès.

— Je vous ai déjà dit, mon père...

— Que vous avez simplement contemplé les étoiles et adoré l'ombre errante de quelque nuage qui passait ! En ce cas mon cher fils, tous mes compliments pour votre sagesse, vraiment exceptionnelle... et inattendue.

D'ailleurs que te restera-t-il, je te le demande, cette première flamme d'amour éteinte ? Une femme laide, — car une fois la beauté du diable passée, elle sera laide ton Anne-Marie, — une femme sans ordre et sans conduite, qui ne t'apportera en fin de compte que la misère et le malheur.

Oui, c'est bien la peine que j'aie lutté, que j'aie trimé, que j'aie passé trente années de ma vie comme un chien qui tourne la rue, plus esclave, plus écrasé que les simples manoeuvres de mon usine, qui eux, du moins la nuit, dormaient tranquilles et sans l'écrasante préoccupation du lendemain. Oui, c'était bien la peine d'user les trois quarts de mon existence à te faire un avenir brillant pour te voir gâcher à plaisir, gâcher irrémédiablement.

Mais ces lamentations ne touchaient guère Léo. Il savait fort bien que si son père avait songé à ses enfants dans sa vie de labeur, il avait aussi pensé à lui-même, et qu'il avait eu sa part d'ambition et d'avarice satisfaites.

— Heureusement cela ne sera pas, et je n'aurai point cette coupe d'amertume à vider à la fin de mes jours.

Tu rééchiras Léo.

— Oui, tu réfléchiras, mon enfant, ajouta Mme Daguens.

— Tu es dans une heure de vertige, continua le père ; tu te laisses entraîner ; mais la raison, le bon sens, ne peuvent manquer de reprendre le dessus je n'en doute pas ; je te connais trop. Tu sentiras combien je suis dans le vrai. Tu reviendras sur ta décision.

— N'y comptez pas, mon père, j'ai réfléchi et longuement. J'aime Mlle Bonnat. Encore une fois, je suis résolu à l'épouser ; et personne au monde ne pourra me détourner de mon projet.

— Ha ! Voilà qui est fort ! Eh bien ! Ce mariage ne se fera pas, dit M. Daguens, en frappant du plat de sa main sur son bureau.

— Il se fera mon père.

— Assez d'insolence, s'il vous plaît.

Au reste, je voudrais bien savoir qui tu es. ce que tu as fait jusqu'à présent pour avoir le droit de parler ainsi.

Le jeune homme baissa la tête. La remarque était juste. Il avait toujours été, et il était encore à la charge de son père; il était pourvu d'un diplôme de médecin, il est vrai, mais il n'exerçait point. Une solution à l'embarras présent, s'imposait à son esprit. Avant de pouvoir songer à se marier contre le gré de ses parents, il lui fallait avoir un gagne-pain, par conséquent s'installer à Sauvelane ou ailleurs comme médecin et se créer une clientèle.

— Vous avez raison, mon père, dit-il enfin et je vais achever votre pensée; jus- qu'ici, il est vrai, j'ai tout tenu de votre libéralité; quoique j'aie vingt-sept ans, je n'ai point encore fait oeuvre utile me laissant trop aller aux charmes de la vie facile que m'ont faite votre labour et votre bonté, et j'attendais ainsi le moment de me créer une situation dont vous vouliez bien, toujours par vos largesses, rendre les débuts aisés. Mais puisqu'un dissentiment éclate entre nous, une divergence de vue totale, dans une question aussi grave que celle du mariage, j'ai l'intention de ne plus compter désormais que sur moi-même. Je vais vous quitter, je vais lutter pour mon bonheur. Je ferai comme tant d'autres, qui n'ont eu que la pauvreté à leurs débuts et qui sont parvenus cependant, heureux, dès que ma situation le permettra... — Elle est brave, allez et la médiocrité avec son Léo ne lui fera pas peur.

— Oui, comptez-y mon Jeanjean. On verra si c'est au jeune homme pauvre ou au pauvre diable qu'appartient le coeur de cette jolie personne.

— Heureux, dis-je...

— Léo, non... ce n'est pas possible, tu réfléchiras, fit à son tour Mme Daguens.

— Ma mère, inutile, n'en parlons plus, je vous en prie.

Il se leva pour partir.

— Va! fit rageusement M. Daguens, en lui tournant le dos, va-t'en manger un peu de vache enragée, ça te fera du bien.

#### XIV

Léo, à la réflexion, demeura convaincu que la seule solution possible à la situation où il se trouvait était celle qu'il avait entrevue tout d'abord: exercer sa profession, se créer une clientèle. Mais la chose lui sembla difficile, ardue, et dans tous les cas devoir prendre un temps fort long: des mois, des années peut-être. Or voir reculer, dans la désolante incertitude d'un avenir lointain, sans doute, la réalisation de son ardent espoir d'amour le navrait au-delà de toute expression. Que faire cependant, sinon le préparer cet avenir, et le hâter de tout son pouvoir?

Il ne pouvait songer à s'établir à Sauvelane même; comme il a été dit, trois docteurs y exerçaient la médecine depuis plusieurs années, et suffisaient amplement aux besoins de la ville et des environs.

Il écrivit donc à droite, à gauche, à quelques cantarades, déjà installés comme docteurs, à deux parents éloignés habitant, l'un la Charente, l'autre les Hautes-Pyrénées afin de savoir s'il ne se trouverait pas en leur contrée une place à prendre pour un jeune médecin, et il attendit avec impatience une réponse.

Il voyait de temps en temps Anne-Marie chez la baronne, espaçant toutefois les rencontres malgré la joie qu'il aurait eue à les multiplier. Il craignait pour la jeune fille, qu'il regardait comme sa fiancée, les bavardages malveillants de la petite ville, et aussi d'importuner leur vieille amie.

Anne-Marie, moins réfléchie et moins expérimentée que le jeune médecin, ne songeait ni à l'une ni à l'autre de ces choses, et elle s'étonnait en elle-même de cette réserve de Léo, sans oser s'en plaindre. Elle se demandait parfois, après avoir cru sans restriction, si elle était vraiment ai-

mée autant qu'elle aimait, et ce doute avait sa tendresse, mais aussi la rendait inquiète et douloureuse. De sorte que la première ivresse sans mélange de l'aveu était évanouie déjà et que déjà elle éprouvait la dure loi humaine qui veut que toute félicité soit mêlée d'amertume.

Il ne lui avait pas dit l'opposition formelle de ses parents à leur mariage; il lui était difficile de le faire sans la froisser dans son amour propre; il ne lui avait pas davantage parlé de la nécessité où il se trouverait de s'éloigner d'elle pour quelque temps; n'y verrait-elle pas une sorte de défaite? un prétexte pour rompre un attachement, dont elle le soupçonnerait d'être déjà lasse?

Ce qui l'avait séduit chez Mlle Bonnat il eût été en peine de le dire; il avait subi l'attraction mystérieuse et puissante, dont nul n'a démêlé les causes, mais qu'était au fond l'âme enfermée en cette forme charmeresse de jeune fille?

Une explication nette et franche s'imposerait un jour ou l'autre, et bientôt sans doute; mais il l'étudiait, il en reculait d'instinct le moment, comme s'il y devinait une secrète menace à son bonheur.

Cette année, Mme Guerry devança un peu l'époque du séjour qu'elle avait coutume de faire à Luchon chaque année, et un matin de la fin de juillet elle annonça à Daguens son prochain départ.

C'était tout un grand mois qu'elle allait demeurer absente, et, tout un grand mois où les deux amis allaient être privés de se voir ou tout au moins n'y parvenir qu'à grand'peine.

Le moment d'une explication parut au jeune homme ne se pouvoir plus reculer.

Il vint chez la baronne un jour où Anne-Marie devait s'y trouver, bien décidé à tout lui dire. Mais la jeune fille, un peu souffrante, n'y vint point. Et le même soir un télégramme arrivé chez les Daguens obligea le jeune médecin à partir pour Pau dès le lendemain par le premier train,

avec sa mère et sa soeur. Son grand-père maternel venait d'être frappé d'une attaque de paralysie, il était au plus mal.

En hâte, il griffonna quelques lignes pour prévenir Anne-Marie de son absence, dont il ne prévoyait pas la durée; et ces lignes il les envoya chez Mme Guerry qui les ferait parvenir.

Il demeura absent pendant dix longs jours. Son grand-père, soigné de façon éclairée et énergique, encore vigoureux d'ailleurs, échappa au danger imminent, mais le jeune médecin ne put le quitter plus tôt.

Anne Marie ne reçut pas le mot qui lui était destiné: la femme de chambre de Mme Guerry, qui le devait remettre bousculée par les préparatifs du départ pour Luchon, l'oublia dans sa poche, et, de peur d'être grondée, n'en parla pas à sa maîtresse.

Quinze jours étaient passés déjà depuis qu'Anne-Marie n'avait vu Léo, et elle ne savait rien de lui. Chose singulière, même, pensait-elle, il avait quitté Sauvelane, et cela sans la prévenir. Il était parti, cela ne pouvait faire doute; leurs maisons se faisant face, séparées seulement par la petite place, elle le voyait plusieurs fois le jour quand il était là. Or elle ne l'avait plus aperçu. C'était par trop étrange. Elle avait beau faire des supposition, elle n'en pouvait admettre aucune. La pensée lui vint que Léo devait être malade; mais elle ne s'y put arrêter longtemps: le bruit s'en fut répandu; elle l'aurait appris. Amélie, qu'elle avait adroitement essayé de faire parler, ne savait rien; Mme Châtillon, d'habitude fort au courant de tout ce qui se passait en ville, pas davantage.

Son doute par degrés devenait une certitude: Ce qu'elle avait pris pour un attachement profond et durable chez Léo n'avait été autre chose qu'un goût passager; déjà las, il s'éloignait pour quelque temps sans un mot, cruel au point de ne pas même chercher à atténuer, par quelque sub-

terfuge d'homme bien élevé, le mal qu'il allait lui faire.

Cela cependant elle ne pouvait le croire non plus : tout son cœur protestait en elle-même : quelque incident imprévu s'était produit ; il reviendrait ; elle le reverrait, et tout finirait par s'expliquer. Oui, mais n'avait-elle pas remarqué déjà chez lui quelque froideur ? n'avait-il pas plus d'une fois espacé plus qu'elle ne l'eût voulu leurs rencontres chez Mme Guerry ?

La jeune fille demeurait dans la plus douloureuse incertitude.

Un soir, lasse, endolorie par son cruel chagrin d'amour, elle laissa, l'une après l'autre, et sans s'en apercevoir, les heures s'en aller, mornes, emplies de toute l'angoisse de son âme.

Elle s'était de bonne heure retirée dans sa chambre, mais elle ne s'était pas couchée ; le repos lui était impossible dans l'agitation de ses pensées.

Il faisait jour au reste.

Vers les onze heures, elles descendit au bureau espérant y trouver quelques fraîcheur, et vint s'accouder à la fenêtre qui ouvrait sur la place. Elle y demeura longtemps, le front bas, le corps las, l'âme plus lasse encore.

Ah ! cette nuit de juillet où dans l'air chaud, saturé des arômes mûrs que le soleil trop long avait arrachés, comme des âmes mourantes de trop de sève ou de trop d'amour, à toutes les fleurs de la campagne immense, où les marronniers pesants agitaient avec mollesse leurs fronts sombres, cette nuit de juillet, bonne sans doute à ceux qui s'aiment sans crainte ni arrière-pensée, combien elle oppressait la jeune fille !

Onze heures sonnèrent... onze heures et demie. L'un après l'autre, tous les magasins, toutes les fenêtres avaient éteint leurs lumières comme des yeux clos pour le sommeil. La place n'était plus qu'une mer d'ombre, avec à chaque angle, une zone

étroite de clarté, projetée par un bec de gaz.

Anne-Marie était toujours à sa fenêtre avec les mêmes question obsédantes : pour quoi ne l'ai-je pas révu ? Où est-il ? Ne m'aime-t-il plus ? auxquelles elle ne pouvait répondre, et qui menaient leur ronde affolante en son cerveau.

Douze coups sonnèrent, s'envolant à travers la nuit chaude comme un vol d'oiseaux de méchant augure, et elle crut les entendre encore, les heures en cette nuit de la Saint-Jean, ayant alors déjà la mélancolie des tristes présages. Mais maintenant c'était le deuil qu'elles sonnaient les heures, le glas de ses espérances, mortes sans doute, et sans possible résurrection.

La jeune fille vint enfin s'asseoir devant une table, et y demeura, le menton dans la paume de la main, continuant sa songerie amère.

Cependant Léo était rentré ce même soir vers les huit heures, il n'avait pas tardé à se coucher, était fatigué par le voyage. Dès le lendemain, il trouverait le moyen de revoir Anne-Marie. Il ne se doutait pas d'ailleurs que sa lettre ne lui fût parvenue.

Il se réveilla vers minuit. Ayant regardé au dehors, il aperçut, de l'autre côté de la place au dehors, il aperçut, de l'autre côté de la place, une fenêtre éclairée, celle du bureau de M. Bonnat. Qui veillait là, à cette heure ? Ce n'était sans doute pas le conducteur, dont il connaissait l'habitude invariable de se coucher aux dix premiers coups de l'horloge et de dormir paisiblement jusqu'au lendemain matin.

Ce devait être Anne-Marie.

Léo ne put contenir son impatience. Un moyen s'offrait à lui, pas très correct, peut-être, mais n'importe ! un moyen de la revoir et de s'entendre avec elle sur la façon dont ils pourraient se rencontrer en l'absence de Mme Guerry. Puis, il avait trouvé dès son retour la lettre d'un de ses parents des environs d'Argelès ; un vieux médecin venait de mourir, en cette station,

laissant une grosse clientèle; une place était à prendre, une place lucrative, très probablement. Il n'y avait pas à hésiter. Le moment était donc venu de tout dire à la jeune fille.

Il traversa rapidement la place. Arrivé sous les derniers marronniers, il s'arrêta un instant, et ayant vu Anne-Marie, qu'éclairait en plein une lampe posée auprès d'elle, il s'approcha doucement de la fenêtre et toucha légèrement le volet, afin d'attirer son attention sans lui causer de frayeur. La jeune fille tressaillit, et, vaguement inquiète, elle vint vers la vitre pour la fermer.

Il l'appela à voix basse, se montrant presque aussitôt dans la clarté.

Elle retint un cri.

— Vous!...

— Oui, moi, chère amie.

— Vous!... mais... où étiez-vous?... qu'étiez-vous devenu?... Ah!... vous ne m'aimez plus Léo.

— Je ne vous aime pas? mais... plus que jamais... je vous adore, ma chérie?

— Mais alors?... alors pourquoi?... Vous disparaîsez... vous ne me prévenez pas... et depuis dix jours rien, rien de vous!

Comment cela? Elle n'avait donc pas reçu le mot qu'il lui avait envoyé chez la baronne au moment de son départ? Il lui avait écrit cependant et envoyé sa lettre à Mme Guerry, la priant de la faire parvenir.

Il lui apprenait son voyage, le motif qui l'avait nécessité, et son retour depuis quelques heures à peine. Tout s'expliquait enfin.

Elle l'écoutait, le visage irradié de joie. Puisque Léo l'aimait elle ne demandait plus rien au monde; aucune douleur maintenant ne la pouvait plus atteindre, ni aucune tristesse. Léo sourit amèrement de cette naïve confiance, qu'il allait se voir forcé de dissiper.

Bientôt, en effet, avec ménagement sans doute, mais aussi avec franchise, il lui ap-

prenait l'opposition formelle de ses parents à leur mariage, se hâtant d'ajouter qu'il entrevoyait toutefois un moyen pratique d'arriver à la réalisation de leurs espérances, et il lui fit part de ses projets. Il avait écrit à plusieurs de ses anciens camarades et à deux de ses parents, les priant de lui chercher au plus tôt un poste de médecin. Il partirait, se mettrait de suite à l'oeuvre, et dès que la clientèle serait un peu venue, dans cinq ou six mois peut-être, dans huit ou dix au plus tard, personne ni rien au monde ne pourrait les empêcher de s'unir et pour toujours.

La jeune fille l'écouta, ne protesta pas, ne se plaignit pas davantage. La nécessité de la séparation s'imposait à son esprit droit et aussi celle qu'il y avait pour le jeune médecin à vivre désormais de son droit et aussi celle qu'il y avait pour le labeur.

— Vous avez mille fois raison, Léo, il vous faut partir; votre dignité, notre honneur sont à ce prix.

Ces mots répondaient exactement à la pensée du jeune homme, et il éprouvait une vive satisfaction à les entendre sortir des lèvres de son amie. Ainsi ce n'était pas une forme vaine qu'il adorait; c'était en cette merveille de grâce délicate, une âme, une âme courageuse et point banale, une intelligence, une volonté.

D'autre part, la grande crainte qu'avait eu la jeune fille de ne point être aimée et la certitude contraire qui venait de lui être rendue lui faisaient accepter avec moins de peine la pensée d'une séparation. Cette séparation, il est vrai, lui apparaissait comme encore éloignée.

Mais son tami achevait sa confiance. Dès son retour, il avait trouvé une lettre de l'un de ses parents: un poste était vacant à Argeles-Gazost, dans les Hautes-Pyrénées. Il lui énumérait les raisons pour lesquelles il croyait devoir le choisir.

A cette nouvelle, que la séparation était toute proche, le deuil de nouveau enténé-

bra l'âme de la jeune fille, et ils demeurèrent, l'un et l'autre, longtemps silencieux en la mélancolie des jours si tristes, des jours de l'absence, qui s'approchaient maintenant, qui semblaient venir vers eux à grands pas; ils savouraient l'inexprimable bonheur d'être encore l'un près de l'autre, de s'aimer.

Au dehors, par le ciel braisillant d'étoiles, la nuit d'été allait rapidement au-devant de l'aube, qui, lueur à peine soupçonnée au bord de l'horizon, ne tarderait pas à l'envahir tout entier, éloignant l'un de l'autre ceux qui s'aiment.

## XV

M. Bonnat, en simple pantalon de toile grise et veston déboutonné, laissant voir sur son vaste abdomen les bretelles outrageusement tendues, attendait dans son bureau avec une certaine agitation l'arrivée de Bernac et de Latapie, le propriétaire du sol où se trouvait le fameux gisement métallurgique.

On sait qu'avant d'aller plus loin dans ses recherches, ou de faire une demande en concession, il avait décidé de se rendre propriétaire du champ; mais là les difficultés commençaient. Il avait tout d'abord fait pressentir Latapie, un petit bonhomme d'une soixantaine d'années, un vrai renard sous le poil gris hirsute qui hérissait sa face anguleuse. Le paysan avait tressailli d'aise, mais n'en avait rien laissé voir. Cela lui parut tout d'abord une chose invraisemblable qu'on voulut lui acheter ce méchant bout de terre sans valeur, situé en un endroit à ce point retiré. Bernac lui ayant laissé entendre, selon l'ordre de son chef, qu'on ferait peut-être bien par là une rectification de chemin, de ce petit chemin tortueux et rapide qui justement passe devant le moulin Garraud, il ne se méfia guère moins, mais se promit de faire en tout cas une bonne affaire, surtout si l'administration devait payer.

"Elle a bon dos l'administration, pensait-il". Et cela tombait juste à point, car il était de toutes parts traqué par les créanciers et sous le coup d'une expropriation, la *quadrette* à l'auberge pendant les longs soirs d'hiver et les longues flâneries au bourg voisin, les jours de marché, ayant malgré sa roublardise, dévoré son bien, ou a peu près.

Il avait donc demandé à Bernac pour sa parcelle un prix extravagant, dix-huit cents francs, se disant qu'il serait toujours temps d'en rabattre, et suivant d'ailleurs l'usage du pays qui est de demander d'un objet trois ou quatre fois la somme pour laquelle on est décidé à le céder. A l'annonce du chiffre la petite personne apoplectique de M. Bonnat avait bondi, et il avait carrément, dans l'emportement de sa juste indignation, fait dire à Latapie qu'il gardât son champ et qu'il en fit une fricassée, si cela lui était agréable. Cette réponse énergique adoucit beaucoup le paysan, et, après de longs pourparlers avec Bernac, il finit par dire qu'il céderait pour douze cents francs, mais que c'était là son dernier prix, qu'il n'en rabattrait pas un sou.

Le conducteur comprit fort bien ce que cela voulait dire; il n'en rabattrait pas un sou de douze cents francs cela signifiait tout simplement qu'il était décidé à le laisser pour six. Mais six cents francs c'était encore un gros, un très gros chiffre, et M. Bonnat eut beau tourner et retourner son budget, il ne vit aucun moyen d'en distraire une telle somme, ni même la moitié. A peine avec beaucoup d'ordre, et en se refusant certaines douceurs, qu'il regardait comme lui étant dues absolument, parvenait-il à joindre les deux bouts. C'est alors qu'il comprit combien un associé est parfois chose utile, chose indispensable même, et il déclara tout net au commandant, qui, pressé par sa femme et sa fille, ne perdait pas l'affaire de vue, que c'était à lui et non à un autre à faire les frais

d'achat, sauf à être remboursé sur les premiers bénéfices de l'exploitation. La famille Louvet se fit longtemps prier. Mais Bernac assura que le cas échéant, on pourrait revendre le champ ou tout au moins le cultiver; lui-même l'affermierait volontiers; puis enfin il n'y avait guère moyen de faire autrement; Latapie pouvait interdire toute recherche dans sa propriété, et n'y manquerait pas, si peu qu'il vint à soupçonner qu'elle renfermait un trésor.

Ils se décidèrent donc, mais à la condition expresse que Latapie céderait pour six cents francs, au maximum.

Auparavant ils voulurent que l'association fut constituée, et M. Bonnat, ayant assez longuement potassé Dalloz, rédigea l'acte sous-seing privé, signa ensuite, ainsi que Bernac et le commandant.

L'acquisition faite, les trois associés s'empresseraient de demander la concession à la Préfecture — il fallait bien que la chose fût connue un jour ou l'autre — puis M. Bonnat agirait auprès de M. Dubois agirait auprès de M. Durbois, le sénateur, afin d'annihiler l'influence de M. Garraud, qui ne manquerait pas de susciter des obstacles, et qui, conseiller général et très écouté à la Préfecture, était fort à redouter.

On n'en était pas encore là; pour le moment il s'agissait d'amener Latapie à céder sa terre moyennant la somme maximum que voulait en donner le commandant Louvet. Mais on devrait lui avouer ensuite que le champ n'était pas acheté par l'administration, et cette révélation pouvait créer des complications nouvelles. Voilà pourquoi M. Bonnat était si fort préoccupé en attendant l'arrivée de Latapie et de Bernac.

Comme les deux hommes venaient d'entrer, et que la discussion commençait par de légères escarmouches, où la finesse roublarde du paysan s'ébréçait contre la rude franchise du conducteur, Anne-Ma-

rie traversa le bureau pour gagner sa chambre au premier étage.

A ses yeux rougis, il était aisé de voir qu'elle avait pleuré. Elle venait de la gare, où elle avait accompagné Léo, qui quittait Sauvelane.

Le jeune médecin allait s'installer à Argelès, dans les Hautes-Pyrénées. Le parent qui l'y avait engagé lui venait en aide pour parer aux premiers frais d'installation et il espérait voir les clients lui venir assez vite. Il n'en faudrait pas moins un temps assez long pour qu'il pût sinon subvenir à ses besoins, tout au moins être sûr du succès final, et par conséquent se mettre en ménage.

C'était donc dans le vague, dans l'incertain de l'avenir que se cachait le moment où les deux amis seraient réunis pour ne plus se séparer.

## XVI

Deux mois s'écoulèrent.

Maintenant elles étaient finies et pour de longs jours les heures de joie. C'était le temps morne de la séparation, les matins amers où l'on se lève avec la frayeur de la journée interminable, dont aucune heure, dont aucune minute n'amènera le retour de l'aimé.

Presque chaque jour, il est vrai, les lettres de Léo venaient à Anne-Marie. Elles respiraient toutes la bonne humeur de l'homme d'action qui a foi en la puissance de sa volonté pour conquérir le bonheur.

Les choses ne marchaient pas aussi bien qu'il l'eût souhaité: les clients allaient beaucoup aux deux autres docteurs du bourg, installés depuis de longues années. — Ceux qui venaient le plus souvent à lui c'étaient les montagnards des villages voisins, presque tous fort pauvres.

Le pays était rude, les courses pénibles par les chemins rapides, qui parfois même, n'étaient que d'âpres sentiers.

Toutefois la deuxième quinzaine avait



été meilleure que la première, la troisième davantage. Cela finirait bien par aller.

Anne-Marie nourrissait sa pensée de toutes ces choses, et parfois tandis qu'elle tirait l'aiguille de sa broderie, ou qu'elle demeurait songeuse à sa fenêtre, elle avait presque l'illusion que Léo était encore là, et elle se surprenait à lui répondre en elle-même, le sourire aux lèvres, les yeux brillants.

Elle sortait peu, simplement pour aller chez la baronne, avec qui elle pouvait causer de l'absent.

Comme toujours son père, vivait à côté d'elle, en étranger ou en distrait, toujours absorbé par sa marotte de fortune.

Latapie avait enfin consenti à céder sa terre pour la somme de six cents francs. M. Bonnat avait aussitôt préparé une promesse de vente sous-seing privé et l'avait signée seul, bien que de commandant fournît la somme. Il avait laissé croire au paysan pour le rendre plus traitable, qu'il était, lui, l'unique acquéreur. Mais quand Latapie avait dû à son tour apposer sa signature au bas de la promesse, il avait hésité, tergiversé et finalement déclaré qu'il ne ferait rien sans son épouse. Or, la bonne femme, à demi idiote, — M. Bonnat le savait par Bernac — ne comptait plus pour son mari depuis longtemps.

Cependant, trois grandes semaines s'étaient écoulées et Latapie n'avait point reparu au bureau du conducteur. Aux pressantes invitations du cantonnier, il répondait qu'il n'avait qu'une parole, que ce qui était dit était dit; mais il ne paraissait pas davantage. Cela semblait louche à M. Bonnat et l'inquiétait fort. Il était sur le point de lui faire savoir qu'il devait se rendre à son bureau avant la fin de la semaine s'il voulait que l'affaire ne fût point abandonnée.

De son côté, Mlle Louvet était fort ennuyée. Décidément Blaise Tercier allait être nommé; le poste de Cérisolles, dans l'Ardèche, un vilain trou s'il en fût jamais

en pleines montagnes; huit cents habitants au plus, pas de chemin de fer, serait bientôt vacant et le jeune homme commis avait toute chance de l'obtenir.

Or, Blaise se réjouissait ouvertement, lui disait que le jour ne saurait être éloignée où il pourrait l'épouser enfin. Il ne lui déplaisait point certes; toutefois l'amour-propre et l'ambition l'emportaient en elle sur tout autre sentiment. Épouser un homme si chétif! et de plus boîteux! et cela n'était rien encore, mais la perspective de passer les plus belles années de sa vie, sa jeunesse en des endroits perdus dans la plus médiocre des situations! D'autre part, si Blaise était nommé percepteur comment le faire attendre? Puis Cérisolles est loin de Sauvelane, ne finirait-il pas par l'oublier? Or le célibat effrayait Amélie plus encore que toute autre chose, et cette épithète de vieille fille, qu'un jour ou l'autre on ne manquerait pas d'accoler à son nom, lui paraissait ce qu'il y a au monde de plus humiliant. Ah! si cette mine pouvait donner! Ce n'était pas une chimère, non; M. Bonnat avait fait faire des fouilles, le commandant lui-même était allé voir, et ils avaient affirmé l'un et l'autre. Les cailloux métalliques existaient sur un espace fort étendu, et l'on n'avait pas trouvé le fond de la couche.

Si c'était de l'or! La chose serait sans précédant, il est vrai; il n'existe pas de mine d'or en exploitation dans les Pyrénées. Cependant il y en a eu autrefois, et certes il n'y a rien d'absurde à supposer qu'un orage violent, ravinant le sol, ait mis à découvert un métal, jusqu'alors caché à tous les yeux. Même quand ce ne serait pas de l'or?... Il faudrait bien savoir pourtant ce que cela peut-être se répétait-elle, avec fermeté, car son esprit positif par nature ne se contentait guère d'un à peu près.

Le commandant, lui, était d'un esprit trop paresseux pour avoir bien envisagé ce côté de la question. Il professait d'ailleurs

à l'endroit de la trouvaille un septicisme souriant, profond, quoique irraisonné.

Quant à M. Bonnat, il était trop rêveur, trop complètement emporté par sa chimère, pour douter un seul instant. Aux conseils du percepteur, qui, à l'instigation de sa fille, l'engageait à envoyer un échantillon du minerai à un ingénieur des mines pour le faire analyser, il se contentait de répondre :

— Patience... patience... nous avons le temps.

Pour lui, en effet, si ce n'était pas de l'or, c'était de l'argent, du plomb ou du cuivre. Et quoi qu'il en fût le gisement n'en renfermait pas moins un trésor

## XVII

Dans les premiers jours de septembre, M. Daguens, en s'éveillant un matin vers les cinq heures, se sentit de violentes douleurs à la tête, la respiration fort gênée et de la fièvre. A huit heures, ces symptômes s'étant aggravés encore Mme Daguens envoya chercher le docteur Soullès, un vieil ami de la famille. Celui-ci après avoir examiné et ausculté le malade, eut la conviction qu'il avait affaire à une grave fluxion de poitrine. — Une simple courbature, dit-il au patient, pour ne le point effrayer.

La première pensée de Mme Daguens fut d'écrire à Léo, de lui dire de revenir en toute hâte; mais elle ne l'osa pas sans consulter le malade. Celui-ci, dont le mal n'avait pas encore dompté l'énergie répondit qu'il y avait d'autres médecins à Sauvelane, et qu'il n'avait nul besoin de son fils.

Au moment du départ de Léo, M. Daguens lui avait exprimé toute son irritation, lui déclarant qu'il pouvait se dispenser de donner de ses nouvelles; que d'ailleurs on lui répondrait pas, et que, puisqu'il allait aller contre les désirs les plus chers de ses parents, on le regarderait

désormais comme exclus de la famille.

La mère l'avait jusqu'au dernier moment supplié de renoncer à son projet de départ et d'épouser Séverine, tou au moins d'oublier Anne-Marie. Mais elle avait beaucoup pleuré, et le jeune homme l'avait sentie à demi vaincue. Elle l'aimait trop l'excellent femme pour avoir longtemps un autre avis que le sien. Aussi, malgré les paroles blessantes du père, il n'avait pas manqué d'écrire à sa mère assez souvent, lui disant les difficultés rencontrées, mais aussi son courage et sa résolution de persister dans ses efforts.

“Le cher enfant!” ne pouvait-elle s'empêcher de répéter, les larmes dans les yeux.

Tout d'abord M. Daguens n'avait pas voulu entendre parler, de ces lettres; puis il s'était laissé aller à écouter sa femme lui dire ce qu'elles contenaient. Quand Mme Daguens, qui avait fait demander des renseignements à un notaire d'Argelès, que connaissait une de ses amies, lui apprit que Léo travaillait avec ardeur, s'oubliant parfois au chevet des malades, allant même, quand le danger pressait, jusqu'à négliger de réparer ses propres forces, enfin que les clients lui arrivaient chaque jour plus nombreux, il ne put s'empêcher de ressentir pour son fils une estime qu'il n'avait pas eu encore.

Le jeune médecin, élevé douillettement, attendant une situation facile, n'avait eu aucune occasion de montrer l'énergie native qu'il possédait. Il avait laissé durer ses études un peu plus qu'il n'eût été nécessaire, la vie de Paris lui plaisait beaucoup. Son père, lui, le travailleur infatigable, l'homme de volonté et de lutte, qui avait passé quarante années de sa vie travaillant seize heures par jour sans se donner une semaine de repos, avait dit souvent à sa femme :

— Heu! intelligent sans doute, mais pas de nerf. Il ne fera jamais rien, ce garçon-là.

Or il se trouvait qu'il en avait *du nerf*, le jeune médecin, et qu'il était en train, par son seul travail, cela était évident, — de se faire une situation fort acceptable.

D'ailleurs quand on est ainsi doué, pensait maintenant le père, instruit par sa propre expérience, on a toute chance de réussir, quelles que soient les circonstances.

Quant à Mme Daguens elle était à demi convertie. Ses relations avec Mme Carbaud s'étaient refroidies beaucoup. Séverine, blessée plus encore dans son orgueil que dans son amour, lui avait parlé violemment de son ancien fiancé, traitant celui-ci avec la dernière dureté, l'accusant de trahison, de mauvaise foi, outrageant ainsi la mère jusqu'au fond de l'âme. Elle avait enfin montré à nu son mauvais caractère et son méchant cœur.

Et Mme Daguens s'était dit que son fils avait peut-être raison, qu'il ne serait sans doute pas heureux avec une personne d'un caractère aussi emporté.

M. Daguens fut sérieusement malade durant une semaine, pas assez néanmoins, pour que l'on dût appeler Léo. Puis les forces ne lui revinrent que lentement, l'âge qui ne s'était pas fait sentir auparavant au robuste vieillard, pesa lourdement à cette heure sur ses épaules.

Le soleil d'automne avait beau dorer les stores de mousseline, et par la fenêtre entr'ouverte jeter un rais de lumière satinée sur le parquet, le convalescent, assis auprès du feu, se sentait mortellement triste. Lui qui avait toujours été bien portant, subissait les premières atteintes de la vieillesse avec stupeur. De sa faiblesse, il ne croyait jamais sortir; elle lui paraissait l'éroulement de tout son être. Lui, qui avait passé sa vie à agir, il éprouvait un découragement profond de son inaction forcée.

On lui apportait bien encore des comptes à régler; on venait prendre ses ordres; mais quand il reposait le jour on se

décidait sans le consulter; et, au réveil, en apprenant ce qui s'était passé, il sentait bien qu'il ne pouvait raisonnablement émettre un blâme, et n'en avait pas moins le sentiment, même exagéré, de sa déchéance physique et morale, de son inutilité prochaine.

En même temps, un besoin de tendresse, presque inconnu jusqu'à ce jour, s'éveillait en lui, et aussi un regret d'avoir si durement traité Léo, pour qui il ne pouvait que ressentir maintenant une réelle estime.

Et comme Mme Daguens, pressentant avec l'instinct du cœur, le changement survenu chez son mari, disait que Léo avait annoncé à un de ses amis l'intention de venir passer un jour ou deux à Sauvelane:

— Ah! tant mieux! s'écria involontairement le malade.

C'était le mot attendu.

Le soir même, une lettre informait le jeune médecin de tout ce qui s'était passé: la maladie, la convalescence et l'adoucissement de l'irritation du père à son égard.

D'autre part, la baronne avait trop l'expérience de la vie pour ne pas songer à tirer de la maladie de M. Daguens un parti avantageux à sa jeune amie. La souffrance physique continue, persistante, pensait-elle avec raison, dompte souvent les plus obstinés, les plus rebelles. Une autre circonstance aussi semblait devoir la servir dans son dessein. Léo avait quitté Sauvelane depuis une quinzaine, dès qu'un mieux s'était produit dans la santé de son père; elle serait sans doute absente un temps assez long, car elle était auprès d'un parent du Béarn, un oncle à héritage, atteint d'une affection du cœur. Ainsi on n'aurait plus à redouter son influence fâcheuse contre Anne-Marie.

Mme Guerry résolut de faire une audacieuse tentative.

Un jour donc, avec Mlle Bonnat, elles allèrent se promener sur la route de Bayonne. En passant devant la maison de Léo,

peu éloignée de la route elles aperçurent Mme Daguens travaillant auprès de l'une des fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée. Sans hésiter elles allèrent à elle lui demander des nouvelles du convalescent. La vieille dame les accueillit avec la meilleure grâce du monde et les engagea à entrer, ce qu'elles firent sans trop de façons. La mère de Léo n'était pas fâchée de voir de près, celle qui avait pris le cœur des on fils.

En causant, la baronne parla d'une nouvelle espèce de rosiers qu'elle avait obtenue dans son parc: des fleurs superbes, rouge plus sombre que tout ce que l'en avait vu jusqu'alors.

— La prochaine fois que j'aurai le plaisir de le voir je dirai mon procédé à M. Daguens. Même... si je ne craignais maintenant...

Mme Daguens comprit.

Au fait elle était charmante cette Anne-Marie avec ses grands yeux pleins de lumière et son sourire si bon. Mais elle n'osait prendre sur elle d'introduire auprès de son mari les deux dames, la jeune fille surtout.

— Je vais voir... moi-même, se hâta-t-elle de dire.

Et elle monta à la chambre du convalescent, qui était dans son fauteuil, au coin du feu.

— Madame! chère Madame! exclama Anne-Marie, toute troublée de tant d'audace, qu'avez-vous fait?

— Enfant que vous êtes! laissez-moi faire.

Cependant M. Daguens avait sursauté sur son siège en apprenant que la baronne voulait lui amener Mlle Bonnat. Il avait retrouvé toute son énergie pour frapper de sa main osseuse sur le bras de son fauteuil.

— Ah! par exemple!

— Alors je dis non, n'est-il pas vrai?

Le convalescent ne répondait pas; il demeurait le buste droit; les sourcils violemment contractés, le regard de ses yeux bleus plus perdu encore que de coutume

sous l'arcade sourcillière. Il réfléchissait. D'un côté l'irritation contre cette sorte d'intrusion indiscreète chez lui de l'autre l'ennui qui le rongerait dans son inaction, et qui lui faisait accueillir avec joie toutes les visites: mais par-dessus tout, et plus que tout cela, le désir et l'espoir de lui trouver, à cette jeune fille, quelque gros défaut physique ou moral, qu'il signalerait impitoyablement à Léo, et qui l'aiderait à le guérir de sa folie.

L'accueil du convalescent fut tel qu'on le pouvait prévoir aussi peu encourageant que possible: quelques paroles brèves et rares sur un ton froid. Les terribles yeux bleus embusqués derrière les sourcils, ne quittaient point la jeune fille, analysant tous les traits de sa physionomie, ce qu'elle voyait très bien entre ces cils baissés.

La baronne, avec sa grâce aisée de mondaine, rendait tolérable, presque naturelle, cette situation, quelque peu tendue. Elle causait avec charme, de la convalescence d'abord, du changement probable de M. de Labère ensuite, enfin des mille riens de la chronique locale.

Par degrés, le farouche malade semblait s'humaniser; son regard devenait moins aigu, sa parole moins sèche; quelque sourire apparaissait parfois sur ses lèvres pâlies.

L'observation minutieuse de la jeune fille n'avait pas produit une impression défavorable. C'est qu'elle était délicieuse à cette heure Anne-Marie en sa robe tailleur, grise, toute simple. Une telle expression de bonté et de candeur se dégageait de toute sa physionomie que le convalescent, sans le vouloir, en fut tout amolli.

Oui, cette enfant avait tout le charme de la vraie jeune fille; il était obligé d'en convenir.

La baronne l'ayant amenée à parler elle s'exprima, malgré sa timidité, sans embarras, avec élégance et simplicité et son charme agit plus puissamment encore.

Au reste la maladie, sa faiblesse, et sur-

tout la lenteur de sa convalescence avaient modifié profondément les idées et même le caractère du vieillard. Le détachement forcé des affaires avait singulièrement refroidi l'amour qu'il avait eu pour elles. Il voyait la vie de plus haut maintenant; il en embrassait mieux l'ensemble. Il se disait, lui qui avait été si fier de sa conception froide et positive de l'existence, qu'elle renferme autre chose que des affaires et des chiffres, et que sans doute à tenir ses pensées obstinément fixées sur le but à atteindre, une fortune à amasser, puis à accroître, il avait négligé l'autre côté de la vie, aussi réel, la poésie exprimée surtout par l'amour.

La baronne, dans ses précédentes causeries, avait laissé entendre combien sa tendresse sans espoir rendait la jeune fille malheureuse. En effet, le visage d'Anne-Marie portait la trace de ses souffrances durant ces derniers mois.

Et tout à coup surgissait en l'esprit du convalescent l'image de cette pauvre Paule qu'il avait aimée. Ses tendres yeux bleus émergeaient pour lui à cette heure, illuminés d'une chaste et poétique lumière, du vague endeuillé du passé. Elle était morte de son amour dédaigné. Il n'en doutait plus à cette heure. Ainsi l'on souffre par l'amour, on en meurt parfois.

C'étaient des faits cela aussi; et pourquoi si longtemps leur avait-il refusé plus de réalité qu'aux autres? aux faits de tous les jours? à l'ambition brutale des hommes, à leur bousculade effrénée vers la fortune?

La baronne maintenant continuait sa causerie, légère et élégante. Anne-Marie, elle, se taisait.

L'après-midi fraîchissait. Par la fenêtre entr'ouverte on entendait le doux friselis des feuilles, or et rouille, des marronniers et le chantonnement de l'eau de la borne fontaine s'échappant dans la rigole de la rue. Une mélancolie profonde enveloppait le malade, mélancolie mélancolique.

gée d'attendrissement, il n'était plus irrité contre la jeune fille; une sympathie invincible l'attirait vers elle.

Et quand elle se leva pour partir il se souleva à demi de son fauteuil, en lui tendant sa main froide de vieillard.

— Au revoir, mademoiselle, lui dit-il.

La baronne dès qu'elle fut dans la rue avec sa jeune amie:

— C'est bien! mon enfant, je suis contente de vous.

Et maintenant, une bonne nouvelle: selon toute probabilité, Léo sera ici demain ou après-demain.

Anne-Marie poussa un cri de joie et, sans se soucier des passants, embrassa la vieille dame sur les deux joues.

Madame Guerry racontait que Madame Daguens venait d'écrire à son fils et de lui apprendre que son père ne refusait plus de le voir.

## XVIII

Ce matin, Bernac vint frapper de fort bonne heure à la porte de la maison, alors que son aimable chef goûtait encore dans son vaste lit les douceurs d'un robuste sommeil, égayé par un rêve où tombait avec une joyeuse musique cristalline une averse de cailloux d'or. Il lui portait une nouvelle renversante, stupéfiante, et désolante encore davantage: M. Garraud venait d'acheter le champ de Latapie; oui, le champ en question, le fameux champ de mine!!!

— Comment le savez-vous? En êtes-vous sûr?

— Ma foi, mon conducteur, Latapie s'en est vanté à Maxime, le maçon, qui me l'a dit; et le meunier, chez qui Julotte était à coudre hier, lui a aussi raconté que son maître avait acheté ce champ là pour empêcher un certain imbécile — pardon, excuses, mon conducteur, il a dit comme ça — de venir s'installer au milieu de ses terres.

— C'est donc pour ça que Latapie se faisait tirer l'oreille, et qu'il n'a pas voulu signer !

— Oui ; et il s'est flatté qu'il en retirait mille francs de sa broussaille, et que l'acte était passé, tout ce qu'il y a de passé, par devant Me Gaulé, notaire à Sauvelane, et que, si l'on ne voulait pas le croire, on n'avait qu'à y aller voir.

— C'est justement ce que je m'en vais faire, dit M. Bonnat, s'habillant à toute hâte. Les misérables ! reprit-il avec rage, en montrant le poing à ses ennemis invisibles. Si ce que vous m'apprenez est vrai, Bernac, ils le paieront !

Et, soufflant, bouleversé, mais aussi vite que le lui permettaient ses courtes jambes, il se rendit à l'étude de Me Gaulé dont le premier clerc, à qui il avait rendu quelques services, lui était tout dévoué.

Là, il vit la preuve irréfutable de ce que Bernac venait de lui annoncer ; l'acte en forme et due forme, portant cession par Latapie à M. Jules-Jacques-Pierre Garraud de la parcelle qu'il avait dû acheter inscrite au cadastre sous les numéros 32 et 37 ; et ce moyennant la somme de 600 francs, payés comptant.

Ainsi, c'était pour cinquante francs !

Il courut chez le percepteur. Celui-ci ne se montra pas ému outre mesure de l'incident.

— Eh bien ! mon cher, que voulez-vous y faire ? dit-il, sans cesser de savourer dévotement son excellente pipe.

— Ce que je veux y faire ? ah ! mais tâchez de réparer... d'empêcher...

Et il déclara qu'il allait immédiatement dresser le plan, en faire trois expéditions et les envoyer aussitôt à la Préfecture, avec une demande en concession signée par les trois associés.

Une difficulté se présentait : il fallait préciser la demande, sous peine de nullité, les métaux que renfermait la mine, et les cailloux métalliques n'avaient point été analysés.

— Commençons tout d'abord par savoir pourquoi nous nous battons, dit le commandant. Faisons analyser, que diable !...

Mais M. Bonnat furieux :

— Oui, vous voulez, n'est-il pas vrai, qu'au premier jour ce drôle, s'aperçoive de ce que renferme son champ, et qu'il nous devance ?... c'est après, n'est-ce pas, qu'il sera temps d'aviser ? La demande d'abord ; ensuite, puisque vous y tenez, nous enverrons un échantillon au premier ingénieur des mines venu...

Le lendemain M. Bonnat se rendait sur les lieux, au risque d'y rencontrer le nouveau propriétaire et de se voir expulser indignement.

Le surlendemain la demande signée par les associés et accompagnée du plan, fut jetée à la poste de Sauvelane. Le conducteur, ayant consulté un traité de chimie, y avait mentionné comme se trouvant dans la mine une vingtaine de métaux, tous ceux que l'on pouvait raisonnablement y soupçonner ; puis sur les nouvelles instances du commandant, il choisissait dans la sacoche de toile quelques-uns des cailloux les plus gros et les plus riches en minerai, et, les ayant soigneusement lavés, il les enfermait dans une petite boîte de bois blanc qu'il ficelait, et sur laquelle il écrivait l'adresse :

Monsieur VALNER,

Ingénieur des Mines,

AGEN.

Une lettre accompagnait l'envoi.

Cela fait, il attendait impatientement le retour de M. Dubois, le sénateur, décidé à le mettre au courant et à le prier de vouloir faire une démarche à la préfecture en vue de lui obtenir la concession, car M. Garraud ne manquerait pas de contre-carrer ses projets.

Cependant l'irritation du conducteur persista, d'autant plus grande que le suc-

cès de son entreprise lui paraissait plus douteux. L'échec, si échec il éprouvait la ruine totale de ses espérances, c'est à ce drôle qu'il les devrait, à ce misérable, qui depuis son arrivée à Sauvelane, n'avait cessé de le poursuivre de sa haine.

Quelques jours plus tard, comme il entra au Cercle, après son dîner, et qu'il songeait à laisser accrochés à la patère, avec son pardessus, tous les récents soucis, et pour calmer ses sens agités à se plonger dans les tranquilles douceurs d'une manille, il entendit un gros rire résonner dans l'un des salons. Son sang ne fit qu'un tour : il venait de reconnaître le rire de son ennemi.

D'abord il fut sur le point de s'en retourner, craignant de n'être point maître de lui-même ; mais en cet instant M. Garraud paraissait sur la porte de communication de la salle de billard avec le salon de lecture. Peut-être l'avait-il aperçu, et il aurait l'air de reculer ! ah ! pas de ça, par exemple ! Et il entra le chapeau bien assuré sur la tête, bombant son ventre, et tapant avec plus de fermeté encore que de coutume le parquet de ses hauts talons.

Pierre Garraud était ce soir dans un état de surexcitation qui le faisait parler plus haut que d'habitude, rire plus franchement, et qui le rendait particulièrement frondeur. Il usait pas mal de boissons alcooliques, et ce soir ayant dîné en joyeuse compagnie il avait encore augmenté sa dose habituelle de petits verres. Il était ravi du bon tour qu'il avait joué au conducteur, et se promettait, la première fois qu'il aurait l'occasion de le rencontrer de savoir s'il en était instruit.

Il avait été fort étonné en apprenant que M. Bonnat avait cherché à acheter le terrain en question, Latapie, pour le convaincre, avait dû lui mettre sous les yeux la promesse de vente. "Ah ! non, il ne voulait pas laisser un propriétaire quelconque — et celui-là moins qu'un autre, — s'installer au milieu de ses terres : non, par ex-

emple quand il devrait lui en coûter davantage.

"Mais que diable s'était-il dit, ce bonhomme-là veut-il en faire, de ce champ perdu loin de tout chemin et entouré de trois côtés par mes terres ? Ça ne doit pas être pour lui. Mais alors pour quelque autre ?... qui, sûrement, n'est pas de mes amis".

Très probablement, on pensait à lui faire une niche. Eh bien, non, c'était lui qui la faisait à M. Bonnat, et à ceux dont il n'était sans doute que le prête-nom.

Le conseiller général s'étant détourné pour causer avec ses amis. M. Bonnat prit le *Figaro* s'installa confortablement en un coin du salon, sur le divan de cuir rouge, et eut l'air de se plonger profondément, et eut l'air de se plonger profondément dans la lecture. Il ne répondit que par un refus aux avances de Me Gaulé, qui cherchait un quatrième pour une manille, en train de s'organiser à une table voisine. Jouer ? non certes, il n'aurait eu ni le calme ni la liberté d'esprit nécessaires. Cependant il ne perdait pas de vue Garraud, qui, fort gai et en veine d'épanchement causait avec Léo Daguens, de retour depuis la veille. Il s'appuyait amicalement sur son bras, et contait avec des gestes expressifs, des choses qui devaient être drôles car il riait de bon cœur. Le jeune médecin souriait avec indulgence. Sa physiologie respirait, outre sa bonté et sa franchise habituelles, le contentement qu'il avait d'être de retour, ne fût-ce que pour peu de temps.

Mais M. Bonnat, qui ignorait le sujet de la causerie et des rires des deux jeunes gens, s'imaginait qu'il en était l'objet. Ah ! ce Léon Daguens, il le haïssait presque autant que l'autre ; d'abord parce qu'il était l'un des plus intimes amis du conseiller général ; puis ne lui avait-on pas rapporté que le jeune médecin songeait à épouser Anne-Marie ? et que les parents, le père, la mère, avaient dit qu'ils ne consentiraient

Jamais à ce mariage? Parbleu! la fille d'un petit fonctionnaire, et qui n'a pas un sou de dot! Ils n'avaient pas dissimulé leur dédain. Ah! tout cette clique de gens, qui l'accablaient de leur orgueil depuis si longtemps, qui avaient humilié Anne-Marie chez la baronne, dont les femmes et les filles l'avaient tenue systématiquement à l'écart! Ah! si cette mine! il les regarderait de haut lui aussi.

Cependant Léo ne tarda pas à quitter le cercle; il y était venu pour serrer la main à ses amis, mais il avait hâte de s'en retourner, d'aller voir Mme Guerry chez qui il n'avait pu se rendre encore.

Comme il venait de partir, Pierre Garraud aperçut la face bougonne de M. Bonnat, penchée sur le *Figaro*. — Bon! pensait-il, voilà mon affaire; nous allons savoir si le bonhomme est au courant.

Et, évoluant vers lui, sans paraître le voir, il vint se mêler à la conversation de Mes Morix et Verteil, deux jeunes avocats qui s'entretenaient de la nouvelle maison qu'un retraité de Sauvelane faisait bâtir en ce moment. Le brave homme était vieux, n'avait pas d'enfants...

— Ah! que voulez-vous, disait Pierre Garraud, assez haut pour être entendu de M. Bonnat, il est des gens comme cela qui ont la manie de la truelle.

Ainsi on m'a appris ces jours derniers une nouvelle... notre excellent conducteur M. Bonnat aurait acheté un terrain à bâtir... Ne croyez pas que ce soit sur la grand'place de Sauvelane... Trop banal! non, ce serait en un site pittoresque de nos coteaux, non loin de mon moulin.

— Allons donc! fit en riant Me Verteil, qui était dans le groupe.

— Je vous affirme, continuait Garraud. Cet amateur de voyages au long cours...

M. Bonnat s'était dressé sur ses jambes courtes, le *Figaro* froissé à la main.

— Ce furent de pérégrinations exotiques...

Cette fois, le conducteur avait bondi, et,

ses lèvres tremblantes de colère:

— Qui vous a autorisé, Monsieur, à vous occuper de ma personne ou de mes affaires?...

— Pas vous, assurément, fit le jeune homme, ironique, mais il n'importe...

— Il importe si bien, Monsieur, que je vous défends formellement à l'avenir...

— Vraiment vous me défendez?... et à votre tour dites-moi... pour venir ainsi me donner un ordre... m'intimer une défense... qui êtes-vous?

— Qui je suis? Un honnête homme, monsieur qui ne marche pas sur les brisées d'autrui, qui ne me suis pas fait le complice d'un coquin pour la rupture d'un marché conclu, parfaitement conclu... oui, un honnête homme!

Et, scandant les syllabes:

— Ce... que... vous... n'êtes pas... vous! Garraud, soudain furieux, avait saisi le conducteur par le revers de sa jaquette.

— Répétez... osez répéter!...

M. Bonnat, tout pâle.

— Ce que... vous...

Une grille retentissante sur sa large joue lui coupa la parole.

Il voulut riposter. Mais sa main, emmanchée à un bras trop court, ne put atteindre l'adversaire. On se jeta entre eux.

— Messieurs, je vous en prie!

— Du calme!

— Laissez-moi faire, grinçait le conducteur.

Il avait saisi une canne, mais aussitôt Verteil le désarmait.

Le commandant cherchait à l'entraîner.

— A demain, Monsieur, à la première heure, deux de mes amis iront vous trouver.

Bonnat, jetait sa carte à son adversaire.

— Et pourquoi faire, Monsieur, s'il vous plaît? ripostait Pierre Garraud insolent et goguenard. Est-ce que vous avez la prétention de vous battre, par hasard? de vous battre... avec moi! ha! ha! ha! elle est bien bonne!



Le jeune conseiller général était une fine lame; il avait eu des duels heureux, notamment pendant la dernière période électorale. Le pacifique fonctionnaire, lui, n'avait jamais touché une arme, tout le monde le savait, malgré ses fanfaronnades dont on aimait à rire.

— Mais vous êtes fou... lui murmurait le commandant.

— Comment?...

— Calmez-vous, cher Monsieur, poursuivait Pierre Garraud, une petite leçon comme celle que vous venez de recevoir...

— Que je me calme! Pour Dieu laissez-moi faire!

Et il se débattait entre les mains de ses amis voulant s'élancer de nouveau.

— Croyez-moi, cher Monsieur, continuait le conseiller général, retournez à votre rond de cuir, mon épée vous percerait comme une outre gonflée de vent, et ce serait dommage.

— Pierre, voyons! lui murmuraient ses amis qui le désapprouvaient, viens... c'est trop!...

On finit par les séparer tout à fait.

M. Bonnat ne se coucha pas sans avoir obtenu du commandant Louvet et du contrôleur des contributions directes, M. Châtillon, la promesse qu'ils iraient l'un et l'autre, dès le lendemain matin, demander à Garraud une réparation par les armes.

Ses amis eurent beau lui représenter qu'il est insensé de se battre lorsqu'on n'a jamais touché une épée ni une arme à feu; qu'en ce cas d'ailleurs, on n'y est nullement tenu, il leur répondit obstinément:

— Un homme de coeur en sait toujours assez long pour trouver la peau à un gougat.

## XIX

Le lendemain, Anne-Marie travaillait paisiblement dans sa chambre à une tétière en étamine, qu'elle brodait de soies mul-

ticolores. Elle ne savait rien de la querelle: son père avait jugé prudent de ne lui rien en dire, estimant avec raison qu'elle voudrait l'empêcher de se battre. Les femmes sont toutes les femmes, pensait-il, agaçantes avec leurs lamentations et leurs larmes.

Au déjeuner, M. Bonnat n'avait pas dit quatre paroles, mais la jeune fille ne s'en était guère aperçue, absorbée qu'elle était elle-même par ses pensées. C'était la joie qu'elle avait du retour de Léo, mais aussi la tristesse qu'allait lui causer son nouvel éloignement, sans doute très prochain. Aussitôt après le déjeuner, M. Bonnat était parti, l'air toujours préoccupé et agité; mais sans dire quoi que ce fût à sa fille.

Elle était donc seule, chez elle, lorsque la vieille bonne Françoise, vint lui dire que M. Daguens demandait à la voir.

Il l'attendait au salon.

— M. Daguens?

— M. Léo, affirma la servante.

La surprise d'Anne-Marie était grande. Ni Léo ni son père n'étaient en relations avec le conducteur. Pour que son ami vint la trouver ainsi chez elle il fallait qu'il y eût à cela quelque motif sérieux.

— Qu'est-ce donc? interrogea-t-elle, haletante dès le seuil... Mon père...

— Est sorti, je le sais, fit Léo souriant.

— Alors?... dites!

— Un bonheur! un immense bonheur, mon amie.

Mon père veut... ma mère... ils veulent... c'est fini de souffrir! fini!...

Elle était devenue toute pâle, ne trouvant pas un mot, se demandant si elle n'était pas la dupe d'une erreur ou d'une illusion.

Mais Léo la rassurait.

Le matin même, son père, qui du reste avait beaucoup changé à son égard, et qui, depuis son retour, le traitait avec une douceur, avec une mansuétude inaccoutumées l'avait longuement fait causer de sa

situation à Argelès, de l'avenir qu'il espérait s'y faire, et, après s'être bien assuré qu'il persistait dans son dessein d'épouser Anne-Marie, lui avait déclaré que, pour sa part, il ne s'opposait plus à ce mariage.

Rien de plus logique que les changements survenus dans les idées de M. Daguens. Comme on l'a dit, la maladie et l'âge avaient beaucoup amoli son caractère, auparavant intraitable; ils avaient éveillé en lui un besoin jusque-là inconnu de paix et de tendresse; de plus, il s'était, par des amis sérieux, renseigné au sujet de Mlle Bon, et, en homme intelligent, il s'était rendu compte qu'il avait nourri contre elle d'injustes préventions.

Enfin, et ceci était sans doute le meilleur argument — Léo était en train de se faire, par son travail, une situation sinon brillante, tout au moins aisée; et le jour n'était pas éloigné où il pourrait se passer de son consentement. Qu'aurait donc gagné le père à prolonger sa résistance?

Ce n'en était pas moins pour les deux jeunes gens un grand bonheur. La longue attente s'abrégait; c'était tout de suite, dans quelques semaines, qu'ils seraient unis.

M. Daguens, père, en effet, avait hâte maintenant de voir le mariage se conclure. Il sentait ses forces décliner, et avant de laisser partir son fils il lui avait dit:

— Hâte-toi, mon enfant; je veux ma petite part de votre bonheur.

Or, le bonheur, pour nous, vieillards, ajoutait-il, avec une insondable mélancolie, est un hôte furtif; nous le devons saisir au passage; il a une telle hâte de nous fuir!

Le père se proposait de subvenir à tous les frais d'un mariage, et de venir dans les débuts en aide au jeune ménage de lui assurer une large aisance.

Il eut souhaité venir lui-même demander à M. Bonnat la main de sa fille; mais il ne pouvait encore sortir.

Ce serait Léo qui viendrait à sa place, le surlendemain sans doute, car le lendemain le conducteur devait s'absenter. Anne-Marie, au reste, préviendrait par un mot son ami du moment opportun.

Longtemps les deux fiancés demeurèrent ensemble, auprès de la fenêtre ouverte du petit salon, insouciantes si les passants curieux surprenaient leur tête-à-tête.

Le soleil, haut dans le ciel, inondait la place de sa lumière blanche, où s'assoupissait la rumeur confuse de la petite ville. Dans les lourdes ramures des marronniers, des oiseaux chantaient éperdument; des hirondelles allaient se perdre dans l'azur, avec des cris effarés presque aussitôt évaporés dans leur fuite.

L'horloge du vieux clocher, dont une face étincelait comme une plaque de métal poli au-dessus des toits voisins, sonna trois heures.

Aussitôt les cloches, en une rumeur profonde, annoncèrent à toute volée les vêpres du lendemain et leur carillon sonore dans la pleine lumière du jour, semblait chanter l'apothéose d'un bonheur sans fin.

Anne-Marie laissa glisser sur ses yeux ses longues papiers pour ne point perdre la vision qui se levait, en elle, par cette lumière chaude, emplie de cris d'oiseaux: la petite église de Sauvelane, braisillante de cierges et toute parfumée; et, au bruit des cloches, qui entonnent un hymne puissant d'allégresse, au bruit des orgues, qui clament un chant de triomphe, elle, toute blanche en ses voiles blancs, et sous ses fleurs blanches, apportant à Léo son premier amour, — le premier et le dernier, — toutes ses pensées dans le présent, toutes aspirations vers l'avenir, sa personne enfin, sa vie toute entière.

## XX

Est-il besoin de dire avec quelle impatience Anne-Marie attendit le retour de son père?

Il allait sûrement être aussi heureux qu'elle l'était elle-même: il ne pouvait vraiment espérer pour sa fille un aussi brillant mariage, et, tout de suite, il lui indiquerait un moment très prochain où il pourrait recevoir le docteur Daguens. Mais quand il rentra vers cinq heures le commandant était avec lui; et il fit dire à Anne-Marie, par la bonne, qu'il sortait de nouveau, et qu'elle ne l'attendit pas le soir: il dînait en ville.

Cela n'était pas dans ses habitudes, et surprit la jeune fille, mais sans l'inquiéter.

Le lendemain matin, M. Bonnat ne partit pas pour sa tournée de quinzaine, comme il devait le faire; tandis qu'elle se disposait à aller le trouver, au bureau, pour sa confiance, elle y entendit le bruit de voix animées, parmi lesquelles celle de M. Châtillon, et elle s'abstint de paraître.

Vers les onze heures, comme la bonne venait prévenir sa jeune maîtresse que le déjeuner était servi, M. Bonnat entra en coup de vent dans la chambre d'Anne-Marie.

— Fillette, je sors avec ces messieurs; tu vas dîner seule encore aujourd'hui... Ne t'ennuie pas.

Et il l'embrassa bien tendrement.

Cela était si peu dans ses habitudes qu'elle en fut étonnée. Elle le regarda; il avait la figure bouleversée, les paupières gonflées comme s'il n'avait pas dormi.

— Qu'avez-vous? dit-elle vivement, vous ne paraissez pas bien?

— Rien, mais rien, je t'assure, adieu.

Il l'embrassa encore.

— Je serai là à deux heures; des affaires très importantes... ne t'inquiète pas.

Et il descendit l'escalier aussi vite que le lui permettait le poids considérable qu'avaient à soutenir ses petites jambes.

Il sentait un apitoiement le gagner, un apitoiement profond sur sa propre per-

sonne qu'il choyait tant. Il ne doutait pas en effet qu'il se battrait le lendemain, et l'issue d'un duel est toujours chanceuse.

Quand vers les onze heures du matin, MM. Louvet et Châtillon s'étaient rendus chez M. Garraud pour le prier de les mettre en rapport avec ses témoins, avec lesquels ils comptaient bien s'entendre pour éviter une rencontre, leur client ne sachant pas tenir une arme le conseiller général venait de partir pour son moulin. M. Bonnat voulait d'abord les envoyer après mais apprenant qu'il devait rentrer le lendemain il se résigna à attendre, bien que sa situation entre l'injure reçue et la réparation demandée lui parût intolérable.

Quant à Garraud on se tromperait fort si l'on supposait qu'il avait eu l'intention de se dérober. D'abord il avait pensé que le conducteur n'aurait pas la sottise de lui envoyer ses témoins. Il réfléchissait, le bonhomme! ses joues ne seraient plus aussi cuisantes le lendemain, et l'on ne va pas ainsi de gaieté de coeur se faire embrocher comme un simple poulet. Puis il avait fort à faire à son usine qu'il faisait rebâtir en partie.

Le surlendemain, dès qu'ils eurent appris son retour, MM. Louvet et Châtillon se rendirent de nouveau chez lui, et s'acquittèrent de leur mission. Le conseiller général éclata de rire. Vrai! le brave homme voulait donc se faire embrocher? Il y tenait absolument? Ah! mais non, ce serait par trop ridicule, non ce n'est pas lui Pierre Garraud qui ferait un tel honneur à ce rond de cuir inoffensif. Non, lui, qui s'était battu avec Charvière, le spadassin bien connu, et avec d'autres non moins redoutables, ce n'était pas pour ce bonhomme négligeable qu'il allait se déranger.

— Messieurs, dit-il enfin, que votre client apporte son rond de cuir et sa greeque en guise de projectiles, moi je four-

birai mon manche à balais, et nous pourrions nous entendre.

... Voilà mon dernier mot.

Les deux témoins durent bien rapporter à leur ami cette outrageante réponse. Le conducteur entra alors dans une fureur difficile à peindre. Mille projets insensés lui passèrent par la cervelle; il irait droit à son ennemi n'importe où, au Cercle, sur la rue, lui jetterait son mépris à la face, et surtout lui rendrait sa gifle. Mais il n'était point de taille, lui, gros, essoufflé et alourdi, non seulement par l'âge, mais par toutes les aises d'une vie douillette, à lutter contre un tel adversaire, jeune, leste, et ayant la pratique de la chasse, de tous les sports.

Avant d'appliquer la correction qu'il méritait, il serait devancé sans doute, et selon toute probabilité, ce serait lui qui la recevrait, ce qui augmenterait encore sa confusion.

Ah! s'il avait eu un fils en âge de le venger! Mais une fille! A quoi cela sert-il les femmes, sinon à pleurnicher et à rendre les hommes chair de poule? Il faudrait s'adresser aux tribunaux. La belle affaire. Ou l'on saurait qu'une réparation par les armes lui a été refusée, et l'on se moquerait de lui: ou l'on ne saurait pas qu'il l'a demandée, et on le traiterait de lâche.

Puis les journaux publieraient un compte-rendu du procès et alors personne n'ignorerait plus son affront non seulement à Sauvelane, mais dans le département, et même dans la région tout entière. Que faire alors? Il en était là de ses réflexions, arpentant son bureau à petites enjambées rapides lorsque Anne-Marie entra sur ses orteils, légère, souriante.

Elle venait, sa confiance aux lèvres, émerveillée par avance du contentement qu'elle ressentir l'excellent homme, pour qui en ce moment, sans doute, à cause de sa félicité intime, sa tendresse débordait.

Elle allait se jeter à son cou en guise

d'ouverture; mais elle s'arrêta soudain, interdite, devant l'air agité de son père, devant les regards courroucés qu'il promenait autour de lui, et les paroles sans suite qu'il murmurait.

— Mon Dieu! dit-elle effrayée, qu'avez-vous? Que vous est-il arrivé?

— Ce qui m'est arrivé, ma fille? Ce qui m'est arrivé? de subir l'affront le plus insigne, le plus sanglant que l'on puisse infliger à un honnête homme.

Et il lui raconta la scène du cercle.

— Comme tu le penses bien, je n'ai pas attendu vingt-quatre heures à lui envoyer mes témoins à ce polisson-là.

— Vos témoins?... Comment?... Je ne comprends pas...

— Mais oui!... deux témoins parbleu!

— Et vous allez vous battre? mon père! s'écria la jeune fille. Mais c'est impossible... Ce serait fou...

Elle essayait de se jeter dans ses bras, mais il la repoussait, et, très digne:

— Un homme de cœur en sait toujours assez pour trouer la peau à un goujat.

— Mais... je ne veux pas... moi.

— Vous voilà bien les femmes; bonnes à rien, sinon à geindre, à se lamenter et à essayer de nous rendre lâches...

... Mais je ne me bats pas, sois contente.

Et il achevait de lui raconter le comble de l'offense, à savoir le refus formel du conseiller général.

Cependant Anne-Marie, tout en ressentant vivement l'outrage fait à son père, songeait combien le moment serait mal choisi pour l'entretenir de son projet de mariage. Il était évidemment étranger pour l'heure à tout ce qui n'était pas sa colère.

Il continuait à se promener de long en large dans son bureau, marmottant des mots furieux. Et parfois, montrant le poing à l'ennemi invisible, il murmurait:

— C'est égal, il faut qu'il me la paie! il me la paiera!...

Le lendemain, dans l'après-midi, Anne-

Marie se décida enfin. Elle ne pouvait différer davantage; Léo devait attendre avec impatience. Elle trouva son père au bureau où, debout devant sa table à dessin, il examinait attentivement un extrait du plan cadastral sur papier calque. Il regardait sa fille de bas en haut et de haut en bas, non point avec le sourire d'orgueil satisfait qui l'illuminait d'ordinaire quand il se livrait à cette contemplation, mais les sourcils froncés. Evidemment, il était encore sous l'influence de sa rancune.

— Père chéri, lui dit la jeune fille, je vais vous faire part d'une nouvelle... oh! mais d'une nouvelle... qui va vous surprendre... vous rendre heureux... comme je le suis moi-même depuis quelques jours.

— Ah! fit M. Bonnat en arrondissant la bouche, et en la regardant avec les sourcils plus froncés encore... Ah! elle se permettait d'être heureuse, cette petite là, alors qu'on venait d'infliger à son père le plus sanglant des affronts, alors qu'il vivait depuis quelques jours dans le dépit de l'outrage reçu et dans l'angoisse revoir son rêve de fortune prêt à s'évanouir! Que les enfants sont égoïstes, grand Dieu!

— Oui, mon père, reprenait Anne-Marie, intimidée par l'accueil si froid qu'on lui faisait, mais décidée à aller jusqu'au bout, je songe depuis quelque temps à me marier... J'ai l'intention... avec votre agrément, bien entendu, de me marier. Mais... Dieu! que vous allez être content!

— Et comme cela on s'est décidée... on s'est peut-être même engagée sans me demander si la chose me serait agréable? Ce n'est pas mal!

Il était outré du sans-gêne de sa fille.

— Pardon mon père, reprenait celle-ci, avant de vous parler... avant de vous laisser espérer... je voulais savoir... être sûre... Cela n'a pas été tout seul.

— Ah! il y avait des obstacles?

— Oui... la famille du jeune homme...

— "Bon! pensa le conducteur, nous y sommes".

— Et le jeune homme, c'est?...

— C'est le docteur Léo Daguens, reprit-elle vivement lui, c'est lui. Je l'aime, il m'aime, nous nous aimons. Seulement...

— Seulement?

— Seulement les parents ne voulaient pas... il est riche... vous comprenez...

— Et toi tu ne l'es pas. Ah! parfait. Et l'on t'a dédaignée parbleu! Ces beaux messieurs, ce beau monde, sorti de la cuisse de Jupiter apparemment.

— Père... vous comprenez... il ne faut pas leur en vouloir, la plupart des parents... à leur place, aujourd'hui d'ailleurs.

— Oui, aujourd'hui, le jeune homme est allé pleurer dans le gilet de son papa et l'on te fait la grâce de t'accepter...

... Mais cela ne te fait rien?

— Mon père, je vous en supplie! Léo doit venir demain, après-demain au plus tard, vous demander ma main, je vous en supplie!

— Je n'y serai pas.

... Au reste tu peux lui dire qu'il n'a pas besoin de se déranger; un autre jour, je n'y serai pas davantage.

— Mon père! vous refusez? Vous dites non? mais ce n'est pas sérieux?... Voyons, dites, ce n'est pas sérieux?... nous nous aimons...

— Bast! des histoires... nous savons ce que cela veut dire ces sottises-là! Non, je ne souffrirai pas que ma fille entre dans une famille pour qui elle serait un objet de dédain, qui l'a déjà accablée de son mépris. Quant à ce Léo, fais un peu appel à ta dignité, et souviens-toi que lorsque sa soeur, sa fiancée, tous les siens, t'ont mortifiée chez la baronne, il n'a pas eu en un mot, un bon mouvement pour te défendre.

— Mais... mon père, il me voyait pour la première fois.

— Oui, et aujourd'hui, son ami intime son Garraud, qui est un autre lui-même, tu le sais, m'outrage; tu n'ignores pas de quelle sorte. Ah! prendre la main de ces gens-là! jamais! J'en ai assez d'eux tous;

je les déteste, tous, tous également, ton Léo comme les autres. Oui, je sais, ils sont riches. Je m'en moque de leur fortune; pour n'en avoir pas, on ne s'estime pas moins... Et d'ailleurs, attendons, qui vivra verra.

... Ah! parbleu, ils l'auraient voulué cette jolie perle-là, ajouta-t-il, le ton un peu radouci, et essayant de tapoter amicalement la joue de la jeune fille. Ils seraient heureux d'allier à leur vulgarité, à leur bêtise, ta beauté, ton esprit.

— Mon père! je vous en supplie, tout cela n'est rien pour moi; ces dons, en admettant qu'ils existent, je les déteste, je les hais s'ils ne sont point pour Léo.

Le conducteur l'écoutait à peine.

— Mais rassure-toi, fillette, ajoutait-il, rassure-toi, nous t'en trouverons un autre mari, et qui sera plus joli garçon que ce disciple barbu d'Esculape, avec son nez de perroquet et ses cheveux rouges.

— Mon père je crois vous l'avoir déjà dit, c'est Léo que j'aime et point un autre.

— Au reste, poursuivait-il, sans l'entendre, si mes espérances se réalisent tu n'auras qu'en faire de leur argent, à tous ces gens-là. Et elles se réaliseront, mes espérances; morbleu, oui, elles se réaliseront quand je devrais y laisser les ongles! On verra, ils verront, ce polisson de Garraud et les autres.

Ecoute, fillette, je ne t'ai pas dit encore mais le moment est venu de ne te plus rien cacher.

Et il raconta comment avait été découverte par Bernac une mine qui renfermait très probablement de l'or, et dont l'exploitation était d'une facilité vraiment extraordinaire.

Une association était formée par acte sous seing privé, passé en bonne forme entre M. Louvet, Bernac et lui, une concession demandée à la Préfecture; et pour l'obtenir on verrait si M. Bonnat avait ou n'avait pas le bras long. C'était la fortune, un million peut-être à ramasser, des cen-

taines de mille francs au pis aller.

— Et alors, fillette, tu comprends... dis... tous nos rêves... tous nos jolis rêves d'autrefois: l'Italie, la Suisse, l'Afrique, la Chine même, hein? qu'en dis-tu?

Mais Anne-Marie demeurait la tête basse, ne répondant rien.

— Tiens, justement, dit-il, en montrant le papier calque étalé sur sa table à dessin, on vient de me renvoyer de la Préfecture le plan des lieux. Les trois copies ne sont pas conformes; il y a erreur dans les unes ou dans l'autre; je dois vérifier sur les lieux même. J'y serai demain ou après-demain. Une difficulté se présente. Le sol appartient maintenant à ce drôle de Garraud, et de là justement est partie notre querelle, mais il y a un moyen... la nuit, au clair de lune ou autrement.

La jeune fille n'écoutait guère; mille pensées douloureuses s'agitaient en son cerveau. Ainsi au moment où, ivre de bonheur, elle croyait toucher le but si longtemps rêvé, si ardemment poursuivi, il lui échappait encore, il reculait dans la désolante incertitude de l'avenir! Elle ne comprenait pas grand'chose, à cette histoire de mine et à ce fol espoir de fortune.

— Mon père, dit-elle enfin, tout ce que vous venez de me dire m'importe peu...

— Comment, t'importe peu. Cela ne te fait rien de devenir millionnaire ou de rester sans le sou?... C'est fort, par exemple!

— Oui, mon père, encore une fois il n'est point question d'argent en tout ceci. Léo m'aime, je l'aime, nous nous aimons, vous le savez bien, et rien ne pourra jamais...

— Tu veux dire que l'on se passera de mon consentement, que l'on se mariera malgré moi...

— Mon père!...

— Sans quoi, mademoiselle, poursuivait-il, je vous ferais remarquer que vous avez à peine dix-neuf ans, et que, par conséquent, pendant deux ans encore il vous est interdit de par la loi de faire la fille rebelle, quelque bonne envie que vous en

puissiez avoir. D'ici là, nous verrons.

— Nous ne verrons rien, mon père, repartit Anne-Marie, dans la violence de sa douleur, sinon votre fille cruellement malheureuse...

— Assez, mademoiselle, s'écria M. Bonnat, avec colère. Ce que j'ai dit est dit, souvenez-vous-en.

... D'ailleurs, j'attends du monde ; j'ai besoin d'être seul.

## XXI

Trois jours après, Anne-Marie, qui venait de se lever, entendit une forte rumeur au dehors ; elle courut à la fenêtre. Il y avait dans la rue des groupes très affairés, semblait-il.

Dans l'un le notaire, Me Gaulé, long et mince, faisait avec ses grands bras des gestes multipliés ; dans l'autre, Mme Sellières, la mercière du bout des Arcades, poussait un grand cri :

“Dieu ! si c'est possible !”

Anne-Marie appela Françoise.

— Il est arrivé quelque chose, allez donc voir.

La vieille bonne ne se le fit pas dire deux fois.

Quelques instants après, elle revenait dans la chambre de la jeune fille.

— Mademoiselle !... quel malheur !... quel malheur !... On vient d'assassiner M. Garraud !

— Que dites-vous

La servante se hâtait de répéter ce qu'elle venait d'apprendre, pêle-mêle, comme on le lui avait dit :

— C'était non loin de son moulin de Bladouze, dans un petit chemin qui conduit au village que l'on avait trouvé le conseiller général, étendu, la tempe fracassée d'un coup de feu.

Les détails les plus contradictoires circulaient. C'était, disaient les uns le garçon tournée quotidienne, l'avait vu le premier,

vers six heures du matin. C'étaient des gamins allant à l'école disaient les autres. Certains prétendaient que la victime avait reçu un coup de couteau ; d'autres encore que le fusil, instrument du crime avait été trouvé à quelque distance. Les gendarmes venaient de partir ; le parquet allait se transporter sur les lieux.

Et maintenant il fallait annoncer le malheur à Mlle Tabarrieu, une vieille tante avec qui vivait le conseiller général et qui l'affectionnait beaucoup.

Dans la soirée et le lendemain les nouvelles se précisèrent. D'après le médecin assermenté, le jeune homme avait été assassiné vers les onze heures du soir. Il avait reçu dans la tempe droite un coup de fusil qui avait occasionné la mort presque instantanément.

Mais comment un homme jeune et fort avait-il été ainsi victime ? Sans doute avait-il été attiré dans un guet-apens. Mais par qui ? On se perdait en conjectures. Le vol n'avait pas été le mobile du crime : on avait retrouvé sur lui sa montre une bague ornée d'un brillant, son portemonnaie, renfermant deux billets de banque de cents francs, et plusieurs pièces d'or. Mais alors ?...

Quelques heures plus tard, comme Anne-Marie était à la salle à manger occupée à une broderie. Françoise entra.

— Mademoiselle ! on tient l'assassin, vous savez ! c'est Bernac !

— Le cantonnier ?

— Oui, le cantonnier Bernac.

Anne-Marie laissa tomber ses bras de stupeur.

— Vous êtes folle !

— Mademoiselle peut aller demander, tout le monde le dit. Qui l'aurait cru. Seigneur bon Dieu ! un brave homme, quoi ! et si dévoué à monsieur ! se qui se serait jeté au feu pour lui faire plaisir !

— Voulez-vous bien vous taire, s'écria la jeune fille, hors d'elle-même.

La réflexion de la servante l'avait vivement frappée.

— Pourquoi? demandait celle-ci sans comprendre.

— Vous n'avez pas besoin de savoir. Seulement je vous prie de garder pour vous vos réflexions.

— Il faut dire, ajoutait Françoise, espérant sans doute se faire pardonner ses remarques saugrenues, il faut dire qu'il avait une tête... un peu sauvage, quoi! et par moments une façon de vous regarder qui ne me revenait pas.

Anne-Marie n'osait pas aller dans la rue aux renseignements, et son père était sorti, cependant brûlant de savoir, elle envoyait de nouveau Françoise.

— Surtout pas de commentaires, pas de réflexions. Prenez ce que l'on vous dira, voilà tout!

La nouvelle était bien vraie.

Le fusil, instrument du meurtre, avait été trouvé à quelques vingt pas de la victime, dans un chaume, où sans doute l'assassin l'avait jeté en s'enfuyant. Comme on le portait à la mairie avec les autres pièces à conviction l'un des enfants de Bernac, un garçon de huit ans, un déluré, qui suivait avec les autres, s'était écrié:

— C'est le fusil de papa!

On avait aussitôt fait comparaître le cantonnier; à la vue du fusil il était devenu tout pâle. Il nia d'abord qu'il lui appartenait; mais bientôt il avait dû convenir qu'il était à lui: un oiseau était gravé grossièrement au couteau sur la crosse; et un jour, en chassant, il avait fait remarquer à deux garçons de Bladouze, qui étaient là pour en témoigner, que c'était une marque grâce à laquelle il pourrait le retrouver s'il venait à le perdre.

Bernac avait été arrêté aussitôt. Les gendarmes le ramèneraient, enchaîné, vers les cinq heures.

Et la petite ville toute entière attendait avec une fébrile impatience son arrivée.

Anne-Marie était montée s'enfermer

dans sa chambre. Le mot de Françoise l'obsédait: "Cet homme si dévoué à Monsieur, qui se serait jeté au feu pour lui faire plaisir", ainsi que le souvenir de l'inimitié, arrivée à l'état aigu, de la victime et de M. Bonnat. Une pensée, une pensée terrible, lui avait traversé le cerveau. Cet assassinat, Dieu! si c'était son père, son père qui l'avait fait commettre. Non! impossible, folle, je suis folle! se disait-elle, en se frappant le front. Non! ce n'est pas un monstre, mon père, mon père aimé! Sa tendresse pour lui se réveillait, malgré l'immense chagrin qu'il lui avait fait récemment en s'opposant à son mariage. C'est un brave homme, se répétait-elle encore, un brave homme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, un peu bourru, emporté peut-être, mais voilà tout.

Et elle le revoyait, avec sa figure placide et satisfaite, quand il venait la chercher à la pension, ou la contemplant avec son large sourire, quand il achevait de boutonner ses gants pour l'accompagner à la musique, sous les marronniers.

Mais ensuite lui revenaient à l'esprit ces jours où il était demeuré morne, et cette promenade agitée à travers le bureau, pendant laquelle il ne voyait, il n'entendait personne, et murmurait, le poing levé, ces paroles significatives: "Il faut qu'il me la paie! Il me la paiera!"

Et justement la semaine avant l'assassinat, Bernac était venu, et tous deux étaient restés enfermés longtemps, ensemble, le conducteur ayant enjoint à Françoise de ne recevoir qui que ce fût. Et puis cette histoire de mine! M. Garraud, autant qu'elle avait cru le comprendre, s'était emparé de la pièce de terre qui renfermait le gisement, alors que c'était Bernac et M. Bonnat qui l'avaient découvert. Si son père s'était cru autorisé à défendre sa propriété! la haine aidant son cerveau avait pu être troublé.

— Dieu! si c'était lui, c'est peut-être lui!



Mais son amour filial protestait encore lui faisait honte d'une telle pensée. Et ballotée dans l'atroce incertitude, le cerveau hanté de l'idée affolante, elle allait de l'armoire à la commode, du lit à la fenêtre, appuyant son front brûlant à la vitre fraîche pour en soulager un peu la lourdeur, et se répétant follement et sans fin: "Est-ce lui? Mon Dieu, mon Dieu! faites que ce ne soit pas lui!" comme si nos supplications pouvaient changer quelque chose à l'implacable des faits accomplis.

Elle voyait son père seulement pendant les repas; il était absorbé, ne disait pas un mot, ne la regardait même pas. Qu'y avait-il derrière ce front chauve? sous ces sourcils froncés par le souci ou l'inquiétude, ou, qui soit?... par le remords peut-être?

Au reste, depuis qu'elle lui avait parlé de son mariage, il demeurerait obstinément taciturne; ces heures du déjeuner et du dîner étaient des instants d'intolérable contrainte qu'elle abrégait le plus possible.

Et son amour? et son mariage? Hélas! elle n'osait y arrêter sa pensée.

Elle avait fait savoir à Léo le mauvais accueil qui lui était réservé. Le jeune homme en avait été surpris autant qu'elle-même, mais ils avaient pensé l'un et l'autre que cette résistance de M. Bonnat avait été dictée par la colère, et qu'on finirait par en avoir raison.

Certes, ce fut une grande tristesse qui les accabla tous les deux, après la joie qu'ils avaient eue en croyant leur rêve tout près de se réaliser. Mais enfin ils supporteraient l'épreuve avec courage. N'étaient-ils point sûrs de leurs coeurs?

Maintenant le doute affreux qui emplissait l'âme de la jeune fille l'empêchait d'envisager les conséquences lamentables qui menaçaient de résulter pour son amour des derniers événements accomplis.

Le surlendemain, comme elle était dans sa chambre, cherchant à se distraire par

la lecture, elle entendit une rumeur de voix dans le bureau, au-dessous d'elle.

Elle tressaillit, ainsi qu'elle le faisait au moindre bruit maintenant, car elle sentait planer sur la maison une menace qu'elle n'avait pas le courage de se formuler.

Elle prêta l'oreille, mais ne put saisir aucune parole.

Un instant après la porte de la rue s'ouvrit; la jeune fille s'étant approchée de la fenêtre, vit M. Bonnat s'éloigner entre deux gendarmes.

Au même moment, Françoise poussait violemment la porte de la chambre en s'écriant:

— Mademoiselle on emmène Monsieur!

La jeune fille jeta un grand cri et tomba évanouie sur le parquet.

Ce qui arrivait était fatal: Bernac, arrêté et interrogé, dès le lendemain, avait d'abord refusé de reconnaître le fusil, puis il s'y était vu contraint. Le juge d'instruction, M. Carbaud, avait regardé avec raison ce premier refus comme une forte présomption de culpabilité.

Quand il lui avait demandé à qui il avait prêté son fusil:

— A personne, avait répondu le cantonnier. Deux jours avant, en revenant de la chasse, il l'avait accroché à sa place habituelle, au manteau de la cheminée, et ne l'avait plus touché. Comment l'avait-on retrouvé non loin du lieu de l'assassinat, dans un chaume? Il ne savait rien, il n'y comprenait rien.

— Je suis innocent, Monsieur le juge, s'écriait-il, je le jure! Je veux être brûlé par le feu du ciel si je mens!

Mais ces affirmations, ces serments, dont les faits semblaient démontrer la fausseté, n'avaient d'autre effet que d'indisposer le juge contre l'accusé.

— Assez de protestations! dit-il, prouvez!

Mais Bernac ne prouvait rien.

Le magistrat lui demandait un alibi. Il n'en pouvait fournir aucun. Le soir de l'as-

sassinat il était allé à l'auberge de Bladouze voir l'entrepreneur de la fourniture des graviers d'entretien pour la grande route d'Auch en Espagne; et, bien que sobre et point joueur d'ordinaire; il était demeuré avec lui à boire et à jouer aux cartes jusqu'à onze heures. Puis il s'en était retourné avec un paysan des environs, un nommé Tardot, qu'il avait quitté à une bifurcation de chemin, où son compagnon avait pris la direction de chez lui. Bernac affirmait enfin devoir être rentré chez lui vers minuit, il ne savait au juste. N'étant pas habitué à veiller, il s'était couché sans s'inquiéter de l'heure, et avait dormi d'un seul trait jusqu'au lendemain matin. Voilà tout ce qu'il savait.

Ainsi on avait vu le cantonnier à l'auberge jusque vers onze heures, et Tardot affirmait ne l'avoir quitté que quelques instants plus tard. Or, d'après le médecin assermenté, le docteur Souless, la victime aurait succombé, selon toute apparence, vers dix heures et demie, par conséquent un peu plus tôt. Mais il était difficile de préciser, et cette opinion n'apporta dans l'esprit du juge aucune présomption en faveur de l'accusé.

Les témoins, interrogés sur le caractère de Bernac, le représentèrent comme un homme honnête, mais brutal.

Quand on lui demanda s'il avait des complices, il se contenta de répondre que cela ne se pouvait pas puisqu'il était innocent.

Cependant, dès le début de l'affaire, une idée avait frappé M. Carbaud. Pour lui, Bernac était bien l'auteur du crime, pour quoi l'avait-il commis. L'assassinat n'ayant pas eu le vol pour mobile ne pouvait guère être attribué qu'à la vengeance. Or, quels ennemis avait la victime? Un seul, M. Bonnat. Depuis longtemps, leur inimitié était connue; une discussion avait éclaté entre eux quelques jours auparavant. Le conducteur avait reçu deux gifles et quand il avait demandé une réparation

par les armes, le conseiller général la lui avait refusée, accompagnant son refus des paroles les plus outrageantes.

Le crime avait été commis non par le conducteur, sans doute, mais par son subordonné, par un homme dont la situation pouvait être entre ses mains, et qui, tout le monde le savait, avait pour lui un dévouement fanatique.

Donc Bernac avait été l'instrument de la vengeance, mais son chef l'avait perpétrée, l'avait fait exécuter. C'était assez clair.

Et le juge d'instruction ne se sut même point un gré extrême d'avoir trouvé une chose si simple.

Au reste, si cela avait été nécessaire, il aurait été confirmé dans son opinion par sa fille Séverine, qui, avec son esprit logique, et habitué à réfléchir, accumulait les probabilités, tâchait de l'affermir dans sa conviction.

Dès qu'elle avait eu l'idée que M. Bonnat devait être le complice de Bernac, elle avait ressenti une grande joie. Elle aimait toujours Léo; et quand il avait quitté Sauvelane elle avait espéré qu'il oublierait Anne-Marie; mais elle savait maintenant que la famille Daguens avait fini par consentir au mariage qui devait se faire prochainement. Or l'espoir renaissait pour elle. Léo n'épouserait jamais la fille d'un homme qui aurait trempé dans un crime.

Le parquet ne tarda pas à découvrir que dans la même semaine, celle qui avait suivi la scène du Cercle et précédé l'assassinat, Bernac, étant venu deux fois chez son chef, était longtemps demeuré seul avec lui, et que, l'avant-veille du crime, M. Bonnat s'était rendu chez le cantonnier, et y avait passé la nuit.

De plus il avait eu soin de dissimuler sa visite, puisqu'il s'était fait déposer par la voiture de louage sur la grande route d'Auch, qu'il avait fait mine de suivre. Mais des gens de Bladouze l'avaient par-

faitement reconnu et salué à l'entrée de la nuit, tout près de chez Bernac.

La rumeur publique, au reste, n'avait pas tardé à le déclarer comme complice de l'assassinat, et l'on rapportait partout dans Sauvelane ces paroles significatives, que plusieurs personnes lui avaient entendu prononcer: "Il faut qu'il me la paie, il me la paiera!"

C'était à la suite de ces diverses informations que le procureur de la République avait lancé contre le conducteur un mandat d'arrêt.

## XXII

Lorsque Anne-Marie revint à elle, au bout de quelques minutes, elle était étendue sur son lit; Françoise, se tenait auprès avec deux voisines qu'elle avait appelées à grands cris au moment de l'accident.

Elles ne tardèrent pas à se retirer toutes les trois la jeune fille ayant demandé à se reposer.

Au bout d'une heure, pendant laquelle les pensées les plus douloureuses lui martelèrent le cerveau, on frappa discrètement à la porte.

— Monsieur Léo Daguens, dit Françoise, demande si mademoiselle voudrait bien le recevoir. Il est déjà venu une autre fois.

— M. Daguens!... priez-le d'attendre un instant. Je vais descendre.

Vivement elle se leva, passa sa main sur son front endolori, puis, ayant réparé le désordre de sa toilette, elle alla rejoindre son ami, qui l'attendait au salon.

Léo se trouvait sur la place, non loin des arcades, lorsque M. Bonnat avait quitté son bureau entre deux gendarmes.

Il avait cru tout d'abord à une rencontre fortuite du conducteur et des deux agents de l'autorité; mais des groupes animés se formaient, et la nouvelle volait de bouche en bouche; le père d'Anne-Marie était bel et bien conduit en prison.

Le jeune médecin savait que l'auteur

préssumé de l'assassinat était le cantonnier Bernac; et, comme il était au courant de la récente querelle qui avait éclaté entre Garraud et le conducteur, il devinait que celui-ci était accusé de complicité.

Mais la pensée qu'il pût être coupable ne l'effleurait même pas; bienveillant de nature, il était de ceux que des preuves irréfutables peuvent seules décider à croire à la perversité d'autrui. En outre, M. Bonnat lui avait toujours paru bravache et ridicule, mais parfaitement inoffensif; plus que cela il le tenait pour un honnête homme, pour un brave homme.

Il se hâtait de demander à Anne-Marie des éclaircissements. Comment, par quelles circonstances fatales un soupçon de complicité avait-il pu atteindre son père?

Elle n'en savait pas plus que lui; moins peut-être; il était en effet plusieurs détails de la querelle qu'il lui apprenait.

Mais d'abord le cantonnier était-il coupable? La jeune fille n'osait pas affirmer qu'il ne le fût point. Elle le connaissait peu; elle l'avait toujours entendu considérer par son père comme honnête, mais aussi comme brutal, et la trouvaille de son fusil auprès de la victime, était une circonstance acablante, il fallait en convenir.

La première chose à faire était donc de rechercher si la culpabilité du cantonnier était réelle; si elle ne l'était point l'accusation contre M. Bonnat tombait d'elle au grand jour les mobiles du crime, et le conducteur serait par là même innocenté.

Il ne pouvait en effet demeurer dans l'esprit de qui que ce fût qu'un homme honnête, comme Bernac, ancien militaire, ayant les meilleurs états de service eût pris un fusil et s'en fût allé tirer à bout portant sur un homme uniquement pour faire plaisir à son chef.

Le jeune médecin ignorait totalement la découverte de la prétendue mine d'or et les convoitises qu'elle avait fait naître chez le conducteur et chez le cantonnier.

Son amie se gardait bien de lui en dire quoi que ce soit, dans la crainte qu'un soupçon ne vînt à lui traverser l'esprit.

Mais comme on l'a dit, sa foi en l'innocence de l'accusé était profonde.

— C'est une erreur une déplorable erreur ne cessait-il de répéter, et qui ne peut durer longtemps... Parce qu'on a eu une querelle avec un homme?... mais cela arrive à tout le monde, un jour ou l'autre... une coïncidence... voilà tout!

Anne-Marie éprouvait un allègement à sa peine en l'entendant parler ainsi. Et elle s'efforçait de ne pas laisser soupçonner le doute persistant qui l'obsédait.

Elle parlait abondamment de la bonté de son père, des soins qu'il avait pris de son éducation, du chagrin que lui avait causé la mort de sa femme, dix ans plus tôt — elle s'en souvenait comme d'hier.

C'était la première fois qu'elle n'ouvrait pas son âme jusqu'au fond devant lui; mais pouvait-elle faire autrement?

La seule pensée qu'il pourrait croire son père coupable la faisait frissonner.

Il fut convenu entre eux que Léo, dès le lendemain matin, se rendrait à Bladouze; il irait sur les lieux du crime, ferait parler les gens du village, s'informerait à Sauvelane même, enfin qu'il ferait une enquête personne aussi approfondie que possible.

Il fallait tout d'abord qu'il connût la vérité; ensuite il tâcherait par tous les moyens de la mettre en lumière.

Le fait que M. Carbaud était chargé de l'instruction, le contrariait fort, et lui paraissait être une circonstance fâcheuse.

Il ne doutait pas de son intégrité, mais il savait aussi quelle influence Séverine avait sur lui. Le juge d'instruction aimait causer en famille des choses de sa profession, et, plus d'une fois, sa fille, dont l'esprit était doué d'une implacable logique, l'avait mis sur la voie de la vérité, lui avait même fourni d'ingénieux moyens d'amener l'accusé à l'aveu.

Daguens devinait qu'elle jouerait un rôle occulte, mais puissant dans l'affaire, et il la soupçonnait, avec raison au reste, de n'être pas étrangère à l'arrestation précipitée du conducteur.

Il faudrait bientôt aussi songer au choix d'un avocat, agir en vue de pénétrer auprès de l'accusé. Pour toutes ces choses et pour tout ce qu'il y aurait à faire en outre. Daguens se mettait en entier à la disposition de la jeune fille. Ils agiraient d'un commun accord.

Le jeune homme se montrait plein de confiance; il l'était réellement mais il en exagérait encore l'expression désirant avec ardeur dissiper l'angoisse de son amie.

### XXIII

L'infortuné M. Bonnat avait été littéralement terrassé par le coup si imprévu, si stupéfiant qui le frappait. Il avait été tout d'abord comme un homme qui a reçu un choc violent sur le crâne, et qui n'a conscience d'autre chose que de sa douleur.

Maintenant encore, son esprit habituellement hanté de chimères, inattentif à toutes les réalités, ne parvenait pas à se retrouver dans les événements de ces derniers jours. Il demeurait éperdu devant l'imbroglio confus des circonstances qui l'accablaient.

Un peu remis toutefois, il s'était, dans la solitude de la cellule, où il avait été mis au secret, demandé quelle attitude il aurait devant le juge d'instruction, qui sans doute ne tarderait pas à lui faire subir un premier interrogatoire. Et ayant longuement réfléchi, il décida avec lui-même qu'il dirait la vérité, toute la vérité.

Il n'était en effet — inutile de le dire — nullement complice de l'assassinat: il l'affirmerait; il protesterait de son innocence avec toute son énergie. Le juge ne pourrait manquer d'être frappé de la sincérité de ses affirmations, il n'en doutait pas, ignorant que la justice veut des preuves mathé-

matiques en quelque sorte, et ne se fait pas une opinion d'après une impression ou un sentiment.

Peut-être cependant avait-il raison de ne pas combiner un système de défense; il eût été trop maladroit pour s'y tenir; il se serait troublé, contredit et finalement aurait été à l'encontre du but qu'il poursuivait.

Ce fut quatre jours seulement après son arrestation qu'il fut mandé au Tribunal, dans le cabinet de M. Carbaud.

La Grand'-Place, quand il la traversa entre deux gendarmes qui l'escortaient avait son aspect accoutumé. Un tiède soleil d'arrière-saison dorait la colonnade du Tribunal et son fronton grec, enveloppait aussi de son or fluide les frondaisons fauves des marronniers, dont les fruits bruns jonchaient le sol.

L'accusé, étourdi par la lumière, allait, titubant presque, comme un homme ivre. A l'angle de la place, il aperçut sa maison. La porte en était close, ainsi que tous les volets, — Anne-Marie se tenant ces jours-là dans la salle à manger qui ouvrait sur une cour intérieure — et cet aspect endeuillé de sa demeure lui fut une nouvelle morsure au coeur. Comme il longeait les arcades, sur l'un des côtés, un petit groupe de gamins, sortant de l'école, accourut sur ses pas criant aux autres :

Le voilà ! le voilà !

Ils se le montraient du doigts, éclataient de méchants rires.

Le groupe avait grossi. Ils étaient là tous, à la sortie de l'école.

— Hé, l'assassin ! criaient-ils maintenant, sur ses talons.

Il fallut que les gendarmes les maintinssent à distance.

Au bout des arcades, le prisonnier aperçut Mme Charlé, la buraliste, une femme rondelette et joviale, chez qui il s'asseyait souvent, quand il allait chercher du tabac ou des timbres, et avec qui il aimait à tail-

ler d'amples bavettes. Elle rentra dans son magasin précipitamment.

Enfin, à l'angle du tribunal, opposé à celui par lequel il arrivait, le notaire Me Gaule et l'avoué Norichon, ses habitués partenaires à la manille, arrêtés pour causer lui tournèrent ostensiblement le dos, puis s'éloignèrent.

Le malheureux conducteur commençait à éprouver les effets de l'universelle répulsion qu'entraîne l'infamie.

Ce fut plus désolé, plus désemparé que jamais qu'il franchit le seuil du cabinet du juge.

M. Carbaud, tout d'abord lui renouvela les demandes qu'il lui avait déjà faites avant son arrestation, au sujet du caractère et des habitudes de Bernac.

Il le pressa si habilement de questions serrées qu'il finit par lui faire dire toute sa pensée, à savoir que le cantonnier était honnête, mais brutal, et même qu'il lui avait entendu proférer des menaces éventuelles contre ses enfants au cas où ils viendraient à se mal conduire.

— Vous voyez bien, ajoutait le juge. Les preuves matérielles sont accablantes contre cet homme, et vous-même, malgré votre évidente sympathie pour lui, êtes obligé de convenir qu'un acte de violence est de sa part parfaitement logique étant donné son tempérament brutal, son caractère vindicatif.

Le conducteur demeura sans paroles, désolé de la maladresse qu'il venait de commettre, de l'intempérance de langue à laquelle il s'était sottement laissé entraîner.

— Passons au mobile, maintenant, poursuivait le juge. Quel mobile selon vous a armé le bras de l'assassin ?

Cette fois l'accusé, sortant de son abattement, se récria. Qu'allait-on lui demander ? Que pouvait-il savoir ? Le cantonnier était son fils, son frère, son parent ? Vivaient-ils sous le même toit où avait-il avec lui des rapports si fréquents que ses pensées lui pussent être connues ?

Ah! non, l'on abusait vraiment de sa condition d'accusé, pour lui faire subir un interrogatoire auquel il ne devait et ne pouvait répondre. Le juge n'insista pas: mais entrant cette fois au coeur de l'accusation, il fit raconter à M. Bonnat ses rapports avec la victime depuis les dernières élections, où le conducteur avait ouvertement travaillé contre elle; il lui fit dire les démarches faites par Garraud pour obtenir son changement.

— Première cause d'animosité, nota M. Carbaud, au reste, depuis cette époque vous ne fites point mystère de votre ressentiment. Personne à Sauvelane ne l'ignorait.

L'accusé fut obligé d'en convenir. Maintes fois imprévoyant et bavard, il avait exprimé ses sentiments.

— Mais votre haine s'était accrue dans ces derniers temps, au point d'amener au Cercle une querelle violente.

Il se la fit narrer par l'accusé; celui-ci s'y résigna; le juge, au reste, la connaissait dans tous ses détails; il en avait interrogé les témoins et savait toutes les paroles qui s'y étaient échangées.

— A quoi faisiez-vous allusion par ces mots que, dans la querelle, vous avez dits à Pierre Garraud?

Il avait ouvert le dossier, et lisait:

"Un honnête homme, Monsieur, qui n'a pas coutume de marcher sur les brisées d'autrui, qui ne me suis pas fait le complice d'un coquin dans la rupture d'un marché conclu, parfaitement conclu?"

Le prévenu ne répondit pas tout d'abord. Ce système de dire la vérité, toute la vérité, qui tout d'abord lui avait semblé le meilleur, lui paraissait maintenant bien périlleux. Il comprenait combien l'existence du gisement métallurgique, les convoitises qu'il avait allumées, et l'obstacle qu'était la victime à sa possession, méditaient en faveur de sa culpabilité. Et s'il parlait du champ, comment ne pas dire toute l'histoire? La pente où le juge le

voulait entraîner était glissante; il ne s'arrêterait qu'ayant roulé, dompté, vaincu, jusqu'au fond.

Cependant M. Carbaud s'impatientait de son mustisme.

— Accusé, fit-il sévèrement, je dois vous prévenir que votre refus de répondre à une question si simple, si naturelle, de fournir à la justice les éclaircissements qu'elle réclame est le plus flagrant aveu de culpabilité. Celui dont la conscience est sans reproches ne craint pas la lumière; il dit la vérité, toute la vérité.

M. Bonnat se laissa intimider par ces paroles véhémentes. Il commença l'histoire de l'acquisition du champ, espérant bien s'arrêter en route, avant d'avoir parlé de la mine. Mais il n'était pas de taille à lutter avec son adversaire, et poussé de question en question, de dilemme en dilemme, il ne se tut que lorsqu'il n'eût plus rien à apprendre au magistrat.

Un long repos suivit. M. Carbaud n'interrogeait plus. Son long visage glabre, si impassible d'ordinaire, reflétait, malgré lui, son immense satisfaction. Les dernières révélations de l'accusé, en effet, cette histoire de mine, projetait selon lui, un jour éclatant sur l'affaire. Jusque-là il lui semblait avoir tâtonné dans les ténèbres. La rancune même arrivée à l'exaspération par suite du refus du conseiller général de se battre ne suffisait point à expliquer que le conducteur eût fait assassiner Garraud.

Le véritable mobile, il le tenait enfin: une mine, c'est-à-dire une fortune, avait été découverte par le cantonnier et par son chef. Le conseiller général, devenu par une manoeuvre déloyale, propriétaire du sol, très influent auprès de l'administration, était un obstacle à peu près invincible à sa possession. Les deux hommes l'avaient supprimé, tout simplement. Le cantonnier avait été le bras, le conducteur, la tête.

Les gifles reçues au Cercle et le refus d'une réparation avaient été le motif déterminant.

C'était l'évidence même.

Sans se presser, par petites phrases incisives, pénétrantes, il disait la chose, la martelait en quelque sorte aux oreilles de M. Bonnat. Celui-ci demeurait attéré; il comprenait combien ses propres révélations l'accablaient, et était obligé de convenir avec lui-même que toutes les apparences étaient contre lui, et que pour tout esprit droit sa culpabilité était moralement évidente.

— Au reste, reprenait M. Carbaud, avec ironie, votre projet sinistre, malgré vous se révélait en vos paroles de haine. Dix témoins, que dis-je, vingt témoins, ne vous ont-ils pas entendu dire ces mots significatifs: "Il faut qu'il me la paie, il me la paiera?"

Vainement l'accusé protestait, il ne niait pas avoir tenu un tel propos, mais il ne répondait, selon lui, qu'à des projets d'anodine vengeance. Il voulait dire par là par exemple qu'il mènerait une campagne acharnée contre lui, lors des prochaines élections, peut-être encore qu'un jour ou l'autre il lui rendrait les gifles reçues au Cercle, il ne savait trop.

Mais le juge ne l'écoutait guère; son opinion était définitivement arrêtée.

#### XXIV

Ce fut seulement quelques jours après, un jeudi, qu'Anne-Marie obtint la permission de voir son père.

Vêtue d'une robe noire, le visage couvert d'une épaisse voilette, elle sortit de chez elle par une porte donnant sur une impasse, et, à travers des ruelles détournées, se dirigea vers la prison.

Celle-ci est à l'entrée de Sauvelane; c'est une sorte de donjon, datant du moyen-âge, aux murs rongés par des lichens, aux toits aigus en poivrière, reste des fortifications qui autrefois entouraient la ville.

Le froid était déjà vif: une mince cou-

che de gelée couvrait de ses frêles cristaux les feuilles mortes et les herbes desséchées au bord du chemin.

Lorsque Anne-Marie fut introduite dans la cellule, le malheureux Bonnat assis sur le bord de son lit, regardait de son oeil terne et sans la voir, l'unique chaise du cachot, sur laquelle tombait le jour de la petite fenêtre grillée. Le prisonnier n'avait pas fait sa barbe depuis son arrestation; ses yeux étaient cerclés de noir et son visage flétri. Il était plus défait, plus accablé encore qu'Anne-Marie ne l'avait craint.

Une double exclamation:

— Mon père!

— Ma fille!

Anne-Marie s'était jetée dans ses bras, et pendant quelques instants ils mêlèrent leurs sanglots.

Enfin le prisonnier, retrouvant quelque calme:

— Toi! s'écria-t-il, les mains suppliantes, toi du moins, tu ne le crois pas?

— Non, mille fois non, s'écria-t-elle, prise avant tout de pitié et de tendresse.

— Mais ils le croient, eux! ils le croient tous! Et pourtant... voyons!...

je n'ai pas une tête d'assassin! Je n'ai jamais fait de mal à personne.

Que l'on dise si jamais j'ai touché quelqu'un, seulement du bout du doigt. T'ai-je jamais frappée, toi? Est-ce que je ne me suis pas toujours conduit en brave homme, en honnête homme?

... Et là, tout d'un coup, je serais devenu... Ah! non! non! c'est fou, fou! vois-tu. Sans doute on reçoit un affront, un outrage, le sang ne fait qu'un tour, et l'on voudrait le rendre... Il faudrait n'avoir pas de sang dans les veines, mais de là à... jamais! non, jamais!

Ce disant, il se livrait à une mimique désespérée, se frappant le front, levant les mains vers le ciel comme pour le prendre à témoin de sa sincérité.

Puis, entourant sa fille de ses bras, com-

me s'il eût craint de la voir se dérober lui si froid d'ordinaire, il s'attendrissait, infiniment.

— Tu me restes, toi! du moins, tu me restes! Oh! ne m'abandonne pas!...

Et il l'étreignait plus fort.

— Vous abandonner! moi! y pensez-vous?

— J'ai été bien injuste pour toi, fillette et bien méchant, sans m'en rendre compte, il est vrai. Pardonne-moi!

— Chut! mon père, ne parlons plus de cela.

— J'ai voulu t'empêcher d'épouser celui que tu aimes. Où en es-tu?

— Ce n'est pas le moment, père... plus tard...

— On ne sait pas ce que l'on fait, vois-tu, mon enfant. Il y a des idées, des espérances qui vous tournent vraiment la tête, qui vous rendent fou. Cet espoir de mine m'avait grisé; je me croyais riche, je te croyais riche aussi, et je rêvais pour toi... je rêvais... ah! Dieu sait ce que je rêvais! Un prince, ce n'eût pas été trop.

C'était ma façon, à moi, de t'aimer, vois-tu.

Le brave homme oubliait ingénument qu'une bonne part de dépit, de rancune, et une totale indifférence pour le bonheur de sa fille étaient entrés dans son refus de consentir au mariage. Il s'enjôlait lui-même à cette heure avec ses propres paroles.

— Ah! cette mine! Si elle pouvait n'avoir jamais existé! C'est elle! oui, elle, qui est la cause de tout!

Et le prisonnier songeait amèrement à la vie douillette, si exemple de soucis, et fort heureuse en somme, qu'il avait su s'arranger entre les soins câlins de sa fille et les bonnes soirées au Cercle, dans la tiédeur du bien-être qu'il avait amassé comme une ouate molle autour de lui.

Qu'avait-il besoin de rêver fortune? et surtout, à son âge, de songer à des voyages imaginaires? à des courses errantes à

travers le monde? N'était-on pas bien en hiver au coin du feu, les pieds dans les bonnes pantoufles, la grecque sur les oreilles; et au frais en été, sous les marronniers de la place, s'éventant avec le panama, aux larges ailes, qui, avec l'ombrelle doublée de vert, abrite si bien des brûlants rayons?

Pendant le prisonnier et sa fille, leurs premiers sentiments tumultueux apaisés, envisageaient de près la situation.

— Bernac a-t-il vraiment commis le crime et pourquoi?

Ce fut la première question d'Anne-Marie. Le conducteur ne croyait pas à la culpabilité du cantonnier, malgré les charges qui pesaient sur lui et l'allure farouche qu'il lui avait vue le jour de la première visite au gisement. Il avait une foi instinctive en son honnêteté. La jeune fille pensa que son père avait commis une maladresse en parlant de la mine mais le mal était fait. Ils ajournèrent les dispositions à prendre en vue de la défense. Assurément on permettrait à Anne-Marie de revenir de temps à autre.

Mademoiselle Bonnat s'en retourna moins accablée.

Elle avait été pleinement convaincue par l'accent de sincérité de son père. Non il ne lui avait pas menti, non, il n'était pas coupable. Un allègement s'était fait en elle, et comme un relèvement de sa propre personne, que, auparavant, elle ne pouvait quelque innocente qu'elle fût, considérer sans frisson.

## XXV

L'enquête longue et minutieuse, à laquelle s'était livré Léo Daguens n'avait amené aucun résultat satisfaisant.

Il était allé à Bladouze, chez le cantonnier, avait interrogé sa femme d'abord. Celle-ci avait des larmes, des cris, des jurons même, protestait que son mari était incapable de commettre un crime; c'était





Père chéri, je veux vous faire part d'une nouvelle.

tout. Elle n'apportait pas l'ombre d'une preuve en faveur de son innocence.

Il n'avait pu parler avec Juliette; elle était ou souffrante ou bien en journée, à coudre. Mais que lui eût-elle appris? L'opinion dans le village était plutôt défavorable à Bernac. Plus d'un ne semblait pas éloigné de le croire fort capable d'un acte de violence.

Les faits matériels demeuraient accablants; le fusil de Bernac avait été l'instrument du meurtre et le cantonnier n'avait pu fournir un alibi.

Léo, bien qu'il lui en coûtât, et Anne-Marie avec lui, étaient obligés de convenir entre eux que la culpabilité de Bernac était évidente.

Ils avaient ensemble cherché le mobile et malgré les investigations de Daguens à Bladouze ils n'en pouvaient trouver d'autre que la convoitise suscitée par la mine et le désir de supprimer l'obstacle qu'était Pierre Garraud. Anne-Marie avait fini par tout dire à son ami au sujet du gisement.

Malgré les pressantes démarches de Léo, l'arrestation de M. Bonnat avait été maintenue. Le Procureur venait d'envoyer son rapport. Les deux accusés passeraient devant la cour d'assises d'Auch, dans les premiers jours de février.

Le jeune médecin venait souvent chez Anne-Marie; il la reconfortait de son mieux; bien que doutant lui-même, il lui affirmait que son père ne saurait être condamné, aucune preuve matérielle ne pouvant être relevée contre lui. Cette assiduité auprès de la jeune fille, ce dévouement à sa cause, valaient au jeune homme de nouveaux ennuis, de nouvelles complications familiales.

Pour M. Daguens père, en effet, rien n'était moins certain que l'innocence du conducteur; et il suffisait d'ailleurs qu'un soupçon de crime eût plané sur lui pour que toute sa fierté d'homme impeccable se

révoltât à la seule pensée du mariage possible de son fils avec Anne-Marie.

Il blâmait durement Léo de n'avoir pas rompu immédiatement et de façon définitive avec elle; il lui avait fait de vifs reproches au sujet des visites qu'il lui faisait; et le jeune médecin voyait venir le moment où son père, irrité, le chassant de chez lui, il se verrait contraint peut-être de quitter de nouveau Sauvelane.

Ces choses, il se gardait bien de les dire à son amie, de peur d'aggraver encore sa peine; mais il ne venait plus chez elle qu'en secret, le soir de préférence, où il avait la chance de n'être point aperçu des passants curieux.

Mlle Bonnat vivait en une claustration à peu près complète. Quand elle sortait, les regards arrêtés sur elle, curieux et le plus souvent d'une malveillante ironie, la faisaient souffrir, et la honte, une honte imméritée, mais non moins cruelle semblait s'étendre sur son front comme un voile de deuil.

De ses amies, une seule, la baronne Guerry, ne l'avait point abandonnée. Presque chaque jour, elle venait chez la jeune fille; maternelle et bonne, elle l'encourageait, elle reconfortait de tendresse.

Les dames Châtillon, Amélie et sa mère, n'avaient point paru depuis le malheur. Celles-ci surtout avaient jugé prudent de se tenir à l'écart, le commandant ayant été mêlé à cette histoire de mine.

Un jour, Anne-Marie dut pour un essai aller chez sa couturière.

Dans le salon d'attente deux clientes se trouvaient déjà, Mme Sellières, la femme d'un avoué de Sauvelane et sa fille. C'étaient elles qui avaient organisé les garden-parties chez la baronne. La mère, une petite femme alerte, semillante encore comme une jeune fille, avait fait à Anne-Marie un accueil fort gracieux l'engageant à venir chez elle, ce que celle-ci avait fait plusieurs fois. — Quand elles se rencontraient dans la rue, elles ne manquaient

pas d'échanger quelques mots aimables.

En l'apercevant dans le salon, la fille du conducteur allait à elle; mais Mme Sellières répondait à peine d'un signe de tête au salut qu'on lui adressait, et s'absorbait aussitôt dans la lecture d'un journal de modes.

Sa fille en faisait autant.

Survinrent bientôt Amélie et sa mère.

Anne-Marie, dans la crainte d'un nouvel affront, se garda d'aller au-devant d'elles.

Elles vinrent causer avec la femme et la fille de l'avoué, et firent mine de ne pas la voir.

Ce n'était pas la première fois qu'Anne-Marie éprouvait les effets de la réprobation générale. A peine la saluait-on dans la rue, et ses amies qui autrefois s'avancèrent la main tendue, le sourire aux lèvres, se détournaient maintenant. Mais jamais affront ne lui avait été aussi cruel. Cela fit que de retour chez elle, elle réfléchit longuement à la situation que lui faisait dans le public l'injuste accusation qui pesait sur son père; et une vérité qu'elle avait entrevue déjà, à laquelle elle n'avait pas voulu s'arrêter, s'imposait maintenant à son esprit:

Son père allait passer en cour d'assises; il pouvait être condamné; mais les jury, faute de preuves, rapportât-il un verdict d'acquiescement, il n'en serait pas moins coupable dans l'opinion. Toutes les apparences étaient contraires, et s'il n'existait pas contre lui de preuves matérielles, il était de nombreuses présomptions morales, que tout le monde connaissait et avait commentées de toutes les manières.

Ainsi son père ne serait jamais lavé du soupçon d'infamie.

Cela étant, Léo était à jamais perdu pour elle. La vérité ne lui était point apparue peut-être encore clairement. Cela viendrait. Mais voulût-il l'épouser encore, l'aimât-il assez pour la vouloir, bien que déshonorée, elle ne pourrait consentir à

un tel sacrifice. Non; condamnée à l'opprobre, elle ne le voudrait point partager avec celui qu'elle aimait.

Ces derniers événements l'avait mûrie d'ailleurs; sans doute elle croyait autant qu'auparavant à la durée indéfinie de leur tendresse; mais elle savait aussi que l'amour va s'attiédissant, qu'il se trahit, et n'a plus alors assez de force pour noyer en son rayonnement les misères et les laideurs de la vie.

Que deviendrait Léo, marié à une femme dont le père serait regardé comme un criminel? Un paria, honni de sa famille, fui de ses amis, un homme sans dignité, disons le mot, sans honneur.

Cela, elle ne pouvait le vouloir, elle ne le voudrait point.

Mais une conséquence tout aussi inéluctable, c'était la nécessité qui s'imposait à elle de ne plus le voir.

Leurs fréquentes entrevues, cette atmosphère de douleur et de tendresse où ils vivaient l'un près de l'autre, avivaient leur passion jusqu'à la folie, et leur tête à tête maintenant, elle s'en rendait bien compte, devenaient pleins de péril.

Léo devait revenir la voir le soir même. Elle résolut de ne pas tarder davantage à lui dire un dernier adieu.

Il était cinq heures à peine quand il vint; mais déjà pour ce soir de fin novembre, le crépuscule, comme une cendre grise, s'éparpillait dans l'air silencieux.

Malgré le froid, la fenêtre du petit salon était demeurée ouverte; les rares passants apparaissaient comme de falotes silhouettes sur l'ombre plus opaque qui régnait sous les marronniers.

Daguens était ce soir là plus causeur et plus animé que de coutume; il avait eu un long entretien avec Me Chabret, du barreau de Toulouse, le défenseur de M. Bonnat, qui lui avait communiqué son ferme espoir d'obtenir l'acquiescement.

Mais cela ne changeait rien au fond des choses, et ne pouvait modifier la résolution

d'Anne-Marie. Cependant elle ne trouvait pas une paroles pour dire à Léo ce qu'elle avait décidé, à savoir que leur séparation devait être définitive, et qu'ils se voyaient sans doute pour la dernière fois.

Le jeune homme, qui était demeuré longtemps, se leva pour partir.

Il faut parler enfin; l'heure est venue, pense la jeune fille. C'est cette horloge triste qui, au crépuscule envahissant, dans le vent aigre qui fait craquer les brins morts des marronniers et projette brutalement leurs débris sur le sol, c'est cette horloge triste qui la sonne, martelant l'air froid, et précisant la minute funèbre de l'adieu.

Toutefois Anne-Marie suspend un instant l'arrêt; elle est trop exquise en sa tristesse cette heure dernière où elle repose sur le coeur de Léo.

Pourquoi le monde existe-t-il? Pourquoi la réalité cruelle? Pourquoi ne pouvoir tout oublier, tout ignorer, sinon l'amour? Pourquoi la mort ne vient-elle pas clore, à peine ouverte, l'ère de désespérance où va entrer la jeune fille? Pourquoi ne l'endort-elle point en sa dernière minute de joie?

En face, cependant, à l'angle des arcades, un bec de gaz venait de s'épanouir tout à coup, dans le jour défaillant, sa fleur de lumière; Léo se dirigeait vers la porte.

— Non!... pas encore!... s'écria la jeune fille, brutalement éveillée de son rêve.

Elle était debout devant lui, toute pâle, le regard suppliant, les mains crispées sur ses épaules.

— Que je vous aime! Laissez-moi vous voir encore... encore, répéta-t-elle, d'une voix singulière.

Elle l'avait entraîné dans la clarté jaune du bec de gaz, entrant par la fenêtre ouverte, et le regardait ardemment comme pour graver à jamais en elle son visage.

— Qu'avez-vous, chère amie, interrogea

le jeune homme subitement frappé de son exaltation.

— Rien, mais rien, je vous assure.

Elle s'était forcée à sourire, mais moins que jamais elle se sentait capable de dire la chose douloureuse.

— Allons! à demain, fit-il, rassuré.

— Oui... à demain... répéta-t-elle; et si demain c'était jamais?

— Jamais! Que voulez-vous dire? Anne-Marie, expliquez-vous! je vous en supplie. Je vous trouve toute singulière, ce soir. Parlez!... vous me faites peur... quel danger vous vous menace... ou... quelle folie...

— Non, ne craignez rien je vous en prie... la souffrance... vous savez... m'exalte parfois; mais rassurez-vous... me voilà toute contente... maintenant... tenez.

De nouveau elle souriait; elle semblait avoir retrouvé son calme, et les craintes de Léo s'envolèrent.

Un dernier baiser.

— Adieu, encore adieu, à demain, dit le jeune homme.

Elle l'avait suivi jusqu'à la porte de la rue.

En silence elle étreignait sa main, puis elle serejeta, sanglotante, dans la pièce, au gris crépusculaire, où tout rayon maintenant se mourait.

## XXVI

Dès le lendemain, Anne-Marie écrivit à Léo ce qu'elle n'avait eu le courage de lui dire.

En termes précis, avec une implacable logique, elle lui énumérait les raisons qui rendaient désormais impossible leur mariage. Elle le suppliait de ne pas chercher à la revoir; il ne la ferait pas changer de résolution, et aviverait ses souffrances.

Elle attendrait, quoi qu'il arrivât, l'arrêt de la Cour d'assises et si son père était acquitté, ce qu'elle espérait, il demanderait aussitôt son changement. De toutes manières

res, elle s'éloignerait de Sauvelane, et ferait de telle sorte que son ami ne la reverrait plus.

Ces choses dites, elle adressait à Léo le plus déchirant des adieux, et, en toute la sincérité de son âme, faisait des vœux pour qu'il l'oubliât.

Le jeune médecin fut bouleversé par cette lecture. Il fut obligé de convenir avec lui-même qu'au point de vue du monde, des convenances sociales, la jeune fille avait raison.

Mais que lui importait? Sa passion était à la fois trop vive et trop profonde pour qu'il en tint compte, et l'abnégation de son amie, cette manière noble et grande d'entendre l'amour, si contraire à l'habituel égoïsme qui l'accompagne le plus souvent l'exalait encore, achevait de la lui rendre chère.

Il avait ouvert et lut la lettre devant son père, et celui-ci avait vu le trouble qu'elle lui causait.

— Qu'est-ce donc, interrogeait-il.

— Lisez!

M. Daguens lut et rendit la lettre sans mot dire.

— Eh bien? interrogea Léo anxieux.

— Elle fait son devoir; elle est honnête! répondit le père, brièvement.

— Honnête? elle fait son devoir! s'écria Léo; c'est tout ce que vous trouvez à dire pour qualifier sa conduite?... admirable tout simplement!

Eh bien, poursuivait-il, je l'épouserai, malgré tout... malgré elle-même! Je saurai bien la faire changer d'avis.

— Tu es fou, mais fou à lier! mon garçon! fit M. Daguens, haussant les épaules.

Cependant deux grands mois s'écoulèrent. Ce fut en vain que le jeune médecin alla chez Mlle Bonnat, en vain qu'il lui écrivit; ses lettres demeurèrent sans réponse.

C'était les journées courtes et mornes de décembre, qui endeuillaient encore pour

Anne-Marie l'asolitude de la maison silencieuse.

Elle se tenait d'habitude dans la salle à manger, sur la cour auprès du feu, qu'elle oubliait d'alimenter, perdue qu'elle était en sa douleur. Ses joues s'étaient creusées, sa longue taille fléchissait, comme sous un faix trop lourd; parfois une flamme passagère s'allumait à ses pommettes, et elle se mettait à grelotter de fièvre.

Alors des visions radieuses passaient en son cerveau endolori. C'était cette nuit de la Saint-Jean dernière, tiède, lumineuse en sa splendeur lunaire, et tout embaumée d'amour, ou bien le parc aux futaies sombres, au ciel empli de blanche lumière, où, dans la brise ardente, vibrait l'aveu de l'aimé.

Mais elle les chassait bien vite ces visions, comme elle l'eût fait de pensées coupables: elle n'avait plus droit au bonheur maintenant.

Et les heures passaient cruelles, emportant chacune en ses serres méchantes un peu de ses forces, un peu des a belle et saine jeunesse, si bien faite pour l'amour heureux.

## XXVII

Cette après-midi de fin janvier, Anne-Marie était assise auprès du feu, dans sa chambre; elle n'était pas descendue depuis deux jours; elle se sentait lasse extrêmement, et plus que jamais la fièvre brûlait ses mains, colorait ardemment ses joues amigries.

Elle tenait à la main un roman que Mme Guerry lui avait prêté, mais ses lèvres machinalement assemblaient les mots, sans qu'aucun sens parvint à sa pensée, car elle ne se pouvait, malgré ses efforts, détourner de sa douleur obsédante.

Elle laissa glisser le livre sur le tapis. Un jour lumineux brillait au dehors sous un ciel profondément bleu, avant-coureur des ciels printaniers, le soleil irradiait les

stores de guipures; elle ne s'en doutait même pas, devenue inattentive à la beauté comme à la gaieté des choses.

Combien les jours avaient été longs, les jours de solitude qu'elle venait de passer, les jours de deuil! Le souvenir de Léo était pour elle à la fois un enivrement et une torture, car bien que toujours dominée par cette pensée que c'était pour elle un devoir inéluctable de vivre à jamais séparée de lui, la résignation ne lui était point venue, ni aucun calme.

Elle le regrettait désespérément au plus profond d'elle-même, et parfois, se réveillant en sursaut au milieu de la nuit, elle se surprenait à crier son nom dans les ténèbres.

Elle avait vu son père le lundi précédent; elle l'avait trouvé vieilli, affaissé de profondes rides creusaient sa face pâle, qui autrefois était rose et ferme comme un visage d'enfant.

Mais c'était moralement surtout qu'il semblait déprimé; il paraissait avoir renoncé à lutter contre la fatalité qui l'accablait. Quelle énergie et même quelle lucidité d'esprit allaient lui demeurer pour se défendre devant le jury?

C'était dans une semaine le jour redoutable. Pourquoi souffrir ainsi mon Dieu! pourquoi? qu'avaient-ils fait l'un et l'autre. Mystère insondable de la destinée avengle!

Et maintenant n'eût-il pas mieux valu pour la jeune fille fermer les yeux ici, dans cette chambre froide, et ne les ouvrir jamais, quitter pour toujours ce monde où ne sont que laideurs et cruautés?

On frappa légèrement à la porte, derrière le fauteuil d'Anne-Marie.

Elle dit machinalement:

— Entrez.

Et ne se retourna pas, pensant que c'était Françoise, qui venait ranger quelque chose.

Mais la baronne Guerry était devant elle, coquette plus encore que de coutume,

maquillée au point de donner la complète illusion de la jeunesse, et avec un éclat souriant dans ses prunelles d'un bleu fané.

Anne-Marie ne l'avait pas vue depuis plus d'une semaine, et le matin encore se demandait avec angoisse si cette dernière amie n'avait pas fui comme les autres.

Mais elle était rassurée en la voyant, et se levait pour lui faire accueil, un sourire amical sur ses lèvres pâles.

La baronne d'un signe la fit rasseoir. Elle était si faible au reste qu'elle n'aurait pu se tenir longtemps debout.

Mme Guerry la voyant si maigrie et si triste lui demandait comment elle se trouvait. Mais elle écoutait à peine la réponse des mots lui brûlaient les lèvres, cela se voyait bien.

— Une nouvelle à vous apprendre, mon enfant! s'écria-t-elle enfin.

— Une nouvelle?

La jeune fille avait ressaili. Devait-elle espérer, craindre encore?

— Etes-vous prête, Anne-Marie, êtes-vous prête à tout entendre?

— Qu'y a-t-il, madame, de grâce! mon père? Léo?

Elle s'était dressée, toute blanche.

— Non, rassurez-vous, faisait Mme de Guerry, lui prenant la main et souriant. Dites-moi, chère petite, serez-vous forte dans la joie comme vous l'avez été dans la douleur?

— La joie???

— Oui, ma fille, réjouissez-vous; le temps des épreuves est passé; votre père est libre!

— Libre!... mon père! Ah!!!

Anne-Marie portant la main à son cœur comme pour l'empêcher de se briser, était tombée sur son fauteuil. Un instant, elle demeura comme anéantie. Mais la joie ne tue point; au contraire, elle est un puissant levain de vie.

— Libre! reprit-elle enfin, se levant, et les yeux pleins de larmes, libre!... reconnu

innocent ! vous ne vous trompez pas ? C'est bien vrai, dites, dites, Madame.

A l'avance, elle buvait avidement ses paroles. Non, la baronne ne se trompait pas. Et la preuve, c'est que M. Bonnat serait là dans quelques minutes.

La vieille dame se hâtait de raconter. Ce qui venait de se produire était tout ce qu'il pouvait y avoir d'inattendu.

Le vrai coupable venait de se dénoncer lui-même et de se remettre entre les mains de la justice.

Or, le coupable n'était autre que Bastien, le fils cadet de Bernac. M. Bonnat, on s'en souvient, en revenant de chez le cantonnier, avait un jour, vu de loin le jeune garçon sévèrement corrigé par Pierre Garraud, dans le verger duquel il avait la trop fréquente coutume de marauder.

Ce n'était pas la première et ce ne devait pas être la dernière de leurs querelles. Quelques semaines plus tard, Bastien à la suite d'un nouveau vol recevait du conseiller général une nouvelle correction, accompagnée d'une menace de dénonciation à la justice. Le jeune garçon, d'esprit borné d'ailleurs et de caractère vindicatif, avait sur-le-champ résolu de se venger.

Vers dix heures, le même soir, son père étant au village, sa mère, ses frères et soeurs étant endormis, il s'était levé doucement, avait décroché sans bruit le fusil suspendu tout chargé sous le manteau de la cheminée et il était allé se poster derrière une haie, long du chemin que Garraud devait suivre pour rentrer au moulin.

Vers les onze heures, il l'avait entendu venir, et, quand il était passé, il avait tiré à bout portant.

Puis affolé, il s'était enfui.

Le deuxième coup de l'arme, encore chargée, partait, le blessant légèrement au flanc. La balle avait glissé sur les côtes, éraflant la peau.

De retour chez lui, il roulait ses vêtements ensanglantés autour d'une grosse pierre et les jetait dans le puits.

Après l'arrestation de Bernac, ç'avait été bientôt pour les siens la misère noire. Juliette ne trouvait plus de travail, deux des garçons, domestiques aux alentours avaient été renvoyés sous divers prétextes, et n'avaient plus trouver d'autres places.

Enfin la blessure de Bastien s'étant contre toute attente envenimée, il avait été pris par une fièvre assez forte ; et malgré ses protestations, sa mère qui ignorait tout, avait fait appeler le médecin, un simple officier de santé, habitant le village même.

Le praticien, homme perspicace et expérimenté, ne tarda pas à deviner la vérité toute entière.

Il fut assez habile pour amener le jeune homme à des aveux complets, et même dès qu'il fut rétabli il le décida à s'aller dénoncer lui-même à la Justice.

Tout d'abord, le Procureur et le Juge d'instruction accueillirent avec circonspection son aveu. Ce dernier surtout était déçu en voyant renversée l'habile accusation qu'il avait échafaudée contre Bernac et son prétendu complice.

Le parquet fit une nouvelle enquête. On retrouva dans le puits les vêtements dont les déchirures correspondaient exactement à la blessure cicatrisée que le jeune homme portait au flanc.

Le doute n'était plus possible.

Bastien fut donc mis en état d'arrestation, Bernac et M. Bonnat rendus à la liberté.

Anne-Marie ayant entendu ces choses, et convaincue de son bonheur :

— Mais alors Léo?... Léo n'est pas perdu ! Pourvu qu'il m'aime encore !...

— Folle enfant ! s'écriait la baronne, pouvez-vous penser seulement...

Elle l'avait vu tout à l'heure. L'un et l'autre s'étaient tous ces derniers jours, tenus au courant de ce qui se préparait, et s'ils n'en avaient rien dit à la jeune fille, c'est qu'ils redoutaient de lui faire

concevoir une espérance chimérique dont la chute aggraverait sa peine.

Mais le jeune médecin serait là dans quelques instants.

Il ne tarda pas à arriver, en effet.

— Léo!

— Anne-Marie!

Ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre...

M. Bonnat, rouge... essoufflé, survenait à son tour.

— Vous... ballbutia-t-il... vous... allez bien... les enfants...

Il ne put en dire davantage: il se jetait, pleurant de joie, dans les bras d'Anne-Marie.

— Ma chère fille!

Puis dans ceux de Léo:

— Mon cher fils!

— Alors... père... alors?... dit la jeune fille, tremblant encore, vous voulez maintenant?

— Si je veux!!! s'écria le brave homme avec un entrain comique, ah! par exemple... allons! songeons à la noce, et que ça ne traîne pas morbleu!

### XXVIII

Ainsi que le souhaitait M. Bonnat, cela ne traîna point.

Les parents de Léo ne firent bien entendu, aucune opposition au mariage.

Les derniers événements n'avaient fait qu'accroître leur estime pour celle que leur fils avait choisie.

Quant au conducteur, ravi de sa mise en liberté, ivre de contentement après le cauchemar d'où il sortait, il oublia tout d'abord, de façon à peu près complète, la mine, et, avec elle, ses rêves de fortune.

Or, la veille du mariage, comme il était dans le petit salon où Anne-Marie, qui essayait sa blanche toilette de mariée, se laissait admirer par Léo, Françoise apporta à son maître une large enveloppe bleue.

M. Bonnat prit ses bésicles, les assujettit sur son nez, et lut au coin de l'enveloppe:

J. VALNER,

*Ingénieur des mines*

Le conducteur tressauta.

M. Valner, on s'en souvient, était l'ingénieur à qui il avait adressé un échantillon du minerai pour le faire analyser; et, qui, se trouvant en congé de trois mois, n'avait pu faire plus tôt le travail.

Le cœur du paisible fonctionnaire se mit à battre un peu plus vite.

Si c'était de l'or, pourtant

Il déchira l'enveloppe, les doigts un peu tremblants, et lut:

"Monsieur,

"J'ai l'honneur de vous faire connaître le résultat de l'analyse de l'échantillon de minerai que vous avez bien voulu me confier.

"La partie métallique des cailloux n'est autre chose que du sesquioxyde de fer hydraté, dont la présence peut intéresser le géologue, mais qui est dépourvu de toute valeur intrinsèque.

"Veuillez agréer, etc.

"VALNER".

Le conducteur laissa tomber les bras d'un air si comiquement désappointé qu'Anne-Marie? s'écria:

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Lis! dit-il, en lui tendant la lettre.

Elle lut à haute voix et ne put retenir un franc éclat de rire.

— Allons! fit M. Bonnat, un peu mélancolique, ç'en est fait de la Chine et des beaux voyages, et du tour du monde.







## HOMMES

Il y a des quantités d'hommes qui seraient heureux en ménage s'ils n'étaient pas mariés avec leurs femmes.

\* \* \*

Il est très facile de plaire à une jolie fille; il ne suffit pour cela que d'oublier qu'elle se nomme Exadalpha pour de ne se rappeler qu'elle se fait appeler Annette.

\* \* \*

Notre première amoureuse n'est jamais la dernière, et la dernière peut être certaine qu'elle n'est pas la première.

\* \* \*

Un homme n'oublie jamais son premier amour ni ne lui pardonne s'il l'a épousé.

\* \* \*

## FEMMES

Quelques femmes ne sont jamais assez vieilles pour se marier, mais toujours assez jeunes pour flirter.

\* \* \*

Toutes les jeunes filles recherchent un amour véritable, mais plusieurs se contentent d'une petite imitation, si le jeune homme est beau et embrasse bien.

\* \* \*

Une femme dans une partie de pêche se sent aussi chez elle qu'un jeune homme dans une assemblée de suffragettes.

\* \* \*

Une femme avoue toujours ses aventures amoureuses et un homme les nie toujours.

\* \* \*

Avez-vous remarqué que dès qu'un jeune homme met la main sur la dot que sa femme lui a apportée, il change généralement de situation.

\* \* \*

Le jeune homme conduit sa fiancée à l'autel, mais c'est la dernière fois qu'il la conduira. Après le mariage terminé, c'est elle qui le conduira.

\* \* \*

Le célibataire qui se suicide par amour vole toutes les femmes excepté celle pour laquelle il s'est suicidé.

\* \* \*

Lorsqu'un jeune homme est fiancé il se croit un personnage très important, mais lorsqu'arrive le jour du mariage il s'aperçoit qu'il n'est, après tout, que le marié.

\* \* \*

Le célibataire qui aime une femme n'aime généralement pas les femmes, et le célibataire qui aime les femmes n'aime pas une femme.

\* \* \*

Il ne faut jamais demander les raisons d'une femme; même si elle en avait on les comprendrait pas, alors...

\* \* \*

La cour que l'on fait à une jeune fille consiste à deviner ce que cette jeune fille pense de nous sans le lui demander.

\* \* \*

Il est quelquefois assez difficile à un vieux célibataire de se rappeler le nom de sa première amoureuse.

\* \* \*

En amour lorsque la conscience d'un célibataire se met à travailler c'est un signe certain que son coeur va bientôt se mettre en grève.

\* \* \*

Quel désespoir pour un homme qui n'a voulu que goûter au mariage, en constatant que sa femme n'a pas du tout l'intention de mourir.

\* \* \*

Quelques femmes regardent le mariage comme un voyage pour la vie et quelques autres le regardent comme une excursion à Cythère.

\* \* \*

Une femme ne brise jamais le coeur d'un célibataire d'un seul coup; elle le démolit un peu tous les jours jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

\* \* \*

Le mariage signifie sacrifice, mais si le jeune homme est bien, le sacrifice n'en est plus un.

\* \* \*

La plupart des jeunes filles qui se marient deviennent après leur mariage, une éclipse totale jusqu'au jour où elles deviennent veuves, oh! alors...

\* \* \*

Ce n'est pas ce qu'une femme fait qui compte dans la vie d'un homme; c'est ce qu'elle porte.

\* \* \*

Dans une discussion, une femme a toujours le dernier mot et 80 pour cent de tous les mots qui précèdent le dernier.

\* \* \*

Une femme à double menton qui essaie de flirter est aussi ridicule qu'un homme marié qui veut faire le coquet.

\* \* \*

Le célibataire le plus charmant est malheureusement celui qui ne s'occupe pas de nous, parce que nous ne sommes pas assez..... ou plutôt parce que nous sommes trop..... enfin, je me comprends.

\* \* \*

Lorsqu'une jeune fille repousse un jeune homme, elle se place généralement à sa fenêtre pour le regarder partir, histoire de voir s'il aura besoin du premier poteau de télégraphe pour perdre connaissance.

\* \* \*

L'amour est une institution pour les aveugles.

\* \* \*

# UNE VIE BRISEE

*Histoire vécue, par Paul Coullée*

— Tu viens avec moi, demain, à l'hôpital Hérold? me dit Frédéric; j'ai quelqu'un à y voir et je tiens absolument à ce que tu m'accompagnes. Tu es libre, tu n'as ni répétition, ni représentation à ton théâtre, par conséquent aucune raison sérieuse pour me refuser.

— Mais, lui dis-je, que veux-tu que j'aille faire à l'hôpital Hérold?

— J'ai quelqu'un à y voir.

— Ah! ah! et y aurait-il indiscretion à te demander le nom de la personne que tu désires y voir?

— Tu la connais aussi bien que moi, c'est Madeleine.

A ce nom, je sursautai:

— Comment, Madeleine Leblond, du Français?

— Elle-même. Elle est entre la vie et la mort, le médecin de l'hôpital a jugé son cas désespéré et je crois que nous ferons oeuvre pie en allant lui rendre visite; je suis un vieux copain pour elle, toi, tu la connais et lui est très sympathique; nul doute qu'une visite de nous deux lui fera un plaisir infini. Elle est seule, c'est une pauvre enfant qui a été aussi malheureuse dans la vie que je l'ai été moi-même, ce qui n'est pas peu dire. Tu es au courant de mes débuts dans l'existence, eh bien! si tu connaissais les siens, mon pauvre Paul, tu verrais que nous sommes frère et soeur par la souffrance.

— Oui, répondis-je, en attendant que vous soyez mari et femme devant Dieu.

— Tu blagues! Mais Madeleine me ferait une petite femme épatante; seulement

elle ne voudrait certainement pas d'un pauvre diable comme moi.

— Pourquoi pas? C'est une brave fille, tu es un brave garçon; elle a 19 ans, toi 22 à peine; ta situation te permet de prendre femme, eh bien! mais c'est au mieux, mariez-vous et ayez beaucoup d'enfants, c'est la grâce que je vous souhaite. Du reste, je m'en charge, moi, et ce que je veux .....femme le veut. Je vais plaider ta cause auprès de Madeleine et tu verras si je suis éloquent auprès des femmes lorsque ce n'est pas pour moi que je parle.

— Donc, c'est entendu, tu m'accompagnes demain à l'hôpital?

— C'est entendu, mon vieux, et fais de beaux rêves, des rêves dans lesquels tu verras une Madeleine bien portante te donner le bras pour traverser le chemin de la vie. Je pense que cette visite à l'hôpital sera pour toi ton soleil d'Austerlitz.

\* \* \*

Je dormis peu cette nuit-là; une nuit fraîche de Janvier où l'humidité des nuits de Paris nous faisait grelotter comme aux plus gros froids de nos hivers canadiens.

A travers les anneaux de fumée sortant en spirale de mon pipe je revoyais toute l'existence de mon pauvre Fred. Existence triste s'il en fût.

Frédéric Jouannic naquit à Paris, où, depuis l'âge de six ans il dut travailler pour gagner sa maigre pitance. Un soir qu'il dormait dans le couloir des artistes, au théâtre de l'Ambigu, le concierge le

prit en pitié, le fit entrer chez lui et quinze jours plus tard, le nom de Frédéric Jouannic paraissait sur les affiches du théâtre de l'*Ambigu*, de Paris.

Quelques années plus tard, après avoir végété ici et là, on retrouve Frédéric distribuant les journaux du matin sur un triporteur; la misère était telle à ce moment qu'il n'avait pour tout logis que la boîte de son triporteur.

Plus tard, il entra au théâtre Français comme assistant accessoiriste et figurant. Il vécut tant bien que mal de mille petits métiers qui ne lui donnaient pas toujours ses deux repas par jour.

Il était au Français lorsque je fis sa connaissance; jamais il ne m'a été donné de trouver un ami aussi vrai et aussi sincère. Fred, comme nous l'appelions tous, était l'enfant gâté de la Comédie Française; pas un artiste, homme ou femme, qui ne s'intéressât à son sort.

Mais toutes ces marques d'amitié n'avaient pas amené la fortune au foyer. Je le vois encore assis devant ses trois sous de boudin cru et son litre de bière à 15 centimes (3 sous); le litre de bière devait faire trois repas et le boudin cru devait en faire deux.

Malgré cela jamais la gaieté ne fut absente une seule journée de son existence, et le plus grand noceur de Paris était moins gai que mon ami Fred.

Vint le régiment, Frédéric partit au 42ème de ligne caserné au camp de Sissonne, près de Laon. Un an plus tard il avait gagné ses galons de sergent et le coeur de son colonel.

Tout se passa bien, jusqu'en 1913, où Fred fut libéré du service et rentra à Paris pour "bouffer" encore un peu de vache enragée.

Grâce à des copains de régiment, il entra comme inspecteur dans une compagnie d'assurance.

C'est là que nous le retrouvons, dans le petit hôtel St-Michel, situé sur l'Avenue

de St-Ouen, au 28. Nous avons tous les deux nos chambres sur le même palier. Pour quiconque ne connaît pas l'Hôtel St-2—UNE VIE BRISEE

REVUE

Michel, à Paris, ce mot ne signifie rien, mais parlez-en aux quelques canadiens qui y ont vécu durant leur séjour à Paris; parlez-en aux Lussier, aux Savard, aux Mandeville, parlez-en aux Crépault et aux Loisel; l'Hôtel St-Michel est tout un poème. Nous payions six dollars par mois de loyer; ce n'était pas le grand luxe mais la franche gaieté montmartroise y trouvait les portes toutes grandes ouvertes. Oh! les bonnes réunions, les bonnes parties de plaisir, les balthazars, les demi-cuites au Barsac, au Bishop; comme nous les faisions enrager les voisins et les voisines de chambre. Mais le lendemain, nous présentions nos plus sincères excuses aux locataires et tout était oublié jusqu'à la fois suivante.

\* \* \*

Le lendemain, Frédéric arriva à ma chambre vers les deux heures de l'après-midi. J'étais plongé dans l'étude d'un rôle dans "*Pour la couronne*", de François Coppée, et, j'en demande pardon au poète, mais je me "barbais" à quinze piastres de l'heure; aussi l'arrivée de Fred me fut une délivrance.

— Alors, ça tient toujours ta ballade à l'hôpital Machin?

— Mais oui, toujours. Pourquoi veux-tu que j'aie changé d'idée?

— Moi, pour rien, seulement je croyais que la nuit t'aurait porté conseil, mais, je t'avertis, je crois que tu vas te jeter dans la gueule du loup. Madeleine est jolie et par conséquent très dangereuse pour un célibataire comme toi qui ne demande qu'à déposer les armes et à hisser le drapeau blanc. Cependant, si tu es toujours dans les mêmes sentiments qu'hier, je te suis toujours dévoué corps et âme.

— Mais, mon vieux, je l'ai...

— Tu dis?

— Eh bien! tant pis! je lâche tout: je l'aime comme un fou, j'ai passé la nuit à penser à elle; si tu savais comme elle est malheureuse, ma Madeleine; et de plus je suis certain que je ne lui suis pas indifférent et qu'avec le temps elle pourrait finir par m'aimer et je te jure que jamais un amour aussi sincère que le mien n'aura existé sur terre. Toi, tu t'en fiche du mariage, tu as une famille qui te choie, te dorlote, t'aime; tu peux te contenter d'un flirt. Mais moi qui n'ai personne à chérir, qui n'ai pas de chez moi, on se lasse de la solitude d'une chambre d'hôtel; pense que depuis que je suis au monde, je n'ai jamais connu l'affection sincère d'une femme. Moralement parlant je n'ai pas eu de mère ni de soeurs. Je suis Gavroche, c'est entendu, mais les aventures de Gavroche sont beaucoup plus intéressantes à lire qu'à être vécues. Je suis seul sur la terre, tout seul, et voilà une brave fille que j'aime déjà et dont je pourrais faire ma femme si elle daignait abaisser son regard jusqu'à moi, voilà le bonheur qui passe à ma porte et je ne lui ouvrerais pas. Allons donc, et toi-même malgré ton *j'm'enfoutisme* habituel, tu serais le premier à me blâmer si je laissais passer cette occasion d'être enfin heureux.

— Peut-être bien, après tout, si tu es heureux avec Madeleine, il n'y aura personne de plus joyeux que moi. Mais avant tout, il faut qu'elle consente à t'épouser et pour arriver à nos fins nous ne sommes pas trop de deux. Je t'aiderai, mais avant jure-moi qu'une fois marié, tu ne me ficheras pas là comme un vieux chiffon, sans ça je ne marche pas, j'ai les pieds nickelés.

— C'est juré. A la vie, à la mort.

— Alors, c'est entendu. En route pour les hauteurs de Belleville.

Une demie-heure plus tard le métro nous déposait à la Place du Danube, devant l'hôpital Hérold, édifice spacieux,

moderne, entouré de jardins de tous les côtés. Nous entrons dans l'immense vestibule et après avoir parcouru plusieurs salles remplies de petites malades, nous arrivâmes, enfin, dans une petite pièce ne contenant qu'un seul lit et séparée de la grande salle par un vitrage. Mademoiselle Leblonc reposait, son joli visage enfoui dans les oreillers bien blancs.

Comme elle était pâle et changée notre Madeleine! Sa figure semblait exprimer toutes les douleurs que son pauvre corps ressentait.

Nous attendîmes, émus, qu'elle se réveillât.

Pendant ce temps, nous causâmes avec une petite infirmière, toute jeune et gaie comme un pinson. Après quelques instants de conversation avec elle, j'en avais complètement oublié notre malade. Que voulez-vous? elle était si mignonne, la petite infirmière, si mignonne. J'étais déjà rendu au septième ciel, lorsqu'un mouvement de Madeleine me fit subitement redescendre de... là où j'étais.

La pâle Madeleine venait de rouvrir les yeux. En nous voyant tous les deux à son chevet, deux grosses larmes coulèrent de ses jolis yeux. (Je pensai: Nous avons chacun la nôtre). Elle nous souriait en nous pressant légèrement les mains. Frédéric pleurait aussi; moi, j'avais un petit étranglement dans la gorge. Du reste, moi, dès que j'ai une émotion, c'est dans la gorge, tout se passe dans la gorge; le larynx se tord, les cordes vocales se contractent et je ne peux plus parler. Lorsque ma langue refuse de se mouvoir dans ma bouche, c'est que l'émotion est violente, donc... je ne dis mot.

Mais toute émotion ou sensation a une fin, la parole me revint et je pris part à la conversation que j'essayai de rendre aussi gaie que possible en sortant des vieux calembourgs du temps de feu Mathusalem et des "vieux clichés" d'avant le déluge. Notre pauvre Madeleine, bonne fille, fai-

sait semblant de prendre ça pour du neuf.

Je poussai la candidature de mon ami Fred, avec l'éloquence d'un monsieur qui a beaucoup lu et beaucoup retenu. Je fus superbe de persuasion. Lorsque nous quittâmes l'hôpital, Frédéric et Madeleine s'étaient fiancés avec le ciel et moi comme témoins. Nous naviguons en plein roman.

Je ne vis pas ma petite infirmière.

\* \* \*

Il avait été convenu que Frédéric et Madeleine se marieraient dès que celle-ci serait sortie de l'hôpital; en attendant cet heureux jour, Fred et moi devions aller chercher son mobilier pour le transporter à l'hôtel St-Michel.

Après avoir loué une voiture à bras, nous quittons les hauteurs de Montmartre pour descendre jusqu'à la rue St-Jacques où Madeleine avait son appartement.

Cet appartement était situé dans une de ces vieilles maisons du quartier latin occupée par des étudiants, des artistes, des rapins et des bohèmes. Un étroit escalier en pierre usé par les siècles, muni d'une rampe de fer forgé montait jusqu'au sixième étage de la maison où se trouvait l'appartement que nous avions à déménager. Nous descendîmes les pauvres meubles, les uns après les autres, et entassâmes le tout dans la voiture qui semblait étirer ses deux bras maigres pour demander grâce; mais nous étions insensibles et entassions jusqu'au dernier morceau de ménage de notre petite amie. Lorsque tout fut prêt, nous nous mîmes en route en longeant les quais de la Seine jusqu'au Louvre. Nous traversâmes les Tuileries, puis la place du Théâtre Français et nous nous engageâmes dans l'Avenue de l'Opéra, moi devant la voiture et Fred derrière, l'un tirant et l'autre poussant. Arrivé à la rue des Petits Champs, je dis à Fred:

— Changeons de place, veux-tu?

— Pourquoi cela?

— Je ne veux pas passer devant le Commissariat Canadien déguisé en porte-faix. Je pourrais être reconnu par un ministre de passage à Paris et cela me ferait du tort, si plus tard je voulais me lancer dans la diplomatie.

Nous changeâmes de place, Frédéric se mit en avant et moi derrière, la tête complète disparaissait dans les meubles. Une fois en position je donnai le signal du départ et la voiture s'ébranla; nous traversâmes la place de l'Opéra. Au Commissariat pas une tête aux fenêtres, l'honneur était sauf, on ne m'avait pas vu, je pouvais aller le lendemain épater les "Canayens" avec ma canne à pommeau et un demi londrès de trois sous.

Nous gravissons les pentes de l'Avenue de Clichy et de l'Avenue de St-Ouen.

Nous sommes arrivés. Nous montons les meubles au premier, dans la plus belle chambre de l'hôtel et nous préparons le petit "nid" de Madeleine.

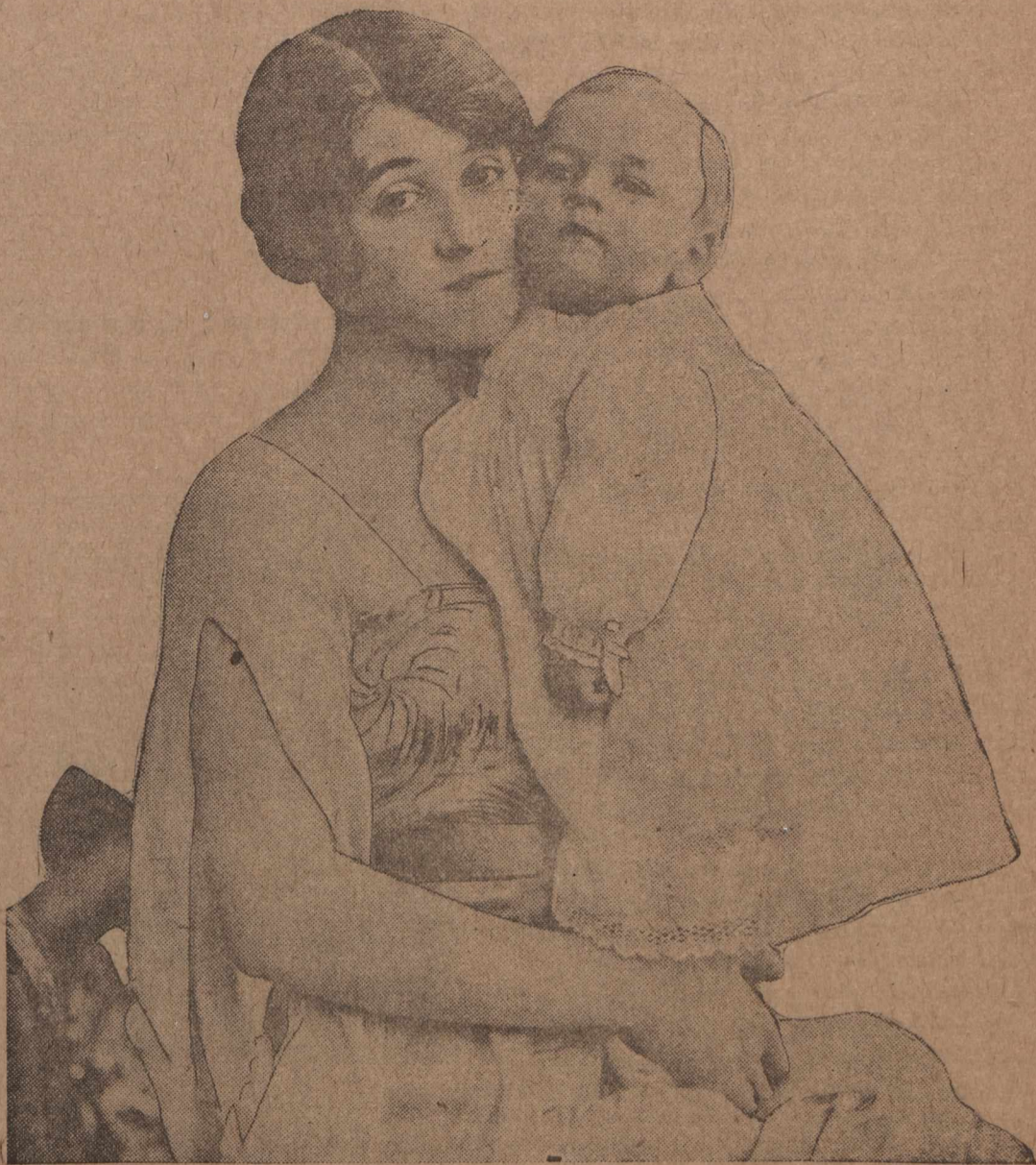
Ceux qui ne nous ont pas vu préparer cette chambre n'ont aucune idée de deux jeunes gens préparant un appartement de jeune fille. Nous ne savions où placer les mille petits bibelots qui ornaient l'appartement de la rue St-Jacques. Nous étions en face de la quadrature du cercle devant chaque morceau: Fred voyait une statuette ici, moi, je la voyais là, finalement on la plaçait ailleurs.

Après deux jours de travail, la chambre était à peu près "potable". Il n'y manquait plus que la tourterelle.

\* \* \*

Quelques jours plus tard, nous retournions à l'hôpital. Je me fis un peu moins prier que la première fois, car l'image de ma petite infirmière me trottait dans la tête.

Comme nous nous dirigeons vers la chambre occupée par Madeleine, j'enten-



*Denise avait déjà trois ans.*

dis une petite voix claire me crier dans le dos :

— Bonjour, monsieur Paul.

Je me retournai. C'était elle. Pas Madeleine, non, ma petite infirmière; c'était elle et encore plus jolie que la dernière fois.

— Bonjour, mademoiselle Berthe, lui dis-je.

— Berthe? Mais je ne m'appelle pas Berthe, je me nomme Alice.

— Merci, c'est ce que je voulais savoir. Et vous allez bien, mademoiselle Alice?

— Très bien, monsieur Paul. Je suis très heureuse de vous revoir.

— Et moi donc, Mademoiselle!

Ça allait très bien, très bien.

— Et vous venez voir notre petite malade? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle Alice. Va-t-elle mieux?

— Beaucoup mieux, et je crois qu'elle pourra quitter l'hôpital la semaine prochaine. Je vais vous conduire jusqu'à sa chambre.

Mon Alice ne nous avait pas trompés. Madeleine semblait aller beaucoup mieux; des couleurs illuminaient ses joues et elle eut assez de force pour s'asseoir sur son lit et pour nous taquiner, mademoiselle Alice et moi.

Alice était toute rouge. Pauvre enfant!

Fred causa longuement avec Madeleine de leurs projets et comme mon intervention n'était pas indispensable, je fis du marivaudage avec Alice. Nous étions les meilleurs amis du monde, nous nous comprenions en tout et en tout nous pensions de même et cela sur tous les sujets. C'était extraordinaire.

Une malade mit malheureusement fin à notre conversation sentimentale. Alice me quitta et je la regardai partir avec un petit serrement... à la gorge, toujours.

— Voilà qui vous ferait une brave et bonne femme, me dit Madeleine en riant.

— J'en parlerai à maman, lui répondis-je.

Quelques instants plus tard, Alice revint me voir.

La cloche sonna deux coups.

C'était l'heure des adieux.

Nous partîmes tous les deux, Fred et moi, en marchant la tête dans le dos.

Fred regardait Madeleine. Je regardais Alice.

Je ne l'ai plus revue! Alice!

\* \* \*

La semaine suivante, je vis arriver à la porte de l'hôtel un taxi. C'était Madeleine et Fred qui arrivaient. Le médecin l'avait jugée assez bien pour l'autoriser à quitter l'hôpital



*Elle eut une petite émotion en voyant toutes "ses" affaires.*

Moi, j'étais resté à la chambre pour faire le feu et tout préparer. Madeleine eut un peu de difficulté à monter l'escalier abrupt de l'hôtel, mais nous la supportions tous les deux. Son pauvre corps ne pesait pas lourd dans nos bras. Arrivée dans la



chambre elle eut une petite émotion en voyant toutes "ses affaires" qui lui sou-raient. Nous la fîmes asseoir sur une pe-tite chaise de paille et elle but un grand verre de vin que nous avions acheté. Du vin à vingt sous la bouteille, s'il vous plaît.

Elle se remit un peu. Nous ne savions quoi faire pour lui faire aimer sa petite chambrette.

Nous la dorlotions, nous la considérons tous deux un peu comme une fillette que nous aurions eu au pays des fées. Nous avons l'air de deux grands-papas qui reçoivent leur petite-fille. Nous pleurions tous de joie, tellement nous étions heu-reux.

Madeleine se blottissait contre la poitrine de Fred, elle se faisait toute petite, toute petite.

— Comme nous allons nous aimer, mon Fred, lorsque nous serons mariés. Je n'ou-blierai jamais tout ce que tu as fait pour moi, comme tu as été bon et tendre. Il y a longtemps que je t'aime mon Fred, mais je n'osais pas te le dire; une jeune fille est tenue à tant de contrainte et de réserve, je ne pouvais pas laisser parler mon coeur, mais aujourd'hui, laisse-le s'épan-cher, j'ai tant d'amour accumulé, il y a si longtemps que je thésaurise mes caresses. Pardonne-moi si je te sers tout cela un peu comme ça me vient, mais je suis encore bien faible et cela me fait tant de bien de te crier que je t'aime et que je suis heureu-se. Et vous aussi, mon grand ami Paul, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour mon Fred et pour moi. Vous aurez deux amis au lieu d'un et deux amis sin-cères et vous verrez comme la gaité régne-ra dans notre petit cénacle; je vous chan-terai de jolies romances, j'en sais de très belles et on dit que j'ai une jolie voix.

— Oui, très belle, répliquai-je. Il en ex-iste une que vous me chanterez souvent lorsque je serai triste, voulez-vous?

— Volontiers! Laquelle?

— "Alice, où... où donc es-tu?"

\* \* \*

Quelques mois passèrent, puis je revins au pays laissant à leur bonheur Fred et Madeleine qui venaient de se marier à l'é-glise St-Michel.

Quatre mois plus tard, le 3 août 1914, la guerre avec l'Allemagne éclata et le ser-gent Jouannic dut faire ses adieux à sa chère Madeleine et rejoindre son régiment. Il se rendit à Sissonne, mais son régiment était déjà au feu. Après quinze jours de marche et de fatigue, il le rejoignit et ce fut la grande retraite jusqu'à la Marne qui commença; puis la bataille de la Mar-ne avec le résultat que l'on sait. Paris était sauvé, mais que de blessés et de morts. Parmi les blessés se trouvait Frédéric Jouannic. Un de ses hommes le porta à l'arrière et de là on l'envoya dans un hô-pital du Midi de la France où il passa sept longs mois sans voir sa Madeleine.

Pendant ce temps, une petite fille lui naquit, qui reçut le nom de Denise.

Une fois remis de ses blessures, le ser-gent Jouannic fut envoyé à Salonique com-me sergent mitrailleur. Il passa deux ans et demi en Grèce et revint avec le palu-disme, nouveau congé de convalescence dans le Midi, congé qui se prolongea jus-qu'à la signature de l'armistice. Frédéric gagna Paris où il revit sa Madeleine bien-aimée et sa petite Denise qu'il n'avait pas encore vue. Denise avait déjà 3 ans.

\* \* \*

Et voilà notre petit ménage réuni après avoir passé par toutes les horreurs de l'affreuse guerre. Tout le monde est heu-reux. C'est enfin le paradis pour mon pauvre Frédéric. Lui qui n'a jamais eu de chez lui, possède maintenant un petit nid avec une compagne qui l'adore et un gen-til bébé rose qui lui tire sa moustache de sergent et de poilu de la grande guerre.

Puisse ce bonheur durer éternellement.

\* \* \*

Au mois de janvier dernier, je reçus une lettre de mon ami Jouannic. Je cite un passage :

“Mon pauvre vieux,

“Je suis malheureux à en mourir, ma pauvre Madeleine est morte, emportée par la grippe espagnole. Je reste seule avec ma petite Denise...”

— o —

## UN INGENIEUX SISMOGRAPHE

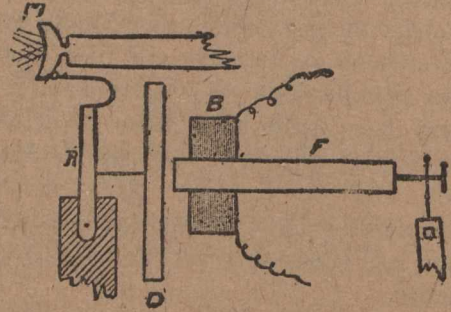
On appelle sismographe un appareil d'une sensibilité extrême destiné à enregistrer, au fur et à mesure qu'elles se produisent, les vibrations du sol dues aux tremblements de terre.

Le sismographe dont nous allons parler repose sur le principe du microphone. Le microphone, employé comme transmetteur d'un téléphone, change les vibrations mécaniques dues à la voix de l'homme en vibrations électriques qui, dans le récepteur téléphonique, font à leur tour vibrer un diaphragme et transmettent ainsi à l'oreille les paroles prononcées à l'autre bout du fil.

Dans le sismographe en question, c'est la terre seule qui parle : c'est-à-dire que les vibrations de l'écorce terrestre dues au tremblement remplacent les vibrations de la voix. Et ces vibrations, au lieu d'être transformées en sons par le transmetteur, comme cela a lieu dans le téléphone, vont être enregistrées sur un papier photographique.

Suivez sur notre croquis la disposition de l'appareil. Le fil qui vient du microphone s'enroule sur une bobine *B* adaptée à une barre de fer doux *F*. Devant l'extrémité de la barre se trouve un diaphragme *D* qui entre en vibration au moment du

passage du courant, c'est-à-dire au moment du tremblement transmis par le microphone. Le centre du diaphragme est relié à un ressort droit, fort flexible *R*. Ce ressort est maintenant fixe à sa base. Son extrémité supérieure, qui est libre, porte une tige recourbée qui s'appuie sur un miroir *M*, disposé de façon à pouvoir bouger sous les impulsions les plus légères du ressort *R*.



Vous commencez à saisir le mécanisme ? Un tremblement de terre : vibrations transmises par le microphone à la bobine, mouvement du diaphragme, du ressort et du miroir.

— Mais l'inscription sur papier photographique ?...

— Nous y arrivons : le miroir *M* reçoit un rayon lumineux aussitôt la vibration, et ce rayon, réfléchi, va impressionner une bande de papier sensible qui se déroule au fur et à mesure des oscillations du sol. Ce mouvement de déplacement du papier produit une courbe en ligne brisée en zigzags qui sera la représentation graphique du tremblement de terre.

— o —

Une industrie nouvelle, en Europe, est celle des cannes faites avec le bois provenant d'aéroplanes de guerre hors de service. Une de ces cannes, avec son certificat d'origine, se vend fort cher surtout quand elle provient d'une machine qui s'est spécialement distinguée.

\* \* \*



### PARACHUTE POUR AVIATEUR ET AÉROPLANE EN MEME TEMPS

Presque tous les inventeurs de parachutes ne se sont occupés que de l'aviateur et n'ont pas du tout pensé à sauver l'avion



*Parachutes pour aéroplane.*

lui-même. Un parachute servant à l'aviateur et à l'aéroplane vient d'être inventé par un Français.

Deux parachutes pliants sont placés aux deux extrémités des ailes de l'aéroplane dans des réceptacles de forme conique.

A l'aide d'un simple mécanisme, opéré par un petit levier à main, ces parachutes sont tirés de leurs cachettes, après quoi ils s'ouvrent d'eux-mêmes sous l'action du vent qui s'engouffre dans les toiles.

Quelque soit la position de l'aéroplane au moment où les parachutes s'ouvrent, l'aéro est forcé de se relever et de descendre en ligne droite.

Tout ce que l'aviateur a à faire est de se tenir solidement sur son siège.

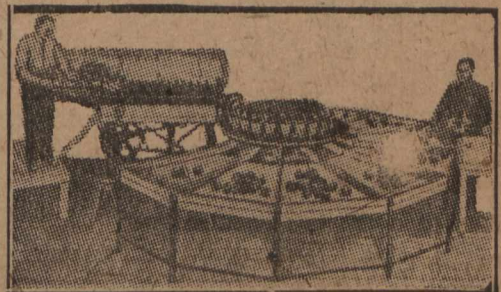
### MACHINE POUR NETTOYER ET CLASSER LES FRUITS

Cette machine pour nettoyer et classer les fruits qu'un citoyen de l'Oregon vient d'inventer, peut nettoyer les pommes, pêches, poires, oranges et citrons et les distribuer dans dix récipients différents selon les grandeurs, à raison de de 17,000 fruits à l'heure.

Le fruit passe d'abord dans le nettoyeur où toutes les impuretés sont enlevées à l'aide de balais rotatifs faits de poils de cochon, et de ce balai, il passe automatiquement dans le classeur.

Le classeur est de forme circulaire et occupe un emplacement de 13 pieds de diamètre.

Le centre du classeur est occupé par une table rotative sur laquelle se trouve 24 petites tasses de différents grandeurs pour recevoir les fruits.



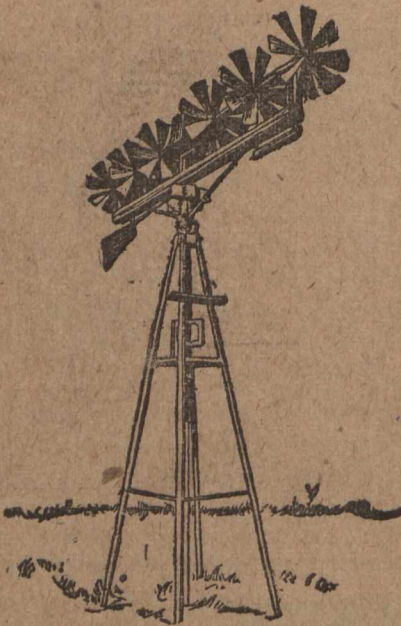
*Le classeur et nettoyeur de fruits.*

Ces tasses sont agencées de manière à ne recevoir que le fruit voulu, les autres fruits vont dans d'autres tasses.

Cette machine fonctionne avec un moteur électrique ou un engin à gazoline.

## COMMENT FABRIQUER SOI-MEME SON ELECTRICITE

Un savant français, M. P. Fayard de Mille, expert dans la théorie des vents et dans la confection des girouettes les plus perfectionnées, vient d'inventer un appareil que plusieurs pourront se procurer, en le fabricant eux-mêmes. C'est un moteur que le vent seul actionne et qui met en mouvement une dynamo ordinaire d'une force suffisante pour fournir à toute une famille, sa consommation quotidienne d'électricité.

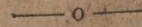


*Comment fabriquer le moteur électrique à vent.*

Ayant constaté que plus une roue était grande, plus elle tournait lentement, M. Fayard de Mille a tourné la difficulté en plaçant six hélices circulaires ou éventails électriques, à égale distance, sur un même arbre de couche, au lieu d'avoir un grand arbre de couche de la dimension des six hélices ensemble. Les six hélices ou éventails sont d'un fonctionnement rapide,

plus régulier, plus économique, plus facilement dirigeable et plus sensible à l'action des brises. La surface portant les six hélices est mobile dans tous les sens, et elle obéit à l'action du moindre vent, pourvu que l'inclinaison de son plan ne dépasse pas 30 degrés. Les ailes de l'hélice, ne doivent pas être courbées non plus, à plus de 30 degrés.

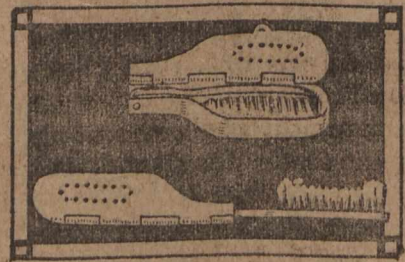
Le nouveau moteur à vent de M. Fayard de Mille comprend six éventails de 60 pouces environ de diamètre, et il suffit d'une simple brise de 15 à 40 pieds à la seconde pour produire un courant électrique suffisant pour toute une famille. Il suffit d'installer ce moteur sur le toit d'une résidence. C'est là certes une invention économique et peu compliquée à faire.



## BROSSE A DENTS PRATIQUE

La brosse à dents est peut-être le plus indispensable de tous les instruments de toilette et il ne faut jamais négliger de l'emporter avec soi quand on part en voyage.

Pour plus de commodité, un inventeur



*Brosse à dents pliantes.*

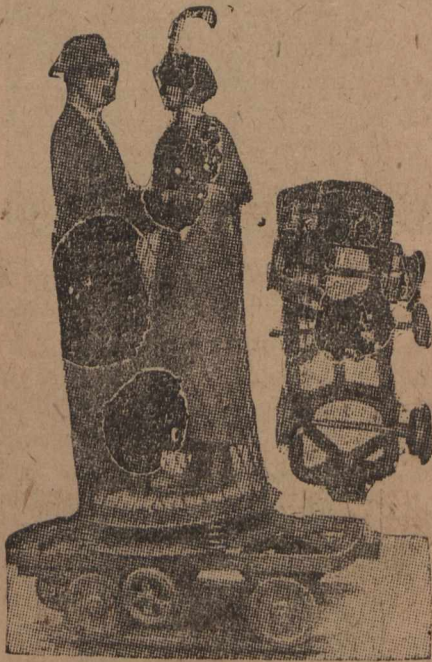
en a imaginé un modèle des plus pratique; la brosse se plie en deux et se place dans un étui où elle est complètement à l'abri des poussières.

Elle n'occupe alors que fort peu de place et peut facilement se loger dans la poche d'un vêtement ou dans un coin du sac de voyage.

## LA DANSE A L'AIDE DE LA MECANIQUE PROTECTEUR POUR CHEMINÉE

La popularité dont jouit la danse de nos jours est l'excuse que peut offrir l'inventeur de cette invention que nous mettons sous vos yeux. Cette cage mécanique se trouve dans plusieurs parcs d'amusements aux Etats-Unis, pays des fortes émotions.

Un couple se place dans un genre de panier en broche monté sur une voiture sur roues. La voiture est agencée de manière à donner tous les mouvements que peuvent faire deux danseurs dans une salle de bal.



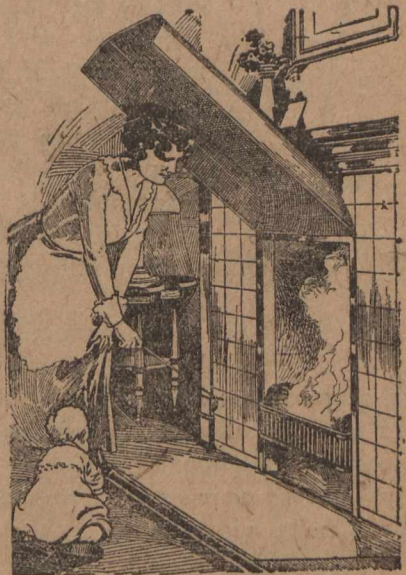
*Appareil spécial pour danser.*

Un moteur électrique est placé sous la voiture, la voiture roule sur deux rails parallèles.

Ces deux rails donnent les différents mouvements à la voiture et procurent la sensation demandée.

Nul doute qu'avant longtemps nos lieux amusements publics ne soient pourvus de ces voitures à faire danser.

Voici un protecteur en grillage pour cheminée intérieure qui peut éviter de terribles accidents dans les résidences où il y a de tout jeunes enfants. Il est toujours difficile à la maman d'avoir constamment l'oeil ouvert sur les enfants et les bébés sont toujours attirés comme d'instinct vers le feu. Avec ce protecteur un grand danger peut être évité.



*Le grillage protecteur.*

Le réseau protecteur est placé en haut de la cheminée, par conséquent on ne peut pas oublier de le baisser attendu qu'il se baisse de lui-même, sitôt qu'on s'éloigne de la cheminée.

De plus il retient dans le foyer toutes les escarbilles de bois ou de charbon qui, sans lui, auraient été projetées sur le tapis ou le prélat, après avoir éclaté dans le foyer.

Ce grillage a une jolie forme et peut s'adapter très facilement à toutes les cheminées.

— 0 —

## NOUVELLE BOURSE



La "Banque" traditionnelle où quelques dames placent leur argent n'est pas toujours un endroit des plus pratique, car l'argent a tendance à descendre et quelquefois il faut se rendre jusqu'au soulier avant de le rejoindre.

Pour obvier à cet inconvénient, M. Léonard Careless, de St-Paul, Minn., a inventé une petite bourse s'adaptant à la jarretière, soit à l'extérieur ou à l'intérieur du bas.

L'inventeur vient de recevoir son brevet du gouvernement américain. Nous croyons qu'il est utile de donner des explications sur cette bourse que tous nos lecteurs peuvent voir et comprendre en regardant notre vignette.

— o —

## UN OUTIL POUR PLANTER LES ARBRES

Avec cet outil servant à planter les arbres, inventé par un forgeron de l'Utah, vous faites le trou où vous placerez l'arbre, vous posez l'arbre et vous l'enterrez dans une seule opération.

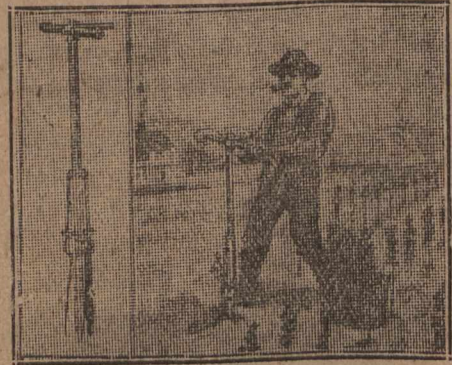
Cet outil consiste, tel que vous pouvez le voir dans la vignette ci-dessous, en un long manche à trois poignées. Au bout de ce manche se trouvent trois fourchons en acier avec un levier qui sert à entrer l'outil dans la terre.

On presse le levier avec le pied, on introduit l'arbre et les trois fourchons en-

trent dans la terre et se referment en enterrant la racine de l'arbre.

Un second levier placé au sommet de l'outil ouvre les lames d'acier et permet à l'outil de sortir tout en laissant l'arbre en place.

Un second levier placé au sommet de l'outil ouvre les lames d'acier et permet à l'outil de sortir tout en laissant l'arbre en place.



*Ouvrier se servant du nouvel outil à planter les arbres.*



*Ouvriers se servant de la pelle. Ancienne manière.*

Les expériences faites, aux Etats-Unis par le U. S. Forest Service ont montré qu'un seul homme peut planter, avec cet outil 50 petits arbres en 35 minutes.

## LAMPE ET TELEPHONE COMBINES

Un téléphone de bureau et une lampe combinés viennent de faire leur apparition à New-York.

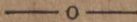
La nouveauté réside dans le fait que le transmetteur est placé au sommet de l'abat-jour de la lampe, l'abat-jour lui-même servant de porte-voix.



*Téléphone et lumière électrique réunis.*

Cette idée a été brevetée dernièrement aux Etats-Unis.

Cet appareil est d'un joli effet; il peut être fait très artistiquement. L'abat-jour doit être placé près de la personne qui se sert du téléphone de manière à ce que le transmetteur ne soit pas trop loin de la bouche.



UN INVENTEUR vient de construire un nouveau rasoir de sûreté dans lequel la lame est remplacée par un système cylindrique qui présente, paraît-il, de grands avantages.

\* \* \*

ON FABRIQUE aujourd'hui des verres en glace avec un entourage pour les tenir facilement. Ces verres qui ne sont naturellement que de peu de durée doivent être conservés dans des glacières et ne servent qu'une seule fois pour servir de breuvages frais dans les grands restaurants.

## LES EPONGES METALLIQUES

L'invention des éponges métalliques, déjà vieille de quelques années, est due à un savant danois, M. Hannover.

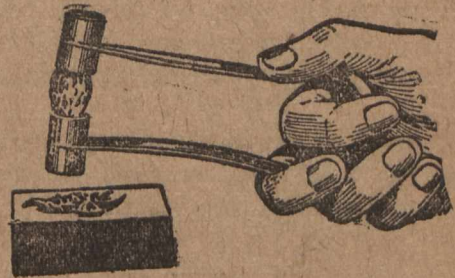
Ces éponges sont faites d'un alliage de plomb et d'antimoine. Elles consistent en un réseau de grandes mailles, laissant entre elles des vides plus ou moins larges, propres à se remplir de résines, huiles ou autres matières.



## MARTEAU POUR CASSER LES NOIX

Voici un petit marteau très pratique et qui sert à casser les noix.

Il se compose d'un marteau double que l'on tient à la main et qui maintient entre ses deux parties la noix que l'on désire briser.

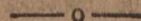


*Casse-noix nouveau.*

Il présente plusieurs avantages et l'emporte sur le casse-noix ordinaire, en ce qu'il ne brise que la noix sans abîmer l'amande intérieure.

De plus on ne risque pas, à chaque coup, de se faire pincer les doigts, chose qui se produit souvent avec les anciens casse-noix.

Il n'y a qu'à donner un vigoureux coup sur un bloc de bois ou de métal quelconque et la noix éclate aussitôt.



## UN COFFRE D'OUTIL COMPLET EN UN SEUL OUTIL

Voici un outil qui peut faire l'office de plusieurs outils et dont le prix de revient est absolument minime.

Il est en vente dans presque tous les magasins de quincaillerie et comprend un marteau, un arrache-clous, un tire-bou-



*Un outil à usages multiples.*

chon, un casse-noisette, un appareil pour ouvrir les boîtes en fer-blanc, une clef anglaise, un plieur, une règle, et un brise-glace.

Cet outil ne mesure que dix pouces de long et ne pèse que 11 onces. Il est construit en acier et est très résistant.

— o —

ON PRÉTEND qu'un inventeur de la Floride a trouvé le moyen de détruire, à l'aide de rayons X, tous les microbes contaminant les divers aliments.

\* \* \*

CERTAINS inventeurs paraissent avoir du temps à perdre. C'est ainsi que l'un d'eux a pris une "patente" pour un crochet de poignet qu'il juge indispensable dans les tramways. Ce crochet évitera aux voyageurs les crampes de doigts résultant d'une suspension prolongée à la "strap".

## LA BOUSSOLE

LA BOUSSOLE ou compas qui sert à guider les navires n'est pas une invention d'hier. Les Chinois la connaissaient il y a bien longtemps déjà et ce fut un nommé Marco Polo qui l'introduisit en Europe vers l'an 1260 alors qu'en Suède on l'utilisait déjà depuis dix ans.

— o —

## UN BERCEAU

Voici un petit berceau d'enfant pouvant être de quelque utilité pour les parents qui voyagent.



*Berceau de construction facile*

Ce berceau n'occupe qu'un espace restreint et est très léger.

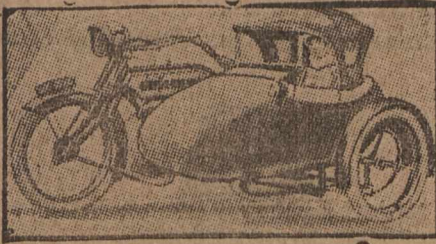
Il repose sur quatre poteaux en fer ou en acier.

Il se replie sur lui-même et peut se placer dans un sac de voyage. Toute personne peut le fabriquer elle-même à très peu de frais.



## VOITURETTE DE LUXE POUR MOTOCYCLETTE

La petite voiturette de luxe que vous montre notre vignette a été fabriqué en Angleterre. La carrosserie est finie en blanc et noir et du plus joli effet. Un châssis à l'avant de la voiture protège les voyageurs contre la pluie et le vent pendant que les châssis de côté laissent pénétrer la lumière à l'intérieur.



*Le dernier modèle de voiturette.*

A l'arrière de la voiture se trouve un compartiment spécialement aménagé pour recevoir les outils et les colis légers.

Cette voiturette est assez dispendieuse mais les lignes sont tellement gracieuses qu'elle a eu vite fait de conquérir le public anglais. Deux dames de taille moyenne peuvent facilement tenir à l'intérieur.

La voiture est excessivement légère et la motocyclette qui l'accompagne peut facilement faire du 40 milles à l'heure.

## POUR GRANDIR

QUE les petits ne se désolent plus; un inventeur de Chicago vient de fabriquer des formes métalliques destinées à être placées dans les souliers et augmentent de deux pouces la taille d'une personne. On ne nous dit pas, toutefois, si c'est très confortable.

ON DIT que l'on vient de faire breveter un rideau spécial destiné à l'arrière des autos et empêchant la poussière d'être soulevée en nuages suffocants. Si c'était donc vrai!...

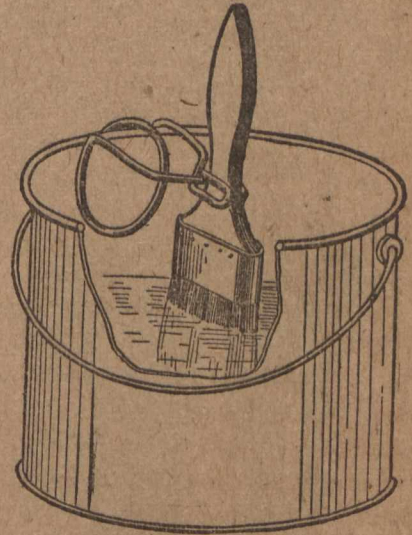
\* \* \*

UN TIRE-BOUCHON pratique vient d'être inventé; il pénètre toujours verticalement dans le bouchon et ne le repousse jamais dans la bouteille. L'inventeur ne fera pas fortune au Canada, maintenant...

## POUR LES PEINTRES

Ceci n'est pas, à proprement parler, une invention; c'est plutôt une idée pratique que tout le monde peut exécuter facilement et qui est de nature à rendre de bons services aux peintres de maison.

Mieux que toute explication, la gravure



*Un ingénieux support.*

indique comment plier et fixer un simple bout de fer pour le transformer en support pour les pinceaux.

Ce simple accessoire évite aux pinceaux de reposer sur le fond du pot et il prolonge ainsi considérablement leur durée.

## VITESSE DE DOUZE MILLES A L'HEURE SUR PATINS A ROULETTES

A une récente exhibition donnée à New-York, un jeune homme a créé toute une sensation en se servant de patins à roulette mûs par l'électricité.

Ce jeune homme, M. Bruce Eyttinge, n'a



que 19 ans, et travaille dans l'industrie de la soie. Il a inventé le patin à moteur. Ses expériences ont duré deux ans.

On voit le résultat de son travail dans la photographie que nous publions avec cet article. M. Eyttinge porte sur ses épaules deux batteries électrique pesant chacune 20 livres; ces batteries fournissent l'électricité au moteur qui se trouve derrière le talon du patineur. Il peut faire de huit à douze milles à l'heure et cela pendant deux ou trois heures sans avoir à renouveler ses batteries.

L'inventeur n'a pas l'intention de l'ar-



*Le nouveau patin à roulette à l'électricité.*

rêter après un si beau succès; il veut fabriquer un patin à roulettes actionné par la gazoline; il prétend avoir avec la gazoline un service beaucoup plus rapide et son appareil sera moins encombrant qu'avec l'électricité.

Il a déjà commencé ses expériences et les résultats ont été si encourageants qu'il a décidé de consacrer tout son temps libre à ses expériences.

— o —

TRENTÉ-DEUX nouveaux poisons ont été découverts en préparant les explosifs pour la guerre, en Amérique.

\* \* \*

UN HOMME de l'Ohio a imaginé, pour les touristes et campeurs un seau d'une contenance de deux gallons et qui se replie comme un accordéon ou un chapeau à claque.



## ETERNEL FEMININ

**Les femmes brunes ayant des yeux qui sont leur gloire doivent en prendre un soin particulier, si elles veulent leur garder leur éclat.**

En ces temps de vacances, de canicules, de promenades et baignades, de toilettes claires et légères et même de déshabillés féminins, foin des problèmes psychologiques et des états d'âme!... Laissons ces questions pour les soirées de retour à la ville et pour les longues, trop longues soirées d'automne, devant la cheminée de notre vivoir.

Et, parlons plutôt, ne serait-ce que pour plaire à un grand nombre de mes lectrices et correspondantes, de choses intimes à la femme, de choses qui lui sont si peu indifférentes qu'elle y consacre plus que la moitié de sa vie. Parlons de la beauté physique chez la femme; et, pour ne pas embrouiller les choses, bornons-nous à la beauté du visage, encore que nous ne nous spécialiserons qu'à la brune, pour aujourd'hui.

Je me contenterai de vous résumer ici

des observations et des recettes que j'ai recueillies, au cours de mes études, et dont, mesdames, vous êtes à même d'apprécier la justesse.

Si la gloire de la blonde est son admirable toison d'or, la brune a ses yeux, ses yeux profonds et mystérieux qui sont tout son charme naturel.

Où, ma chère amie, si vous avez le bonheur d'être brune, vos yeux sont votre gloire; et si vous devez craindre pour votre foie vous devez aussi vous tenir contamment en garde contre une tendance naturelle à la négligence.

La couleur de vos yeux est la garantie même de votre beauté. Les yeux bruns sont toujours beaux, quelles qu'en soient les teintes ou les reflets, depuis les yeux brun-or que les romanciers proclament fauves, jusqu'aux yeux brun-rouge qui ne signifient pas toujours la cruauté, mais

plutôt l'ardeur, le feu intérieur, l'enthousiasme, la culture, la rapidité à concevoir, et même jusqu'aux yeux noir-sombre bien qu'en réalité il n'existe que fort peu de tels yeux.

La rareté de ces yeux dernier genre est si vraie que vous n'avez qu'à placer à côté des yeux les plus noirs, un morceau de velours noir; vous me direz alors s'il ne paraissent pas bruns, même pâles, par la comparaison.

Les yeux bruns sont éloquentes et sont presque toujours un gage de beauté. Yeux brun-tabac, brun chocolat, yeux florentins, yeux de mystère ou d'amour, vous êtes les plus beaux du monde et vous êtes

soin de leur entourage immédiat. Les cils longs et soyeux ne font qu'ajouter du charme aux yeux. Il ne faut donc pas les arracher ou sans cesse tirer desseus, surtout lorsqu'on est obligé de forcer sa vue.

D'abord, il est fort mauvais pour les yeux et les cils de lire en se plaçant dans une fausse lumière. Si l'on veut conserver longtemps la beauté de ses yeux, il ne faut pas davantage lire dans un véhicule en mouvement, au lit, lire sous une lumière trop éblouissante, à une trop grande distance, au soleil, sur l'eau. Il ne faut pas continuer à lire, surtout si l'oeil est fatigué et si l'on commence à constater de l'inflammation ou des rougeurs sur la rétine.



*Les yeux sont la gloire des brunes; ils doivent briller tels des étoiles, sur la blancheur du teint, plus accusée par les crèmes de toilette.*

en quelque sorte les fenêtres du sentiment intime. Et il ne faut pas perdre de vue que le sentiment, même en Amérique, a aussi son importance bien qu'on n'en fasse pas la grande affaire d'une vie, comme dans les vieux pays.

J'ai lu quelque part que les yeux bruns étaient quémandeurs d'amour et réussissaient toujours à provoquer ce sentiment. Aussi, tels des étoiles, les yeux de la brune doivent toujours briller dans un visage blanc laiteux dont ils font la véritable gloire.

Il appartient donc à la brunette de prendre le plus grand soin de ses yeux. Et c'est prendre soin de ses yeux que de prendre

L'inflammation ne se borne pas seulement à la rétine; elle se communique à l'entourage, enfièvre la paupière, et il arrive souvent que les cils tombent.

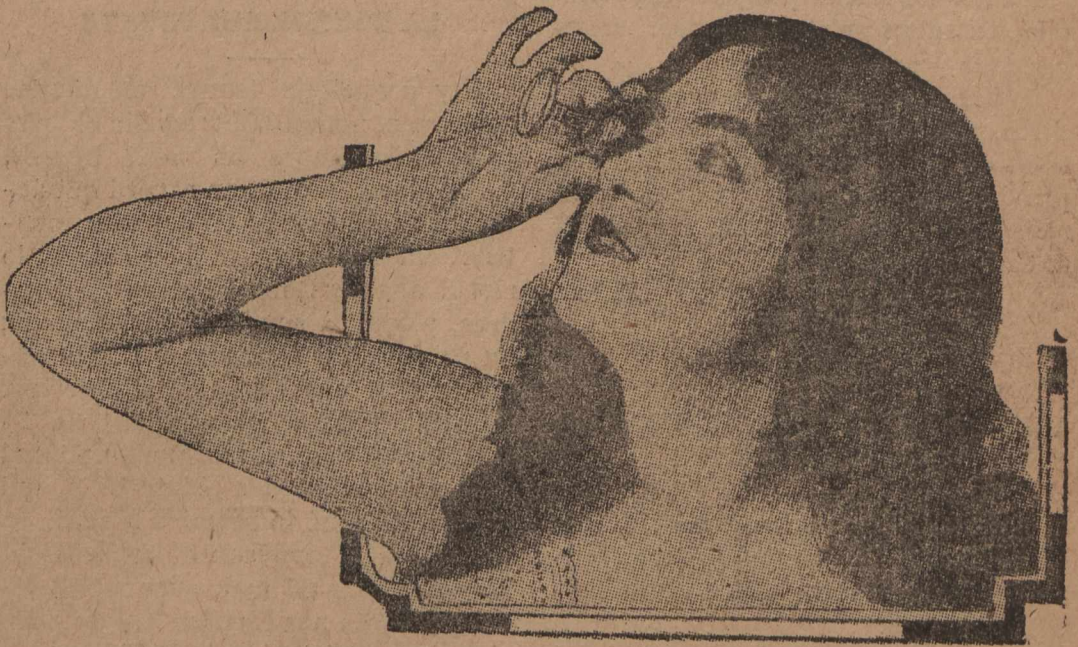
Cependant, il n'est pas mauvais de raccourcir les extrémités des cils une fois par six semaines; cela les fait d'ordinaire croître plus longs et plus fournis. Il en est de même des sourcils. Mais il faut y aller bien délicatement dans cette opération, car il suffit d'un seul faux mouvement pour vous défigurer, mesdames.

Il vaut même mieux faire faire cette opération par une autre personne, surtout une personne jeune, ayant la main plus sûre qu'une personne plus âgée. Soit pour

peigner, brosser ou polir vos sourcils et vos cils servez-vous d'une brosse très délicate, comme il s'en vend, exclusivement fabriquées pour cet usage. Brossez vos cils et sourcils, matin et soir; d'abord de haut en bas, pour les faire allonger, puis un peu de bas en haut afin de les faire friser. Brossez très doucement; mettez un peu de brillantine, si vous le désirez, mais pas trop; car il ne faut pas abuser des compositions chimiques.

suivante: une chopine d'eau distillée et 30 grammes de pétales de fleurs.

Ecrasez les pétales dans un mortier, avec un pilon; mettez-les dans l'eau pour une journée ou pour 48 heures. Coulez le résidu dans un morceau de toile à fromage; faites chauffer doucement dans un vase de porcelaine, puis embouteillez et bouchez bien le tout. Ensuite, baignez vos yeux avec cette préparation, soir et matin, à l'aide d'un verre spécial ayant la forme de



*Soir et matin, baignez vos yeux avec un verre spécial, comme on en trouve chez tous les pharmaciens.*

De même que vous gardez à l'abri de toute poussière vos plus belles toilettes, de même ne laissez pas la poussière s'accumuler dans vos yeux. Lavez-les souvent chaque jour, en ne les essuyant que délicatement sans provoquer d'irritation de la rétine ou de la paupière.

Et, si malgré tous ces soins, vous remarquez de l'irritation ou de l'inflammation, faites disparaître cela et renforcez vos yeux en les baignant ou bassinant fréquemment avec la composition fort simple

l'oeil. On peut aussi se servir d'une compte-goutte et se verser soi-même de la préparation dans l'oeil.

Les Espagnols et les Créoles si réputées pour la grande beauté de leurs yeux, se les bassinent, soit avec de l'eau de rose et du *Witch Hazel* ou avec une préparation se composant de 300 grammes d'eau, 10 grammes de sulphate de fer et de l'huile d'amande.

Si les pattes d'oie s'annoncent trop prématurément, ainsi que les rides, on doit se

donner des messages avec application de lanoline, ce qui tonifie et rajeunit la peau.

La blonde ayant d'ordinaire la peau trop mince se fane plus vite que la brune, et c'est surtout à elle qu'il convient de recommander les massages de lanoline.

Enfin, à toutes les femmes, à la blonde comme à la brune, on ne saurait trop recommander le jus de citron. Les massages avec cette simple préparation blanchissent la peau, l'adoucissent et souvent aident au duvet à tomber. Le jus de citron, dans certain cas, peut avantageusement remplacer les crèmes pompéiennes, orientales, ou autres préparations pour massages de la peau.

La brune peut aussi manger souvent du citron, puisque cela lui nettoie le foie qu'elle est encline à faire de la bile. Elle doit prendre toutes les précautions puisque les maladies du foie se reflètent sur le teint et dans les yeux.

MANON.

### UNE ERREUR AU SUJET DES BOÎTES DE CONSERVE

C'est une croyance générale que lorsqu'une boîte de conserve a été ouverte, son contenu s'altère d'une manière toxique.

Des recherches techniques ont été faites à ce sujet, dont voici les principaux résultats :

Une boîte de lait conservé peut rester ouverte, quelquefois pendant plusieurs jours, sans détérioration, le produit est aussi sain qu'au premier jour.

Des boîtes de conserve de tomates, pois, fèves, choucroute, pommes, ananas, melons, etc., ont été ouvertes et laissées telles durant 1 à 3 jours. L'examen chimique a été fait relativement à l'accroissement d'acidité,

ainsi qu'à l'incorporation dans le produit, d'étain et de fer; ces recherches ont également porté sur le goût et l'odeur. Or, l'accroissement d'acidité a été reconnu très faible dans la plupart des cas; les teneurs en étain et fer étaient infinitésimales. Le résultat pratique de ces recherches est qu'il n'y a pas d'inconvénient, au point de vue de la santé, à laisser, durant un temps assez court le produit dans les boîtes.

### LA COURSE AUX RIVETS

Il y a quelque temps, un ouvrier américain, nommé Charles Shock, plaçait à Baltimore en neuf heures, 2,720 rivets. C'était un record qui devait exciter l'émulation dans les constructions navales, car, le 17 mai, le riveur anglais Robert Farrant, à Londres, plaçait à son tour 4,276 rivets; on ne devait pas en rester là. Un autre ouvrier anglais, Daniel Deviney, faisait davantage et comptait, le 14 mai, 4,422 rivets. L'orgueil national était en jeu, et les Etats-Unis, qui avaient marqué le premier record, se signalaient à nouveau et reprenaient l'avantage, le 16 mai, avec 4,875 rivets, réalisés par Charles Knight, des chantiers américains de Bethleem.

L'Angleterre a repris le record; William Mose, des chantiers Vickers, à Barrow-in-Furness, a battu les précédents en posant en neuf heures, 5,894 rivets.

Maintenant est-ce bien le record? L'amirauté américaine annonçait dernièrement, que le riveur J. J. Briggs, un riveur de Brooklyn, dans des travaux de réparation de navires, aurait posé 7,834 rivets de sept huitièmes de pouces en sept heures et demie.



## POUR LIRE AUX ENFANTS A L'HEURE DU COUCHER



# LE ROUET

(CONTE CANADIEN, PAR BLANCHE LAMONTAGNE.)

C'était un vieux rouet qui dormait dans la poussière du grenier, dans la maison des Lemieux, au rang du bord de l'eau. Le bien avait été donné du père au fils. Peu de temps après, la bonne vieille fileuse à coiffe blanche, la mère Lemieux, était morte, laissant sur son rouet, une fusée inachevée. Il était restée quelque temps dans la cuisine, le vieux rouet, près de la chaise abandonnée, puis comme la bru avait son rouet à elle, un beau rouet jaune, tout neuf, on avait monté le vieux au grenier, et l'on en avait plus parlé.

Il achevait de vieillir, seul, parmi les vieilles choses qui n'ont plus rien à faire. A quoi pensait-il le vieux rouet, à quoi pensait-il dans le mystère des nuits, et dans la douceur des jours?... Sans doute, il se rappelait les heures de joie, si lointaines, ou, plein de vie et de jeunesse, il tournait sous la main de cette jeune femme au fin profil, qui souriait à son premier-né. Il la revoyait, jeune d'abord, rayonnante, assise chaque jour dans la même chaise, près de la même fenêtre, et filant sous le soleil qui dorait son front lisse, et l'habillait de lumière. Ensuite, il la revoyait moins jeune, avec des cheveux blancs et des rides, puis, vieille et brisée, mais toujours fidèle à ce rouet qu'elle aimait. Enfin, il la revoyait morte, étendue, pâle et froide, sur un lit blanc... Et le vieux

rouet était triste, seul, dans la poussière du grenier...

Un jour, un jour d'été où tous les hommes étaient aux champs, il vint chez les Lemieux un étranger, un Monsieur grand et sec, qui demanda à acheter des vieux meubles. "Je ne vois que le vieux rouet qui est au grenier," dit la bru, "et qui n'est pas d'hier. J'en parlerai à mon homme... Si vous voulez revenir?... C'est ce qu'il me faut," répondit l'étranger, "je reviendrai." Et il sortit en saluant.

Le soir, l'homme rentra des champs comme d'habitude. Il soupa, échangea sa froque d'ouvrage contre un petit capot de drap du magasin, alluma sa pipe, puis s'assit près de la porte, en disant: "J'ai envie de vendre le vieux rouet". — La femme faisait rouler le bec, en chantant. La nuit était venue, une nuit calme, où courait un petit vent tiède qui faisait tressaillir les feuilles, et portait partout l'étrange senteur des foins séchés, Nuit mystérieuse, nuit légère, pleine de bruits d'ailes, nuit parlante, nuit immatérielle, où les paysans ont, sans le savoir, l'air d'écouter d'aimer la pensée des anciens dans ce mes.....

Alors, l'homme et la femme entendirent un bruit qui s'éleva dans la maison, un bruit égal, persistant, et doux, un bruit de rouet qui tourne. Ils se levèrent tous deux,

montèrent l'escalier de bois usé, marqué du pas des anciens, et tremblants, poussèrent la porte du grenier: Le vieux rouet tournait sous une main invisible.....



Rou... rou... rou... le vieux rouet tournait, tournait...

Il tournait comme au temps de sa jeunesse, alors qu'il était fort et qu'il était

beau. Il tournait comme aux heures de joie lointaine où la laine blanche le couronnait, où des mains fines le touchaient, où des yeux le regardaient... Il tournait dans une joie folle, oubliant que sa vie était faite et que sa mort viendrait..... "Viens-t'en, dit l'homme, tout ému; c'est la mère qui ne veut pas que son rouet soit vendu....."

Rou... rou... rou... le vieux rouet tournait, tournait...

Il tournait pour dire à ceux qui grandissent un vol silencieux, comme un vol d'âme que les anciens ont aimé. Il tournait pour dire aux jeunes d'aimer les vieux, aux vivants d'aimer les morts, à ceux qui restent d'aimer ceux qui partent.

Rou... rou... rou... le vieux rouet tournait, tournait...

Il disait: "Une race est faite de mille liens qui rattachent les âmes aux choses... Car les morts laissent sur la terre un peu de leur pensée, et les fileuses laissent sur leurs rouets, un peu de leur vie... Si vous écoutiez la solitude des nuits vous entendriez le souffle des morts... Si vous regardiez les profondeurs du silence vous verriez passer, visions blanches, les jeunes femmes anciennes qui font marcher les vieux rouets, et chantent les refrains d'amour qui, jadis, sur leurs lèvres, chantaient..."

Et depuis lors, souvent ainsi, par les nuits mystérieuses et profondes, dans la poussière du grenier, comme aux heures de joie lointaine, et doucement conduit par une main invisible, rou... rou... rou... le vieux rouet tournait, tournait...

*Du "Journal d'Agriculture."*

— o —

Bismarck, l'ancien fameux chancelier de fer de l'Allemagne, s'est battu 28 fois en duel dans sa vie et, dans tous ces conflits, n'a reçu qu'une seule blessure.

\* \* \*



## LES ORIGINES DE LA DANSE

### Danses antiques, danses en dentelles, danses populaires et danses modernes.

Chez-nous, on ne danse pas qu'en hiver, à la veillée ou au bal. On danse aussi en été, à la campagne, sur les pelouses et dans les clubs de nos villégiatures, et l'on danse aussi, depuis quelques années, sur nos terrains de jeux et dans nos parcs publics, grâce à l'initiative du directeur des jeux, le docteur J.-P. Gadbois. Et puisque les belles danses en plein air, dont quelques-unes aussi antiques que gracieuses, semblent revenir de mode, pourquoi le peuple ne s'amuserait-il pas comme jadis aux fêtes de la Saint-Jean? Ces amusements de la masse permettent au peuple de se mieux connaître, et leurs conséquences morales ne sont pas contestables.

Il n'est donc pas hors de propos de retracer ici un historique en raccourci de la danse à travers les âges. On verra que nos pères ne manquaient pas de goût ou d'élégance, et plusieurs se rendront enfin compte de la véritable signification de la danse.

Les monuments égyptiens et indiens attestent que la danse est aussi vieille que l'homme lui-même. Elle répétait spontanément les rythmes cosmiques; elle fut, par cela même, considérée, par des fondateurs de religion, comme la représentation plastique de forces naturelles. Ses attitudes éblouissaient dès l'abord le croyant qui venait, à Thèbes, s'initier à Isis. Les Hébreux dévouaient les danses au Dieu-des-Armées. La Grèce la divinisa: elle participait aux fêtes religieuses et, particulièrement, aux Dionysiaques. On mimait,

durant la célébration des mystères d'Eleusis l'histoire des Dieux et des Déeses, particulièrement celle de Déméter (ou Cérès, "la bonne Déesse", et de sa fille Perséphone ou Proserpine); le théâtre antique, complément exotérique des Mystères, comporta des évolutions de danses. Rome entourait la Danse d'un grand culte. Plus tard, les premiers chrétiens, empruntant au paganisme ses danses sacrées, célébrèrent par leurs grâces malgré tout profa-



*La folie du jour (1810). La danse d'alors d'après une gravure de Tresca.*

nes les grands jours de leur foi. C'est ainsi que la Danse parvint au moyen âge. Elle est alors surtout populaire, et, plus que l'intelligence, l'instinct la guide. C'est un peu de joie qui se cabre sous l'oppression gothique. On dansait frénétiquement à la nuit de Saint-Jean; la *danse aux flambeaux*, une des formes les plus caractéristiques des liesses au moyen âge, est encore pratiquée dans certaines provinces. La

Renaissance, qui rendit leur noblesse aux arts, influença, harmonieusement la Danse. Des papes l'admirent dans leur grâce, et la traitèrent somptueusement. On n'a point perdu le souvenir du ballet de la *Mandragore* oeuvre de Machiavel, et qui se



*Châtelain. Châtelaine. Danse de cour, danse pompeuse, XVIIe siècle, affectée, maniérée, galante.*

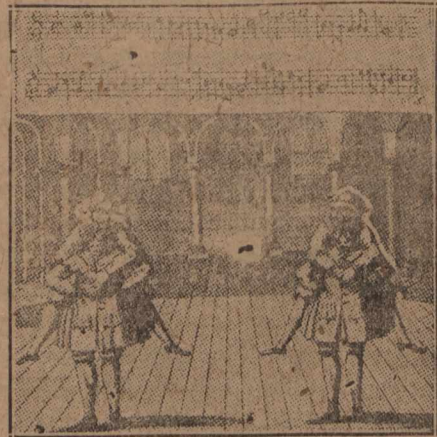
dansa devant Léon X. Avec la Renaissance, la Danse prend des formes musicales, précises, et qui se sont perpétuées : ce sont les *branles*, les *voltes*, les *sarabandes*, les *courantes*, les *passé-pied*, etc. Les rois et les reines étaient beaux danseurs, ou, du moins réputés tels : et qui se fût permis d'en douter ? La Danse, qui survit aux temps, s'assouplit cependant aux modes. Au dix-septième siècle, la danse fut une grande force et elle y joua un rôle des plus considérables.

A la Cour de Louis XIV, elle fut une favorite fêtée. Le Roi-Soleil ne dédaignait pas de se produire publiquement dans les ballets d'opéra, et cela sans un souci excessif des convenances ; Rousseau lui en fit plutôt grief. Pourtant le roi David avait dansé avec le reste de son peuple autour de l'Arche ; il est vrai que ce n'était point pour le même motif. C'est à sa maîtrise de danseur que l'extraordinaire Lauzun, qui vaut bien Don Juan, dut sa rapide éléva-

tion. Sous Louis XV, sous Louis XVI, brillent au ciel d'opéra des étoiles nonpareilles. Ce sont la DesMastins, la Guimard, dont on plaisanta fort la maigreur, et qui s'en vengea par force mots d'esprit ; ce sont la Carmago et la Sallé, dont la rivalité fournit surabondamment de copie les journalistes d'alors. Finalement, la Sallé, qui était une enthousiaste et portait haut son art, s'en alla enchanter les Londonniens, implantant en Angleterre les grâces chorégraphiques françaises. Le XVIIIe siècle retentit des triomphes de Vestris père et fils, des Gardel, qui font souche également. Et ces étoiles étaient riches en satellites.

Le XVIIIe siècle fut le paradis des filles d'Opéra. Cela n'allait point sans orages ; et ce fut souvent, en l'Académie royale de Musique, où dame Faillite se plut avec une longue indulgence, l'anarchie la plus charmante des anarchies.

Le lieutenant de police y fit souvent sentir le "bras de la loi", qui est juste, assu-



*Danse de domestiques. Cette danse s'accommodait alors d'un peu d'acrobatie.*

re-t-on, mais vigoureux. Danseurs et danseuses, pour avoir refusé de prendre leur service, firent parfois une villégiature à la Force, à Bicêtre et autres cellules, mais personne n'en mourut.

La Révolution, qui abolit, avec la plu-

part des privilèges, nombre de préjugés nécessaires aux sociétés monarchiques, fut impuissante à dissiper la mésestime où des bourgeois fâcheux et des prêtres sans réel christianisme tenaient les étoiles de la danse. On avait dansé follement sous la Révolution, et les sujets de l'Opéra avaient souvent éprouvé à leurs dépens qu'il en peut coûter de plaisanter avec les régimes démocratiques.

pe, cette fièvre ne se tempère point. Les astres succèdent à des astres. Vestris père survit en Vestris fils; Gardel aîné en Gardel jeune, son frère cadet. L'éclat de la Tagliioni se lève à l'Opéra. Deshayes enchante également la France et l'Angleterre. Que de noms illustres! Mais ils sont trop...

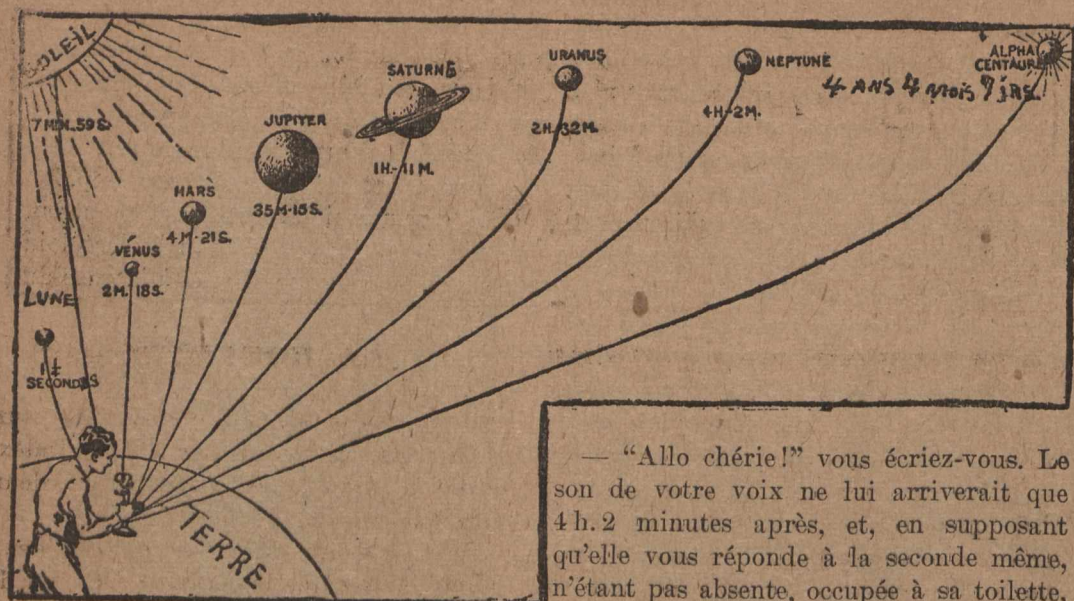
Les gravures ici reproduites montrent que les belles dames d'antan étaient loin de s'en remettre au maillot et à la gaze du



*Les fameux ballets russes, tels qu'on en voit encore de nos jours.*

Napoléon, qui n'eût pas hésité à discipliner les étoiles du ciel, ne ménagea point à celles, plus mortelles et plus malléables, de la terre (étoiles signifie ici danseuses) sa critique et sa sévérité. Sous son règne, la danse se ressentit, elle aussi, de la pompe romaine qui ressuscitait dans les moeurs. Les cours de danse se multiplient. Sous la Restauration, sous Louis-Philip-

soin de conférer à leur danse des grâces ailées. C'est assez tard que la Danse acquit ces charmes de légèreté, que l'on peut, sans mésestime aucune, d'ailleurs, qualifier d'acrobatiques. La Danse n'y perdit point; et la noble vivacité d'une Isadora Duncan, d'une Pavlova, surpasse en émotion la pompe de telle grande dame emprisonnée dans sa robe excessive.



## Si l'on pouvait téléphoner aux autres planètes

LE TEMPS QUE CELA PRENDRAIT POUR  
OBTENIR LA COMMUNICATION

Dire qu'il y en a qui s'impatientent et sortent de leur caractère lorsque la demoiselle du téléphone les fait attendre dix secondes avant de leur donner la communication !

Mais, que serait-ce, lecteurs, s'il fallait que vous eussiez des connaissances ou des "flirts" habitant les planètes les plus connues ? Vous êtes-vous jamais demandé quel temps s'écoulerait entre votre "Allo" et la réponse que vous attendez ?

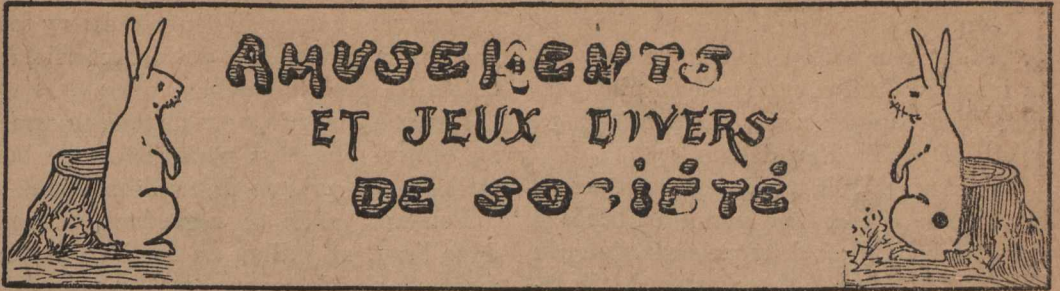
N'oubliez pas que l'électricité voyage à travers l'espace avec ou sans fil, à raison de 186,324 milles par seconde. Supposons que vous avez une "blonde" domiciliée dans la planète Neptune :

— "Allo chérie !" vous écririez-vous. Le son de votre voix ne lui arriverait que 4 h. 2 minutes après, et, en supposant qu'elle vous réponde à la seconde même, n'étant pas absente, occupée à sa toilette, ou trop saisie par l'émotion, le son de sa voix si tendre ne vous parviendrait que 4 h. et 2 minutes plus tard.

Mais, si vous en aviez une autre habitant l'un des Centaures, disons Alpha, il lui faudrait attendre 4 ans pour entendre le son de votre voix et vous n'entendriez pas sa voix avant 4 autres années.

Avouez que ce serait le comble de la patience pour un amoureux que d'attendre 8 ans, avant d'engager conversation. Vaut mieux rester sur la terre et ne pas aller chercher des conquêtes si loin, ou tout au moins se contenter de ne les choisir que dans la lune, puisqu'il suffit de 1 minute et quart pour avoir la communication. La vignette ci-dessus donne une idée du temps qu'il faudrait pour communiquer de la terre à différentes planètes.

On a calculé que 407 avions ennemis prirent part aux différents raids en Angleterre. Les pertes se sont élevées à 742 tués et 1961 blessés.



## Le TRANSPORT DE LA BUCHE

Vous montrez une énorme bûche à un ami, et le défiez de la monter entièrement, dans la journée, au quatrième étage.

La gageure étant acceptée, vous prenez un canif, enlevez un mince copeau de la bûche, le remettez délicatement à votre ami avec prière de le porter à l'endroit convenu.

Quand il redescendra, il aura encore un petit copeau à véhiculer, et ainsi de suite.

Il y renonce.

Et vous ne l'avez pas trompé. Vous êtes prêt à lui détailler la bûche *entière*, et vous ne lui avez pas parlé de la transporter d'un seul coup.

— o —

## LA PIÈCE D'ARGENT

Vous mettez une pièce de monnaie sur la table, vous la recouvrez d'un chapeau, et vous vous engagez à l'enlever sans toucher au chapeau.

Au bout d'un instant vous frappez trois coups dans vos mains, et dites :

— C'est fait ! Regardez !

On retire le chapeau.

Ce n'est pas vous qui y avez touché : vous avez tenu parole.

La pièce est toujours là, bien entendu. Vous la prenez et avez gagné.

— o —

## LA BOULETTE

Priez une personne de fermer les yeux et de croiser le médius par-dessus l'index, de façon à ce que les extrémités des deux doigts se trouvent réunies.

Sous le point d'intersection des deux doigts mettez une boulette de pain ou de papier.

Invitez la personne à remuer légèrement la main, et demandez-lui combien il y a de boulettes. Inévitablement elle répondra : deux.

Et, le plus fort, c'est que, quand elle ouvrira les yeux, elle sera persuadée qu'elle ne s'est pas trompée, jusqu'à ce qu'elle recommence en regardant.

— o —

## LE FER A TOUPET

Pour faire cette plaisanterie pas distinguée du tout, il suffit d'ouvrir la porte d'un coiffeur et demander à celui-ci.

— Avez-vous des fers à toupet ?

— Oui, monsieur, répond-il.

Alors, se tournant à moitié, on laisse échapper un bruit sonore, plus ou moins modulé, et on lui crie :

— Eh bien ! Frisez-moi donc celui-là !

Inutile d'attendre davantage après cette aimable invitation.

— o —

## PLUS QUE PLEIN

Remplissez un verre avec de l'eau et procédant avec soin de façon que l'eau arrive jusqu'au bord et qu'il ne soit plus possible d'en ajouter une seule goutte sans qu'elle se répande au dehors.

Pariez alors avec quelqu'un que vous allez ajouter encore une pleine cuillerée à thé d'un produit quelconque sans que l'eau déborde. Il n'y a aucune supercherie là-dedans, vous pouvez l'affirmer.



Prenez alors une cuillerée de sel, versez-la doucement dans le verre et vous réussirez.

Comment se fait-il que l'eau ne déborde pas alors, que seulement le quart d'une cuillerée d'eau n'aurait pu être ajouté, c'est ce qu'il est autant dire impossible d'expliquer.

Naturellement, le sel fond dans l'eau mais il ne disparaît pas pour cela et la preuve, c'est que si le verre est posé sur une balance sensible, on voit nettement l'indication du poids supplémentaire de sel.

Nos lecteurs trouveront-ils une explication satisfaisante?

## GRANDE MANOEUVRE

Vous vous vantez de pouvoir, sans y toucher, faire mouvoir, à votre fantaisie, les objets les plus insensibles.

Dans une cuvette, vous mettez, en cercle, au centre, plusieurs petits bouts de bois taillés à peu près en forme de poisson.

Pendant qu'ils se regardent, plongez dans l'eau, au milieu du rond qu'ils forment, un peu de savon coupé en pointe.

Ils se sauveront.

Trempez alors dans le liquide un morceau de sucre à la place où était le savon.

Ils accourent.

Dites ensuite aux gens qui vous regardent qu'ils n'ont qu'à employer ce système pour faire une bonne pêche dans une rivière, mais en employant, naturellement, plus de sucre—une livre environ—et, s'ils n'arrivent à aucun résultat, ils le verront bien.

## L'ETABLE

Vous dessinez tant bien que mal un carré; vous le partagez, par une croix, en quatre compartiments, que vous dites représenter une étable.

Dans le premier vous annoncez qu'il y a 23 vaches, et vous inscrivez: 23; dans le second, 40 boeufs; vous y marquez: 40; dans le troisième, 34 porcs, et vous écrivez 34; dans le dernier, 19 bourriques, et vous inscrivez 18.

Toujours il se trouve là quelqu'un pour vous signaler votre erreur:

— Vous annoncez 19 et n'en marquez que 18.

La réponse est bien simple:

— Je vous attendais pour compléter le nombre.

## HYPNOTISEZ VOS POULES



Vous n'avez jamais hypnotisé une poule? Il n'y a rien de plus facile à faire. Attrapez ou comme on dit: "pognez-en" une, placez-la sur le plancher devant vous et le bec en avant.

Prenez maintenant un morceau de craie et tracez une ligne droite commençant juste sous la tête de la poule et s'étendant sur une longueur d'un pied et demi ou davantage.

La poule trouve cela sans doute épatant car elle fixe la craie avec attention et paraît complètement ahurie par la ligne blanche au point de ne plus s'occuper d'autre chose.

Donnez-lui des tapes sur les ailes ou sur la queue, c'est peine inutile, l'oiseau persiste à contempler la ligne blanche et ne bouge pas de plac.

Une bonne farce à faire à la campagne à votre voisin à l'heure où il appelle ses volailles pour leur donner à manger.

— o —

## LE SAC DE PAPIER

Amenez la conversation sur la force du souffle et gagez que, à l'aide de vos seuls poumons, vous démolirez un échafaudage de gros livres. Il ne vous est pas bien difficile de trouver un sac de papier un peu fort, sans déchirures. Vous le posez à plat sur la table; dessus, vous mettez sur champ, un ou deux volumes épais, ou même un dictionnaire que vous couvrez d'un autre qui forme un poids sérieux. Vous prenez alors l'extrémité ouverte du sac, vous la serrez hermétiquement avec vos doigts autour de votre bouche, et vous soufflez tant que vous pouvez. Tout dégringolera.

— o —

## LES BULLES DE SAVON

Vous avez certainement remarqué la couleur changeante des bulles de savon au fur et à mesure qu'on les gonfle d'air. Cela tient à ce que leur épaisseur n'est pas la même partout mais surtout à ce qu'elle est extrêmement faible.

Quand la bulle est rouge-orange, l'épaisseur est de trois millionnièmes de pouce; la couleur bleue a un dix-huit millionnième de pouce et la couleur jaune un vingt-et-un millionnième de pouce.

Quand la bulle vient d'un bleu vert mêlé de rose pâle c'est que l'épaisseur est encore moindre et que la fragile enveloppe va éclater. Leur durée n'est en effet que de quelques instants, mais il est possible de souffler des bulles qui se conserveront pendant des mois entiers à condition, naturellement, qu'on ne les touche pas. Il suffit de mélanger un peu de glycérine à l'eau de savon et ensuite, mais c'est là le difficile, de poser la bulle sur une soucoupe ou une assiette préalablement mouillée avec la même solution et de mettre le tout à l'abri complet des courants d'air et des poussières.

Entre nous, c'est bien de la précaution pour peu de chose, mais il paraît néanmoins qu'une personne a pu conserver ainsi une de ces bulles pendant un an.

Peut-être l'avait-elle fait geler et ensuite mise en glacière...

— o —

L'industrie allemande, qui a toutes les audaces en matière de synthèse alimentaire, vient de lancer un lait artificiel, dont les éléments principaux sont extraits de la fève de soya. Ce produit serait si parfait que les chimistes eux-mêmes auraient grand-peine à le distinguer du lait naturel. Souhaitons qu'il ne soit pas introduit sur le marché canadien.

— o —

## LES CARTES TRUQUEES

On connaît la fraude si fréquemment pratiquée, pour le truquage des cartes à jouer, consistant à préparer les bords d'une ou plusieurs cartes avec une solution colorante de certaines substances chimiques, tandis qu'une autre solution sur le bout du doigt au milieu du joueur de mauvaise foi, permet à celui-ci, au moyen d'une raie noire, de reconnaître où se trouve telle ou telle carte, et en conséquence de jouer avec avantage.

Pour faire disparaître la raie noire du bout du doigt, le joueur a, dans une poche, un petit récipient avec une éponge imbibée d'une composition chimique dissolvante. Quand le joueur de mauvaise foi, après avoir coupé le jeu, a fait la découverte qu'il espérait, il met la main à la poche et passe le bout du doigt sur l'éponge mouillée, ce qui fait disparaître la raie noire produite, et ainsi le doigt se retrouve prêt pour une nouvelle opération.

La solution chimique que l'on emploie pour peindre le bord de la carte, est incolore et par suite ne saurait être reconnue par les joueurs qui restent dans l'ignorance complète de la mauvaise foi dont on use envers eux; ils ne peuvent rien soupçonner.

Or, MM. Barthelemy Esteva et Cie, ont inventé récemment un procédé qui a pour objet de découvrir et faire parfaitement reconnaître les cartes dont les bords ont été préparés en vue de la fraude. Il consiste à peindre le bord de toutes les cartes du jeu avec une couleur qui se détruit par l'action de substance chimique employée pour combattre la fraude. De cette façon, les cartes préparées pour tricher se trouvent décolorées sur leurs bords; le jeu ne peut plus servir, puisque la tromperie se découvre à première vue.

— o —

## DECOUVERTE DU BLE SAUVAGE EN PALESTINE

Il y a environ une douzaine d'années, M. Aaron Aaronsolm a découvert en Palestine le véritable blé sauvage qui semble être l'ancêtre du blé actuel que nous récoltons dans notre grand ouest canadien, dans l'Argentine, aux Etats-Unis, et qu'on récoltait aussi en abondance en Russie, avant l'anarchie qui règne maintenant dans ce pays. Les botanistes ne s'accordent pas sur la question de savoir si les différentes sortes de blé cultivé proviennent d'un type sauvage ou de plusieurs types différents, mais ils admettent que le type de blé sauvage découvert en Palestine pourrait bien être le type ancêtre le plus ancien qui aurait servi à engendrer les différents autres types, par croisements voulus ou accidentels.

MM. H. Love et W.-T. Craig, de l'université Cornell ont publié un article dans le *Journal of Heredity*, décrivant et illustrant ce blé-type. L'enveloppe est dure et raide ainsi que le noyau et l'épi est surmonté de deux longues antennes. Les feuilles sont plus étroites et d'un vert beaucoup plus pâle que le feuillage du blé que nous connaissons et consommons tous.

MM. Love et Craig montrent aussi des photographies d'une espèce de blé qu'ils ont obtenue en croisant deux variétés ayant atteint leur troisième génération, et ce blé ressemble énormément au blé sauvage du type primitif.

Il faut alors conclure que ce blé sauvage découvert en Palestine a poussé et germé de lui-même et provient d'un croisement initialement accidentel entre les variétés déjà existentes.

— o —

On compte au Canada un feu par 500 personnes de la population, et par 3,000 en Europe.





## CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

**Dans le domaine des grandes découvertes; ce qui reste encore à découvrir au Canada. — Un temple des Indes d'un mille de circonférence et une statue de Bouddha, de cent quatre-vingt-un pieds de base. — Art antique et ruines énormes.**

Depuis que Christophe Colomb a découvert le Nouveau Monde, en 1492, bien des choses ont été découvertes, et la science a marché à pas de géants, mes jeunes amis. Il est loin le temps où l'ignorance dominait, où l'on ne voulait pas que la terre fut ronde et tournât autour du soleil, ou c'était un crime d'oser prétendre à l'existence d'autres terres par-delà les océans.

On vient même de résoudre le grand problème de la traversée de l'Atlantique en seize heures, avec une machine volante plus lourde que l'air.

Et, s'il avait fallu que le Nouveau-Monde ne fut pas découvert, la civilisation menacée en Europe aurait-elle pu compter sur le secours si précieux de l'Amérique pour gagner la guerre. Notre glorieux 22<sup>e</sup> eut-il pu s'illustrer comme il l'a fait, sur les champs de bataille?

Mais, puisque tant de découvertes ont succédé à celle du Nouveau-Monde, s'en suit-il qu'il ne reste plus rien à découvrir, rien de nature à enthousiasmer ceux de nos fils qui ont l'âme aventureuse et brave?

Rassurez-vous, jeunes amis, la science a une inépuisable réserve de secrets pour les chercheurs de demain, et des futurs ex-

plorateurs peuvent encore espérer de beaux jours, tout comme leurs devanciers.

Et, sans aller jusqu'aux antipodes de la terre, nous en surprendrons peut-être plusieurs en leur disant que près d'un tiers de notre propre pays, le Canada, reste encore à découvrir. Ainsi, si les rapports des Indiens de l'ouest sont vraies, le bassin de la rivière Mackenzie contiendrait une énorme superficie de terrains pétrolière; et ces puits d'huile souterrains constituent une grande richesse nationale, à une époque où l'essence combustible est en si grande demande sur tous les marchés.

Voici donc de belles déclarations en perspectives pour de jeunes et intrépides ingénieurs et prospecteurs.

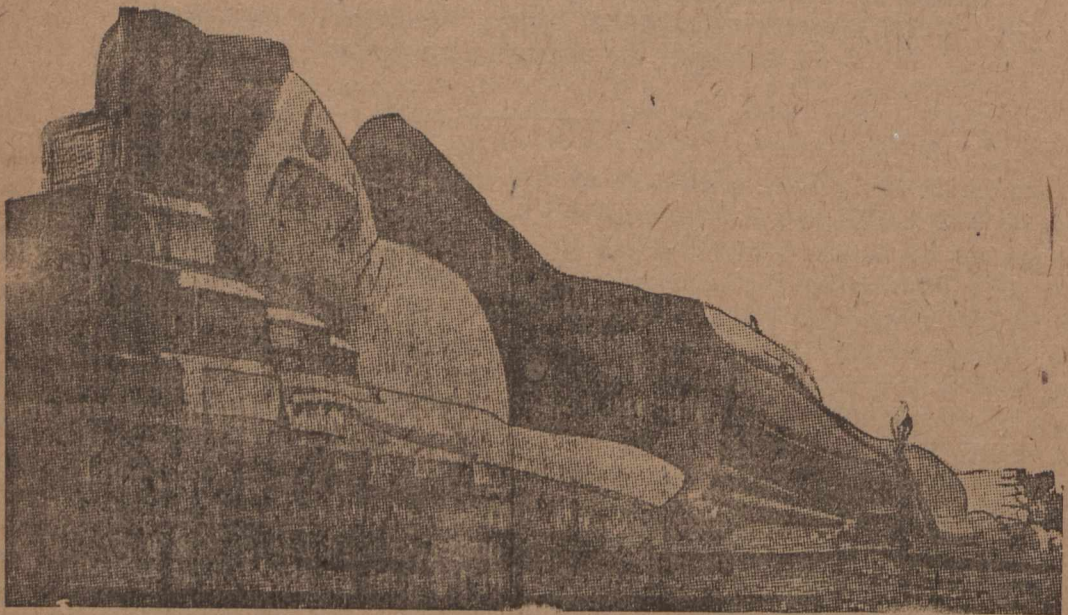
Les Indiens déclarent aussi qu'au Yukon, il se trouve des lacs magnifiques inconnus des blancs et des civilisés, sur plus de cent milles de longueur en terrain. On sait également qu'il existe de hautes montagnes le long du parcours du fleuve Mackenzie, vers le nord, mais elles n'ont pas encore été visitées ou explorées.

Voilà autant de découvertes possibles et probables, sans sortir de notre pays, découvertes destinées à aider grandement au développement et à l'accroissement de

notre richesse nationale. Sur tout le continent américain et dans d'autres parties du monde, il reste encore bien des choses à apprendre.

Donc, jeunes amis, qui avez le goût des longs voyages au loin remplis de prouesses et d'aventures, ne désespérez pas de ne pouvoir marcher sur les traces de vos prédécesseurs. Il reste encore de la bonne besogne à faire, et souvenez-vous que la science a toujours besoin de pionniers, de gas solides et convaincues, incapables de

mais l'Égypte ne fut pas le seul pays de l'antiquité à posséder d'énormes monuments. Ainsi, il y a à peine quelques années, une commission d'archéologues découvrait dans le nord de l'Hindoustan, à Peshawar, un cercueil de pierre contenant les ossements assez bien conservés de Gautama Bouddah, le fondateur du Bouddhisme. Ce cercueil était enfoui sous les débris presque entièrement enterrés d'un temple d'un mille de circonférence, élevé jadis, au temps du Christ, par l'empereur



*Un temple d'un mille de circonférence dans l'Hindoustan, avec une statue de Bouddha couché, de 181 pieds de base.*

reculer devant une tâche, même si elle est pénible et périlleuse, pourvu qu'ils entrevoient le succès couronnant les efforts.

\* \* \*

Et, puisque nous parlons de voyages au loin et de découvertes intéressantes parlons d'une autre découverte, encore récente, mais qui avivement ému le monde savant.

Nous avons parlé dernièrement des pyramides d'Égypte et de leur magnificence,

Kanishka, à la mémoire du grand prophète hindou.

Ce n'est que tout récemment qu'on parvint à déblayer les ruines du temple sacré pour donner une juste idée de ses proportions gigantesques.

Ainsi, la statue dont nous donnons une de Shway-tha-Yaung, qui n'est autre que celle de Bouddha couché, et tout fait croire que le temple était entouré de statues aussi énormes. Cette statue mesure, à sa base seulement, 181 pieds de longueur, par

près de 150 pieds en hauteur. On peut juger de ses proportions par les dimensions de l'homme qui se promène sur sa main. On dirait une mouche sur un être humain. Le réverbère, aux pieds de la statue, avec son échelle, semble à peine avoir les proportions d'une épinglette. Cet énorme temple, moins résistant toutefois que les pyramides d'Égypte, tomba en ruine et ce ne fut que par hasard, au cours de la construction du chemin de fer de Peshawar-Pegone, que les archéologues en découvrirent les imposants vestiges. Quant à la statue que nous illustrons, elle est fort bien conservée et elle est l'objet d'une très grande vénération dans tout ce pays superstitieux. On accourt de fort loin en pèlerinage aux ruines.

Si l'on songe un seul instant à l'énorme masse de pierres qu'il a fallu accumuler pour l'érection de cette seule statue, au nombre de sculpteurs qui ont dû y donner des coups de ciseaux, et au temps qu'il a fallu consacrer avant d'arriver à bonne fin, on n'a qu'une faible idée de l'énorme somme de travail qu'il a fallu dépenser pour le temple complet, d'un mille de circonférence. Et, comme, incontestablement, il entre beaucoup d'art dans cet antique travail, on peut bien se demander la fortune qu'exigerait un de nos sculpteurs modernes pour concevoir et réaliser un pareil monument.

### LE PAPIER DE SCIURE DE BOIS

La rareté croissante des matières premières pour la fabrication du papier, a suggéré les succédanés les plus divers des éléments ordinairement utilisés. En dernier lieu, on a envisagé la possibilité de l'utilisation de la sciure de bois.

La sciure pourrait s'employer sans aucune préparation spéciale; mais il

ne faut pas que la sciure soit trop fine, il en résulterait un papier de peu de résistance.

Le traitement humide de la sciure promet les meilleurs résultats, en employant des appareils de trituration et de raffinement au moyen desquels les fibres de la sciure sont désintégrées sans que leur longueur soit aucunement réduite. Cette matière ne peut être employée que pour des papiers de classe inférieure.

Il serait très intéressant de savoir si la sciure plus grosse produit une matière plus convenable et plus forte que la sciure fine pour la fabrication du papier.

### DOIT-ON DIRE QUATRE YEUX? OU QUATRE-Z-YEUX

“Quatre-z-yeux” ne nous désoblige pas. L'itté l'autorise. Il n'a aucune autorité; mais encore il constate l'usage. “Quatre yeux” est si cacophonique, qu'on est à peu près autorisé à introduire une consonne d'euphonie. Il y en a, adoptées par le meilleur usage, qui sont beaucoup plus étranges. Des dames, visitant des chalets à louer, viennent dire en riant:

“—La gardienne du chalet des Algues nous a dit: “Et puis, il y a-t-une cave.”

“—Eh bien?

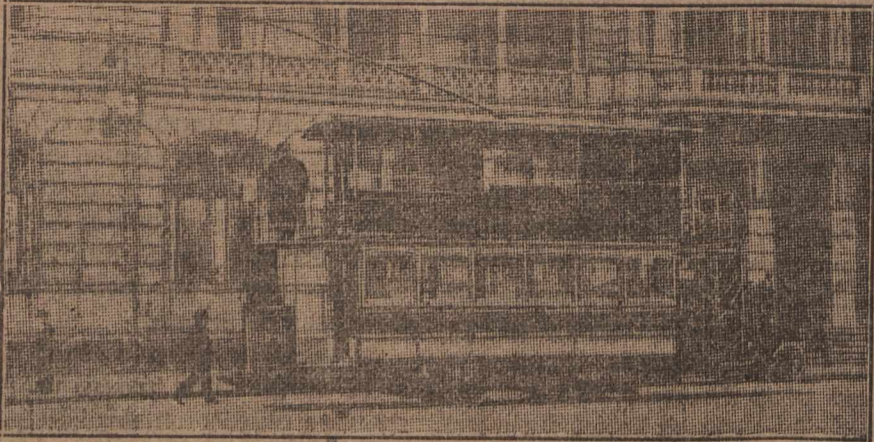
“—Eh bien! c'est comique.

“—Pourquoi? Elle vous a parlé la langue que vous parliez.

“—Par exemple!

“—Sans doute! vous lui avez demandé: “Y a-t-il une cave?” Et elle vous a répondu: “Il y a-t-une cave.” C'est exactement la même chose.

“Entre quatre-z-yeux est aussi légitime que “y a-t-il une cave?”



*Le nouveau tramway de Buenos-Aires.*

## CURIEUX TRAMWAY

Voici un tramway original que l'on peut voir à Buenos-Aires, capitale de l'Argentine.

Ce véhicule est à deux étages et le deuxième est aussi luxueux que le premier. Par un escalier à pente douce, on arrive au deuxième étage du tramway ; même les dames peuvent y avoir accès.

Les rues de Buenos-Aires sont très étroites et la compagnie des tramways de la ville a imaginé cette voiture pour dégager l'encombrement des rues aux heures d'affaires.

Ce système serait le bienvenu à Montréal, où à certaines heures du jour, il est absolument impossible de prendre place dans un tramway, tellement la foule se presse.

Des rues comme les rues Notre-Dame, Ste-Catherine, Ontario, Mont-Royal, où l'on ne rencontre aucune côte, pourraient être pourvues de ce genre de tramway.

Ce véhicule présente un joli coup d'oeil et de plus l'air que l'on respire sur l'impériale est de beaucoup plus sain et plus salubre que celui que l'on a au premier étage. Ce tramway ressemble un peu aux vieux omnibus de Paris.



## LES ENFANTS ET LES MERES

Par Jules JOUY (1)

(1) Jules-Théodore-Louis Jouy, né à Paris le 12 avril 1856, mort en 1897, fut longtemps l'une des gloires les mieux établies du Chat-Noir. Chansonnier de race, avec sa tête de Rochefort jeune, il chantait avec beaucoup de verve et d'entrain l'actualité parisienne, l'assassinat du matin la chute du ministère, les sottises publiques et privées. Il avait de l'esprit et du trait. Malheureusement la folie le guettait. Ses amusants éclats de rire se changèrent un jour en ricanelements fous et rageurs, et il finit sa triste existence dans un noir cabanon. Quelques-unes de ses chansons ont été popularisées par Paulus.

Le jeune enfant, comme un oiseau  
Gazouille en son lit blanc et rose.  
La mère, à côté du berceau,  
Attend que son bébé repose.  
Gracieuse et tendre, sa voix  
Fredonne une ancienne romance,  
Une complainte d'autrefois,  
Que, sans cesse, elle recommence.

Alors, faisant des rêves d'or,  
Pleins de merveilles, de chimères,  
Dans ses langes, bébé s'endort:  
Les enfants font chanter les mères.

L'enfant a dix ans aujourd'hui;  
C'est une petite personne,  
Et, chez sa mère, grâce à lui,  
Tout chante, tout rit, tout rayonne;  
Il rend moins sombre l'horizon  
De la vieillesse monotone.  
C'est le soleil de la maison  
Et le printemps de notre automne.

Il converse avec ses joujoux,  
Demande si les petites frères  
Viennent au monde sous les choux:  
Les enfants font rire les mères.

L'enfant vient de partir soldat.  
 La patrie, au lointain, l'appelle;  
 France d'un sanglant combat  
 Et à coup survient la nouvelle.  
 La mère hélas, se sent mourir  
 Chaque fois qu'une lettre arrive;  
 Tremblante, sans oser l'ouvrir,  
 Elle regarde la missive.

Au coeur, un doute affreux la mord:  
 Que vont dire ces lettres chères?...  
 Est-ce la vie?... Est-ce la mort?...  
 Les enfants font trembler les mères.

L'enfant vient de se marier;  
 La mère se change en aïeule;  
 Ce coup cruel, c'est le dernier.  
 Au logis elle rentre seule.  
 Elle le voudrait, son petit.  
 Hélas! la jeunesse a des ailes.  
 L'enfant, pour toujours est parti,  
 Parti pour des amours nouvelles.

Elle rentre, l'oeil attristé,  
 Et dans ses yeux des larmes amères,  
 Dans le pauvre nid déserté:  
 Les enfants font pleurer les mères.

— o —

### AUTOBUS CLINIQUE DANS LES RUES DE MONTREAL

Au nombre des preuves de l'intérêt que l'on porte de toutes parts à l'oeuvre de "la conservation des bébés", il faut mentionner une récente exposition qui a eu lieu dernièrement à Montréal.

On a montré, à cette occasion, que le chiffre de la mortalité infantile était anormalement trop élevé; plusieurs causes furent énumérées et l'on révéla tout ce qui est de nature à produire un si grand nombre de décès. Il faut se féliciter à bon droit de l'harmonie

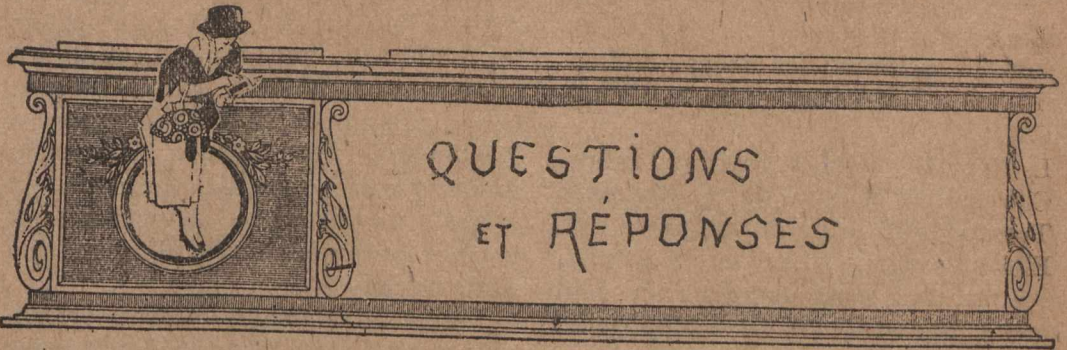
qui règne entre les diverses organisations qui s'efforcent de prévenir les causes de ces mortalités, d'assister les mères et les enfants nécessiteux, de guider les mères en ce qui regarde leurs devoirs maternels, et de stimuler l'apathie et l'insouciance de cette chose—l'opinion publique.

Impossible d'apprécier à sa juste valeur et mérite chacune des organisations représentée par des salles séparées, où se tenaient des dames de Montréal pour démontrer l'importance de leur sphère d'action. Les visiteurs ont pu constater qu'aucune de ces organisations ne cherchait à éclipser les autres; toutes comprennent que Montréal devra travailler de concert si l'on veut le bien-être des enfants. Un tel exemple de dévouement et d'abnégation mérite d'être imité. Cette harmonie d'action est un gage de succès et les citoyens de la Métropole doivent encourager une telle oeuvre de leur appréciation et par des contributions pécuniaires.

L'idée devrait être suivie par d'autres villes. L'autobus clinique a été inaugurée la première fois dans l'automne de 1918. Cet autobus est pourvu de balances, de tables de mesure, de diagrammes, de publications, de cartes-caisses, etc.; il parcourt les ruelles et les rues transversales des plus pauvres quartiers de la Ville. On a compris qu'une ambulance automobile pour l'oeuvre du "premier secours aux bébés", surtout pendant les mois d'été, est l'un des moyens les mieux adaptés aux nécessités de cette oeuvre si utile et si recommandable.

— o —

Les Etats-Unis fabriquaient deux mille canon par mois quand la guerre s'est terminée.



*Il arrive parfois que des lecteurs nous pose certaines questions ou nous demandent des renseignements sur les sujets les plus divers; nous y répondrons bien volontiers dans ce nouveau département spécialement créé pour eux. Nous ne considérons, toutefois, que les questions ayant un réel intérêt pour tout le monde; d'autre part, nous n'avons pas la prétention d'être un puits de science et de connaître tout ce qui s'est passé et se passe au monde. Les lecteurs nous excuseront donc bien volontiers quand nous ne serons pas en mesure de les renseigner.*

NOTA. — *Nous ne reproduisons les lettres que sous forme de question très courte.*

**Quand eut lieu la première conversation par téléphone et dans quel pays ?** UN LECTEUR de Montréal.

Le premier message téléphonique date de 1876, mais il ne fut pas à longue distance. De sa chambre située, à Boston, au-dessus de celle de son assistant, Alexander Graham Bell téléphona à celui-ci: "M. Watson, lui dit-il, venez, j'ai besoin de vous".

Cette première installation téléphonique ne pouvait encore transmettre les paroles que dans un seul sens et Watson ne put répondre mais il monta rapidement à l'étage supérieur et, triomphant, annonça: "Je vous ai

entendu!" Ce fut une grande joie pour l'inventeur et son aide mais ils avaient encore bien des obstacles à surmonter.

Dans la même année, Bell et Watson échangèrent une conversation à deux milles de distance entre Boston et Cambridge. Depuis, on sait les immenses progrès réalisés par cette invention.

**La ville de New-York est-elle plus peuplée que celle de Londres et quelles sont les superficies de ces deux villes?** W. L., Trois-Rivières.

New-York a une population d'un quart de million supérieure à celle de Londres, les derniers chiffres étant de 8,045,090 pour New-York et 7,787,326 pour Londres.

La superficie totale de Londres, c'est-à-dire avec ses annexes, est de 693 milles carrés; celle de New-York est presque exactement la même, 3 milles carrés de moins, soit 690. Pour les deux villes, la population est plus dense au centre, 80,000 par mille carré à Londres et 106,000 par mille carré à New-York.

**Quelle est la surface des plus grandes mers et leur volume d'eau?** A. P.

L'Océan Pacifique couvre 68 millions de milles carrés; l'Océan Atlantique 30 millions; les océans Indien, arctique et antarctique réunis, 42 millions.

Pour vider l'Océan Pacifique il faudrait remplir chaque jour un immense réservoir d'un mille de longueur, un mille de largeur et un mille de profondeur, cela sans manquer un seul jour pendant 440 ans. Cela suppose un poids d'eau de 984 millions de fois un milliard de tonnes.

Bien que moins grand, l'Atlantique pourrait remplir un réservoir ayant 430 milles sur chaque côté avec la même profondeur de 430 milles.

**Quelle est l'origine des lettres O. K. dont on se sert comme signe d'approbation ?** AIMANT LA LECTURE.

Il y a plusieurs explications. L'une d'elles, peu connue, veut qu'il y a plus d'un siècle, le tabac et le rhum de la meilleure qualité provenaient d'un endroit appelé "Aux Cayes" aux Antilles. La prononciation, un peu altérée a été traduite par les lettres O. K. (prononciation anglaise) et ces lettres ont servi pour pour désigner quelque chose de parfait.

Une explication plus simple est celle que les deux lettres O. K. sont simplement les initiales des deux mots irlandais "Old Korrekt", signifiant "all right" ou "the best".

**Meurt-on davantage de vieillesse que de maladie?** GEORGES S.

Non, c'est le contraire, très peu de personnes meurent de vieillesse, environ 900 seulement sur un million. Sur ce chiffre d'un million, on peut en compter 1200 qui succombent à la

goutte, 18,500 aux fièvres diverses, 2,700 à l'apoplexie, 7,000 à l'érysypèle, 8,000 à la consommation, 48,000 à la scarlatine, 25,000 aux inflammations de poumons, 30,000 au typhus et 7,000 aux rhumatismes. Le reste meurt d'autres maladies qui sont, on le sait, nombreuses, d'accidents et malheureusement aussi, d'inconduite et de suicide.

Il est admis que ces chiffres sont approximatifs et ne font pas mention des temps de guerre.

**Pourquoi les yeux des chats et de certains autres animaux brillent-ils pendant la nuit? Sont-ils phosphorescents?** UN LECTEUR.

Les yeux de ces animaux ne répandent aucunement de lumière par eux-mêmes, s'ils brillent dans l'obscurité, c'est pour une cause toute différente. Tout d'abord, il n'existe pas, dans les conditions ordinaires surtout, de nuit "absolue". Même pendant une nuit très sombre et dans une chambre hermétiquement fermée, il y a des rayons de lumière que l'oeil humain est incapable de voir. Quoique cela paraisse étrange la "lumière noire" existe. Les yeux d'un grand nombre d'animaux, principalement ceux des chats, ont le pouvoir d'être impressionnés par ces rayons qui se reflètent sur leur rétine; la pupille de l'oeil de ces animaux se dilate énormément pendant la nuit et c'est ce qui rend leurs yeux d'autant plus brillants qu'une grande partie de la rétine se trouve ainsi visible.

**Est-on mieux à l'abri de la foule dans les villes que dans les campagnes?** ABONNE aux Etats-Unis.

Généralement oui. Les quatre cin-



quième des décès causés par la foudre ont lieu en dehors des villes; cela tient à ce que dans les villes il y a une énorme quantité de fils électriques, de conduites d'eau, de rails et d'autres conduits métalliques agissant comme de véritables paratonnerres et empêchant la tension électrique de devenir trop forte dans les nuages.

—o—

## CES PAUVRES MILLIARDAIRES

Ils sont des Pactoles pour les échetiers qui brodent à l'envi sur ce thème inépuisable. D'ailleurs, on ne prête qu'aux riches.

Ainsi, John D. Rockefeller est le héros plus ou moins fictif de mille aventures.

L'anecdote suivante a, croyons-nous, le mérite d'être authentique:

Lors de son dernier séjour, en France, le milliardaire avait commandé deux postiches à un coiffeur parisien. Celui-ci exécuta la commande et profita de l'aubaine pour majorer ses prix: il établit une facture de six cents francs (\$120).

Le richissime Américain ne sourcilla pas. Aussitôt, l'artiste capillaire de demander quelque chose de plus.

— Je voudrais un autographe de vous...

— C'est entendu, fit son client d'occasion.

Et, prenant une feuille de papier, il écrivit: "Bon pour six cents francs. Signé: Rockefeller."

— Voilà qui est fait! dit-il en remettant l'autographe.

— Sapristi! objecta le coiffeur. Si je donne ce bon pour toucher mon argent, je n'aurait plus d'autographe!

— Eh bien, riposta simplement Rockefeller, ne touchez pas votre argent!

La fortune fait-elle le bonheur?... Le grand capitaliste avouait jadis que la richesse était un fardeau bien pénible que

l'on devait plutôt considérer comme une calamité.

Ses collègues partageaient cet avis.

Pullmann, le roi des cars disait: "Je ne suis pas plus heureux que lorsqu'il me fallait travailler pour gagner ma vie. A cette époque, je mangais trois fois par jour, ce que je ne peux plus faire. J'avais moins de soucis, je dormais mieux."

Vanderbilt, le roi des chemins de fer, écrivait: "Ma fortune m'écrase. En quoi suis-je plus heureux que mon voisin de situation modeste? Sa santé est meilleure, sa responsabilité moins lourde..."



Philippe Armour, de Chicago, le roi des conserves, avait horreur de la viande et, souffrant de dyspepsie, était au régime lacté.

Carnegie a renoncé à une partie de sa fortune et donné des millions à des associations de tout genre.

Harrimann, mort il y a quelques années, travaillait du matin au soir, sans prendre le temps de manger. Il mourut d'épuisement, par excès de labeur et alimentation insuffisante!

Pierrepont Morgan succomba d'inanition au milieu de ses chefs-d'œuvre et de ses richesses...

Il y a des pauvres gens qui sont plus heureux. C'est l'éternelle histoire du savetier et du financier...

## LES DEBUTS DE SARAH BERNHARDT AU CONSERVATOIRE

Sarah Bernhardt, la grande Sarah, que des milliers de Canadiens ont applaudie, fut dans sa jeunesse, élève du Conservatoire de Paris où, plus tard, elle figura parmi le personnel des professeurs. L'histoire de ses débuts ne laissera certainement pas indifférents les jeunes élèves de nos conservatoires et écoles de diction de Montréal. La voici, telle que racontée jadis par Francisque Sarcey, dans le "Temps", de Paris :

"Vous savez qu'il n'est pas possible d'entrer dans cette Ecole de l'Etat, sans passer un examen préliminaire. Chaque candidat choisit un morceau à sa convenance et le récite devant un jury, qui l'accepte ou le repousse. La mère de Mlle Sarah Bernhardt était peu familière avec des exigences de la maison; sa fille savait la fable des "Deux Pigeons", de La Fontaine.

"On s'imagina que c'était là une pièce bonne pour un concours. La petite fille se présenta sur les planches. Mais elle n'eut pas plutôt dit :

*Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :  
L'un d'eux, s'ennuyant au logis...*

que M. Auber l'arrêta d'un geste.

"—Assez, lui dit-il, assez; viens ici, petite.

"L'enfant s'approcha, l'air déluré et hardi. C'était une pâle maigrichonne, de peu d'aspect; mais les yeux avaient cette lueur d'un vert limpide et profond qui caractérise les filles du Nord.

Sa physionomie pétillait d'intelligence :

"—Tu t'appelles Sarah?

"—Oui, monsieur.

"—Tu es Juive.

"—De naissance, oui, monsieur. Mais j'ai été baptisée.

"—Elle a été baptisée! dit Auber en se retournant vers ses collègues. Il eût été dommage qu'une si jolie enfant ne le fut pas. Elle a très bien dit sa fable des "Deux Pigeons". Il faut l'admettre."

"C'était, par avance, le triomphe de ses beaux yeux et de sa voix d'or.

"Le seuil du Conservatoire était donc franchi. Sarah était entrée dans la place et elle eut comme professeurs de diction Provost et Samson. Elle ne pouvait être en de meilleures mains; aussi les progrès qu'elle fit furent-ils rapides.

"Un deuxième prix de comédie et un deuxième prix de tragédie lui valurent, à sa sortie, d'entrer à la Comédie-Française, où sa nature indépendante s'accommoda mal de cette souplesse, de cette politique, de cet effacement, qu'on dit si nécessaires pour faire son chemin dans le monde. Aussi, n'y reste-t-elle que peu de temps, pour passer, ensuite, au Gymnase, et du Gymnase à l'Odéon, où l'attendait son premier grand triomphe dans le rôle de Zanetto du "Passant", sa première et, en même temps, définitive conquête du public."

## L'IMPRIMERIE ET LE DESSIN

Il ne s'agit pas ici de ces oeuvres artistiques que les moyens d'imprimerie moderne permettent de reproduire avec une étonnante fidélité, mais bien de dessins amusants faits uniquement à l'aide de lettres d'imprimerie.

Le premier dessin, quoique très curieux, est d'exécution relativement facile et il n'a



Fig. 1—Remarquez, dans cet assemblage, le faux-col et la cravate nettement indiqués par la simple lettre A.

fallu, pour le fabriquer, que 20 lettres ou signes typographiques.

Le deuxième, plus compliqué, démontre



Fig. 2—Voici vraiment une jeune fille "de caractère".

que ce genre, pourtant beaucoup moins souple que le crayon, permet de reproduire la délicatesse des traits féminins sans faire une caricature. La tête de la jeune fille ainsi obtenue contient soixante-quatre lettres, chiffres et signes divers.

Les dessins que l'on peut obtenir par la combinaison des caractères d'imprimerie varient à l'infini suivant le goût et la fantaisie de l'artiste dans ce genre spécial. Naturellement, le genre comique est le plus facile à produire et cela s'explique par le manque obligatoire de souplesse dans les lignes mais il est bien entendu également qu'il ne s'agit que d'un amusement et non pas d'un art véritable.

Il faut néanmoins un certain talent pour réussir des personnages ayant réellement de l'allure.

En voici un (fig. 3) qui a l'air enchanté de son gigantesque chapeau de castor; les poings sur les hanches et la canne à la main, il s'en va faire une promenade d'agrément en tournant avec élégance la pointe des pieds en dehors comme Charlie, le roi des grotesques...



Fig. 3—Il est sorti de la "casse" du compositeur et va faire sa petite promenade.

Les gravures 4 et 5 sont d'amusants exemples de gravures comiques; la demoiselle est remarquablement bien partagée sous le rapport du nez...

Les dessins allégoriques sont également possibles et, pour preuve, il n'y a qu'à regarder l'oncle Sam tout à fait typique, c'est le cas de le dire, que nous représentons. Rien n'y manque, même pas la traditionnelle barboche (fig. 6).

Enfn, pour terminer, voici le portrait de l'artiste (fig. 7) qui a composé ces quelques dessins; il n'est peut-être pas très ressemblant, mais, encore une fois, il ne

faut as espérer faire de la photographie avec de simples caractères d'imprimerie.

Si vous vous sentez des aptitudes pour ce genre de récréation, essayez votre talent et tâchez de produire quelque chose d'inédit et de drôlatique, puis envoyez-le à la *Revue Populaire* qui le reproduira très volontiers.



Fig. 4—Si elle a le caractère aussi pointu que le nez...



Fig. 5—Une originale tête de clown.



Fig. 6—L'oncle Sam.


Dans un prochain numéro, nous vous montrerons encore d'autres dessins, mais ceux-là plus originaux encore peut-être et obtenus, ce qui peut vous paraître impossible, uniquement avec une machine à écrire.



Fig. 7—Le portrait de l'artiste.



## OU VONT LES FEUILLES DE THE


 E que les uns jettent, les autres le ramassent et en font leur profit. Parfois ce sont les mêmes choses, un peu transformées, qui reviennent ainsi aux premiers possesseurs mais le plus souvent cela fait l'objet d'un commerce spécial ayant pour clientèle des classes moins fortunées.

C'est ce qui a lieu en certains endroits pour les feuilles de thé. A Londres—et ailleurs aussi—des industriels spécieux recueillent soigneusement ces feuilles après avoir servi; ils les sèchent convenablement, les mélangent avec du sucre brûlé et les revendent à des restaurants de dixième ordre qui en font un "excellent" breuvage.

Certains de ces industriels transforment ces détritrus de façon soignée; ils font chauffer les feuilles usagées sur des plaques de fer ce qui les fait friser à nouveau et les mettent en paquets de bonne apparence et portant une marque quelconque. Ils ont un débit assuré auprès de nombreux épiciers et un profit non moins assuré par suite d'une vente énorme résultant du bas prix.

Qui sait si ces réparateurs de feuilles ne travaillent pas pour l'exportation et si nous n'avons jamais bu du thé de deuxième édition au Canada?

## CEUX QUI IGNORENT LA DOULEUR

 'homme se croit bien supérieur aux animaux mais dans de multiples cas cette croyance est fautive. Qu'un homme, par exemple, se fasse la moindre coupure au doigt et il fera tout au moins la grimace. D'autre part, prenez une guêpe, coupez-lui proprement la tête; placez ensuite cette tête en contact avec une goutte d'eau sucrée et vous verrez la tête sans corps avaler cette eau avec satisfaction.

Un homme en ferait-il autant?

D'autres insectes les "mantes" ne sont pas moins étonnants. Ces mantes ont deux grandes pattes à l'aide desquelles elles attrapent les mouches, coupez-leur la tête et vous les verrez encore se livrer à leur chasse habituelle comme s'il ne s'était rien passé d'anormal. Elles n'en font pas plus de cas que s'il s'agissait de la tête de la voisine.

Cela tient à la disposition des nerfs qui n'est pas du tout la même chez les insectes que chez l'homme. Chez celui-ci, ils communiquent tous avec la moelle épinière et par là au cerveau; l'insecte, au contraire, a un système de nerfs composé de centres indépendants les uns des autres; en blesser ou en supprimer quelques-uns n'affecte donc nullement les autres.

## L'APPETIT D'UNE ARAIGNÉE



quelquefois on dit d'une personne qui manque d'appétit : "Elle mange comme une araignée."

Cela parce que l'araignée étant un insecte de dimensions restreintes, on s'imagine volontiers qu'il lui faut très peu de nourriture.

On se trompe étrangement car cette bestiole rendrait des points au gourmand le plus vorace.

On peut en juger par la comparaison suivante :

Si un homme mangeait en proportion de son poids autant qu'une araignée, en lui supposant un poids moyen de 160 livres, il lui faudrait :

A déjeuner, un chevreuil entier.

A midi, un autre chevreuil et cinq moutons.

Pour le souper, deux boeufs, huit moutons et quatre cochons.

Cela lui suffirait à peine pour vingt-quatre heures et il aurait encore l'estomac assez complaisant pour engloutir quatre barils de poisson.

Si l'on mangeait comme une araignée, surtout depuis que la vie est si peu bon marché, cela deviendrait ruineux même pour les millionnaires.

## LES GAUCHERS

On a toujours combattu partout l'ambidextrie, c'est-à-dire l'usage des deux mains que la nature nous a données pour nous en servir. Que de remontrances aux enfants qui se servaient indifféremment de la main droite ou de la main gauche !

Pourquoi notre main gauche s'obstinerait-elle à ignorer ce que fait notre main droite ?

Le Dr Armengaud, de France, a fait adopter par l'Institut un voeu tendant à l'éducation et à l'utilisation des deux mains dans les écoles.

Il y a une perte de force considérable dont on n'a pas le droit de se désintéresser en un temps où la main-d'oeuvre s'est raréfiée.

Lycurgue, dans l'antiquité, et Franklin dans les temps modernes, ont vainement tenté la réforme. Aujourd'hui le général Baden-Powell déclare que l'usage égal des deux mains augmenterait considérablement la force de l'armée. Ajoutons : et aussi la force de l'atelier.

## BAROMETRE ANIMAL ET VEGETAL

Quand il doit tomber de la pluie ou faire du vent, l'araignée raccourcit beaucoup les derniers fils auxquels sa toile est suspendue, et la laisse dans cet état tant que le temps reste invariable. Allonge-t-elle ses fils ? Il y a du beau temps en perspective. Reste-t-elle inerte ? C'est signe de pluie. Se met-elle au travail pendant l'averse ? Celle-ci sera de courte durée et sera suivie d'un magnifique soleil.

Enfin, si l'araignée qui fait des changements à sa toile toutes les vingt-quatre heures, fait ces changements le soir, un peu avant le coucher du soleil, la nuit sera belle et claire.

D'autre part, les algues marines constituent d'excellents baromètres ; quand elles se ramollissent, c'est un signe de pluie ; au contraire, quand elles sont sèches, c'est que le temps va se mettre au beau.

## L'ENERGIE DU COEUR

**P**eut-être croirait-on difficilement quelle est la force développée par les battements du coeur humain. Le coeur bat environ 36 millions de fois pendant un an et ce travail représente une force suffisante pour lancer au loin une douzaine des plus gros obus modernes ou pour soulever complètement hors de l'eau un croiseur léger.

Si l'énergie d'un seul coeur est telle, que penser de celle de trois millions d'hommes si l'on pouvait la totaliser et l'utiliser. Concentrée en une seule explosion, elle serait suffisante pour détruire entièrement le canal de Kiel.

D'autre part, les coeurs de trois millions d'hommes mettent en mouvement un véritable fleuve de sang de neuf cents pieds de longueur sur six de profondeur et le font avancer à l'allure de sept milles à l'heure ce qui en une semaine seulement, lui ferait parcourir le trajet de Paris à Constantinople.

---

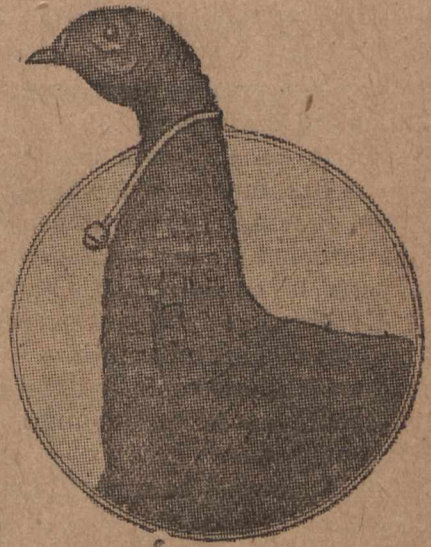
## LE DINDON A SONNETTE

Le serpent à sonnettes n'est pas très commun—et c'est fort heureux—mais des dindons à sonnettes, voilà qui est certes plus rare encore.

Toutefois, il ne s'agit pas d'une espèce particulière et dans le cas du dindon, la sonnette n'est qu'un accessoire détachable à volonté. S'il ne s'agissait, néanmoins, que d'un ornement vulgaire, le cas ne mériterait pas d'être cité, mais il s'agit de sonnettes vraiment utiles, car elles ont

sauvé la vie des bêtes à plumes qui la portaient au cou.

Dans l'ouest américain, les coyotes ou loups de prairie sont très nombreux et quand il leur tombe un dindon sous la patte, celui-ci n'a besoin d'être ni rôti, ni assaisonné pour leur faire un succulent repas. C'est sans doute très agréable pour les coyotes mais cela



ne l'est pas du tout pour les fermiers des alentours. Quant au dindon, être mangé par l'un ou par l'autre, cela ne lui fait peut-être pas de différence au fond...

Toujours est-il qu'un fermier ayant eu l'idée de munir ses dindons de sonnettes, s'aperçut aussitôt que les coyotes, effrayés par ce bruit insolite, respectaient dorénavant ces oiseaux de basse-cour. Le procédé étant efficace fut vite en faveur et voilà comment il se fait qu'aujourd'hui dans l'ouest, il y a des dindons à sonnettes.

## LE PERRUQUE EMPOISONNEE



Le duc d'Holsstein avait un nombre considérable d'ennemis qui désiraient sa mort mais il s'entourait de gardiens sûrs qui déjouaient toute tentative de meurtre.

Un jour, un fabricant de perruques crut avoir trouvé le moyen de supprimer le despote détesté; il fabriqua une perruque dans laquelle il mit un poison si violent que la personne posant cette perruque sur sa tête devait infailliblement en mourir.

Quand le duc ordonna un de ces nouveaux ornements, le fabricant qui était son fournisseur, lui fit parvenir l'objet préparé mais, malheureusement pour le conspirateur, l'affaire avait été ébruitée et était parvenue aux oreilles de la future victime.

Le duc fit alors venir le fabricant et l'obligea à se coiffer lui-même de la fatale perruque.

Douze minutes plus tard, l'homme était mort.

## LES OMELETTES DE LA MER

On a récemment découvert que les oeufs des chiens de mer (poissons de la famille des squalés) ont toutes les qualités nutritives des oeufs de poule. Les chiens de mer, jadis négligés par les pêcheurs lorsqu'ils les prenaient dans leurs filets, sont aujourd'hui activement recherchés par des navires spécialement armés pour ce genre de pêche.

En vidant ces poissons, on trouve dans leur intérieur des oeufs qui atteignent fréquemment les dimensions d'un oeuf de poule; c'est ce qu'on nous

propose aujourd'hui de manger en omelettes.

La mer nous offre d'ailleurs d'autres oeufs, et qui sont excellents. Ce sont les oeufs de tortues, dont tous les riverains des mers tropicales font une très grande consommation.

On trouve pratiquement des oeufs de tortue sur toutes les plages de sables comprises entre le vingt-cinquième degré de latitude nord et le vingt-cinquième degré de latitude sud.

Ils ont, à peu de chose près, la taille d'un oeuf de poule et font d'excellentes omelettes. On peut les manger sur le plat mais non pas les manger à la coque, car le "blanc" de ces oeufs ne cuit pas en durcissant, comme celui des oeufs de poule.

Si l'on ajoute à ces oeufs de tortue ou de poissons, les oeufs des oiseaux marins, qu'on récolte parmi les rochers ou sur les grèves, on conviendra que la mer peut, à certains égards, remplacer une ferme avec son poulailler.

Il est intéressant de signaler aussi qu'elle peut nous fournir d'abondantes huiles et que ces huiles, après une préparation spéciale, peuvent jouer sur nos tables le rôle de beurre ou, tout au moins, de margarine.

Un grand nombre de poissons sont, en effet très riches en huile. Nous ne citerons que pour mémoire la baleine et la morue, dont l'huile est, comme chacun sait, d'un genre un peu spécial et d'un goût peu appétissant.

Mais il est, en très grandes quantités, d'autres poissons dont le foie fournit une huile excellente qui est recueillie pour de nombreux usages alimentaires.

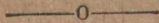
Il suffit d'avoir vécu dans les grands ports de mer pour connaître que les grands chalutiers à vapeur, qui vont pêcher jusque sur les bancs de Terre-



Neuve et jusqu'en Islande, reviennent, après une campagne de plusieurs semaines, chargés de 70 à 80 tonnes de poissons divers.

Ces poissons sont nettoyés et vidés à bord et les détritiques de ces nettoyages sont précieusement conservés.

Tantôt, ils serviront à faire de l'amorce, utilisée pour la pêche, tantôt on les emploiera comme engrais pour les cultures champêtres, tantôt encore, on en extraira des huiles et des graisses, dont quelques-unes sont destinées à l'alimentation.



### UN PARI AMUSANT

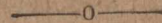
Voyageant en Amérique, un riche négociant autrichien fit la connaissance d'un sportsman très connu de New-York, et, dans le cours de la conversation, le négociant affirma qu'il ne verrait aucun inconvénient pour lui à vivre une année dans un train, allant et venant entre deux stations déterminées, parce que, dès l'âge le plus tendre, il avait été habitué à vivre en chemin de fer.

Comme l'Américain croyait ce tour de force impossible, un pari fut engagé. D'un commun accord, la ligne de Salzbourg à Innsbruck (dans le Tyrol autrichien), fut adoptée et l'enjeu de \$20,000 fut déposé dans une banque de Vienne.

Le 1er janvier 1910, le négociant prit le train et se soumit à toutes les conditions du pari. Il mangeait, dormait et passait enfin toutes ses journées dans le wagon, duquel il ne pouvait descendre qu'aux stations indiquées. A Salzbourg il voyait tous les jours sa femme qui venait à la gare, accompagnée d'un domestique portant le linge de rechange.

Au bout de sept mois de ce petit exercice, notre parieur tomba malade, si sérieusement même, qu'il fut sur le point d'abandonner l'épreuve, mais son courage et sa robuste constitution finirent par triompher, et à la fin de l'année, date fixée comme terme à ce pari singulier, le négociant toucha les \$20,000 promis par le sportsman américain...

Il avait vécu toute une année en chemin de fer.



### L'HUILE DE CASTOR

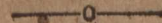


N l'appelle huile de castor sans doute parce que le castor est complètement étranger à sa fabrication... Quoiqu'il en soit, l'huile de "ricin", c'est son vrai nom, est d'une utilité incontestable, non seulement en médecine mais dans l'industrie.

Rien ne vaut cette huile pour graisser les engrenages et elle est sans rivale pour travailler le cuir et le rendre à l'épreuve de l'eau. On l'emploie beaucoup dans la fabrication du cuir de fantaisie dit "maroquin".

Mieux que cela encore, si cette huile n'avait pas existé, il n'y aurait peut-être pas d'aéroplanes car c'est elle seule qui doit être employée pour lubrifier les diverses organes du moteur. Aucune autre huile ne peut la remplacer et l'aviation boche a dû faire face à un problème terriblement difficile au cours de la guerre par le fait du blocus qui a été rigoureux envers l'huile de ricin.

On le voit, ce produit ne sert pas qu'à faire fonctionner bien et vite l'organisme humain...



## LA SANTE PAR LA CHANSON

Un grand nombre de médecins ont noté que non seulement les personnes douées d'une excellente santé éprouvent une inclination pour chanter de temps en temps, ce qui est une conséquence naturelle de leur bonne humeur, mais que les personnes délicates ne peuvent que bénéficier du chant, si elles désirent se fortifier.

Le chant, ils n'hésitent pas à le déclarer, est un tonique.

La raison en est simple: l'individu qui chante régulièrement chaque jour soumet ses poumons à un exercice qui les développe et assure leur bon fonctionnement.

L'importance d'avoir de bons poumons n'a pas besoin d'être démontrée: ils alimentent notre organisme d'un sang riche et abondant. Ce sang tient en échec et combat toute faiblesse de notre organisme.

Notre confrère américain met en évidence l'observation fréquemment faite qu'on a rarement vu de bons chanteurs mourir de la tuberculose.

Différentes statistiques concernant des chanteurs et des musiciens ont démontré qu'ils vivent généralement plus longtemps que le reste des mortels. Si nous en croyons la revue médicale américaine, rien ne serait plus rare que de voir des musiciens d'instruments de cuivre atteints de phtisie.

En conséquence, qu'ils aient de la voix ou qu'ils n'en aient point, on devrait à tout prix encourager les enfants au chant.

La popularité des pierres précieuses est comme suit: la perle d'abord, le rubis ensuite et le diamant en troisième.

\* \* \*

## LES SUPERSTITIONS DES JAPONAIS

Parmi les principales superstitions des Japonais on remarque celle qui a trait à la peur éprouvée par le peuple à la vue du renard qu'il considère avoir une puissance surnaturelle.

Le nom de Dieu, écrit en caractère chinois signifie renard, d'où ils ont conclu que l'Être Suprême qui est chargé de la destinée d'un chacun doit être un renard.

On donne même une signification spéciale à la ruse naturelle de ce carnivore et l'on croit qu'il est capable de faire dévier et de décevoir les agissements d'un être humain, d'où un grand nombre n'hésitent pas à se courber devant le renard d'or.

Le blaireau est l'animal le plus redouté des esprits superstitieux, après le renard. On lui prête le pouvoir de tourmenter, sa principale habitude consistant à se transformer en un prêtre bouddhiste, sous lequel déguisement il est coupable d'un grand nombre de déceptions et de supercheries.

Les cris de la belette et les hurlements du chien sont de mauvais augure et sèment la consternation dans tous les foyers.

D'un autre côté, une souris à couleur claire qui entre dans une maison, apporte avec elle le bonheur. Les croassements de la corneille, au lever du soleil, s'ils sont agréables sont de bon présage, s'ils sont terrifiants, ils signifient la mortalité et le désastre.

Si une araignée tombe de son nid, le matin, elle apporte la joie au foyer, mais si l'incident arrive le soir, on peut s'attendre à des revers.

— o —

Au Mexique et à Siam, tout le monde fume durant un procès, même le prisonnier n'est pas privé de son cigare et de sa cigarette.

\* \* \*



## CHACUN SON GRADE

L'amusante anecdote suivante, relative à George Washington est, paraît-il, authentique.

Une équipe de soldats travaillait un jour à élever une poutre massive sur un bâtiment militaire; celui qui commandait l'équipe employait beaucoup de gueule mais pas de muscles; le grade qu'il avait ne lui permettant sans doute pas de s'abaisser à donner un coup de main à ses camarades.

Un officier qui passait lui en fit la remarque.

— Criez donc moins et donnez un peu plus d'aide, cela vaudra mieux!

— Moi? monsieur! répondit l'autre étonné. Mais, monsieur, je suis *caporal*!!

— En vérité! répliqua l'officier. Excusez-moi de ne pas m'en être aperçu.

Et, en disant ces mots, il descendit de cheval lui-même et aida les soldats dans leur fatigante besogne. Quand ce fut terminé, l'officier se tourna vers le caporal et lui dit:

— Monsieur le *caporal*, quand vous aurez encore du travail à faire, appelez donc votre *général en chef*... Je viendrai encore vous aider, je ne suis pas *caporal*...

Il est probable que l'autre dut rester pas mal confus de l'aventure.

## LE MARECHAL PETAIN

Le maréchal Pétain est le cinquième maréchal de France sorti de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. C'est pourquoi l'Association amicale des anciens élèves de Saint-Cyr lui a offert son bâton de maréchal.

— o —

## LES CHIENS DE GUERRE

La Société protectrice des animaux a eu l'excellente idée de se faire communiquer la liste des soldats qui s'étaient particulièrement distingués pour les soins donnés aux chiens de guerre. Il faudrait probablement nommer tous ceux d'entre les poilus qui avaient pour mission d'assurer la surveillance des "sentinelles" et des "agents de liaisons" à quatre pattes. Citons pourtant le soldat Duplex, qui fit deux milles et demi sous les balles en portant dans ses bras son chien blessé.

Un autre exemple de soins parfaits qui furent donnés à ces précieux auxiliaires, c'est que l'état sanitaire a été excellent. Sur les quatorze mille chiens qui étaient mobilisés aux armées, on n'a compté que trois cas de rage, dont deux étaient douteux.

— o —

— o —

## CANONS DE BOIS

Les monstres de l'artillerie moderne ont eu des prédécesseurs infiniment moins compliqués comme mécanique et cela, il n'y a pas bien longtemps.

Dans la révolution cubaine contre l'Espagne, les cubains utilisèrent des canons de bois qui leur rendirent d'appréciables services. Les arbres employés étaient d'un grain très dur; les troncs étaient coupés sur une longueur de 5 pieds pour un diamètre de 1 pied. L'écorce était enlevée et l'extérieur du bloc bien poli. L'âme du canon était creusée à l'aide de barres de fer rougies au feu ce qui durcissait encore considérablement le bois.

Ensuite des peaux de boeuf coupées en lanières étaient fortement serrées autour du canon pour augmenter sa résistance aux explosions.

Bien que cette arme fut rudimentaire, elle envoyait une centaine de boulets avant d'être hors d'usage.

Les boulets étaient faits en fonte, en pierre et même en terre durcie au feu.

Tout cela s'est légèrement perfectionné.

— o —

## LES SOUS-MARINS

La première expérience de navigation sous-marine fut faite par un Hollandais, le Dr Cornelius van Drebbel qui construisit, en 1624, un sous-marin à une place, le pouvoir de propulsion était fourni par le travail de l'homme enfermé dans le bateau.

L'expérience eut lieu sur, ou plutôt dans la Tamise, entre Westminster et Greenwich.

En 1775, David Bushnell, un inventeur américain, faillit réussir à faire sombrer l'*Eagle* dans le port de New-York durant la révolution; il avait également employé une sorte de petit sous-marin, l'*American Turtle*.

## UN GRAND D'ESPAGNE MECANICIEN

Depuis que les grèves s'accroissent en Espagne, et chaque fois que le roi Alphonse XIII se déplace, le train est conduit par un mécanicien qui est un Grand d'Espagne, le duc de Saragosse, ingénieur des plus distingués et un des principaux personnages des chemins de fer espagnols. On s'accorde à reconnaître qu'il n'y a pas de mécanicien plus habile que lui, et nul ne conduit un train avec plus de maîtrise, à travers les pentes rapides et les brusques tournants des montagnes espagnoles.

Le roi Alphonse XIII l'invite toujours à prendre place à sa table dans le wagon restaurant.

C'est le duc de Saragosse qui voulut conduire le train spécial de Madrid à La Corogne quand M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, quitta l'Allemagne et regagna New-York après avoir rendu visite au roi d'Espagne en 1917.

Quand le duc de Saragosse opère, il revêt un costume de travail en toile bleue et arbore une simple casquette de toile cirée.

— o —

## UN DUEL BIZARRE

Il fut dernièrement question d'un duel aérien à coups de mitrailleuses.

Un duel au moins aussi curieux eut lieu il y a quelques années aux Etats-Unis, mais cette fois sous l'eau.

Deux scaphandriers se prirent de querelle tandis qu'ils coopéraient au sauvetage des débris d'un bâtiment naufragé.

Tirant chacun le couteau dont ces plongeurs sont toujours pourvus, ils se battirent avec rage, mais l'un des combattants succomba bientôt, ayant eu son tuyau respiratoire tranché par la lame de son adversaire.

— o —

## VOILES ET VOILETTES

Le port des voilettes féminines remonte à la plus haute antiquité. Il a pour origine les voiles que portèrent de tout temps les Orientales.

Dans la *Théogonie* d'Hétiode, Minerve, après avoir revêtu Pandore d'une robe, la pare d'un beau voile. Dans l'*Odyssée*, c'est le visage couvert d'une magnifique voile que Pénélope paraît devant ses amis. Chez les Grecs et les Romains, les femmes ne paraissaient guère en public sans être voilée.

Chez les Grecs, on conduisait la nouvelle mariée couverte d'un voile dans la maison de son époux; et elle ne se montrait sans voile que le troisième jour après les noces. Les Romaines, elles aussi, portèrent des voiles; ils étaient blancs pour les vestales, rouges ou rayés de rouge pour les femmes nouvellement mariées.

Vint le christianisme. L'usage des voiles blancs persista pour les jeunes vierges qui se vouèrent à Dieu — de même que les novices des couvents modernes portent encore le voile blanc. Ils furent noirs pour les veuves ainsi que pour les religieuses ayant prononcé leurs vœux.

## JADIS ET AUJOURD'HUI

Les délégués allemands, très bien traités à Versailles, ont trouvé qu'ils n'avaient pas assez de liberté. Qu'ils relisent donc ce qu'écrivait Jules Favre sur la manière dont Bismarck agissait avec lui en 1871.

“J'étais, a-t-il dit, surveillé autant qu'un prisonnier d'Etat. M. Rameau, maire de Versailles, m'a parlé, je ne dirai pas au péril de sa vie, mais au péril de sa liberté. M. de Bismarck m'envoyait une voiture à Sèvres; dix cavaliers accompagnaient la voiture et deux montaient avec moi. La voiture nous conduisait dans la cour de

l'hôtel de M. de Bismarck et venait me reprendre. Il m'était impossible de communiquer avec qui que ce fût.

“Un jour, en montant en voiture, il était assez tard, je vis une ombre se faufiler jusqu'à moi. C'était M. Rameau, qui est assez mince et avait pu se glisser jusqu'à moi. “Je vous en conjure, me dit-il, pas un mot. Je veux seulement vous serrer la main.” C'est la seule personne avec qui j'ai pu communiquer.”

Tout de même, les délégués boches ont été autrement traités.

— o —

## CAPRICES D'EMPEREUR

Le tsar Paul Ier, ce fou couronné qui régna sur la Russie de 1796 à 1801 et périt assassiné à la suite d'une conspiration de Cour, rencontra un jour sur son chemin un soldat qui lui plut par sa bonne mine.

— Montez dans ma voiture, *lieutenant*, lui dit-il.

— Je suis *soldat*, Sire, répondit l'autre.

— L'empereur ne se trompe jamais, *capitaine*.

— J'obéis, Sire.

— Très bien, *commandant*. Mettez-vous près de moi. Il fait un temps superbe aujourd'hui...

— Sire, je n'ose...

— Qu'est-ce à dire, *colonel*?...

Malheureusement, ce jour-là, le tsar devait rentrer de bonne heure au palais. Si sa promenade eût duré seulement quelques minutes de plus, son compagnon de route improvisé était fait “feld-maréchal”; faute de temps, ce favori d'un quart d'heure fut bien forcé de se contenter du grade du “général-major”.

Il est vrai que, quelques jours plus tard, le pauvre diable rencontré dans les mêmes circonstances et invité à la même promenade, se vit condamné à subir, en sens inverse, la même série de caprices et à redes-

endre en grade, en une demi-heure, de son titre de "général-major" au rang de simple soldat.

Paul Ier renouvela souvent ces folies. Un matin, en passant en revue un régiment de *chevaliers-gardes* dont il était mécontent :

— Un par un!... s'écria-t-il du même accent qu'il eût commandé une simple manœuvre. Tourne! Par le flanc droit, en *Sibérie!* marche!...

Et le régiment tout entier, officiers en tête, dut se rendre immédiatement et à marches forcées en Sibérie. Le comte Rostonchine — qui plus tard devenu gouverneur de Moscou, fit incendier cette ville en 1812, à l'arrivée des Français—et qui était le bras droit de l'Empereur Paul Ier, obtint de ce dernier de faire revenir le régiment à mi-route.

— o —

## LA TÊTE DES ASSASSINS

Un médecin français a eu à sa disposition trente-six crânes d'assassins. Il a examiné leur *dossier judiciaire* et a fait leur *dossier anatomique*. Fait paradoxal, dit-on, la mesure du volume de ces crânes a montré que les assassins ont la tête plus grosse que la moyenne des autres hommes. Or, en thèse générale, la grosseur de la tête est un signe de supériorité. Heureusement, la ressemblance entre les crânes des assassins et les crânes des hommes intelligents ne va pas au delà.

La région frontale manque de développement chez les criminels et les côtés de la tête présentent une extension caractéristique.

Cette partie de l'encéphale offre un intérêt tout particulier. C'est dans cette région que l'on s'accorde à placer les sièges moteurs, l'origine des mouvements volontaires, les facultés impulsives, etc. On a vu chez un individu à tête exceptionnelle-

ment petite et de caractère absolument "apathique" cette zone de l'encéphale atrophiée, et au contraire la même région hypertrophiée chez les individus remuants et agités.

Quoi qu'il en soit, si l'on peut naître assassin, on peut aussi le *devenir*. L'examen du crâne des guillotins révèle chez tous ces misérables des maladies cérébrales. Sur 100 crânes d'assassins on n'en trouve que 8 qui soient absolument normaux, 33 autres sont anormaux, enfin près de 50% sont des crânes malades.

La faiblesse intellectuelle marche de pair avec les lésions osseuses du crâne. Exemple: Bance, vingt-huit ans, guillotiné le 7 avril 1852: lésions osseuses, ossification prématurée des sutures. — Lescarbelle, vingt-et-un ans, exécuté le 3 août 1829: lésions pathologiques, hyperhémie pariétale. — Lacenaire, trente-quatre ans: prépondérance occipito-pariétale. — Bloch, trente-quatre ans, exécuté le 24 février 1839: développement sous-cérébral et pariétal du crâne, etc.

Notons aussi cette sorte d'influence qu'exerce un scélérot sur l'autre quand tous deux se concertent pour accomplir un crime: tel semble avoir été le cas pour Abadie et Gilles. Alors, l'hyperhémie pariétale est plus prononcée chez celui qui imprime son impulsion à l'autre.

On peut donc dire que les criminels de *profession* sont presque toujours affectés d'une véritable monstruosité cérébrale. Tantôt, elle est la conséquence directe d'une évolution pathologique postérieure à la naissance. Les conditions de milieu social, le mauvais exemple, l'entraînement, le défaut d'éducation et d'instruction viennent retarder ou faciliter la marche de ce processus, et la cause déterminante, occasionnelle peut se faire attendre plus ou moins longtemps, et même manquer.

— o —

# LA LEGENDE DU THE

On a comparé le thé à un "billet à ordre" qui peut sauver la situation compromise d'une maison de commerce, mais qu'il ne faut pas multiplier imprudemment.

Le thé contient plus de caféine que le café, et produit à peu près les mêmes effets que ce dernier. C'est, au même titre que le café, une boisson pour intellectuels, et l'on n'ignore pas l'usage que faisait Balzac de ce fameux thé d'or, "cueilli au lever du soleil par des jeunes filles qui le portaient en chantant aux pieds de l'empereur de Chine.

Par grâce, l'empereur en envoyait, par caravane, quelques poignées au tsar de Russie. Le dernier envoi était arrosé de sang humain. Des Kirghiz et des Tartares avaient attaqué la caravane russe à son retour, et ce n'est qu'après un combat très long et très meurtrier que la caravane était parvenue à destination."

Le thé est une boisson précieuse pour les malades et pour ceux qui veulent fuir le sommeil. Ceux-là ne doivent point ignorer la vieille et jolie légende hindoue qui explique comme suit l'origine du thé:

Un brahmane avait fait le voeu de renoncer au sommeil pour donner tous ses instants à la méditation. Mais, un jour, il s'endormit et vit en songe flotter devant ses yeux l'image d'une femme qu'il avait aimée au temps lointain de sa jeunesse. Humilié et honteux, il entra contre lui-même dans une sainte colère et voulut s'infliger un châtement qui devait le mettre désormais à l'abri de toute défaillance.

Pour être bien sûr de ne plus jamais succomber au sommeil, il coupa ses paupières de deux coups de ciseaux et les jeta au point où étaient tombées les paupières du saint homme, avaient poussé deux arbustes dont les feuilles jouissaient de l'admirable propriété de maintenir alerte et à terre avec dédain. Le lendemain matin, vigilant l'esprit des mortels.

Le thé était connu en Chine 2500 ans environ avant notre ère, mais il ne fit son apparition en Europe qu'au début du XVIIème siècle. La compagnie hollandaise des Indes-Orientales imagina, vers 1605, un moyen ingénieux de se procurer cette marchandise à bas prix: elle fit répandre le bruit, en Chine et au Japon, que les Européens possédaient des plantes bien supérieures au thé, et put échanger la sauge et la bourrache contre les feuilles aromatiques du thé.

A son apparition le thé se vendait deux cent-soixante-quatre francs (\$52.80) la livre.

Le théier atteint de onze à treize verges en Assam, mais ne dépasse guère trois à quatre verges en Chine.

Le café a aussi sa légende. C'est un berger qui aurait découvert les propriétés excitantes du caféier en remarquant que ses chèvres manifestaient une vivacité extraordinaire après avoir brouté les graines et les feuilles de cet arbrisseau.

Le café fut introduit en France en 1654,

## LES CAPRICES de LA Foudre

A Naples, en 1773, pendant une fête que donnait lord Tylnez, la foudre tomba sur son palais; elle parcourut tous les appartements, enlevant partout les dorures qu'elle rencontrait, n'en épargnant aucune, et n'en laissant nulle part, ni aux corniches, ni aux fauteuils, ni aux cadres des tableaux et des glaces, ni aux jambages des portes, etc. — Des cinq cents personnes qui, ce soir-là, se trouvaient réunies dans les appartements du lord, aucune pourtant ne ressentit les atteintes du fluide capricieux.

A Vienne, en 1861, la foudre tombe dans une église, dédore une des colonnes de l'autel, et va dorer aussi bien que le plus habile doreur une burette d'argent.

Quelquefois on la voit frapper un magasin rempli de fourrages. Elle en brise et fond toutes les vitres, ne cause aucun dommage à la paille et n'y met point le feu.

La foudre s'amuse aussi parfois à photographier sur le corps de ceux qu'elle frappe l'image des objets qu'ils portent où qui se trouvent dans le voisinage. Raspail raconte qu'un enfant fut atteint de la foudre au moment où il dénichait un nid d'oiseaux; il ne mourut point, mais il garda sur la poitrine le dessin du nid et de l'oiseau qui couvait. D'autres racontent des faits analogues, où les arbres, les fleurs, les feuilles sont imprimées sur les personnes foudroyées avec une fidélité, avec une très grande perfection, et d'une façon indélébile. C'est un tatouage instantané et ineffaçable.

Ce singulier phénomène de photographie servit un jour à déceler un voleur. Le Dr Devendinger, de Vienne (Autriche), revenait d'une visite aux environs de cette ville. A sa descente du wagon qu'il occupait, il aperçoit qu'un porte-monnaie portant son chiffre (deux "D" entrelacés inscrits en or) a disparu. Il lui avait été vo-

lé, mais par qui? A quelque temps de là, après un violent orage, ce docteur reçoit dans son hôpital un malade qu'on lui dit avoir été recueilli gisant presque sans vie sous un arbre foudroyé. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit sur la cuisse de ce malade, admirablement tracé, le chiffre incrusté sur son porte-monnaie!

Il s'informa alors si dans les vêtements de cet homme ne se trouvait point un objet en émail qui lui avait été dérobé. En effet, l'homme foudroyé était le voleur. Dans cette circonstance, la foudre se fit l'auxiliaire de la justice, en dénonçant elle-même le coupable par l'étonnante propriété qu'elle possède d'imprimer l'image exacte des objets extérieurs sur le corps qu'elle foudroie.

Enfin, elle peut, dans sa forme globuleuse, prendre l'apparence d'un animal, s'il faut en croire Babinet, qui racontait à ses collègues de l'Académie des sciences le fait suivant:

Rue St-Jacques, à Paris, dans le voisinage de Val-de-Grâce, la foudre, sous l'apparence d'une boule, sortit de la cheminée d'une chambre habitée par un tailleur, en renversant un châssis de papier qui la fermait. Cette boule de feu ressemblait à un jeune chat de grosseur moyenne, pelotonné sur lui-même et se mouvant sans s'aider de ses pattes; le chat s'approcha comme pour jouer, des pieds du tailleur, mais celui-ci les écarta doucement afin d'éviter tout contact avec cet objet terrifiant. Après quelques secondes, le feu s'éleva verticalement à la hauteur de l'ouvrier assis, qui le regardait, et qui, pour éviter d'être touché au visage, se redressa en se renversant en arrière.

Le météore continua à s'élever et se dirigea vers un trou percé dans le haut de la cheminée pour faire passer un tuyau de poêle en hiver; "mais que la foudre ne pouvait voir, dit l'ouvrier, car il était fermé avec du papier;" le globe électrique le décola sans l'endommager, entre toujours



aussi lentement dans la cheminée, et, après avoir pris le temps de monter jusqu'au haut du toit, produisit une épouvantable explosion qui démolit la faite, jeta les débris dans la cour, et enfonça les toitures de plusieurs petites constructions.

Voilà ce que Babinet racontait à l'Académie des sciences, sans doute il ajoutait foi au récit de l'ouvrier. Mais celui-ci, dominé par la peur, a-t-il pu bien observer le phénomène et s'en rendre compte? Cette foudre qui se transforme en chat et veut folâtrer comme un petit minet, est bien étrange, et franchement on conçoit la stupefaction de l'honnête tailleur. Il a dû en perdre la tête.

Il meurt annuellement, en France, à peu près quatre-vingt-dix personnes frappées par la foudre. Parmi elles, les hommes sont en majorité; les femmes jouissent d'une immunité que la statistique constate, mais dont elle ne peut pas rendre compte. On dit bien que les vêtements de la femme la préservent mieux que l'homme n'est préservé par les siens; que la taille de l'homme le désigne plus spécialement aux coups de la foudre; mais pourquoi les enfants sont-ils rarement tués, tandis que sur cent personnes foudroyées il y a vingt-neuf femmes et soixante-et-onze hommes.

— o —

## TIMBRES DE FORT GRAND PRIX

Aux collectionneurs de timbres-poste, nous signalons les timbres les plus chers, qui sont les suivants :

Ile Maurice, 2 pence, bleu (1847), \$1,500; 1 penny, orange (1847), \$1,200; 1 shilling, jaune (1862), \$250; — Ile de la Réunion, 15 et 50 centimes, noir sur bleu, les deux (1856), \$540;; — Hawaï, 2 centimes, bleu (1892), \$500; 5 centimes, bleu (1892) \$300; 15 centimes, bleu (1892), \$200. — Guyane anglaise, 2 centimes, rose

(1850), \$500; 4 centimes, bleu (1856), \$240; 8 centimes, vert (1850), \$150; 4 centimes, paille (1850), \$130. — Russie, enveloppe timbrée, 5 kopecks, rouge (1850) \$300. — Moldavie, 80 paras, neuf (1850), \$200; 27 paras, neuf (1850), \$100; 80 paras, oblitéré (1850), \$60; 27 paras, oblitéré (1850), \$60. — Colombie, 20 centimes, rose, neuf (1862), \$130. — Afghanistan, 1 roupie, brun, violet (1870) \$100. — Suisse-Genève (1843), \$100. — Mexique, 1/2 réal, 1 et 8 réaux (1867), chacun 100 dollars.

Les collections les plus importantes sont celles de : M. Ch. Ferrari, à Paris, estimé \$400,000; M. Tapling, léguée au *British Museum*, \$160,000; M. Caillebotte, \$40,000; R. de Rothschild, \$24,000; Dr Legrand, \$24,000, M. Pénrière, \$10,000, et d'autres encore parmi lesquelles celles de la reine Wilhelmine des Pays-Bas, de l'extar, du feu roi Edouard VII.

— o —

## NAVIRES EN PIERRE PONCE OU EN LAVE

Une Compagnie au capital de 250 millions de dollars appuierait un projet d'expérience de construction de navires en pierre ponce ou en lave, expérience basée sur la découverte d'un composé chimique qui lie la cendre volcanique comme le béton, mais qui est d'un poids plus léger. Deux navires servant de modèles ont déjà été construits, l'un en béton et l'autre d'après le nouveau procédé. On dit que les épreuves ont produit de bons résultats au point de vue de la force de résistance. Des milliers d'acres recouverts de cendres volcaniques sont disponibles.

— o —

## SOYONS PRUDENTS AVEC L'ELECTRICITE

RÈGLES À SUIVRE POUR ÉVITER LES ACCIDENTS  
SUR LA RUE ET À LA MAISON.

L'électricité est, comme le feu, un précieux serviteur mais un maître dangereux. Aussi longtemps que l'on observe rigoureusement les lois qui gouvernent son usage, c'est la source la plus commode et la plus propre d'énergie. Au cours de l'année dernière, cette énergie a causé la perte de centaines de vies, par suite de l'installation des fils et de la négligence des personnes qui s'en servaient.

Voici un résumé des recommandations faites par le Bureau des Etalons des Etats-Unis. Si elles sont suivies, elles préviendront les fâcheux accidents qu'entraîne l'usage de l'électricité:

(1) Ne jamais toucher à un fil ou appareil électrique tombé sur une rue, ou ailleurs ou suspendu à la portée de la main, s'il y a possibilité de contact avec un autre fil électrique quelconque. Cette défense s'applique aux fils isolés aussi bien qu'aux fils nus.

(2) Ne pas se mettre en contact avec les fils qui servent à ancrer les poteaux supports au sol, ni à ceux qui se rendent à terre en suivant ces poteaux. Ne pas s'amuser à ébranler les lampes à arc, ni toucher aux chaînes ou aux câbles qui les supportent. Il ne faut pas s'appuyer aux poteaux ni avant, ni après un orage, s'ils sont humides.

(3) Ne jamais monter sur un poteau ou un arbre à proximité du passage de fils électriques; ne point toucher à des fils électriques passant par les fenêtres ou sur le toit. Défendre aux enfants de grimper sur les poteaux ou de se tenir sur les échelons.

(4) Ne jamais jeter de ficelles, bâtons ou bouts de fil sur des fils électriques aériens. Ne point lancer un cerf-volant près

de fils électriques, ni jeter de pierres ou de bâtons sur les isolateurs.

(5) Ne déranger aucun fil ou appareil électrique dans les maisons, sauf ceux qui sont destinés à être maniés. Ne pas mettre les meubles en contact avec les fils intérieurs; voir à ce que les fils soient placés dans des conduits, ou autrement protégés contre tout accident. Après avoir fait usage d'appareils électriques portatifs, fers, etc., fermer le courant avant de les laisser en repos.

(6) Ne jamais toucher aux parties intérieures nues des fourreaux, ou fiches, etc., servant à la transmission du courant, se servir des manettes isolantes destinées à cette fin. Eviter de toucher à une partie métallique quelconque d'un appareil électrique, par exemple, lorsqu'on se trouve dans la salle de bains, la chambre de toilette, la cuisine, la buanderie, le sous-sol ou les autres pièces à planchers humides, dans lesquelles il y a des poêles, des réchauds, des tuyaux, etc. Il ne faut toucher à aucun fil ou appareil électrique même s'il n'est pas transmetteur pendant que l'on est dans la baignoire. L'usage de vibrateurs électriques dans la baignoire est dangereux. Eviter de toucher à des fournaises ou autres appareils métalliques, lorsqu'on fait usage du téléphone, surtout pendant les orages électriques.

(7) Ne jamais se permettre de chocs électriques avec les fils placés dans les maisons ou sur les rues, ni encourager les autres à s'y risquer.

(8) Ne pas toucher les parties nues des fils électriques flexibles, ni les suspendre à des clous; les faire réparer par un électricien compétents, s'il sont en mauvais état.

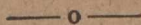
(9) Ne pas toucher à une personne ayant reçu une décharge électrique, si elle est encore en contact avec le circuit, à moins de savoir comment l'en éloigner sans danger. Appeler un médecin et la compagnie d'éclairage la plus voisine. Se servir d'une

longue planche, perche sèche, ou un balai à manche de bois pour éloigner cette personne du fil ou séparer d'elle le fil conducteur; mais ne se servir de rien de métallique ou humide.

(10) Pour guérir une personne qui a reçu une décharge électrique, il faut sortir sa langue de la bouche et pratiquer la respiration artificielle, pendant deux ou trois heures, si nécessaire.

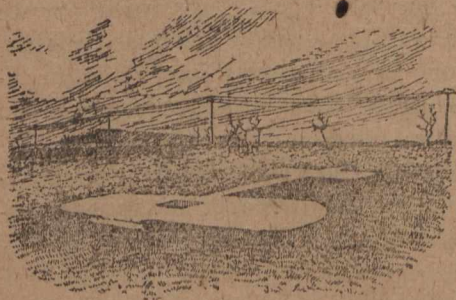
(11) Faire rapport sur tout fil tombé ou défectueux, etc.

(12) N'employer que des électriciens compétents pour réparer ou changer les fils, et ne pas le faire soi-même à moins d'être qualifié.



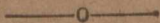
## MONUMENT PITTORESQUE

Un monument en pierre a été placé à l'endroit où Blériot a atterri lors de son premier voyage entre la France et l'Angleterre. Ce voyage qui se fait tous les jours maintenant était à cette époque con-



Aero Club par M. Duckham.

Ce monument élevé à l'aviation est original; il a plutôt l'apparence de l'ombre d'un monoplan que d'un monoplan lui-même. Il a la forme exacte du monoplan dont Blériot s'est servi pour son voyage. Ce monument est placé près de Douvres, Angleterre et a été présenté au British



## LES INSOLATIONS

L'insolation est causée par l'excessive chaleur, principalement quand le temps est lourd. Elle se produit plutôt le second, le troisième et le quatrième jour d'une période que le premier.

Les insomnies, la fatigue, la surexcitation, les chambres à coucher trop étroites, l'abus des stimulants sont des causes prédisposantes. Les personnes travaillant au soleil, surtout de onze heures du matin à quatre heures de l'après-midi, sont les plus sujettes à être attaquées par l'insolation.

Voici quelques-unes des précautions à prendre pour éviter cette maladie:

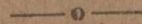
Si l'on travaille au soleil, il convient de porter un chapeau léger (non noir, cette couleur absorbe la chaleur) et de mettre sur la tête, au-dedans du chapeau, un linge humide, ou une grande feuille verte.

Il faut se découvrir fréquemment pour s'assurer que le linge reste humide. Arrêtez pas la transpiration, mais buvez autant d'eau que besoin sera pour la faciliter, la transpiration empêchant le corps de devenir surchauffé.

Si quelqu'un se trouve abattu par la chaleur, on doit en attendant la venue du médecin, faire boire de l'eau ou du café froid au malade, si possible est.

Dans le cas où la peau se trouve chaude et sèche, on doit verser de l'eau froide sur le corps et les membres. Mettre sur la tête de la glace pilée. envelopper dans un linge.

A défaut de glace, on peut prendre un linge humide et verser continuellement de l'eau dessus. Si le malade se trouve pâle et a le pouls faible, on lui fait respirer de l'ammoniaque pendant quelques secondes, ou avaler une cuiller à café d'esprit aromatisé d'ammoniaque, mêlé à deux cuillères d'eau avec un peu de sucre.



## LA FORTUNE DES PRESIDENTS DES ETATS-UNIS

Au moment où l'attention générale se porte du côté des Etats-Unis, il est intéressant de connaître le chiffre de la fortune laissée après leur mort par certains présidents qui ont gouverné ce grand pays, où l'on compte aujourd'hui plus de cent dix millions d'habitants.

Le premier président, Washington, laissa 800,000 dollars.

John Adams laissa 75,000 dollars.

Jefferson mourut tellement pauvre que si le Congrès n'avait pas acheté sa bibliothèque, 20,000 dollars, il serait mort insolvable.

Madison laissa 150,000 dollars.

Monroë mourut pauvre, et ses parents furent obligés de pourvoir aux frais de ses obsèques.

John Quincy-Adams laissa 55,000 dollars.

Jackson, 80,000 dollars.

Van Buren laissa 400,000 dollars. Il ne prit les émoluments attachés à la présidence qu'en sortant: ces émoluments accumulés formèrent une somme totale de 100,000 dollars.

Polk laissa 150,000 dollars.

Taylor laissa pareille somme.

Fillmore laissa 200,000 dollars; Pierce, 50,000; Buchanan, 200,000; Lincoln, 75,000; et enfin la fortune du président Johnson, prédécesseur du général Grant, fut évaluée à 50,000 dollars.

Depuis ce temps, les présidents des Etats-Unis, sans être nécessairement de multi-millionnaires, sont à la tête de fortune personnelles, variant de \$500,000 à \$2,000,000. Tel est le cas pour McKinley, Roosevelt, Taft, Wilson.

## LA COULEUR BLEUE CONTRE LES MOUCHES

Les Arabes savent depuis longtemps que les mouches craignent ou détestent la couleur bleue, et c'est pourquoi les maisons d'un grand nombre de leurs villes sont peinturées en bleu pâle.

Récemment, à l'Académie des Science de France, MM. Galaine et Houlbert faisaient connaître le résultat de leurs observations sur la vue des mouches. Nous puisons dans les renseignements qu'ils ont donnés:

La seule lumière que les mouches voient réellement bien est la blanche; elles ne voient ni le violet, ni l'indigo; les vibrations des rayons bleus et verts leur sont désagréables et le rouge leur paraît noir. Elles tolèrent le jauné aussi bien que le blanc.

Le spectre solaire, pour une mouche, commence au vert et se termine à l'orange. Conclusion pratique: Quand les vitres des fenêtres d'une chambre sont bleues les mouches qui se trouvent dans celle-ci sont aussi inactives que s'il n'y avait aucune lumière. Si l'on ouvrait une lame de jalousie pour laisser passer un rayon de lumière blanche les mouches suivraient ce rayon et sortiraient de la chambre.

Le bleu est une bonne couleur pour l'été, car il empêche d'entrer une grande partie des rayons chauds et rend aussi les pièces des maisons fraîches.

Au Japon on pend aux portes des boucheries et des pâtisseries des rideaux de perles en verre bleu et de tubes de bambou peints. L'air peut pénétrer et les mouches sortir, mais celles-ci ne peuvent rentrer.

— o —

De la récolte entière du coton, les quatre cinquièmes sont fournis par les Etats-Unis.

\* \* \*

## ALMANACHS ET CALENDRIERS D'AUTREFOIS

S'il fut, en tout temps, un livre partout répandu, c'est sans contredit le calendrier ou l'almanach. Quel ne fut pas le succès, aux siècles passés, du bon vieil almanach populaire, usuel, qui, après avoir présenté à ses lecteurs le tableau des jours de l'année, les documente le plus souvent sur les choses de la vie courante, leur donne des recettes, des renseignements, des nouvelles, et les fait bénéficier de sa sommaire mais parfois bien commode érudition!

Il y a environ quatre cents ans que s'imprimait à Paris le premier almanach sous le titre de *Grand calendrier et compost des bergers*. Rabelais lui-même, l'illustre curé de Meudon, rédigea un *Almanach pour l'an 1553*. Ce furent ensuite les *Centuries* du fameux astrologue Nostradamus. L'élan était donné.

Ces almanachs du vieux temps étaient bien curieux. Rédigés pour la plupart par des astrologues-médecins, ils renfermaient tout naturellement, avec les prédictions météorologiques, des recettes de médecine usuelle et des prédictions basées sur l'étude mystérieuse des astres.

Avec son impression gothique sur papier à chandelle, et ses naïfs dessins sur bois, représentant les travaux de chaque mois, les constellations, les figures allégoriques des comètes et la manière de compter le temps, c'est un singulier recueil que le *Grand Almanach* composé par le berger de la grande montagne avec le compost naturel réformé selon le retranchement de dix jours, ordonné par le pape Grégoire XIII. On y rencontre le plus étrange assemblage de raison et de superstition.

Il contient notamment "la manière comme se doit gouverner le berger pour empêchers qu'aucuns sorciers ne fassent mourir leurs troupeaux, avec toutes choses nécessaires pour se régler en leur art."

On y trouve également des maximes dans le genre de celle-ci: "Il ne faut pas saigner hors la nécessité, lorsque la lune est dans les Gémeaux ou dans la dernière partie de la Balance ou du Scorpion."

La purgation et les bains mêmes ne devaient être pris qu'à des époques déterminées et après avoir consulté les astres.

Il y avait aussi les almanachs bizarres. Ainsi l'*Almanach de la vieillesse*, dans lequel un savant s'est amusé à donner les noms et l'âge des personnes qui ont vécu le plus longtemps depuis la création du monde et dans tous les pays.

Vint la Révolution. Les almanachs n'échappent pas plus qu'autre chose au bouleversement général. On voit successivement passer: l'*Almanach des Honnêtes Gens*, l'un du premier règne de la Renaissance pour la présente année, l'*Almanach des Aristocrates*, violent libelle contre le roi, la finance et le clergé, l'*Almanach parisien*, l'*Almanach des Dames, des Muses, Etrennes patriotiques*, jusqu'au jour où Fabre d'Eglantine institue le calendrier républicain.

Le rapport qu'il présenta, en octobre 1793, est une belle page de lyrisme et de poésie: calendrier agricole où, en face de chaque jour, on avait inscrit les noms des trésors de l'Economie Rurale, noms d'animaux domestiques, de plantes ou d'instruments aratoires.

Mais il n'y eut aucun enthousiasme pour l'adopter; les campagnes se refusèrent à changer leurs habitudes. Il en reste du moins un gracieux souvenir: les noms frais et jolis des mois que Fabre d'Eglantine avait inventés pour son calendrier.

Quatre désinences, affectées chacune à trois mois consécutifs, faisaient harmonie imitative. L'automne sonnait gravement avec Vendémiaire, Brumaire, Frimaire. L'hiver s'alourdissait avec Nivôse, Pluviôse, Ventôse. Le printemps était pimpant: Germinal, Floréal, Prairial, et l'été

tintait comme une fanfare: Messidor, Thermidor, Fructidor

Ce sera dès lors la belle époque pour le porteuse, qui, de village en hameau, offre sa mercerie, bimbeloterie et surtout petits livres: l'*Almanach des gourmands*, l'*Almanach nocturne*, le *Bijou des Dames*. En 1805, paraissent les *Veillées de la Chaumière* ou "les Amusements lyriques d'une famille aimable réunies (sic) à la campagne."

En 1845, le *Petit Almanach des Voyageurs, à l'usage de tout le monde*, contenant les moyens de se mettre en garde contre les filous, est suivi d'un dictionnaire d'argot. L'auteur donne au lecteur le détail des différentes espèces de vol qui se pratiquent journellement dans la capitale.

Enfin, vers 1869, nous voyons apparaître l'*Almanach Illustré de la Petite Presse*, avec des dessins de Cham, une revue de l'année, une complainte de Rocambole et le portrait de Bonson du Terrail.

De ces vieux annuaires, un seul a gardé toute sa saveur d'autrefois: c'est le *Petit Almanach de Mathieu de la Drôme* que les bonnes gens lisent encore dans les villages et que, soigneusement, les vieux paysans consultent pour leurs récoltes.

Tels sont les ancêtres vénérables de ces encyclopédies modernes, si joliment imprimées et reliées et qui, dans un format pratique et maniable, contiennent le résumé de tout ce qui faut savoir, au jour le jour!

Auprès des almanachs, disons un mot des calendriers. Ils affectent aujourd'hui les formes les plus diverses. Il en est de toutes les tailles et pour tous les usages. Mais aucun d'entre eux, même parmi ceux qui se piquent de reproduire le style d'une époque périmée, ne rappelle les calendriers de bois qui eurent au dix-septième siècle une vogue considérable.

Ces calendriers, véritables petits meubles, destinés à être suspendus aux manteaux des cheminées, étaient d'ordinaire

à quatre faces, carrés: chacune des faces contenait une période de trois mois. Les entailles des jours étaient d'égale grandeur sauf celles du dimanche, qui étaient plus larges, et celle du premier du mois, qui étaient plus longues.

Au-dessous de 5, les nombres étaient représentés par des points; le 5 était indiqué par une sorte de crochet au-dessus de la ligne des points; le 10, par une croix; le 15, par une croix et un crochet; le 20, par une double croix.

On avait enfin adopté des signes symboliques pour l'indication des fêtes: une étoile pour l'Épiphanie; un noeud d'amour pour la Saint-Valentin; un coeur pour les fêtes de la Vierge; une harpe pour la Saint-David; des clefs pour la Saint-Pierre; un gril pour la Saint-Laurent; une paire de souliers pour la Saint-Crépin; une roue pour la Sainte-Catherine, etc.

Qui sait si quelque industriel avisé avait l'idée de reproduire, avec un respect bien curieux de l'archaïsme, ces curieux bibelots, qui sait si ceux-ci ne seraient pas préférés aux variétés innombrables de cartonnages polychromes qui, à chaque nouvel an, inondent les vitrines des librairies?

— o —

## PROPOSITIONS BOCHES

Dès l'instant où le succès de leur guerre "fraîche et joyeuse" sembla définitivement compromis, les Allemands proposèrent aux gouvernements alliés de cesser le bombardement par avions des villes ouvertes, "dans l'intérêt même des populations sans défense". Ce faisant, nos ennemis demeureraient en conformité avec les enseignements de von Bernhardt, qui a constamment répété dans ses ouvrages militaires, qu'il fallait systématiquement recourir au terrorisme, à condition que son emploi ne puisse pas fournir matière à représailles.

## LA SEMAINE DES "3 JEUDIS"

Renvoyer à la *Semaines des trois jeudis*, comme aux *Calendes grecques*, c'est renvoyer indéfiniment; il n'existe point de semaine qui ait trois jeudis. Voici l'explication:

Deux voyageurs partent le même jour d'une même ville pour faire séparément le tour du monde; l'un va par l'Ouest, l'autre par l'Est; tous deux doivent se trouver à un jour fixe chez un ami commun. Le voyageur qui avance à l'Ouest aura compté un jour de moins après avoir fait le tour de la terre; l'autre, qui allait vers l'Est, aura compté un jour de plus, à l'époque de la réunion.

Le premier dit: "C'était hier jeudi."

L'autre répond: "Non, c'est demain jeudi."

Enfin, celui qui n'a pas voyagé dit:— "C'est aujourd'hui jeudi."

Cette semaine-là semble donc avoir trois jeudis: de là l'expression.

Voici deux faits historiques qui paraissent avoir suggéré la première idée de la Semaine des trois jeudis:

Lorsque Ferdinand Magellan eut passé, en 1519, le détroit qui porte son nom, et qu'il fut arrivé aux Indes, il se trouva un jour de différence entre son calcul et celui des Européens, qui avaient fait le trajet par l'Orient, et, de part et d'autre, on s'accusa de négligence, car la cause réelle de ce mécompte n'était pas encore connue.

Varenus rapporte qu'à Maca, ville maritime de la Chine, les Portugais comptaient habituellement un jour de plus que les Espagnols ne comptaient aux Philippines, et qu'il était Dimanche pour les premiers, tandis qu'il n'était que Samedi pour les seconds, quoiqu'ils fussent peu éloignés les uns des autres. Cela venait de ce que les Portugais avaient fait le voyage par le Cap de Bonne-Espérance, ou par l'Orient, et les Espagnols par l'Occident, c'est-à-dire en

partant de l'Amérique, par la Mer du Sud. Rabelais est le premier auteur français qui ait parlé de la *Semaine des Trois Jeudis*.

## LES VEUVES

Toute veuve est différente d'une autre veuve, toute veuve à sa physionomie propre, son genre de beauté, de candeur, de douceur; sa manière à elle de regretter l'absent.

L'idée qui veut qu'une veuve soit *faite* et non *née*, est une erreur grossière. Toute veuve est née pour être une veuve et rien autre chose. Le mariage n'est chez elle que le pas indispensable à faire pour devenir *sa raison* d'être: veuve.

Quelques veuves ne sont veuves qu'accidentellement; d'autres font de leur état une position permanente; elles ne sont pas heureuses tant qu'elles n'ont pas un mari décédé à pleurer.

Pour un psychologue, il y a un certain orgueil à être aimé par une veuve; un initié seul peut définir un tel sentiment.

Chez une veuve jeune et jolie, l'innocence et la modestie ont été intensifiées pendant que l'expérience a ajouté aux deux, un *je ne sais quoi* qui fait que l'on est pris.

Cependant il ne faut jamais épouser une veuve demeurant dans la même ville que soi-même. Il faut la prendre venant de loin; la poésie est plus forte, le charme aussi.

Il est préférable aussi, si vous épousez une veuve, de n'avoir pas connu le mari. Il serait si difficile à votre femme de vous parler constamment des vertus d'un homme que vous avez connu.

Ne dépensez pas follement l'argent qu'elle vous apporte en se mariant avec vous; n'oubliez jamais que son premier mari a travaillé dur pour faire votre bonheur. Pensez souvent à lui, pour le bénir ou..... le maudire; mais pensez à lui, souvent.

## CASSE - TETE

Multiplie-t-on le nombre 37 par 3, puis par 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24 et 27, soit par des nombres augmentant de 3 en 3, on obtient les chiffres suivants:

$$\begin{aligned} 3 \times 37 &= 111 \\ 6 \times 37 &= 222 \\ 9 \times 37 &= 333 \\ 12 \times 37 &= 444 \\ 15 \times 37 &= 555 \\ 18 \times 37 &= 666 \\ 21 \times 37 &= 777 \\ 24 \times 37 &= 888 \\ 27 \times 37 &= 999 \end{aligned}$$

On obtiendra des groupes de chiffres plus curieux en multipliant le nombre 3367 ( $37 \times 9 \times 9$ ) par 33, 66, 99, 132, 165, 198, 231, 264 et 297, soit par des nombres augmentant chacun de 33. Les nombres donnés par cette multiplication comporteront chacun 6 chiffres identiques.

$$\begin{aligned} 33 \times 3367 &= 111,111 \\ 66 \times 3367 &= 222,222 \\ 99 \times 3367 &= 333,333 \\ 132 \times 3367 &= 444,444 \\ 165 \times 3367 &= 555,555 \\ 198 \times 3367 &= 666,666 \\ 231 \times 3367 &= 777,777 \\ 264 \times 3367 &= 888,888 \\ 297 \times 3367 &= 999,999 \end{aligned}$$

Multiplie-t-on, le nombre 9, d'abord par 1, ensuite par 12, puis par 123 et ainsi de suite par un nombre augmenté à droite par chacun des nombres premiers, ajoutez-on à ces résultats les chiffres 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, on obtiendra les nombres suivants, entièrement composés des chiffres 1:

$$\begin{aligned} 1 \times 9 + 2 &= 11 \\ 12 \times 9 + 3 &= 111 \\ 123 \times 9 + 4 &= 1111 \\ 1234 \times 9 + 5 &= 11111 \\ 12345 \times 9 + 6 &= 111111 \\ 123456 \times 9 + 7 &= 1111111 \\ 1234567 \times 9 + 8 &= 11111111 \\ 12345678 \times 9 + 9 &= 111111111 \\ 123456789 \times 9 + 10 &= 1111111111 \end{aligned}$$

Les résultats obtenus en multipliant les nombres précédents par 8 au lieu de 9 et en ajoutant au produit les nombres premiers depuis 1, en finissant par 9, sont tout aussi intéressants:

$$\begin{aligned} 1 \times 8 + 1 &= 9 \\ 12 \times 8 + 2 &= 98 \\ 123 \times 8 + 3 &= 987 \\ 1234 \times 8 + 4 &= 9876 \\ 12345 \times 8 + 5 &= 98765 \\ 123456 \times 8 + 6 &= 987654 \\ 1234567 \times 8 + 7 &= 9876543 \\ 12345678 \times 8 + 8 &= 98765432 \\ 123456789 \times 8 + 9 &= 987654321 \end{aligned}$$

Multiplie-t-on le nombre 91 par les nombres premiers, la suite des chiffres obtenus aura ceci de particulier, que les chiffres des unités et des centaines augmenteront toujours de 1, alors que les chiffres des dizaines diminueront de 1:

$$\begin{aligned} 1 \times 91 &= 91 \\ 2 \times 91 &= 182 \\ 3 \times 91 &= 273 \\ 4 \times 91 &= 364 \\ 5 \times 91 &= 455 \\ 6 \times 91 &= 546 \\ 7 \times 91 &= 637 \\ 8 \times 91 &= 728 \\ 9 \times 91 &= 819 \end{aligned}$$



## Les Empoisonneuses Célèbres



“L’empoisonnement est le plus lâche des assassinats”, a dit un jurisconsulte en droit criminel. Je ne contredirai certes pas à la formule, bien que le qualificatif “lâche” puisse s’appliquer, le plus souvent, à l’assassinat quel qu’il soit, puisque d’ordinaire la perpétration d’un crime s’agrément de guet-apens, surprise, abus de force, etc., etc. Nous savons que les assassins ne sont pas des héros de courage et de générosité.

Ce qu’on peut dire plus particulièrement de la mort donnée par l’empoisonnement, c’est que c’est la forme sournoise de l’assassinat. Celle-ci d’autant plus redoutable qui est mal aisée de se défendre contre elle et qu’une fois le crime accompli, il est parfois difficile, sinon impossible, d’en établir les causes, puisqu’il est certains poisons qui ne laissent guère de traces.

Chaque fois que se présente à juger, devant la Cour, un crime d’empoisonnement, il y a toujours désaccord entre les médecins experts; et la discussion, soi-disant scientifique, ne donne presque jamais de résultats précis.

\* \* \*

Il y eut des empoisonneuses qui connurent la célébrité; celle dont on parla le plus, peut-être, fut Marie-Marguerite-Magdeleine d’Aubray, presque illustre sous le nom devenu historique de “marquise de Brinvilliers”, qui, pendant plus de quinze ans, répandit la mort autour d’elle.

Empoisonneuse par passion, volontiers dirait-on par hystérie, car beaucoup de

ses crimes furent absolument inutilisés n’eurent pas même l’excuse de l’intérêt de la cupidité, elle fit disparaître successivement au moyen du poison son père, son mari, ses frères, tous ceux de ses parents dont elle avait à recueillir l’héritage.

Elle empoisonna aussi de pauvres diables de domestiques et même des malades, dans les hôpitaux, sans autre motif que sa criminelle fantaisie, ou le désir d’expérimenter quelques poisons nouveaux.

On estime que dans cette période de quinze années, cette misérable donna la mort à plus de soixante personnes.

Elle fut condamnée, par arrêt du 16 juillet 1676, déclarant qu’après avoir été appliquée à la “question ordinaire et extraordinaire” elle devait être traînée dans un tombereau au parvis Notre-Dame, nue, pieds et corde au cou, pour faire amende honorable, après quoi elle serait “menée et conduite, dans ledit tombereau, en place de Grève pour y avoir la tête tranchée, et son corps étant brûlé, les cendres jetées au vent”.

La sentence fut exécutée le lendemain, et l’on raconte que la misérable créature subit le supplice avec grand courage. Elle eut même, à ses derniers moments, paraît-il, et s’il faut en croire le dire de son confesseur, le Père Gigard, une préoccupation singulière: “Mon père, — lui dit-elle, — puisque mon corps sera brûlé, comment Dieu pourra-t-il le refaire, au jour du jugement suprême, quand je devrai comparaître en la vallée de Josaphat?” Le Père l’ayant rassurée sur ce point, elle se livra stoïquement au bourreau.

Mme de Sévigné, qui avait eu la curiosité d'aller voir passer, dans son tombereau, la célèbre empoisonneuse, en écrivait le lendemain à sa fille, Mme de Grignan, sa confidente ordinaire :

“Enfin, c'en est fait, la Brinwilliers est en l'air. Son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres mises au vent; de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés!”

\* \* \*

L'aimable marquise, qui plaisantait volontiers, et avait parfois des accents de belle humeur, même en des circonstances lugubres, ne savait pas si bien dire. Sa plaisanterie fut une prédiction rapidement réalisée.

Après la mort de la Brinwilliers, il y eut, en effet, une contagion d'imitation dans le crime, et l'empoisonnement devint un fait fréquent, surtout dans la haute société, où c'était un moyen simple et facile de hâter l'hérédité.

Le commerce des poisons se faisait alors presque publiquement. Les apothicaires en vendaient, et dans le peuple, toujours en grande liberté de langage, les substances toxiques s'appelèrent familièrement “poudre de succession”.

Les crimes d'empoisonnement devinrent si fréquents qu'en février 1679, fut constitué, sous le nom de “chambre ardente”, un tribunal criminel spécial, chargé de connaître des crimes de cette nature. Ce tribunal, en exception siégea pendant plusieurs années. Il tenait ses assises à l'Arсенal, et c'est lui qui rendit les sentences condamnant à mort la Voisin, la Vigoureux et le prêtre Lesage, qui faisaient commerce de poisons.

La Vigoureux mourut pendant le supplice de la question. La Voisin survécut

et fut brûlée vive en place de Grève. Sa mort fut moins stoïque et moins résignée que celle de la marquise de Brinwilliers. Nous en trouvons également le récit dans les lettres de Mme de Sévigné, qui sont assurément la gazette la plus intéressante de l'époque.

“Le 22 mars, écrit-elle, elle vint en carrosse de Vincennes à Paris. Elle étouffa un peu et fut embarrassée. On voulut la faire confesser. Point de nouvelles! A cinq heures, on la lia, et avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau, habillée de blanc. Elle était fort rouge, et on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix, avec violence. A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et à la Grève, elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau; on l'en tira de force; on la mit sur le bûcher, assise et liée, avec du fer. On la couvrit de paille; elle jura beaucoup, à cinq ou six fois, repoussa la paille, mais enfin le feu s'augmenta, on la perdit de vue, et les cendres sont en l'air, présentement...”

\* \* \*

De nos jours, il est un procès criminel d'empoisonnement dont le renom a persisté pendant plus d'un demi-siècle, et qui restera certainement une des causes célèbres, sinon la plus célèbre, du dix-neuvième siècle. C'est celui de Mme Lafarge (Marie Capelle du nom de sa famille), qui se plaida en 1840, à Tulle. Mme Lafarge était accusée d'avoir empoisonné son mari.

L'accusée, très séduisante, très étrange, concourut à la célébrité, plus encore, peut-être, par elle-même et par le charme de sa personne, que par les circonstances de la cause. Elle exerçait une influence singulière sur ceux qui l'approchaient. Théodore Bac et Lachaud, les avocats qui plaident pour elle, en tombèrent amoureux, et Bac avait affirmé qu'il l'épouserait après

son acquittement. Jamais cause ne fut plus mystérieuse. Les expertises se succédèrent les unes aux autres. On prétendait qu'il y avait eu intoxication par l'arsenic; les deux premières expertises donnèrent un résultat négatif, on n'en trouva pas trace. La cour ne se tint pas pour battue, elle fit appeler à la rescousse le célèbre chimiste Orfila, qui trouva, dans l'estomac de la victime, une parcelle infinitésimale d'arsenic, "un centième de milligramme," dit-on. — Raspail, appelé par la défense, combattit les conclusions d'Orfila, affirmant qu'une parcelle organique aussi minime pouvait s'extraire de n'importe quel corps: "Un centième de milligramme, — dit-il, — je suis certain de le trouver partout, même dans le fauteuil de monsieur le président des assises!"

Malgré le doute, en l'absence de preuve matérielle absolue, le jury s'étant formé quand même une conviction morale, Mme Lafarge fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

En 1843, une autre accusée, Mme Lacoste, qui, elle aussi, fut traduite devant les assises d'Auch, sous la prévention d'avoir empoisonné son mari, fut acquittée, bénéficiant, sans aucun doute des incertitudes du procès Lafarge, dont la controverse se continua pendant bien des années après l'arrêt de 1840.

Mme Lacoste, une jeune et jolie femme, d'une rare intelligence, d'une parole facile, se défendit pied à pied, admirablement secondée par un avocat de Toulouse, Me Alem Rousseau — qui devint représentant du peuple en 1848 — fut acquittée, malgré des charges écrasantes accumulées contre elle.

Cette fois encore, et comme toujours, les experts toxicologues ne purent s'entendre; il y eut deux expertises successives qui se contredirent, et l'accusée profita de la contradiction, et aussi des timidités du jury, devenu plus craintif de puis le procès Lafarge.

Il est certain que dans les causes criminelles qui ont le poison pour agent, les contradictions scientifiques sont inévitables avec tout leur cortège d'incertitudes. semble donc que l'expertise en commun faite avec les experts des deux parties s'impose, et que seule, peut-être, elle donnerait la présomption vraiment nécessaire. C'est une forme nouvelle de procédure à installer dans nos lois, en l'entourant toutes les garanties possibles.

— o —

## FLEURS QUI EXPLOSENT

Il y a des fleurs qui explosent afin de répandre leurs graines aux alentours, mais leur explosion est silencieuse et provoquée au temps voulu par la Nature; mais pour d'autres explosion est si bruyante qu'on peut l'entendre à une longue distance.

Récemment, au Jardin Botanique d'Alger, la spathe d'un grand palmier, spathe mesurant près de trois pieds de longueur, explosait avec un grand bruit, tandis que les corolles s'élevaient comme un nuage de fumée dorée, puis s'abattaient sur le sommet de l'arbre qu'elles recouvraient.

La cause de cette explosion était la chaleur du soleil qui était extraordinaire. La sécheresse excessive de l'air avait provoquée de la fermentation à l'intérieur de la spathe, puis le siroco, vent brûlant du Sahara, avait agité le contenu de celle-ci.

Des explosions semblables sont très rares, mais on n'en cite quelques exemples.

On dit que les oeufs d'autruche font parfois explosion de la même manière et pour la même cause.

— o —

Douze arbres à thé moyens produisent une livre de feuilles.

— o —

## LA RAGE CANINE



AUJOURD'HUI les cas de rage ne sont plus aussi fréquents que jadis et ceux qui se présentent ont rarement une issue fatale grâce aux progrès faits

par la science médicale. Il est bon toutefois d'être renseigné à ce sujet afin d'éviter, autant que possible, les redoutables conséquences de la rage.

Cette terrible maladie présente deux phases distinctes, l'une pendant laquelle le chien n'est pas agressif et n'a aucune tendance à mordre, puis une période de rage confirmée qui se traduit par des symptômes de fureur.

Dans la première période, l'animal devient triste, sombre, taciturne. Il se couche dans les coins et se plaît dans la solitude et l'obscurité. Il ne répond que par des grognements quand on l'appelle ou quand on le pousse du pied.

En cet état, l'animal a la salive virulente et capable de transmettre la maladie. Il lèche les objets froids, tels que le marbre, la pierre, les métaux. Cependant le chien enragé n'a encore aucune tendance à mordre, il est docile à la voix de son maître. Parfois il se dresse attentif comme s'il était aux aguets, puis il s'élance et mord dans l'air comme s'il voulait attraper une mouche. A d'autres moments, il se précipite avec fureur et en hurlant contre un mur. Il agit comme s'il entendait des voix ou s'il voyait certains objets. La voix de son maître le rappelle à la réalité, mais ce repos ne dure pas, car bientôt après les mêmes scènes se déroulent.

Qui ne croit pas que le chien enragé a horreur de l'eau, en un mot, qu'il est *hydrophobe*? On ne saurait trop le répéter, le chien enragé n'a pas horreur de l'eau, il n'est pas *hydrophobe*. Non, l'eau ne lui fait point horreur; quand on lui offre à boire, loin de reculer épouvanté, il s'approche du vase, lappe avidement le liquide et

le déglutit. Mais plus tard, à l'époque où la constriction de la gorge rendra la déglutition difficile et même impossible, on le voit quelquefois plonger tout son museau dans l'eau et *mordre* pour ainsi dire le liquide, qui ne peut plus franchir l'isthme du gosier convulsivement resserré.

Comme un préjugé repose souvent sur une vérité faussement appliquée ou mal interprétée, il est bon de dire, dès maintenant, que l'hydrophobie et l'horreur de l'eau sont un symptôme à peu près constant de la rage de l'homme.

On voit dans quelle erreur on tombe quand on dit d'un chien enragé qu'il est *hydrophobe* et quand on prend l'*hydrophobie* comme synonyme de rage. L'hydrophobie est un symptôme de la rage de l'homme, mais il n'est pas spécial à cette maladie, puisqu'on l'observe dans certaines affections nerveuses, quelques maladies de l'estomac et d'autres organes.

Il faut également combattre le préjugé qui prétend que le chien enragé perd l'appétit et ne mange plus. C'est faux. Au début, il ne refuse pas de nourriture, quelquefois même il la mange avidement et avec voracité.

Le meilleur réactif pour reconnaître la rage, est encore le chien. Sa vue exerce sur l'animal enragé une impression telle, que celui-ci prend aussitôt une attitude agressive, cherche à l'atteindre et à le mordre. C'est là un des symptômes les plus précieux pour reconnaître l'existence de la maladie.

Il en est encore un autre :

On sait que chez l'homme, au moment où la rage va se développer, la cicatrice devient quelque fois le siège de rougeurs, de démangeaisons, d'une vascularisation plus grande. Le même fait se passe ordinairement chez le chien. Suspectez donc fortement tout chien qui, quelque temps après avoir été mordu par un autre, lèche constamment la cicatrice et la fera saigner en la rongant.

**POUR AVOIR UN BEAU TEINT !**

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

**ARSENO - KOLA**

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

**TEINT CLAIR ET PUR**

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

**LABORATOIRE INTERNATIONAL**

CAÏER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**  
**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE**  
 : : EN 25 JOURS GRACE AU : :  
**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

**Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde entier d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

**Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours**

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil**. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

**Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONT, 1<sup>RE</sup> LIGNE**  
 DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

**ATTENTION! ATTENTION!**  
**NE MANQUEZ PAS**  
**LA REVUE POPULAIRE**  
**D'OCTOBRE**

**Vous y trouverez un superbe Roman Complet:**

**“LA VILLA DU PARADIS”**

Par Jeanne de COULOMB

C'est une oeuvre d'actualité écrite avec la délicatesse de sentiments et de style qui ont placé Jeanne de Coulomb parmi les meilleurs écrivains modernes.

Le prix seul, en librairie, de ce beau roman serait beaucoup plus élevé que le No de la "Revue Populaire" dans laquelle vous trouverez en outre:

Un **HOROSCOPE DU MOIS;**

Des **PAGES CANADIENNES;**

Des **TRAVAUX D'AMATEURS** simples et pratiques;

Un Département de **JEUX AMUSANTS;**

Des **REFLEXIONS DE CELIBATAIRES**, hommes et femmes;

Des **FRAGMENTS D'HISTOIRE** intéressants;

Des articles sur les **INVENTIONS** modernes, et autres;

Et **UNE QUANTITE D'ARTICLES** sur d'autres sujets, rédigés dans un style clair à la portée de tous.

**196 Pages — Chez tous les Dépositaires — 15 cents**

**Retenez ce Numéro dès Maintenant.**

## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



### EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

à l'angle du Hôtel-de-Ville  
MONTRÉAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

## : Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadioux, Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.